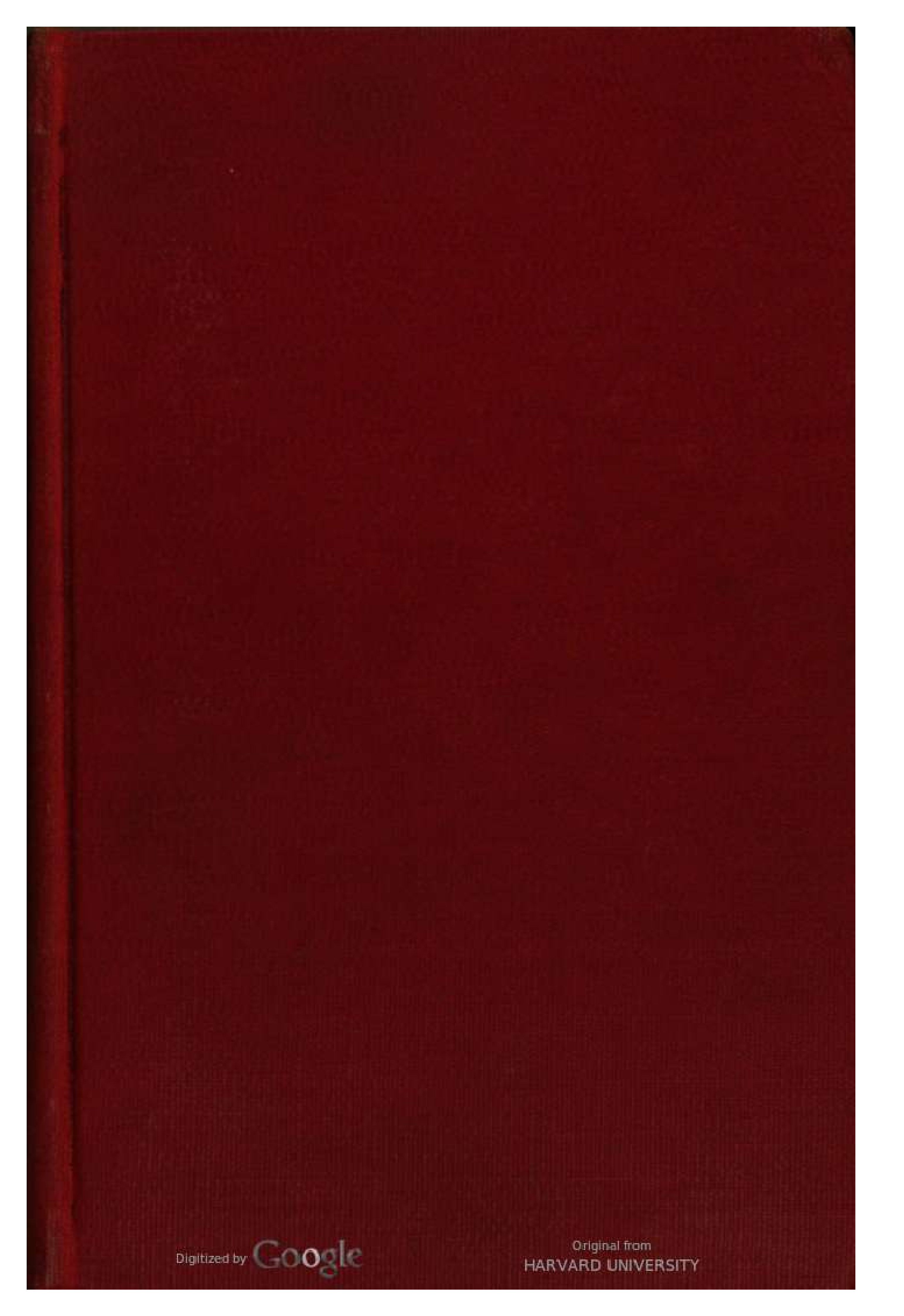




A monsieur le Consul général de Russie

Hommage de l'auteur

Paul Lacroix

HISTOIRE

DE LA VIE ET DU RÈGNE

DE

NICOLAS IER

EMPEREUR DE RUSSIE

CCXIII

L'ordre et la règle étaient, selon l'empereur Nicolas, les principes inséparables d'un bon gouvernement. On comprend donc qu'il ait appliqué rigoureusement ces principes aux habitudes de sa vie privée. Voilà pourquoi, pendant tout son règne, il ne changea rien à ces habitudes qu'il semblait avoir adoptées pour mieux partager son temps entre les occupations du souverain et les distractions du chef de famille.

Nous pouvons ainsi établir, d'après de nombreux et authentiques témoignages, quel était l'emploi ordinaire et presque uniforme de sa journée, lorsqu'il résidait, avec la famille impériale, à Saint-Pétersbourg, c'est-à-dire en hiver et au printemps.

Il se levait de très-bonne heure, quelquefois avant le jour, lorsqu'il prévoyait un surcroît d'affaires à examiner; mais, en général, c'était à sept heures du matin qu'il sortait du lit, pour faire immédiatement ses ablutions à l'eau froide, entrer dans le bain et se frictionner tout le corps avec un morceau de glace.

Il n'avait pas d'autre robe de chambre qu'un manteau



militaire, qui lui avait servi dans la campagne de Turquie et dont il ne voulut jamais se séparer, jusqu'à ce qu'un voleur maladroit le lui eut enlevé lors de son voyage à Naples en 1845. Nicolas fut très-chagrin de la perte de ce manteau, qui ne l'avait pas quitté pendant plus de dix-huit ans, et il ne se consola qu'en retrouvant, au fond d'une armoire, un autre manteau, qu'il avait porté sur son uniforme dans la nuit du 25 au 26 décembre 1825. Ce même manteau, bien vieux et bien usé comme le premier, quoiqu'on l'eût plus d'une fois réparé par ordre exprès de l'empereur, reparaissait tous les matins sur ses épaules à son lever et revenait ensuite prendre place sur son lit pour lui servir de couverture de nuit. Il l'emportait dans ses voyages et n'en voulait pas d'autre.

Ce manteau avait, en quelque sorte, une notoriété légendaire parmi les gens de service du palais. Au moment d'un départ de l'empereur, les valets de chambre se disaient entre eux : « Le manteau? A-t-on le manteau? » On ne l'oubliait jamais, car c'était le compagnon inséparable de l'empereur.

On raconte que la grande-duchesse Marie, jugeant que le premier manteau n'avait fait qu'un trop long usage, dit en riant à son auguste père, qu'elle le lui ferait ôter de dessus son lit pour en mettre un neuf à la place.

— Garde-t'en bien, lui répondit sévèrement l'empereur : c'est le manteau que j'ai porté pendant la campagne de Turquie. Je l'avais au siége de Braïlow, au passage du Danube, à la prise de Varna... Les souverains, ajouta-t-il, ont ainsi des espèces de talismans qu'ils doivent conserver toujours precieusement. L'empereur Napoléon n'avait-il pas son petit chapeau? J'ai mon manteau et j'y tiens beaucoup.



En effet, vingt ans plus tard, le vieux manteau était encore sur le lit de mort de l'empereur Nicolas. Mais ce n'était plus, comme on l'a cru, le manteau de la campagne de Turquie, c'était celui du 14/26 décembre 1825.

Après avoir fait sa toilette matinale, Nicolas prenait une tasse de café noir et s'habillait, pour se mettre au travail ou du moins pour préparer le travail de la journée. Dès qu'on entrait dans sa chambre, on le trouvait revêtu de l'habit militaire, en petite tenue, car il ne quittait jamais l'uniforme ; c'est à peine s'il se permettait quelquefois, dans son cabinet ou dans l'intérieur de sa famille, d'ôter les lourdes épaulettes d'or et de dégrafer le col de sa capote d'uniforme.

De huit à neuf heures du matin, en été comme en hiver et par tous les temps, même les plus rudes, il faisait une promenade autour du palais, quelquefois seul, mais ordinairement accompagné d'un aide de camp. Pendant cette promenade, où il marchait à grands pas sans s'arrêter, il s'abstenait de parler et il s'abandonnait au cours des idées qui le dominaient. C'était l'unique moment qu'il avait à donner à la réflexion, mais non à la rêverie, car son esprit était trop actif, trop impatient, pour se laisser aller à une sorte de méditation vague et confuse. On peut dire que sa promenade du matin était bien employée à l'examen, à l'étude des affaires, des événements de chaque jour.

En rentrant, à neuf heures, dans son cabinet, il trouvait toujours dans le salon d'attente plusieurs de ses ministres, qui avaient à lui communiquer les dépêches et les nouvelles les plus importantes ; il ne faisait qu'échanger quelques paroles avec eux et il les renvoyait, après avoir fixé l'heure où il devait travailler avec l'un ou l'autre dans la journée. Il se rendait ensuite, vers dix heures, chez l'im-



pératrice, et il restait seul avec elle, pendant son déjeuner, qui était toujours très-frugal et qui ne durait pas plus d'un quart d'heure : tous ses enfants faisaient irruption à la fois dans l'appartement et venaient l'embrasser, les plus jeunes avec pétulance, les plus âgés avec respect. C'était là ce qu'il nommait la *revue de la famille.*

Cette revue paternelle, aussi méthodique, aussi minutieuse, aussi rigoureuse même que les revues militaires, se prolongeait souvent jusqu'à dix heures et demie. L'empereur se rendait compte, par lui-même, de l'état de santé de ses enfants, à l'inspection de leur visage et de leur teint; il les interrogeait, comme eût pu le faire un médecin de la cour, et il ne manquait pas de leur indiquer lui-même souvent diverses prescriptions hygiéniques. Puis, il s'occupait de leurs études et de leurs travaux : chacun devait lui présenter la note exacte et détaillée de tout ce qu'il avait fait la veille; d'après cette note, il leur adressait des observations, ou des conseils, ou des reproches; parfois il les grondait et même il les punissait, en les privant de certains plaisirs conformes à leur âge et à leurs goûts, qu'il leur accordait aussi comme une récompense; il les mettait en retenue ou plutôt, selon son expression militaire, aux arrêts et à la salle de police : l'enfant était tenu alors d'inscrire de sa main, au bas de sa note quotidienne, la récompense ou la punition qu'il avait méritée.

L'empereur, dans cette distribution des réprimandes et des châtiments, se montrait froid, sévère, inflexible. S'il voyait des larmes dans les yeux du petit coupable, qui s'inclinait en silence et qui n'essayait pas d'attendrir son juge ou d'obtenir sa grâce par des prières qu'on savait d'avance inutiles et auxquelles l'impératrice se serait abstenue de prêter un concours indulgent :



— Mes enfants, leur disait-il, c'est pour la patrie que vous devez faire votre devoir. Ce n'est pas moi, c'est la patrie qui vous punit ou vous récompense ; je ne suis ici que chargé d'exécuter ses ordres et ses intentions.

C'était surtout aux heures de récréation de ses enfants, que Nicolas faisait appliquer les différents genres de pénalité qu'il leur infligeait ; mais la punition la plus habituelle, avant que les grands-ducs et grandes-duchesses fussent sortis de l'enfance, était toujours, dans la famille impériale, comme dans les familles bourgeoises, la privation de dessert au dîner, et le lendemain, celui qui avait subi cette punition avec autant de résignation que de tristesse, devait consigner le fait sur sa note de conduite de la veille. L'empereur savait ainsi à point nommé quel était le genre de châtiment qui pouvait exercer le plus d'impression et le meilleur effet sur chacun de ses enfants, et il suppléait ainsi par lui-même aux corrections pédagogiques que les précepteurs et les gouvernantes avaient ordre de ne pas ménager à leurs augustes élèves.

Après avoir passé une heure avec sa famille, auprès de l'impératrice, l'empereur faisait souvent une promenade plus ou moins longue dans les jardins du palais, en causant avec ses aides de camp de service ; puis, il remontait dans ses appartements vers midi, pour travailler avec ses ministres.

S'il avait à recevoir en particulier un ministre étranger ou quelque personnage de distinction, l'audience avait lieu à heure fixe, avant qu'il fût entré dans son cabinet. Fidèle à cette ancienne maxime attribuée à un roi de France : *l'exactitude est la politesse des rois*, il ne se faisait jamais attendre, fût-ce un instant, lorsqu'il avait assigné l'heure d'un rendez-vous ; mais, plus indulgent pour les autres que pour soi-même, il accordait cinq minutes à la personne



qu'il attendait. Aussi, l'on comptait si bien sur l'exactitude rigoureuse de l'empereur, qu'on arrivait à ses audiences longtemps avant l'heure indiquée, et que, durant tout son règne, il n'eut à se plaindre que cinq ou six fois d'un léger retard, qu'il considérait comme un manque de savoir-vivre, comme une grave atteinte aux lois de l'étiquette.

L'empereur travaillait successivement avec ses ministres, jusqu'à trois heures, et alors, toutes les affaires courantes étant expédiées, il sortait du palais, seul ou avec un aide de camp, souvent à pied, quelquefois en drosky l'été, et en traîneau l'hiver. Il allait, presque tous les jours, rendre visite à son frère Michel ou bien à la grande-duchesse Hélène; il se promenait ensuite dans la ville et, de préférence, dans la grande rue qui forme un large boulevard sous le nom de *Perspective Newsky*, et se prolonge en ligne droite, à travers les plus beaux quartiers de la capitale.

Il était habituellement enveloppé du manteau gris que les officiers de sa garde portaient par-dessus leur uniforme; il avait parfois la simple casquette militaire en drap vert bordé de jaune ; mais, généralement, dans ses sorties de la journée, il prenait le casque des chevaliers-gardes, car il était en grande tenue sous son manteau. Ce manteau dans lequel il se drapait, ce casque doré à panache qui brillait sur sa tête, faisaient ressortir davantage sa haute stature et les proportions colossales de sa taille : on l'apercevait de loin, tout le monde le reconnaissait, on le saluait en silence, sans s'arrêter et sans gêner sa promenade. Personne n'eût osé s'approcher de lui ou lui adresser la parole; encore moins, lui présenter un placet, sous peine d'être immédiatement, après le passage de l'empereur, enlevé par la police et conduit en prison.

Nicolas, dans ses promenades journalières, marchait

droit devant lui, ne ralentissant, ne hâtant jamais le pas, ne détournant jamais la tête ; mais son regard perçant ne perdait rien de ce qui se passait à l'entour. Il voyait, il examinait tout ; il rendait le salut à ceux qui le saluaient, mais il préférait que chacun poursuivît sa route sans faire attention à lui.

Comme il ne fumait jamais et qu'il avait en aversion l'odeur du tabac, il tenait la main à ce que personne ne fumât dans les rues sous peine d'amende ou même d'incarcération ; mais, plusieurs fois, il rencontra des étrangers, nouvellement débarqués à Saint-Pétersbourg, qui contrevenaient aux règlements de police en fumant sur la voie publique : il les avertissait avec politesse, avec bonté, en les invitant à se conformer à la règle, et souvent il empêchait des poursuites contre ces fumeurs, qui, sans le connaître, s'étaient rendus à ses admonestations.

On a raconté, à ce sujet, plusieurs anecdotes qui se ressemblent toutes et qui prouvent que l'empereur se plaisait à mettre à profit son incognito, pour faire des études de mœurs.

Un matin, en revenant d'une promenade qu'il avait faite sans être accompagné d'un de ses aides de camp, il se trouva face à face avec un jeune homme qui fumait et qui, ne le connaissant pas, n'essaya pas même de cacher son cigare.

— Il paraît, Monsieur, lui dit l'empereur en l'examinant avec surprise, il paraît que vous ignorez les règlements de police à l'égard des fumeurs?

— Je les connais et souvent je les enfreins, je l'avoue, répondit l'étranger en continuant de fumer. Le tabac ne vous incommode pas? ajouta-t-il de l'air le plus familier. Vous êtes bien heureux, Monsieur, de n'avoir pas, comme



moi, cette mauvaise habitude. Je voyage sans cesse et je fume partout, excepté dans votre maudite capitale.

— Vous ne vous en privez pas, ce me semble, reprit Nicolas en souriant. Puis-je, sans indiscrétion, Monsieur, vous demander votre nom?

— Mon nom? dit le fumeur qui n'avait pas encore ôté le cigare de sa bouche et qui, tirant une carte de son portefeuille, la présenta gracieusement à son interlocuteur inconnu. Vous êtes, Monsieur, un brave officier de l'armée russe, et vous ne me dénoncerez pas à la police, pour avoir fumé dans la rue, à trois cents pas du palais de l'empereur. Je suis, comme vous le voyez sur ma carte, commissionnaire en vins et représentant de l'honorable maison Johnston de Bordeaux, Vous seriez bien aimable, Monsieur, de m'aider à faire quelques affaires, en me recommandant à vos amis; je vous fournirai des vins excellents, qui vous feront honneur et qui seraient dignes de figurer sur la table de Sa Majesté.

— En vérité! répliqua l'empereur, que le commissionnaire en vins de Bordeaux s'était mis à suivre en fumant. Faites-moi le plaisir de jeter votre cigare, Monsieur, car les hommes de garde du palais pourraient nous voir ensemble, et je courrais risque d'être arrêté avec vous, comme votre complice.

— Mais, vous ne fumez pas, Monsieur? Si vous vouliez me permettre de vous offrir un cigare?... Vous m'avez fait l'honneur de me promettre une commande? dit-il, prenant son carnet et se préparant à écrire dessus avec son crayon. Combien de bouteilles d'échantillon? Je vous conseille de choisir parmi les grands crus blancs et rouges, Château-Margaux, Lafitte, Larose. Nous avons un sauterne incomparable, comme l'empereur n'en boira jamais!...



— Voilà justement ce qu'il me faut, interrompit l'empereur. Je suis charmé, Monsieur, d'avoir fait votre connaissance. Je goûterai volontiers votre vin de Sauterne... Envoyez-en toujours cinq cents bouteilles.

— Cinq cents bouteilles! s'écria le commis-voyageur, émerveillé d'une pareille commande, qu'il inscrivit à la hâte sur son carnet. Ah! Monsieur, combien je vous remercie! Seriez-vous assez bon, ajouta-t-il en lui présentant le carnet et le crayon, pour écrire vous-même votre nom et votre adresse? car je ne veux pas les écorcher, et votre diable de langue n'est pas des plus faciles.

En ce moment, le poste du palais se mettait sous les armes pour recevoir l'empereur; mais le représentant de l'honorable maison Johnston, de Bordeaux, n'y prenait pas garde et ne quittait pas des yeux son carnet, qu'il avait mis dans les mains de son nouveau client. L'empereur signa *Nicolas*, au-dessous de la commande, et ajouta ces mots : *Envoyer à Imbert, au palais d'Hiver*. Puis, il rendit le carnet au commis-voyageur, qui lut d'abord l'adresse, avant de voir la signature.

— M. Imbert, le maître d'hôtel de l'empereur! s'écria-t-il tout éperdu. Vous n'êtes pas M. Imbert?... Ah! Sire, pardonnez-moi! dit-il en s'inclinant jusqu'à terre et prêt à tomber en faiblesse. Sire, grâce!

— Je suis charmé, Monsieur, d'avoir pu vous rendre service, lui dit l'empereur avec bienveillance; mais, à mon tour, je vous demanderai, en échange de bons procédés, je vous demanderai, Monsieur, de respecter les ordonnances de police et de ne plus fumer dans les rues de Saint-Pétersbourg.

La police ne perdit pas ses droits, et le représentant de la maison Johnston, qu'on avait vu fumant et parlant à l'em-

pereur, fut mené en prison et paya une amende; mais cette aventure lui porta bonheur, et il devint un des fournisseurs de la cave du palais d'Hiver : la signature de *Nicolas* sur son carnet de commandes fit sa fortune.

— Sire, vous l'avez corrigé! dit un jour le maître d'hôtel Imbert, à qui l'empereur demandait des nouvelles de ce fumeur incorrigible : dès qu'il met le pied en Russie, il cesse de fumer jusqu'à ce qu'il ait repassé la frontière.

— Très-bien, reprit l'empereur; c'est chose rare que de trouver un Français qui se soumette à la règle et à la discipline.

Les personnes à qui Nicolas faisait l'honneur d'adresser la parole dans la rue payaient cher quelquefois un pareil honneur, quand l'empereur oubliait de donner des ordres pour que la police fermât les yeux sur cette enfreinte aux règlements.

Une fois, il aperçut, en passant sur la Perspective, l'acteur Vernet, qui faisait partie de la troupe du théâtre français de la place Michel; il estimait beaucoup cet acteur comique, et il ne manquait pas d'échanger quelques mots avec lui lorsqu'il le rencontrait dans les coulisses du théâtre. Ce jour-là, il alla droit à Vernet et causa sans façon avec lui pendant quelques minutes. Mais, à peine se fut-il éloigné, qu'un inspecteur de police conduisit l'acteur en prison, pour avoir parlé à l'empereur dans la rue.

Le soir même avait lieu une représentation à bénéfice, au théâtre Michel : la cour devait s'y rendre, comme à l'ordinaire. L'heure du spectacle a sonné : la salle est pleine, l'empereur est dans sa loge, et le rideau ne se lève pas. Le public s'étonne, l'empereur s'impatiente et regarde sa montre. Après cinq minutes d'attente, le régisseur du théâtre arrive, tout troublé, sur la scène, fait les trois sa-

luts d'usage, et, se tournant vers la loge impériale, annonce, d'une voix émue, que la pièce ne peut être jouée, car Vernet, qui devait remplir le principal rôle, n'a point paru au théâtre et n'est pas même rentré chez lui depuis le matin. « On a les plus sérieuses inquiétudes, ajoute le régisseur, sur le sort de notre excellent camarade, qui a toujours mis tant de soin et de ponctualité à faire son service. » Ces paroles répandent dans la salle une impression générale de surprise et d'inquiétude.

Mais l'empereur fait appeler le grand maître de police et lui donne un ordre. Un quart d'heure après, Vernet était sorti de prison et venait jouer son rôle avec sa verve et sa gaieté ordinaires, après avoir fait publier cette annonce par le régisseur : « M. Vernet, empêché *par ordre*, s'excuse d'un retard bien involontaire, qui, sans doute, comme il ose l'espérer, ne se renouvellera pas. » L'empereur riait beaucoup, en applaudissant son acteur favori, auquel il envoya, le lendemain, une épingle de diamants, pour le dédommager d'une journée passée au poste de police.

Peu de jours après, l'empereur, apercevant Vernet sur la place Michel, se disposait à l'aborder; mais l'acteur le retint à distance, en lui disant à demi-voix, avec un geste suppliant : « Sire, au nom du ciel, ne m'approchez pas! Vous allez me compromettre. »

En rentrant de sa promenade journalière de l'après-midi, laquelle ne durait jamais plus d'une heure, Nicolas allait chez l'impératrice et y restait jusqu'au dîner. A la suite d'une conversation de ménage, comme il la qualifiait lui-même, il se donnait une demi-heure de sieste et s'endormait presque aussitôt dans un fauteuil; mais, quand son sommeil se prolongeait au delà de la demi-heure réglementaire, ses enfants, ses filles surtout, avaient le droit de



le réveiller en l'embrassant. C'était l'heure du dîner de famille.

A quatre heures précises, l'empereur se mettait à table, ordinairement avec sa famille, quelquefois seul avec l'impératrice. Rarement quelques personnes de l'entourage et de l'intimité obtenaient la faveur d'être admises à ces réunions intimes. Le dîner ne durait jamais plus de trois quarts d'heure; il était souvent entremêlé d'une conversation dans laquelle l'empereur se laissait aller volontiers à ses impressions du moment. Nicolas prenait toujours la parole le premier, et on ne lui répondait que s'il demandait une réponse. L'entretien roulait d'ordinaire sur des questions de circonstance et sur des sujets qui étaient à la portée de tous les convives. Cependant, en certains cas, lorsque l'empereur avait l'esprit rempli de quelque sérieuse préoccupation politique, il ne se privait pas de formuler tout haut sa façon de penser sur les hommes et sur les choses, sans se soucier de la présence du maître d'hôtel et des gens de service, à la discrétion desquels il pouvait se fier d'ailleurs, car il l'avait mise à l'épreuve depuis des années.

Un jour, dans un de ces dîners de famille, comme il était fort irrité contre Louis-Philippe qui semblait vouloir s'interposer malgré lui dans les affaires de Pologne, et qui lui suscitait des embarras avec l'émigration polonaise, il donna carrière à son irritation et ne dissimula pas ses antipathies à l'égard du roi des Français; il s'exprimait avec tant de vivacité, en s'attaquant au caractère personnel du roi, que l'impératrice crut devoir lui rappeler à voix basse que son maître d'hôtel et plusieurs de ses officiers de bouche étaient Français et que ses paroles auraient peut-être un fâcheux écho à la cour des Tuileries :

— Tant mieux ! s'écria Nicolas, en frappant sur la table;



ces sortes d'indiscrétions sont le meilleur châtiment des mauvaises actions, que l'opinion des honnêtes gens ne saurait trop flétrir. (Il avait parlé de la conduite de Louis-Philippe à l'égard de sa nièce la duchesse de Berry). D'ailleurs, ajouta-t-il en se tournant du côté de son maître d'hôtel, si le roi constitutionnel paye des espions chez moi, il faut bien qu'il en aie pour son argent.

Il se repentit presque aussitôt de ce mouvement de défiance, que rien ne motivait ni ne justifiait vis-à-vis des officiers de bouche attachés à son service avant qu'il fût empereur, et en se levant de table, il leur fit une sorte de réparation d'honneur, en s'adressant à son second maître d'hôtel, nommé Edme Imbert, qui était dans sa maison depuis plus de vingt ans, et qu'il honorait d'une bienveillance toute particulière, puisqu'il daignait lui parler familièrement. Imbert, né et élevé en France, ne manquait pas d'esprit naturel et d'instruction; il avait la répartie vive et spirituelle, ce qui ne l'empêchait pas d'être plein de jugement et de tact. Sa belle santé et sa figure réjouie convenaient, d'ailleurs, aux fonctions qu'il exerçait avec beaucoup de zèle et de probité.

— Gros homme, lui dit l'empereur, qui le qualifiait toujours ainsi à cause de son majestueux embonpoint, je n'ai pas besoin de te répéter que je suis content de ton service. Tu as demandé un congé pour faire un voyage dans ton pays; je ne t'accorderai ce congé qu'à une condition : c'est que tu t'engages à revenir ici et à reprendre ta place, lors même que le roi Louis-Philippe voudrait faire de toi son premier maître d'hôtel.

— Sire, répondit Imbert, je compte bien servir Votre Majesté Impériale jusqu'à mon dernier jour. Quant au roi Louis-Philippe, qui est aussi un très-bon maître pour ses



domestiques, il tient autant que Votre Majesté à conserver ceux qu'il a et qui ne lui sont pas moins dévoués que nous le sommes tous à Votre Majesté.

L'empereur ne sut pas mauvais gré à Imbert d'avoir osé, dans cette circonstance délicate, prendre la défense de Louis-Philippe, et il ne lui en témoigna que plus d'estime. A peu de temps de là, il lui souhaitait un bon voyage, au moment de son départ pour la France, et le priait de lui rapporter un souvenir de Paris, un de ces menus objets qui n'appartiennent qu'à l'industrie parisienne, et qui se distinguent par l'incroyable infériorité de leur prix comme par leur ingénieuse fabrication. Imbert, en effet, trouva, dans un vieux fonds de boutique à 25 sous, une tabatière en bois verni, sur laquelle était représenté un trait de la vie de Pierre le Grand, et une paire de bretelles avec les portraits accolés des empereurs Alexandre et Napoléon. Ces objets dataient peut-être du traité de Tilsitt, mais l'empereur Nicolas n'eut pas moins de plaisir à les accepter, quand Imbert, à son retour, se permit de les lui offrir.

— Je te remercie, lui dit-il, de me rappeler ainsi Paris que j'ai vu, que j'ai habité en 1814, et que sans doute je ne reverrai plus.

— Je fais du moins des vœux, reprit Imbert, pour que Votre Majesté ne revoie jamais Paris dans des circonstances analogues à celles qui l'y avaient amenée.

Imbert, de même que tous les gens de service de la maison impériale, avait des gages très-suffisants pour faire de belles économies, mais il ne se fût guère enrichi, s'il avait dû se procurer des bénéfices sur les frais de la table de l'empereur, car ces frais étaient non-seulement peu élevés, mais encore réglés avec autant de soin et de minutie que s'il se fût agi de l'ordinaire du maître de maison le plus



parcimonieux. Nicolas, longtemps avant son avénement au trône, avait pris l'habitude de diriger et de surveiller lui-même toutes les dépenses ménagères du palais d'Anitchkoff, et il n'avait pas discontinué depuis de contrôler celles du palais d'Hiver. Quand il n'était encore que grand-duc, il avait fixé, dit-on, à 150 roubles par mois (600 fr.) sa dépense de table ; cette dépense aurait été seulement doublée, lorsqu'il devint empereur. Ces chiffres, que nous fournissent plusieurs historiens qui se vantent d'avoir puisé leurs renseignements aux meilleures sources, sont certainement très-inférieurs aux chiffres réels, mais ils servent du moins à établir que la table de l'empereur, soumise à la règle d'une stricte économie, devait être servie avec une extrême simplicité qui convenait aux goûts et aux habitudes du souverain. Il n'avait pas consenti sans peine à augmenter cette partie du budget de sa maison, en montant sur le trône.

— Crois-tu donc, disait-il alors à son premier maître d'hôtel, que mon estomac s'est agrandi et que mon appétit s'est accru depuis que je suis empereur? Ce serait plutôt le contraire qui pourrait avoir lieu, car je ne dînerai jamais aussi tranquille que je l'étais dans mon palais d'Anitchkoff!

L'empereur, qui fut toujours indifférent aux inventions de la gastronomie et aux plaisirs de la bonne chère, avait pourtant un excellent estomac, mais il mangeait très-vite, distraitement, sans faire attention à la qualité des aliments auxquels il faisait honneur avec un vigoureux appétit ; il n'estimait que la vieille cuisine russe ; il préférait à des mets succulents une nourriture simple, quoique abondante et substantielle. Il observait, d'ailleurs, rigoureusement les jours d'abstinence prescrits par la religion grecque, et pendant tout le carême, qui est si long et si sévère en Russie,



il ne souffrait pas qu'on cessât de faire maigre, un seul jour, à sa table. Il n'y avait d'exception que pour l'impératrice et ses enfants, dans le cas où leur état de santé exigeait qu'ils adoptassent un régime moins austère. Quant à lui, comme chef temporel de l'Eglise russe, il s'obligeait à donner ainsi l'exemple à sa famille ainsi qu'à ses sujets. Il était naturellement sobre et ne buvait que de l'eau pure pendant ses repas; il ne prenait jamais de liqueurs, mais bien quelquefois un verre de kwas, boisson fermentée faite avec de la farine de seigle, que le peuple en Russie regarde traditionnellement comme supérieure à tous les autres breuvages enivrants.

Cependant, à la suite de la grave maladie, qui mit ses jours en danger dans les derniers mois de l'année 1829, et qui fut suivie d'une longue convalescence, l'empereur avait consenti, sur l'avis de ses médecins, à boire tous les jours un petit verre de vin vieux, après son dîner. Il essaya donc différentes sortes de vins de France, d'Italie et d'Espagne, avant de faire choix du vin du Rhin, auquel il s'était si bien accoutumé, qu'il n'en voulait pas boire d'autres à ses repas. Aussi, le prince de Metternich, qui n'était peut-être pas étranger à la préférence que le tzar accordait au fameux crû de Johannisberg, avait-il obtenu la permission de lui offrir tous les ans cinq ou six cents bouteilles de ce vin précieux, qu'on réservait exclusivement pour l'usage de l'empereur.

Nicolas, fidèle à ses idées d'ordre et d'économie, voyait avec préoccupation déboucher tous les jours une nouvelle bouteille de son vin favori, sur laquelle il ne prélevait qu'un seul petit verre et qui ne reparaissait plus sur la table le lendemain. Il s'enquit auprès de son maître d'hôtel Imbert de ce que devenaient les bouteilles entamées,



en exprimant le regret de laisser perdre ainsi un pareil vin.

— Oh! sire, que Votre Majesté ne soit pas inquiète à cet égard! répondit Imbert. Il n'y en a pas une goutte de perdue. La bouteille entamée est toujours religieusement vidée par Messieurs les aides de camp de service qui savent apprécier le vin de Monseigneur le prince de Metternich.

— Quoi! s'écria l'empereur étonné plutôt qu'irrité, on se permet de boire mon vin, sans mon autorisation! Au reste, cela vaut mieux que d'en faire du vinaigre. N'importe! ce n'est pas dans l'ordre... Tu diras à l'intendant du prince de Metternich qu'il ait soin, à l'avenir, de ne m'envoyer que des demi-bouteilles. Il y aura de la sorte moins de gaspillage, et Messieurs les aides de camp voudront bien se contenter de ce qui leur restera.

Après son dîner, l'empereur passait ordinairement une heure dans les appartements de l'impératrice; il causait ou sommeillait; puis, il rentrait seul dans son cabinet, où il expédiait quelques affaires, qu'il avait retenues depuis plus ou moins de temps, car sa table de travail était toujours encombrée de papiers entassés, et il n'en confiait à personne le débrouillement. C'était de sa part une sorte d'émulation continuelle pour mettre à jour toutes ces affaires arriérées qui s'accumulaient sans cesse devant lui. Deux ou trois fois par an, l'empereur entrait, radieux et triomphant, chez l'impératrice, en disant : « Je n'ai plus rien sur ma table! » Mais le lendemain la table était de nouveau chargée de lettres, et au bout de la semaine l'encombrement de papiers avait recommencé.

Ces papiers, il est vrai, se trouvaient rangés avec soin, dans l'ordre particulier que leur attribuait l'empereur, pour pouvoir s'y reconnaître, et personne n'eût osé les déplacer ni même les toucher, lorsqu'il fallait enlever la poussière qui



s'amassait aussi sur cette table de travail. Si une pile de papiers eût été avancée ou reculée de deux ou trois lignes, l'empereur s'en serait aperçu du premier coup d'œil, et il en aurait témoigné son mécontentement à son premier valet de chambre qui entrait seul dans le cabinet, en l'absence de Sa Majesté.

Ce cabinet, simplement et même modestement meublé, était précédé d'une antichambre de dix pieds carrés, où les ministres attendaient, chaque matin, à tour de rôle, le moment d'entrer chez le *maître*. C'est ainsi qu'on désignait toujours l'empereur parmi les personnes de son entourage. La chambre à coucher attenait au cabinet de travail et servait à la fois de salon et de salle d'audience. Ces trois pièces formaient l'appartement de l'empereur, au palais d'Hiver. Leur ameublement ne fut pas changé pendant toute la durée du règne; il se composait seulement d'une dizaine de chaises, de deux ou trois fauteuils, d'un divan, d'une table avec tapis de drap vert, et d'un guéridon. On remarquait, dans la chambre à coucher, le lit de fer garni d'un matelas de crin, avec un oreiller bourré de foin, et le fameux manteau militaire qui tenait lieu de couverture ou de couvre-pied, selon la saison. Des portraits de famille et quelques tableaux représentant des batailles décoraient les murailles tendues en étoffe de soie vert foncé, sans broderies, sans crépines, sans ornements d'or.

— Voilà, disait un jour Nicolas à l'ambassadeur d'Angleterre, lord Durham, en lui montrant le lit de sa chambre à coucher, voilà peut-être l'unique point de ressemblance qu'il y ait entre moi et le roi Louis-Philippe. Nous couchons sur la dure l'un et l'autre, et nous n'en dormons pas plus mal.

L'appartement de l'empereur, dans les palais d'été, voi-



sins de Saint-Pétersbourg, à Tzarskoé-Sélo, à Péterhoff, à Gatchina, etc., n'était ni plus vaste, ni mieux meublé, tant Nicolas, dans sa vie privée, se montrait insouciant des recherches et des délicatesses du luxe. A Tzarskoé-Sélo, il avait choisi, pour lui, dans l'aile la plus reculée du palais, un petit entresol où il se plaisait plus que dans ses grands appartements; le cabinet où il donnait ses audiences particulières, même aux ambassadeurs étrangers, était si exigu et si bas de plafond, qu'il semblait le remplir tout entier, suivant l'expression pittoresque d'un littérateur français, M. Capefigue, lequel, ayant eu l'honneur d'être reçu par Sa Majesté, se sentit frappé de respect, d'étonnement et de stupeur, quand il se trouva, tout à coup, dans cet étroit espace, en présence du tzar qui le dominait de toute la tête et qui l'enveloppait, pour ainsi dire, d'un regard majestueux.

Au sortir de cette audience, où l'empereur avait accueilli avec la plus cordiale bienveillance l'écrivain français, l'auteur de tant d'ouvrages d'histoire remarquables, celui-ci, encore ému, disait à l'aide de camp de service qui venait de l'introduire chez l'empereur : « Je n'ai jamais mieux éprouvé le sentiment de ma faiblesse et de mon infériorité, qu'en me voyant vis-à-vis de Sa Majesté, qui m'écrasait de sa grandeur : j'étais comme une souris dans la cage d'un lion. »

Autant dans la vie officielle Nicolas était grand et magnifique, autant dans la vie privée il devenait simple et parcimonieux. « Le même tapis, dit un de ses historiens, lui a servi de descente de lit pendant trente ans, et il est mort, pour ainsi dire, dans les pantoufles que lui avait brodées sa femme à l'époque de son mariage. » Il s'imposait, par goût non moins que par système, la plus sévère



économie pour tout ce qui ne regardait que lui, et il se refusait les moindres dépenses applicables à son propre usage.

— La prodigalité, disait-il, est un vol fait aux pauvres, et le luxe exagéré est la toilette des sots.

D'après ce principe, il avait réduit au strict nécessaire les frais de son entretien personnel; il ne renouvelait ses uniformes que le moins possible, malgré la rigoureuse minutie avec laquelle il examinait ceux de ses soldats et de ses officiers.

— Sire, lui dit un jour son valet de chambre, votre pardessus est déchiré.

— Eh bien, reprit-il distraitement, fais-le raccommoder.

— Mais, Sire, il est trop vieux, trop usé ; il demande un remplaçant.

— Fais-le raccommoder d'abord et nons verrons plus tard. D'ailleurs, je n'ai pas un kopek.

L'empereur, en effet, n'avait jamais d'argent entre les mains et ne portait pas même de bourse.



CCXIV

L'empereur, rentré seul dans son cabinet, à la suite de son dîner, n'y restait pas plus d'une heure à débrouiller ses papiers ou à lire les dépêches qui lui avaient été envoyées dans la journée; mais, pendant cette heure-là, comme il le disait lui-même, il « abattait beaucoup de besogne, » car il travaillait avec une incroyable rapidité, souvent aussi avec une espèce de passion qui l'entraînait à donner carrière aux divers sentiments que lui suggéraient les papiers qu'il parcourait à la hâte. Parfois, il chiffonnait ces papiers avec colère et les jetait loin de lui avec dédain.

Un jour, il trouve sur son bureau une lettre d'Alexandre Dumas, avec le manuscrit autographe du drame en vers, intitulé : *Stockholm, Fontainebleau et Rome*, que le dramaturge s'était permis de lui adresser en hommage. Nicolas avait lu les premiers ouvrages de l'auteur d'*Henri III et sa cour*, et il en avait gardé un souvenir très-favorable; mais cette bienveillante disposition était complétement changée, à cause de la conduite, au moins légère, de l'illustre écrivain, qui depuis s'était déclaré républicain dans un procès politique. L'empereur déchira la lettre, repoussa le manuscrit richement relié et, l'ayant fait tomber à ses pieds, y laissa



l'empreinte du talon de sa botte. Le lendemain, après réflexion, il ordonna de placer ce volume dans la bibliothèque de l'Ermitage et envoya une décoration russe à l'auteur, en disant ces mots : « Qu'il n'y revienne pas ! »

A huit heures du soir, il sortait, presque toujours seul, pour faire une promenade autour du palais ou ce qu'il appelait une expédition en ville ; il allait, suivant son caprice, tantôt à droite, tantôt à gauche, marchant à pied, quelque temps qu'il fît, mais il revenait toujours en voiture de place et habituellement en drosky, cabriolet découvert, fort léger, qui ne porte qu'une personne assise derrière le cocher.

L'empereur n'ayant jamais sur lui ni bourse ni argent, son valet de chambre lui mettait tous les jours dans la poche de son uniforme un rouble destiné à payer sa voiture du soir. Mais, comme il arrivait quelquefois que le rouble avait été oublié ou bien s'était perdu, l'empereur, qui tenait à conserver son incognito, lors même que tout le monde l'avait reconnu (et, en effet, sa haute taille, sa belle figure et son grand air le faisaient reconnaître à première vue), ne se trouvait pas peu embarrassé pour faire solder le cocher qui le ramenait au palais.

Un soir, l'empereur, qui avait pris un drosky à l'extrémité de la ville, eut quelques difficultés avec l'*isvoschik*, lequel était à moitié gris et ne voulait pas le conduire, en objectant la fatigue du cheval et la longueur du trajet. L'empereur, sans toutefois se faire connaître, n'eut qu'à le menacer de la police pour le faire marcher ; mais le cocher n'obéit qu'en maugréant. Nicolas se contint et mit sur le compte de l'ivresse la mauvaise humeur de l'homme qui était à peine en état de diriger sa voiture que le cheval se chargeait d'emporter avec une prodigieuse vélocité, sans

attendre l'excitation du fouet et de la voix de son maître. En arrivant au palais d'Hiver, il fouilla dans sa poche et n'y trouva pas le rouble qu'il voulait donner au cocher.

— Attends ici un moment, dit-il en mettant pied à terre, et je vais t'envoyer ce qui t'est dû.

— Je n'ai pas le temps d'attendre, repartit l'ivrogne; aussi bien, vous pourriez bien ne pas revenir. J'ai été déjà victime de ce mauvais tour... Il me faut un gage.

En même temps, il enleva le manteau qui couvrait les épaules de l'empereur et le posa sur les siennes.

— Tu as raison, lui dit l'empereur en riant; tu es un homme de précaution, et je n'ai pas le droit de m'en fâcher. Mais est-il vrai que quelqu'un t'ait fait tort du prix de ta course?

— Sans doute, et plus d'une fois. J'ai ramené ici plusieurs officiers de vos camarades, qui sans doute avaient tout perdu au jeu et qui ne m'ont pas payé...

— Garde donc mon manteau, répliqua l'empereur, jusqu'à ce que je le fasse reprendre en te faisant payer.

Un moment après, un valet de pied venait chercher le manteau et remettait cinq roubles au cocher.

— Cinq roubles! s'écria le cocher, en les rendant au domestique. On ne me doit que vingt kopeks, et je ne demande pas davantage.

— Prends toujours, repartit le valet de pied, c'est de la part de l'empereur.

— Ce serait de la part du diable, répliqua le cocher qui n'avait pas les idées bien nettes, je ne prendrai pas vos cinq roubles, quand il ne m'est dû que vingt kopeks.

La discussion fut terminée par l'arrivée d'un inspecteur de police, qui fit payer seulement vingt kopeks au cocher, et qui le mena en fourrière avec sa voiture, parce qu'il était ivre.



L'ivrogne passa la nuit en prison, paya une amende et fut remis en liberté le lendemain, en recevant cent roubles pour indemnité du prix des courses que lui devaient des officiers qu'il avait conduits au palais d'Hiver.

Peu de jours après, l'empereur, qui avait fait prendre des renseignements sur ce cocher, l'envoya chercher. Le pauvre *isvoschik* parut, en tremblant, devant le tzar.

— Me reconnais-tu, *batuscka* (petit père)? lui dit Nicolas.

— Oui, Sire, répondit le cocher qui n'osait lever les yeux sur son souverain; mais je n'avais pas reconnu Votre Majesté, lorsque j'ai osé prendre le manteau...

— Tu as bien fait d'exiger un gage, puisqu'on t'avait trompé à plusieurs reprises, interrompit l'empereur; mais, une autre fois, ne t'enivres plus! Je sais que tu es, d'ailleurs, un brave homme.

— Sire, je suis paysan d'un seigneur du gouvernement de Toula; ce seigneur n'est pas un bon maître, et il faut que je retourne sur ses terres. J'en ai tant de chagrin, que, pour l'oublier, je ne fais que boire du kwas.

— Tu ne boiras donc plus, si tu deviens libre? lui dit l'empereur avec bonté. Je me charge de racheter ta liberté, et je veux que tu travailles maintenant pour ton compte; je te donne un cheval et un drosky, afin que tu puisses me faire crédit, si je monte dans ta voiture sans avoir d'argent pour payer ta course.

C'était là un des mille épisodes de ces promenades nocturnes qui avaient tant de charmes pour l'empereur et qui le mettaient sans cesse en communication personnelle avec ses sujets, à la faveur de son incognito. Le dénoûment ordinaire des aventures qu'il cherchait avec une sorte de curiosité bienfaisante, n'était qu'une manière plus ou moins ingénieuse de venir en aide à des misères dignes d'intérêt et,

par conséquent, de dépenser des sommes considérables en œuvres mystérieuses de charité et de munificence.

On s'explique ainsi comment le ministre de la cour impériale et des apanages, prince Pierre Wolkonsky, se permettait de reprocher à l'empereur ses prodigalités, et l'empereur lui promettait, en riant, d'être plus économe à l'avenir.

Un soir que Nicolas n'avait pas trouvé de rouble dans sa poche, comme à l'ordinaire, et s'était vu forcé de rentrer à pied de sa promenade, il se plaignit à son valet de chambre, qui lui répondit naïvement que le prince Pierre Wolkonsky lui avait donné l'ordre de ne pas mettre d'argent dans la poche de l'empereur.

— On croirait, en vérité, que Wolkonsky tire de sa bourse cet argent-là! murmura Nicolas, qui cessa d'accuser la négligence de son valet de chambre.

Le lendemain, il s'adressa directement au ministre, pour savoir si c'était lui qui, sans doute en plaisantant, avait donné un ordre aussi étrange au valet de chambre, lequel s'y était conformé.

— C'est moi-même, Sire, répondit le prince Wolkonsky; c'est moi, en ma qualité de ministre des apanages.

— Eh! pourquoi as-tu donné un pareil ordre? reprit l'empereur stupéfait.

— Sire, vous dépensez trop! repartit le ministre. Vous donnez à tout le monde et sans compter.

— En effet, objecta l'empereur qui se méprenait sur l'objet du reproche que son ministre osait lui adresser, je dépense un rouble tous les jours, au lieu de vingt kopeks que je devrais payer pour une course de voiture.

— Sire, dit le ministre, Votre Majesté a dépensé depuis dix jours plus de mille roubles en aumônes, en dons et en indemnités.



— Oh ! c'est de l'argent bien placé, s'écria l'empereur ; je ne fais là que mon rôle de père, et mes enfants, qui ne prononcent pas mon nom sans le bénir, savent que nuit et jour je veille sur eux.

Tels étaient les devoirs journaliers que s'imposait Nicolas, qui se regardait comme le protecteur suprême de ses sujets, comme le représentant direct de la Providence, en quelque sorte, dans toutes les circonstances où il pouvait faire acte de souverain. On le voyait accourir le premier, dès qu'une catastrophe publique réclamait sa présence; aux premiers sons de la cloche d'alarme annonçant un incendie dans la ville, il quittait tout pour se rendre sur le lieu du sinistre, où il arrivait toujours en même temps que les pompiers, et il ne se retirait qu'après s'être assuré que le danger n'existait plus. L'hiver, sa sollicitude était tenue en éveil, dans les plus grand froids aussi bien que pendant les redoutables inondations de la Newa, car alors il parcourait les rues chaque matin, pour faire abattre les masses de glaces qui descendaient en stalactites du haut des toits et qui menaçaient la sûreté des passants. Il se multipliait, pour ainsi dire, sur tous les points de la capitale, dans le but de porter aide et secours à tous ceux qui en auraient besoin.

Dans l'hiver de 1835, il eut une belle occasion de prouver qu'il était toujours prêt à payer de sa personne et à donner l'exemple du dévouement et de l'humanité, quand il s'agissait de sauver la vie d'un homme.

La Néwa n'était pas encore gelée, quoique le froid commençât à être très-intense, mais on avait démonté le pont de bateaux qui servait de communication entre le quai de l'Amirauté et l'île de Vassili-Ostrow. Les glaçons, qui descendaient du lac de Ladoga par masses énormes et qui avaient déjà intercepté la navigation, se trouvèrent tout à

coup arrêtés dans un coude que forme la Néwa près du nouvel Arsenal, et en quelques instants le cours du fleuve en aval fut absolument libre. Les bateliers profitèrent de ce répit, pour passer dans des barques les personnes que leurs affaires obligeaient de se transporter d'une rive à l'autre ; mais il fallait se hâter, car la descente des glaçons ne pouvait tarder à continuer avec plus de force et d'abondance, dès qu'ils auraient rompu l'obstacle qui les retenait momentanément. En effet, passagers et bateliers disparurent à la fois, quand la surface du fleuve se couvrit de glaces flottantes qui se précipitaient vers le golfe de Finlande.

On vint tout à coup avertir l'empereur, qui se mettait à table, qu'un gentleman anglais, ayant voulu retourner en barque à Vassili-Ostrow, était emprisonné au milieu des glaçons qui menaçaient de l'engloutir en l'entraînant vers la mer. Nicolas, sans prendre le temps de jeter un manteau sur son uniforme, s'élança en voiture avec un aide de camp et se fit conduire au quai Anglais.

Une foule immense, émue de pitié et de terreur, suivait avec intérêt les péripéties du drame qu'elle avait sous les yeux. La barque était engagée entre les glaces qui d'un instant à l'autre pouvaient la briser ; le batelier s'était mis à genoux dans l'attente de la mort, et l'Anglais, debout, les bras croisés, semblait résigné à tout.

L'empereur, d'un coup d'œil, jugea la situation et donna des ordres : au bout de quelques minutes, une compagnie de pontonniers de la garde accourut avec des bateaux, des câbles et des instruments de sauvetage.

— Hâtez-vous, mes enfants, leur dit Nicolas ; il y a ici deux hommes à sauver, un Russe et un Anglais.

Les pontonniers, animés par la voix de l'empereur, s'aventurèrent sur les glaçons flottants, y firent des trous



pour amarrer dessus un pont de bateaux et parvinrent ainsi jusqu'aux deux malheureux, qui croyaient toucher à leur dernière heure. L'Anglais n'avait rien perdu de son calme; le batelier était plus mort que vif; lorsqu'il fut ramené sur la rive, il se prosterna aux pieds de l'empereur, en pleurant à chaudes larmes.

L'Anglais, dont la reconnaissance n'était pas moins sincère, quoique plus contenue, ôta son chapeau et salua respectueusement, en s'approchant de Nicolas, qui lui rendit son salut avec bienveillance.

— Vous étiez là, Monsieur, dans une mauvaise affaire! lui dit-il d'un ton familier et amical.

— Sire, répondit l'Anglais, je me réjouis d'avoir couru un pareil danger, puisque je lui dois l'honneur d'avoir été sauvé par Votre Majesté.

— Et moi, Monsieur, reprit l'empereur, je me félicite d'avoir pu rendre service à un sujet de mon allié le roi d'Angleterre.

— Sire, tous mes compatriotes, en apprenant que Votre Majesté m'a sauvé la vie, partageront la profonde gratitude qui me remplit le cœur.

Dès que l'empereur se fut retiré au milieu des acclamations et des bénédictions de tous les témoins de cette scène touchante, le grand-maître de police s'approcha de l'Anglais et lui demanda la permission de le mener dans un hôtel, où il serait hébergé aux frais de l'empereur, jusqu'à ce que le passage du fleuve sur la glace fût établi et que l'*hôte de Sa Majesté*, comme il l'appelait, pût retourner chez lui sans accident.

Lorsque l'empereur était revenu de sa promenade du soir, vers neuf heures et demie ou dix heures, il s'enfermait dans son cabinet, où il travaillait seul jusqu'à minuit et souvent



jusqu'à une heure du matin. Il se couchait alors, sans être assisté par ses valets de chambre, et s'endormait profondément d'un sommeil calme et tranquille, jusqu'au lendemain.

Ce genre de vie était tellement méthodique, tellement uniforme, que les personnes de l'entourage qui demeuraient au palais d'Hiver pouvaient toujours se régler, dans leurs occupations et leurs devoirs de service, d'après les habitudes journalières de l'empereur.

Ces habitudes, si régulières qu'elles fussent, n'empêchaient pas que Nicolas, sans les déranger, ne trouvât encore le temps d'assister aux parades, de passer des revues, de visiter les casernes, les établissements de bienfaisance, les écoles, les administrations publiques, les institutions militaires et civiles : il n'avait garde de se faire annoncer, dans ces visites faites à des époques et à des heures indéterminées; il arrivait toujours à l'improviste, sans suite et sans bruit; il entrait souvent par une porte de derrière, montait par un escalier dérobé et se présentait tout à coup au milieu de l'établissement public, où il se proposait de faire une inspection : il examinait tout, se faisait rendre compte de tout, et malheur aux directeurs, aux fonctionnaires qui ne se trouvaient pas en règle : il les punissait avec une rigueur inflexible.

— Je veux, disait-il pour imposer une crainte salutaire à tous les employés de l'État, je veux que chacun fasse son service, comme si j'étais là en personne ; je veux que tout soit dans l'ordre, comme si je devais à toute heure avoir l'œil ouvert sur ce qui se passe dans mon empire.

Il aurait souhaité pouvoir connaître et réparer toutes les injustices, tous les abus d'autorité, toutes les fraudes, qui se commettaient dans l'administration; mais il n'en découvrait qu'un bien petit nombre, que le hasard seul



amenait à sa connaissance, et dans ces cas-là, il ne transigeait jamais avec sa conscience à l'égard du châtiment des coupables. Quelquefois même, ce châtiment était grave pour une faute légère, mais Nicolas ne prenait conseil que de son inspiration immédiate, et comme il avait la prétention de porter dans son for intérieur une sorte de tribunal suprême, sans débat contradictoire et sans appel, il appliquait sur-le-champ la sentence qu'il croyait devoir prononcer. De là, pour ainsi dire, ces coups de foudre imprévus, qui venaient ébranler la position la plus solide parmi les grands fonctionnaires et qui renversaient, en un instant, dans la poussière, l'édifice d'une fortune fondée sur la faveur et mal défendue par le caractère ou la conduite du favori.

Voici deux faits, entre mille, qui montreront que l'empereur avait un sentiment très-vif et très-sincère de la justice et qu'il ne permettait à personne de se faire, de son rang et de sa richesse, un privilége pour braver la loi.

Un ancien cocher anglais s'était établi maréchal-ferrant à Saint-Pétersbourg, et y faisait de bonnes affaires en ne travaillant que pour l'aristocratie. Un général russe, qui occupait un poste élevé dans la hiérarchie administrative, avait plus d'une fois envoyé ses chevaux chez l'habile maréchal-ferrant, mais, soit oubli, soit mauvais vouloir, soit insouciance, il ne le payait pas. L'Anglais voulut être payé et chargea son fils de présenter sa facture. Le jeune homme insista avec tant d'opiniâtreté pour parler au général et pour obtenir le payement de la note, que les valets reçurent l'ordre de le jeter à la porte, ce qui fut exécuté sur-le-champ avec la dernière brutalité.

Le père, indigné du traitement fait à son fils, vint aussitôt en demander compte au général ; celui-ci, exaspéré, ne



voulut rien entendre et frappa de sa propre main l'Anglais, qui ne se montra que plus obstiné à tenir tête à ce furieux. Une lutte s'engagea entre eux, dans laquelle l'Anglais renversa d'un coup de poing le général qui l'avait frappé le premier. Les domestiques accoururent au secours de leur maître, qui leur ordonna de s'emparer de cet homme et de le fustiger devant lui. L'Anglais était assez exercé dans l'art du pugilat, pour tenir en échec vingt robustes gaillards qui l'auraient tué s'ils avaient eu l'avantage. Le général alla chercher son épée qu'il dégaîna, et la portant à la gorge du maréchal-ferrant qui cessa de lutter contre le nombre, il le fit garotter sous ses yeux :

— Faites de moi ce que vous voudrez, général, lui dit froidement l'Anglais enchaîné à ses pieds, mais rappelez-vous que vous avez tiré l'épée contre un homme sans armes : cette action est contraire aux lois de la Russie, et vous en subirez les conséquences.

Le général se souvint, en effet, que, selon les lois militaires russes, un officier qui tire l'épée contre un homme sans armes encourt la peine de la dégradation. Il se hâta de faire délier son adversaire, en lui adressant quelques excuses, que l'Anglais n'accepta point.

Ce dernier se rendit immédiatement chez son ambassadeur, qui présenta une plainte, au nom d'un sujet britannique, contre les violences et les sévices d'un général russe. L'empereur fit réunir sur-le-champ un conseil de guerre, devant lequel comparut l'accusé. Le conseil de guerre décida que le général était coupable et s'en remit au tzar pour l'application de la peine. Le général, condamné d'ailleurs à payer une indemnité pécuniaire au maréchal-ferrant, perdit ses épaulettes et fut renvoyé du service.

— Il faut, dit l'empereur à cette occasion, que, dans mes



États, les Anglais ne puissent pas se plaindre que la justice ne soit pas aussi bien rendue que chez eux. Je tiens à leur prouver que la loi est ici la même pour tous.

Une dame russe, de la haute aristocratie, faisait des dépenses folles et ne payait personne; elle avait des amis et des protecteurs puissants; aussi, ses nombreux créanciers n'osaient-ils pas la tourmenter. Un marchand autrichien, à qui elle devait des sommes importantes, fut plus audacieux que les autres et s'en alla, un jour, chez sa débitrice, avec la volonté bien arrêtée de ne pas revenir sans argent. On essaya de l'éconduire, on le fit attendre, on mit en avant tous les prétextes pour l'obliger à lever le siége, car il s'était établi dans le salon de réception et n'en voulait pas déguerpir, avant d'avoir touché le montant de ses factures arriérées.

Il était donc rivé à sa place depuis plusieurs heures, lorsqu'on annonça la visite du gouverneur-général de Saint-Pétersbourg, qui était un des amis de la maîtresse de céans. Celle-ci, troublée et poussée à bout par l'obstination de cet Allemand qu'elle ne pouvait satisfaire, invoqua la protection de son ami et le pria de vouloir bien la débarrasser d'un importun, qui osait violer son domicile. Le gouverneur-général envoya chercher un homme de police, fit conduire en prison l'opiniâtre Allemand et n'y pensa plus.

Le marchand était à la tête d'une grande maison de commerce; il avait femme et enfants; son absence ne pouvait manquer de produire une vive émotion. La femme, inquiète de ne pas voir revenir son mari, alla aux renseignements chez la dame où s'était passée l'aventure, et elle en apprit tous les détails par l'intermédiaire des domestiques. Le soir même, elle avait déposé chez le consul autrichien une requête ayant pour objet de faire mettre en liberté son



mari arbitrairement arrêté et emprisonné. Le consul fit les démarches nécessaires, sans obtenir de résultat.

Dans l'intervalle, l'affaire était venue aux oreilles de l'empereur. Le gouverneur-général de Saint-Pétersbourg se présenta, comme d'habitude, au palais d'Hiver, pour faire son rapport hebdomadaire sur l'état de la capitale. Nicolas le reçut très-froidement et lui lança un regard menaçant. Le général fut étonné, sinon intimidé; il avait remis, selon l'usage, à l'empereur, la liste des personnes arrêtées pour diverses causes et détenues provisoirement dans les prisons. Nicolas parcourut rapidement cette liste, et sa figure se rembrunit.

— Cette liste est-elle exacte? demanda-t-il d'une voix brève, en fixant sur le général un œil scrutateur.

— Je dois le croire, Sire, répondit le général qui avait complétement perdu de vue l'arrestation du marchand autrichien.

— Tenez! reprit l'empereur, en lui rendant le papier. C'est à vous de voir si l'on n'a pas oublié dans cette liste le nom de quelqu'un arrêté par votre ordre?

Le gouverneur-général se préparait à répondre, l'empereur ne lui en donna pas le temps :

— Général, lui dit-il avec un accent terrible, vous avez commis deux fautes graves : la première a été de faire arrêter un homme innocent; la seconde, celle que je ne devrais pas pardonner, c'est de me présenter une liste fausse.....

Le général, pâle et tremblant, balbutia quelques paroles pour essayer de se justifier.

— Oui, général, interrompit l'empereur, je veux bien croire que vous n'êtes pas coupable d'avoir falsifié cette liste, mais vous avez fait arrêter, vous avez retenu en prison

un sujet autrichien, qui n'a rien à se reprocher..... Je sais tout, ne cherchez pas à diminuer vos torts! Je veux bien, pour cette fois, vous pardonner, en considération de vos longs services, mais ne recommencez pas! Quant au pauvre homme qui est encore en prison, par votre fait, je vous laisse le soin de le dédommager, et je vous prie, en outre. de lui faire des excuses, en le rendant à sa famille et à son commerce. J'espère que vous ferez bien les choses à l'égard de votre prisonnier.

Celui-ci, en sortant de prison, reçut non-seulement une somme considérable à titre de dommages-intérêts, mais encore le payement intégral de la dette qu'il avait longtemps réclamée sans succès, et qui avait été la cause de son injuste emprisonnement.

Nicolas, depuis le commencement de son règne, n'avait eu rien de plus à cœur que de combattre et de détruire un vice qui n'était que trop répandu parmi les fonctionnaires de l'État, les plus haut placés comme les plus infimes: la vénalité; mais, malgré sa vigilance toujours attentive, il n'arrivait pas, souvent, à prendre la main dans le sac, comme il le disait avec tristesse, les employés grands et petits, qui se croyaient autorisés, par une étrange indulgence de l'opinion, à tirer parti le mieux possible des avantages de leur place, pour prélever une sorte de tribut et de redevances sur les personnes qui avaient recours à leur intermédiaire ou qui se trouvaient à la merci de leur cupidité.

— Je ne puis douter qu'il n'y ait partout des voleurs, disait un jour Nicolas à l'impératrice, et pourtant il arrive bien rarement que les volés osent se plaindre? Il semble que ceux-ci reconnaissent qu'ils agiraient de même, s'ils étaient à la place de ceux-là.



Cependant, quelle que fût l'aversion instinctive de l'empereur, pour les natures cupides et malhonnêtes, quel que fût son désir de faire entrer dans les mœurs de son pays la moralité et la droiture qui devaient mettre les fonctionnaires à l'abri de la corruption et de la vénalité, il savait faire une sage distinction entre la probité réelle et ce noble désintéressement qu'on ne trouve que chez les âmes d'élite. Il comprenait, d'ailleurs, que les graves abus qui existaient à cet égard dans l'administration subalterne, étaient sinon justifiés et absous, du moins expliqués et un peu excusés par l'insuffisance des petits traitements. Voilà pourquoi il s'était à plusieurs reprises occupé d'améliorer le sort des employés, et en dernier lieu par l'ukase du 29 août/10 septembre 1834.

On raconte que l'empereur, travaillant avec un des ministres qu'il estimait le plus, et qui lui avait mis sous les yeux la preuve écrite de certains détournements commis dans le service des approvisionnements militaires, tomba tout à coup dans une muette et profonde rêverie ; il resta quelques moments, le front penché sur sa main, livré à d'amères réflexions; puis, poussant un soupir, il s'écria :

— Est-il possible qu'il n'y ait qu'un seul homme sur qui je puisse compter?

— Sire! reprit en s'inclinant le ministre qui croyait pouvoir s'attribuer cet éloge anonyme que l'empereur semblait lui adresser en face.

— Oui, ajouta Nicolas avec douleur, il n'y a qu'un honnête homme dont je voulusse me porter garant, et cet homme, c'est moi!

Cependant, s'il était inflexible pour des indélicatesses commises dans les hautes sphères sociales, l'empereur se montrait parfois assez disposé à fermer les yeux sur des actes



d'égoïsme sordide et grossier, qui avaient pour auteurs des hommes vulgaires, sans éducation et sans responsabilité morale.

— Ces gens-là, disait-il, n'ont pas une idée bien nette du bien et du mal; ils ne sont peut-être pas responsables des sentiments indélicats qu'ils tiennent de leurs parents et dont ils héritent de père en fils. Mon devoir est donc de les corriger plutôt que de les punir.

Un matin, en faisant sa promenade habituelle aux environs du palais d'Hiver, il aperçut un agent de police, qui semblait exercer une surveillance particulière sur les maisons voisines de la place de l'Amirauté; il doubla le pas et alla droit à cet agent, pour lui demander, d'un ton bref, qui il était et ce qu'il faisait là. L'agent, qui s'était mis dans l'attitude d'un soldat au port d'armes, répondit, sans se déconcerter, qu'il était chargé de la visite du quartier auquel appartenait le palais, et qu'il faisait en ce moment son inspection réglementaire de chaque jour.

L'empereur, remarquant que cet agent était mieux vêtu que ses camarades, ou plutôt qu'il avait un air d'aisance et de bien-être assez peu ordinaire chez ses pareils, lui demanda brusquement quel était le chiffre de ses appointements annuels. L'agent répondit qu'il touchait par an 100 roubles de traitement fixe.

— Et combien dépenses-tu annuellement? ajouta l'empereur, en fixant sur lui ce regard inquisiteur et impérieux qui ne permettait pas un mensonge.

L'agent de police répondit simplement, sans hésiter, qu'il dépensait tous les ans trois ou quatre cents roubles.

— Comment fais-tu donc, reprit l'empereur, qui mit cette réponse naïve sur le compte du trouble qu'il croyait inspirer à ce pauvre homme; comment fais-tu pour dé-



penser deux ou trois fois plus que tu ne gagnes? Quelles sont tes ressources?

L'agent avait la conscience tranquille et ne se troubla pas en subissant ce sévère interrogatoire; il répondit qu'il ne possédait aucun patrimoine, mais que les propriétaires, les marchands et les habitants du quartier avaient l'habitude de lui donner des étrennes aux grandes fêtes, et notamment à Pâques et à Noël.

— Tu nommes cela des étrennes! repartit vivement l'empereur, qui s'indigna de ce qu'il regardait comme un système d'extorsions. Tu oses l'avouer devant moi! C'est donc par des menaces ou d'autres moyens illicites, que tu te fais donner de l'argent?

L'homme de police, qui pensait n'avoir rien à se reprocher, se défendit avec calme d'avoir jamais eu recours à l'intimidation ou à la violence pour forcer les gens à être généreux envers lui; il raconta, de l'air le plus candide, que les étrennes qu'il recevait chaque année étaient le prix des soins apportés à la surveillance des *dvoricks* (portiers) et au bon ordre du quartier. Il ajouta que chacun lui donnait plus ou moins pour le récompenser et pour l'encourager à faire de mieux en mieux son service.

— Ainsi, lui dit l'empereur qui s'était radouci tout à coup, tu ne taxes personne, et tu comptes sur la générosité de tous les habitants du quartier? C'est bien.

Le lendemain, l'agent était mandé chez le grand-maître de police, qui lui fit une réception menaçante et qui s'étonna que cet employé eût osé parler à l'empereur dans la rue. L'agent s'excusa humblement, en racontant avec sincérité la conversation qu'il avait eue avec Sa Majesté.

— N'importe! objecta le grand-maître de police, dont la mauvaise humeur s'était presque dissipée pendant ce récit:



tu connais la loi ? Je devrais t'envoyer en prison pour avoir adressé la parole à l'empereur... Tu me jures, ajouta-t-il d'un ton plus bienveillant, que tu n'as rien dit de plus à Sa Majesté ? Tu n'as pas eu l'audace de te plaindre de tes chefs ?

— Mon général, répliqua l'agent, je jure devant Votre Excellence que je n'ai parlé que de mes gages et de mes étrennes. Il est vrai que l'empereur ne m'a pas demandé autre chose.

— Eh bien ! interrompit le grand-maître de police : tes chefs sont contents de toi et m'ont prié de t'accorder de l'avancement. Je te change de quartier et je t'envoie, comme inspecteur de seconde classe, dans le Gostinnoïdwor : tu auras là de meilleures étrennes aux grandes fêtes.

L'agent de police se retirait confus et consterné, lorsque le général le rappela, en lui disant froidement :

— Voici ce que je suis chargé de te remettre de la part de Sa Majesté.

C'était un pli cacheté aux armes impériales; l'agent, ému et tremblant, rompit le cachet, sur l'ordre du général, et il y trouva 500 roubles en billets, avec cette inscription : *Étrennes offertes par le propriétaire du palais d'Hiver*.

On remplirait plus d'un volume, si l'on recueillait toutes les anecdotes du même genre, relatives à l'empereur Nicolas, qui ont circulé dans les salons de l'aristocratie comme dans les plus pauvres demeures du peuple.

Chacun savait que la promenade journalière de l'empereur était ou pouvait être l'occasion de quelque acte de justice éclatante ou de bienfaisance mystérieuse. On n'osait pas cependant enfreindre la loi de police qui défendait d'aborder Sa Majesté et de lui adresser la parole dans la rue, mais on était toujours prêt à lui écrire nominative-



ment et directement pour lui présenter une requête qui ne restait jamais non avenue ; car toutes les lettres jetées à la poste avec l'adresse de l'empereur étaient transmises à sa chancellerie, où on les examinait, sans les ouvrir, avant de les déposer sur la table de son cabinet, et l'empereur en brisait lui-même le cachet.

Ce ne fut pas sans peine que le général Kleinmichel, qui, dit-on, se trouvait intéressé à éloigner des yeux de son souverain certaines lettres anonymes où il n'était pas ménagé, obtint, à force de représentations et d'insistance, que les plis cachetés à l'adresse de l'empereur seraient ouverts préalablement dans un des bureaux de la chancellerie ; Kleinmichel avait fait valoir habilement le danger que pouvait offrir une lettre fermée dont le cachet serait une composition en matière toxique, explosible ou inflammable.

— On remettra donc les lettres ouvertes sur ma table, dit Nicolas ; mais, en adoptant une mesure de précaution générale, j'entends que toutes ces lettres me soient apportées sans avoir été lues, à moins qu'on n'en réfère à ma décision.

Un Anglais, propriétaire d'une des plus importantes fonderies de Russie, créée par son grand-père sous le règne de Paul Ier, était en procès avec un négociant russe, depuis plusieurs années, et ce procès paralysait tellement les opérations commerciales de l'industriel étranger, que celui-ci, las de lutter sur le terrain judiciaire contre un adversaire puissant et opiniâtre, avait pris le parti de fermer ses usines et de retourner en Angleterre. On lui conseilla d'écrire à l'empereur, en lui exposant l'état des choses.

Nicolas se fit rendre compte de cette affaire et dit à son ministre de la justice :

— Il faut que ce procès se termine promptement. La



fonderie de B..... est un superbe établissement : je le connais et j'ai intérêt à le voir prospérer. C'est son aïeul qui a établi la première fonderie à Saint-Pétersbourg : nous lui devons de la reconnaissance. D'ailleurs, sa cause me paraît juste et je désire que les juges fassent un bon arrangement entre les parties.

L'Anglais gagna donc son procès sur tous les points, et l'empereur envoya une somme, à titre d'indemnité, au négociant qui avait des frais énormes de procédure à payer.

Nicolas ne laissait échapper aucune occasion de montrer ses sympathies pour les Anglais ; il n'était pas moins bienveillant pour les Français et pour les Allemands, qui résidaient à Saint-Pétersbourg.

Un Prussien, qui tenait un café dans la grande Morskaia, une des plus belles rues du quartier de l'Amirauté, fut obligé de quitter son établissement, la maison qu'il occupait ayant été expropriée pour le compte du gouvernement. Or, son bail portait qu'en cas d'expropriation une somme de 25,000 roubles lui serait acquise pour dédommagement du préjudice qu'il devrait subir. A cette époque, l'expropriation n'était pas encore réglée par un ukase et se trouvait abandonnée sans contrôle et sans garantie à des tripotages secrets. Le Prussien réclama en vain les 25,000 roubles qu'il s'était réservés par contrat ; le propriétaire de la maison s'excusa sur des circonstances de force majeure, et les agents chargés de l'expropriation ne voulurent rien entendre. Cependant les 25,000 roubles avaient été soldés par l'État et partagés, disait-on, entre le propriétaire et les employés du grand-maître de police.

Le malheureux Allemand, dépossédé, ruiné, résolut de se plaindre à l'empereur. Il prépara une requête où tous les faits étaient relatés et il alla se mettre aux aguets sur



le passage de Sa Majesté. Dès qu'il le vit paraître, il s'approcha en ôtant son chapeau respectueusement et en restant la tête découverte. On était au cœur de l'hiver, il faisait un froid de vingt-quatre degrés.

— Couvrez-vous, Monsieur? lui cria l'empereur, en passant outre.

Mais l'Allemand crut devoir, par déférence, ne pas obtempérer à cet ordre; il suivit l'empereur, le chapeau à la main.

— Couvrez-vous donc! s'écria Nicolas, d'un ton impérieux et bourru. Il fait trop froid pour avoir la tête découverte.

Et comme le Prussien ne se pressait pas d'obéir, l'empereur lui prit des mains son chapeau et le lui enfonça sur le crâne.

— A présent, Monsieur, parlez! lui dit-il ; mais soyez bref, car on gèle ici.

L'Allemand exposa l'objet de sa réclamation.

— Prenez garde, Monsieur! interrompit l'empereur; si vous n'êtes pas dans votre droit et si vous avez eu l'intention de me tromper, vous vous en repentirez.

Là-dessus, le solliciteur voulut remettre sa requête.

— Non, s'écria l'empereur; si je prenais votre supplique, demain on m'en présenterait cent autres. D'ailleurs, c'est défendu par les règlements. Vous êtes bien heureux que la police ne vous ait pas vu, car vous iriez coucher en prison. Si vous m'avez dit la vérité!...

—Sire, repartit l'obstiné Prussien, qui n'avait pas renoncé à laisser sa lettre dans les mains de l'empereur, toutes les preuves sont dans ma supplique...

— Eh bien! jetez-la à la poste, repartit Nicolas en lui tournant le dos; dans une heure, elle sera sur ma table, et



la police ne vous cherchera pas noise. Ces Prussiens ont la tête dure! répétait-il en s'éloignant.

Le lendemain, l'Allemand toucha ses 25,000 roubles, et plusieurs personnages, coupables de détournement de deniers publics, eurent à rendre gorge et furent punis très-rigoureusement.

L'empereur conservait presque toujours son grand air de dignité froide et sévère, lors même qu'il se sentait animé des dispositions les plus bienveillantes; sa parole était brusque et hautaine; son geste impératif et solennel. Aussi, le respect qu'il imposait par sa présence seule se trouvait-il mélangé de crainte, quoiqu'on eût pleine assurance dans sa justice et dans sa bonté.

Mais, dès qu'il parlait à une femme ou à un enfant, il se relâchait aussitôt de ce qu'il appelait lui-même son rôle d'empereur, et l'expression de son visage, comme le timbre de sa voix, n'annonçait que mansuétude et indulgence. Les femmes et les enfants qui l'approchaient semblaient donc avoir le sentiment de leur puissance toute gracieuse et invincible, puisqu'ils ne tremblaient pas devant lui, comme la plupart des hommes qui n'osaient soutenir son regard, si haut placés qu'ils fussent dans sa faveur et dans sa confiance.

On a dit que Nicolas attachait beaucoup d'importance à ce prestige dominateur qu'il exerçait à première vue sur les personnes qui se trouvaient admises en sa présence; ce prestige, que tout le monde subissait plus ou moins, était comme une émanation de son être; on l'éprouvait aussitôt qu'il avait paru, avant même qu'il eût parlé : on se sentait, pour ainsi dire, rapetissé par sa grandeur.

— Ce n'est pas le tout d'être empereur, disait-il un jour en souriant à l'impératrice, il faut encore en avoir la tenue et la démarche. J'ai vu des rois qui ressemblaient à des

commis ou à des danseurs de corde. Il est bon, pour commander aux hommes, pour s'en faire respecter, de les dominer au moins de toute la tête.

Un soir, au théâtre français, Nicolas se promenait dans les coulisses, suivant son habitude, pendant la représentation; il était sans doute préoccupé, car il marchait, le front haut, l'air soucieux et distrait, sans adresser la parole à personne, sans regarder personne, et sa haute taille, sa large carrure, sa tête droite rejetée en arrière, ne faisaient que mieux ressortir les humbles et chétives individualités des comédiens qui se prosternaient jusqu'à terre en passant près de lui.

Une des plus jolies et des meilleures actrices de la troupe, Madame Bras, se tenait immobile, adossée à la décoration, pour livrer passage à l'empereur, qui ne se détourna pas pour lui parler, ni même pour la saluer; mais il s'aperçut que l'actrice avait souri malicieusement.

— Bras, lui dit-il en s'arrêtant devant elle et en la regardant fixement, pourquoi ris-tu?

— Que Votre Majesté me pardonne! répondit-elle, tout émue, en rougissant. C'est une idée qui m'a traversé l'esprit et qui m'a fait sourire, c'est une idée de femme...

— Et tu ris encore? reprit l'empereur, en se radoucissant. Je veux savoir pourquoi; je le veux!

— Votre Majesté ne doute pas que je ne sois incapable de l'offenser, répliqua l'actrice en minaudant. Une femme rit souvent d'une idée qui lui vient et qu'elle se garderait bien d'exprimer...

— Allons! interrompit Nicolas avec impatience, pourquoi riais-tu?

— Eh bien, Sire, répondit Madame Bras, puisque Votre Majesté l'ordonne, je vous avouerai que j'ai ri en vous



voyant passer, parce que je me suis dit tout bas que vous aviez diablement le physique de votre emploi, et que personne au monde ne remplirait mieux que vous le rôle d'empereur.

Nicolas fut flatté du compliment, qui se sentait un peu de l'endroit où il lui était adressé, et se mit à rire, et le lendemain, il envoya un bracelet en diamants à Madame Bras.

— Souviens-toi, lui dit-il la première fois qu'il la revit et qu'il reçut ses remercîments, souviens-toi que, de tous les premiers rôles, le rôle d'empereur est le plus difficile et le plus fatigant à remplir.

— Ah! Sire, répondit-elle avec beaucoup d'à-propos, c'est aussi le plus beau de tous, quand il est aussi bien rempli qu'il peut l'être par Votre Majesté.

La physionomie de l'empereur avait bien changé de caractère et d'expression, depuis qu'il était monté sur le trône. Un écrivain français, d'un mérite réel et incontesté, le marquis de Custines, qui s'est servi de son talent pour calomnier et injurier la Russie, a fait de Nicolas I[er] un portrait, qui serait vrai et ressemblant si le peintre ne l'eût pas gâté par quelques coups de pinceau violents ou exagérés. Ce sont, en quelque sorte, des *repentirs* qu'il est aisé de faire disparaître, et le portrait restera dans tout son éclat et dans toute sa vérité : « L'empereur, écrivait le marquis de Custines en 1840, est plus grand que les hommes ordinaires, de la moitié de la tête; sa taille est noble, quoique un peu roide. Il a pris, dès sa jeunesse, l'habitude de se sangler au-dessus des reins, au point de faire remonter le ventre dans la poitrine. L'estomac, bombé excessivement sous l'uniforme, finit en pointe et retombe par-dessus la ceinture. L'empereur a le profil grec, le front haut, mais



déprimé en arrière; le nez droit et parfaitement formé, la bouche très-belle, le visage noble, ovale, mais un peu long; l'air militaire et plutôt allemand que slave. Sa démarche, ses attitudes sont volontairement imposantes. Au premier abord, le caractère dominant de sa physionomie est la sévérité inquiète, expression peu agréable, il faut l'avouer, malgré la régularité de ses traits. Néanmoins, chez l'empereur Nicolas, cette disposition peu bienveillante paraît être le résultat de l'expérience plus que l'œuvre de la nature. De loin en loin, des éclairs de douceur tempèrent le regard impérieux ou impérial du maître; alors l'expression de l'affabilité fait tout à coup ressortir la beauté native de cette tête antique. Dans le cœur du père et de l'époux, l'humanité triomphe, par instants, de la politique du prince. »

Pour compléter, pour corriger ce portrait esquissé d'après nature par une main habile, mais peu bienveillante, nous recueillerons avec respect ces lignes tracées au courant de la plume par l'impératrice Alexandra, quinze ans plus tard, en présence d'une photographie qui reproduisait la tête de l'empereur sur son lit de mort : « Sous ces traits si reposés, on retrouve l'être moral tout entier, tel qu'il se faisait connaître à ceux qui avaient le bonheur de le voir de près. Cette âme, fortement active, n'était cependant pas agitée; elle avait un arrière-fond inaccessible aux mouvements des hommes. Voilà pourquoi, dans toutes les occasions, on voyait apparaître le véritable caractère de l'empereur, fort toujours, mais simple et naturel. C'était là ce qui donnait un si grand charme à tout ce qu'il disait et faisait dans sa vie privée. Sa pensée n'a pas été toujours opportune, mais elle a été toujours dégagée de tout sentiment de personnalité; son caractère a été sou-



vent passionné, mais toujours passionné pour le bien, et son cœur toujours occupé des autres. »

Après ces lignes si précieuses et si touchantes, ne suffit-il pas de recueillir encore, comme un document irrécusable pour la postérité, cette simple phrase, qui résume en si peu de mots la tendresse profonde et l'admiration exaltée que l'empereur inspirait à tous les membres de sa famille, magnifique parole tombée comme un diamant des lèvres de la grande-duchesse Marie : « Rien n'était plus naturellement simple et bon que l'empereur Nicolas. »

Un seul trait de bonté, entre mille, peindra mieux que ne pourraient le faire tous les panégyriques, ce qu'il y avait de tendre et de paternel dans le cœur de Nicolas, et ce trait, dont vingt mille personnes furent témoins pendant le carnaval de 1834, eut des échos qui, partis de Saint-Pétersbourg, retentirent à la fois jusqu'aux extrémités de l'empire de Russie.

Tous les ans, au carnaval, l'immense place qui s'étend du palais d'Hiver au palais du Sénat se couvre d'une multitude de petites boutiques, où se vendent surtout des pâtisseries, des confiseries, des bijoux et des objets de parure, le tout entremêlé de baraques de saltimbanques, de ménageries d'animaux, de théâtres en plein vent et de montagnes russes, suivant un usage traditionnel qui remonte aux premiers temps de la fondation de Saint-Pétersbourg, et quand la Newa est gelée, ce qui arrive presque toujours à cette époque de l'année, le champ de foire s'étend sur la glace et envahit toute la surface du fleuve. C'est là ce qu'on nomme les *katchelis*, et toute la population de la capitale s'y porte, pendant plusieurs jours, avec une incroyable ardeur de curiosité. La foule devient si compacte, que les traîneaux, dont la marche est si rapide d'ordinaire,



ne glissent que lentement à travers ces masses populaires, parmi lesquelles se coudoient les grands seigneurs enveloppés de fourrures précieuses et les dames parées des toilettes les plus riches et les plus élégantes.

Ce jour-là, on annonça que l'empereur Nicolas devait venir, vers une heure, faire le tour des katchelis. A l'heure dite, le traîneau impérial sort du palais, et son magnifique attelage s'avance au pas, en tête des traîneaux dorés, ornés de peintures, qui le suivent à la file. Tous les fronts se découvrent sur le passage de l'empereur, qui paraît s'intéresser à la fête et qui salue tout le monde en passant. Vêtu du brillant uniforme de ses gardes, et drapé dans un manteau doublé de martre zibeline, il fait l'admiration de tout le peuple, qui le contemple et qui se réjouit de pouvoir s'approcher de son souverain.

Soudain une petite fille, de huit ou dix ans, jolie comme un ange et très-soigneusement habillée, quoique avec simplicité, se dégage de la foule, court après le traîneau, au risque de se faire écraser, et se cramponne à l'arrière-train de la voiture, qui l'emporte, en s'écriant :

— Mon oncle, je t'en prie, fais-moi voir les katchelis !

— Volontiers, mon enfant ! répond Nicolas, qui soulève dans ses bras la petite fille et la dépose près de lui sur la fourrure.

La mère de cette enfant avait essayé vainement de la retenir et restait immobile, stupéfaite, effrayée de la hardiesse de sa fille.

— Oh ! que tu es bon, mon oncle ! répétait l'enfant, ivre de joie. Je verrai donc les katchelis, que mon père n'a jamais voulu me montrer comme il faut ; car je veux tout voir !



— Comment te nommes-tu? lui demanda l'empereur, en souriant.

— Nadine, mon oncle, reprit-elle; et toi, mon oncle, comment t'appelles-tu?

— Nicolas! dit l'empereur, charmé de la grâce et de la naïveté de le charmante Nadine. Voilà qui est décidé : je suis ton oncle et tu es ma nièce.

L'enfant n'était nullement troublée ni embarrassée; c'était plaisir de la voir s'entretenir familièrement avec l'empereur qu'elle accablait de questions et à qui elle répondait par d'aimables saillies. Les spectateurs étaient touchés et ravis.

Le babillage enfantin de Nadine amusait beaucoup l'empereur, qui se prêtait complaisamment à toutes les exigences de sa nièce improvisée. Elle voulut s'arrêter devant les boutiques, acheter une quantité de joujoux et de sucreries, assister aux exercices des saltimbanques. L'empereur consentit à tout.

Enfin, sur un signe de Nicolas, le traîneau reprend le chemin du palais et s'éloigne des katchelis; l'enfant veut alors s'esquiver et retourner vers sa mère; mais l'empereur l'en empêche.

— Non, mon enfant! lui dit-il avec douceur, dans la crainte de l'inquiéter; voudrais-tu me laisser toutes les belles choses que tu as achetées? Ce n'est pas le tout que d'avoir fait la connaissance de ton oncle; il faut maintenant que je te mène chez ta tante.

— Je ne demande pas mieux, dit-elle ingénûment, si elle est aussi bonne que toi.

Le traîneau venait d'entrer sous le vestibule du palais, et la petite Nadine, étonnée, émue de ce qu'elle voyait, avait le cœur gros, les yeux pleins de larmes. L'empereur



l'enleva dans ses bras et la transporta lui-même chez l'impératrice, à qui il conta en peu de mots l'aventure des katchelis; l'impératrice avait pris des mains de l'empereur la petite fille, qu'elle embrassait tendrement et qu'elle mit ensuite sur ses genoux.

— Eh bien! Nadine, lui dit Nicolas, es-tu contente de connaître ta tante?

— Elle est bien belle, répondit l'enfant, et elle a l'air d'être bien bonne.

Cette enfant était la fille aînée d'un pauvre employé du gouvernement. L'impératrice, qui l'avait questionnée, était charmée de son intelligence précoce et de sa charmante figure : elle adopta Nadine et la fit placer dans un établissement d'éducation pour y être élevée aux frais de la couronne. Nadine épousa plus tard un officier du régiment des gardes, et l'empereur se chargea de la dot de sa *nièce*.

Encore un trait d'humanité, de bonté, de justice, qu'il serait difficile de rattacher à une date précise; selon certaines versions, on devrait le reporter à l'année 1840; selon d'autres, il aurait eu lieu dans l'hiver de 1835.

On sait combien les chasse-neiges sont redoutables dans les steppes de la Russie; ils offrent moins de dangers dans l'intérieur des villes; on peut, d'ailleurs, s'en garantir en se retirant dans l'intérieur des maisons. L'empereur, que les plus mauvais temps n'empêchaient jamais de faire sa promenade quotidienne à Saint-Pétersbourg, se trouvait, ce jour-là, assez éloigné du palais d'Hiver, lorsque la bourrasque souleva des tourbillons de neige qui ne permettaient plus de distinguer les objets à quelques pas. Le vent était si violent, qu'il n'eût pas été possible de se tenir debout sans s'appuyer à un mur ou sans s'abriter dans l'encoignure d'une porte.

Nicolas marchait avec précaution, enveloppé dans son manteau, en longeant les maisons. La ville était déserte; portes et fenêtres étaient closes; pas une âme, pas une voiture dans les rues. La tempête redoublait de fureur, lorsque des plaintes et des gémissements arrivèrent à l'oreille de l'empereur. Il s'arrêta aussitôt et chercha de quel côté venaient ces lamentations.

C'était une jeune femme qui, tenant dans ses bras une petite fille, avait cru trouver un refuge dans l'escalier d'une boutique souterraine, et qui se voyait menacée d'être ensevelie sous la neige.

— Mon Dieu! mon Dieu! disait-elle en pleurant, qu'allons-nous devenir!

— Qu'as-tu, mon enfant? lui demanda l'empereur.

A cette voix forte et impérative, mais empreinte de pitié, la pauvre femme se sentit presque reconfortée; elle leva les yeux vers l'inconnu qui lui parlait ainsi et, quand elle vit devant elle un homme de taille majestueuse, portant une casquette d'uniforme et drapé dans un manteau militaire, elle pensa que c'était un officier que la Providence envoyait à son secours.

— J'ai été surprise en chemin par cette horrible tourmente, dit-elle, et si vous m'abandonnez, je vais mourir ici avec ma fille.

— Je ne t'abandonnerai pas, mon enfant, dit l'empereur qui l'enleva d'un bras vigoureux hors de l'amas de neige où elle était à moitié ensevelie. Allons, reprends courage et marchons, car je n'ai pas de voiture à t'offrir. Réponds seulement à deux questions : Où vas-tu? Qui es-tu?

L'inconnue, qui serrait sa fille contre son sein, et s'appuyait, toute tremblante, sur le bras de son guide, lui raconta, en peu de mots, qu'elle relevait à peine d'une

grave maladie; que le jour même, son mari, qui exerçait un commerce d'horlogerie peu lucratif, avait été poursuivi pour dette et mis en prison; que les créanciers s'étaient emparés de tout ce que possédait leur débiteur : on avait donc vendu ses meubles à l'encan et chassé hors du logis la femme du débiteur insolvable.

— Je ne puis croire, murmurait l'empereur, que des chrétiens aient eu le cœur assez dur pour te mettre dehors sur le pavé par un pareil temps!... Mais enfin, où faut-il te conduire? demanda-t-il brusquement.

— Chez ma sœur, en haut de la Perspective, près du marché aux Chevaux, répondit avec confiance la jeune femme qui bénissait tout haut son sauveur.

La distance était considérable, surtout par la tempête qui ne faisait que s'accroître; par moments, l'empereur se cramponnait à la muraille pour n'être pas renversé et faisait un rempart de son corps à la pauvre mère et à son enfant; puis, ils reprenaient leur route pénible, dès que la bourrasque s'apaisait un peu.

Pendant le trajet qui fut long et difficile, l'empereur ne cessa d'interroger cette malheureuse femme : il apprit d'elle que son mari était un honnête marchand, à qui rien n'avait réussi depuis qu'ils étaient mariés, et que tout leur malheur venait d'un emprunt fait à un juif : ne pouvant rembourser cet emprunt, ils avaient supporté des intérêts usuraires, qui en moins de trois ans avaient décuplé leur dette. Enfin, le juif, pour se venger de leurs reproches, peut-être de leurs injures, s'était porté contre eux aux dernières extrémités.

L'empereur devina ce qu'on ne lui disait pas; mais la rougeur de cette malheureuse mère de famille avait parlé pour elle.



— Je vois, dit-il, que ce coquin de juif prêtait son argent à gros intérêts, puisqu'il se proposait de séduire la femme de son débiteur. On réglera son compte comme il le mérite. Mais, en attendant, mon enfant, ta sœur aura-t-elle les moyens de te nourrir ?

La femme, qui n'eût pas osé avouer tout ce qu'il y avait de douloureux dans sa situation, raconta, en sanglotant, que sa sœur vivait d'un travail manuel et pouvait à peine subvenir à ses propres besoins.

— Eh bien ! s'écria-t-elle, nous travaillerons ensemble, nous nous consolerons ensemble.

Ils venaient enfin, à travers les flots de neige et les rafales de vent, d'atteindre le but de leur course périlleuse; la pauvre femme reconnut la demeure de sa sœur et se fit ouvrir la porte, en se nommant. L'empereur refusa d'entrer avec elle, et regrettant de ne pouvoir lui laisser quelques roubles, car il n'avait pas de bourse, suivant son habitude, il se hâta de la quitter, en lui disant :

— Dors tranquille sous la garde de Dieu et de l'empereur !

Nicolas trouva, sur la Perspective, ses aides de camp de service, des chevaux, une voiture, une escorte, que l'impératrice, inquiète de son absence, avait envoyés au-devant de lui. Le chasse-neige continuait encore, lorsqu'il rentra au palais.

— Ah ! Sire, lui dit l'impératrice Alexandra en accourant à sa rencontre, quelles inquiétudes vous avez données à tout le monde ! Où étiez-vous, au nom du ciel ? Il y a une heure qu'on vous cherche...

— J'étais avec une bien honnête femme, reprit-il en souriant, et le temps ne m'a pas semblé long.

Et il raconta son aventure, que l'impératrice écoutait avec émotion.



Le lendemain, de bon matin, le grand-maître de police avait rassemblé tous les renseignements qui pouvaient intéresser l'empereur. Le juif était arrêté comme usurier ; le prisonnier pour dette était mis en liberté et recevait quittance de son créancier, avec avis de se rendre chez sa belle-sœur. Qu'on juge de la surprise et de la joie du brave marchand, quand il retrouva sa femme et sa fille, quand on lui montra une lettre du secrétaire de l'empereur, dans laquelle on lui annonçait que Sa Majesté avait mis à sa disposition une somme de 3,000 roubles pour relever son commerce. « L'empereur a fait prendre des renseignements sur votre compte, était-il dit dans cette lettre : il a su que vous étiez un honnête homme ; il a su aussi que votre femme n'était pas moins estimable que vous. Il se fait donc un plaisir de vous venir en aide, car il a le cœur d'un père pour tous ses enfants, et il se réjouit d'apprendre que ses enfants sont dignes de lui. »

Le juif n'en fut pas quitte pour l'amende et pour la prison : il y avait des faits à sa charge, qui lui valurent d'être condamné à recevoir le knout. La victime de cet usurier ne resta pas longtemps sans voir son commerce prospérer : l'argent de l'empereur lui avait porté bonheur, et plus tard, au moment de la guerre de Crimée, il paya sa dette avec les intérêts, ainsi qu'il le disait dans une lettre adressée à son auguste bienfaiteur, en versant 10,000 roubles dans les caisses de l'État.

L'empereur prenait au sérieux son surnom de père de ses sujets, et croyait avoir le droit de se mêler de leurs affaires particulières, à la charge d'être prêt à leur venir en aide. La minutieuse surveillance qu'il exerçait lui-même, dans ses promenades quotidiennes de jour et de nuit, n'était pas une misérable curiosité, mais bien une



noble et active ambition de faire le bien et d'empêcher le mal. Il avait sans cesse une main levée pour punir, comme il le disait avec un énergique sentiment de ses devoirs, mais il en avait une aussi, toujours ouverte pour récompenser.

Quoique chef suprême de la noblesse russe, il était forcé de reconnaître que les titres de la véritable aristocratie se trouvaient plutôt dans les généreuses inspirations du cœur que dans la vaine gloriole des vieux parchemins de famille.

— Je préfère, s'écriait-il, oui, je préfère aux œuvres tièdes et négatives d'un grand seigneur le dévouement infime, mais efficace, du dernier employé de l'État.

CCXV

La Pologne était pacifiée, et l'agitation polonaise, qui avait succédé à la révolution de 1830, n'existait plus que dans les pays étrangers, où l'émigration s'était établie à demeure pour continuer une lutte implacable contre la Russie avec les armes de la presse politique. L'Angleterre, la Belgique, la Suisse, la France surtout, avaient ouvert une nouvelle patrie à ces émigrés, appartenant la plupart à des familles nobles. Ils auraient pu rentrer chez eux, sans être inquiétés, en se soumettant aux conditions des derniers ukases qui avaient eu pour objet d'effacer les traces de la guerre civile et de remettre le royaume de Pologne dans l'état normal où il se trouvait avant cette déplorable guerre. Depuis une année, en effet, le royaume avait repris l'habitude de l'ordre, du calme et du travail, malgré les excitations incessantes qui lui venaient du dehors et de la part de ses exilés volontaires.

Il y avait donc, çà et là, en Europe, des centres polonais où l'on tramait un complot perpétuel, qui n'éclatait jamais en Pologne, mais qui cependant y entretenait sourdement la résistance et la sédition. Les gouvernements alliés à la Russie, en donnant asile aux émigrés de l'insurrection polo-



naise, obéissaient peut-être à l'opinion publique, dirigée par l'esprit de parti, qui s'était emparé de ce qu'on nommait la *question de Pologne*, pour la travestir et la défigurer; ces gouvernements se faisaient ainsi les instruments aveugles de la propagande révolutionnaire, lorsqu'ils encourageaient, lorsqu'ils aidaient, par des subsides accordés aux réfugiés polonais, les espérances et les entreprises de ces ennemis irréconciliables de la domination russe.

La France, entre tous ces États de l'Europe, se distinguait par cette espèce de complicité morale, qui tirait son origine, il faut l'avouer, des sentiments les plus généreux et les plus patriotiques, car la France s'imaginait, à tort ou à raison, qu'elle avait une dette sacrée à payer à la Pologne, parce que dans les grandes guerres de Napoléon les Polonais avaient combattu bravement et versé leur sang sur tous les champs de bataille, en défendant le drapeau tricolore. Voilà pourquoi, chaque année, par un vote unanime qui n'allait pas au delà d'un vœu sans espoir, la Chambre des députés de France demandait le rétablissement de la Pologne; voilà pourquoi les subsides payés par le Trésor français, depuis 1831, aux représentants émigrés de la nationalité polonaise montaient alors à plus de 10 millions et ne devaient pas s'arrêter à ce chiffre énorme.

C'était là, en quelque sorte, une prime offerte aux conspirateurs et à la révolte.

On comprend que l'empereur Nicolas ne recevait pas, sans éprouver un ressentiment secret, ce défi permanent, qu'on semblait lui jeter du haut de la tribune des assemblées législatives de différents pays, avec lesquels il était d'ailleurs en bon rapport de politique ou d'amitié.

Il faut attribuer à ce ressentiment les réclamations un peu vives que son gouvernement avait adressées au gou-

vernement du roi Louis-Philippe, relativement à d'anciennes créances que le grand-duché de Varsovie pouvait faire valoir à l'égard de la France. Ces créances, auxquelles avait donné lieu le long séjour des armées françaises en Pologne durant l'empire de Napoléon, ne s'élevaient pas, suivant les prétentions russes, à moins de 200 millions; et leur liquidation, décidée en principe, était restée en suspens depuis le traité de paix général de 1815, par suite de circonstances imprévues et tout à fait exceptionnelles.

Le ministre des finances du royaume de Pologne n'eut pas de peine à déterminer l'empereur à ordonner la reprise des négociations relatives aux créances du grand-duché de Varsovie. Le gouvernement français, à la première invitation qui lui fut faite de vouloir bien se mettre en mesure d'acquitter une dette qu'il n'avait jamais refusé de reconnaître, répondit immédiatement que le principe de la dette lui paraissait incontestable, mais qu'on aurait à établir d'abord la quotité des sommes dues.

Cette réponse n'avait pas satisfait les ministres du cabinet russe, chargés des affaires du royaume de Pologne, qui représentèrent à l'empereur que cette interminable liquidation s'était ouverte au mois d'août 1818, et que les commissaires des deux gouvernements n'avaient pu s'entendre alors sur la fixation de la dette; en conséquence, les travaux de liquidation avaient été brusquement suspendus, après un long échange de notes et de documents. L'empereur ordonna donc que de nouveaux commissaires iraient à Paris examiner les pièces de liquidation, que le gouvernement français s'engageait à produire pour démontrer que sa dette ne dépassait pas 20 millions, qu'il offrait de payer sur-le-champ. L'ancien ministre des finances du royaume de Pologne, le prince Lubecki, reçut la mission de suivre



et de terminer cette affaire, à Paris même, dans le plus bref délai.

Les réclamations de la Russie à cet égard, présentées sous une forme assez dure, sinon menaçante, avaient coïncidé, par hasard, avec celles des États-Unis, adressées au gouvernement français, sur un objet analogue. Il existait un traité, en date du 4 juillet 1831, par lequel la France s'était engagée à payer, en quatre termes, au gouvernement des États-Unis, une somme de 25 millions de francs, pour dommages causés à sa marine marchande et pour saisies illégales de navires et cargaisons pendant la durée de l'Empire; or, la France n'avait pas même encore payé le premier terme, à cause de certaines exigences inadmissibles qui n'allaient à rien moins qu'à remettre tout en question. Cependant les États-Unis, au mépris des relations de bonne intelligence qui existaient entre eux et la nation française depuis la naissance de l'Union américaine, venaient de blesser cruellement la dignité de leur ancienne alliée, en donnant à leurs réclamations la forme la plus brutale, la plus impérieuse et la plus irritante.

Le président Jackson, dans son rapport annuel au congrès de Washington, semblait avoir voulu envenimer une affaire qui n'avait jamais eu de caractère hostile ni acrimonieux; il osait dire que, le gouvernement fédéral ayant épuisé tous les moyens conciliatoires pour obtenir satisfaction, les torts de la France n'étaient que trop apparents aux yeux du monde civilisé; en conséquence, il proposait au Congrès l'adoption d'une loi qui autoriserait la saisie des propriétés françaises sur le territoire des États-Unis.

Cette injurieuse provocation, de la part du président Jackson, excita d'autant plus de surprise et d'indignation en France, que le président, dans le même rapport, affectait de



mettre en relief les relations amicales que les États-Unis pouvaient se féliciter d'entretenir avec les divers États de l'Europe, et notamment avec la Russie, à laquelle ils étaient heureux de s'attacher tous les jours davantage par les liens d'une ancienne et solide amitié.

On soupçonna, un peu légèrement, le président Jackson, d'avoir subi l'influence russe, en adressant à la France une menace aussi grave, qui semblait soutenir les sévères et pressantes réclamations de l'empereur Nicolas au sujet des créances du grand-duché de Varsovie, que le gouvernement français négligeait de liquider depuis vingt ans.

Le gouvernement, soit qu'il s'avouât ses torts, soit qu'il voulût éviter tout prétexte de brouille et de conflit avec deux puissances alliées, n'avait pas hésité à faire honneur à ses engagements avec les États-Unis, et à se montrer empressé de terminer la liquidation des créances de Pologne ; mais, dès les premières conférences des commissaires désignés pour étudier cette liquidation, il avait été établi, par l'examen des pièces fournies de part et d'autre, que les 200 millions réclamés par la Russie devaient être réduits à 18 ou 20. Le prince de Lubecki n'avait pu se refuser à l'évidence et s'était vu forcé de reconnaître loyalement l'exactitude du chiffre fixé par les commissaires français : il ne restait donc plus qu'à convenir des époques et du mode de payement.

Ce dénoûment amiable et pacifique d'une question aussi litigieuse ne faisait pas l'affaire des députés de l'opposition, qui appartenaient la plupart aux comités polonais et qui cherchaient tous les prétextes, toutes les occasions de prendre fait et cause pour la Pologne contre la Russie. Dans la séance du 22 janvier 1835, le député Isambert, désigné par ses collègues pour commencer l'attaque, monte à la



tribune et accuse le cabinet d'avoir consenti, au moins légèrement, à payer à la Russie des sommes considérables, que la France ne devait pas ; il annonce qu'il fera des interpellations aux ministres sur ce sujet, dont il fait pressentir la gravité, et il propose de renvoyer la discussion à une prochaine séance. L'amiral de Rigny, ministre des affaires étrangères, déclare, avec sa franchise de marin, qu'il est en mesure de donner tout de suite les explications demandées : une convention, existant depuis 1816, entre les parties intéressées, avait stipulé qu'on ferait une liquidation des créances que le royaume de France et le grand-duché de Varsovie pourraient avoir à réclamer réciproquement ; diverses causes politiques avaient toujours retardé cette liquidation, qui enfin allait se faire, à la suite des dernières négociations, conciliant le mieux possible les intérêts du Trésor français et les droits incontestables des créanciers polonais. Le ministre prit de là occasion de rendre hommage à la loyauté et à la bonne foi de la France, comme pour répondre indirectement au rapport officiel du président Jackson.

Le débat se renouvela plus vivement dans la séance du 26 janvier, et le député Isambert, en interpellant les ministres, en leur reprochant de se montrer trop prodigues des deniers de la France, ne manqua pas, comme d'habitude, d'attaquer la Russie et de glorifier la Pologne : « Vous êtes nos créanciers par votre héroïsme et vos malheurs ! s'écria-t-il en s'adressant aux Polonais. Cette dette sacrée, nous l'avons contractée volontairement en 1831 : nous continuerons avec joie à vous la payer tous les ans, et nous demandons à nos ministres, si empressés d'entamer des négociations qui n'aboutiraient qu'à enrichir le Trésor de la Russie, nous leur demandons de venir à cette tribune proclamer



solennellement qu'ils tiendront à faire honneur à la dette de la France envers la Pologne, car entre la France et la Pologne c'est à la vie et à la mort. »

Les autres orateurs, surtout Odilon Barrot, laissèrent de côté la Pologne de 1831 et s'efforcèrent seulement de constater que la France, après les stipulations du traité d'avril 1818, devait se croire à l'abri de toute revendication pécuniaire, de la part des Puissances alliées signataires du traité de Vienne. La question était ramenée à son véritable objet : il ne s'agissait plus que d'une discussion de droit politique.

Ce fut le moment où M. Thiers, ministre de l'intérieur, pour mettre fin à cette discussion interminable, fit entendre quelques paroles pleines de tact et de finesse : il rappela que l'affaire des créances du grand-duché de Varsovie avait été de nouveau évoquée par des pétitions à la chambre des députés, car c'étaient des officiers et des soldats polonais, qui, ayant servi sous les drapeaux de la France pendant l'Empire, réclamaient des arriérés de solde et des indemnités de campagne. Le gouvernement russe avait alors fait valoir ces justes réclamations, dans l'intérêt de ses sujets polonais, et la France se souvenait assez des services que ces braves lui avaient rendus au prix de leur sang, pour tenir à leur payer cette dette sacrée. « Au reste, ajoutait le ministre, notre Trésor ne sera pas trop obéré par cette liquidation, qui pourrait ne pas nous être désavantageuse, puisque nous avons aussi des réclamations à faire valoir dans ce règlement de compte définitif, qui prouveraient, une fois de plus, que la France n'a jamais cessé d'être fidèle à ses engagements. »

La Chambre parut satisfaite de ces déclarations et n'insista pas pour connaître le chiffre de cette liquidation qui touchait

à son terme et qui fit rentrer quelques millions dans les caisses de la Russie, en augmentant le crédit moral de la France, que l'inexplicable provocation du président Jackson n'avait pas ébranlé. Quant au prince Lubecki, il fut le premier à constater les bons et délicats procédés du gouvernement français dans toute cette affaire, et comme il le dit malicieusement à un des membres du cabinet, les négociations terminées, il se repentait seulement d'avoir voulu établir une créance de 200 millions sur les brouillards de la Vistule.

L'empereur Nicolas aurait eu d'autres motifs, et des plus sérieux, pour garder rancune à la France, car les comités polonais y continuaient, sous l'œil du gouvernement, qui avait l'air de les protéger, leur complot de provocation contre la Russie.

C'était de là que partaient les émissaires de la propagande insurrectionnelle, qui se répandaient sans cesse sur les frontières du royaume de Pologne et, de préférence, dans la petite république de Cracovie, où le patriotisme polonais avait conservé son plus ardent foyer, malgré la domination de l'Autriche. Ces encouragements à la révolte ne trouvaient que trop de sympathies parmi la jeunesse polonaise, qui rêvait toujours la résurrection de l'indépendance nationale.

Il y avait encore, de temps à autre, des bandes de partisans qui se formaient dans les forêts des palatinats de Kalisz, de Sandomir et de Plock, mais ces bandes s'enfuyaient, se dispersaient, s'évanouissaient, à la première apparition d'un corps de troupes russes. Les sociétés secrètes maintenaient leurs cadres et cherchaient à s'étendre, sans y réussir. Plusieurs conspirations se tramèrent, qui n'en vinrent jamais à un commencement d'exécution et qui



étaient découvertes, aussitôt que leurs auteurs avaient dressé un plan et réuni quelques adhérents. Les arrestations de ces pauvres égarés étaient fréquentes, et leur procès à huis-clos, qui se terminait ordinairement par l'exil en Sibérie, sinon par un emprisonnement temporaire dans une forteresse, ne leur offrait pas même la compensation d'une heure de célébrité et de reconnaissance populaire.

Voici les noms de ceux qui s'étaient sacrifiés à des entreprises folles, que la police se chargeait de faire avorter sans éclat et sans scandale : Dziewicki, Antoine Olkowski, Joseph Kurzianski, Blaise Przeorski, Antoine Karczewski, Antoine Plenkiewicz, Joseph Dawidowicz, Michel Jakubowski, Michel Wolowicz, Félix Bugayski, Sylvestre Kaizynski, Palmar, Gielcod, Szpek, Arthur Zawiçza et Konarski. Ces héros obscurs d'un patriotisme inintelligent et dangereux ne périrent pas dans les supplices, comme on se plut à le dire et à le répéter, pour inspirer plus d'horreur contre le système de répression inflexible, que rendait encore nécessaire l'agitation sourde de la Pologne ; quelques-uns, il est vrai, avaient reçu le knout, avant d'être transportés en Sibérie, mais la plupart, quoique condamnés à mort, virent leur peine commuée par ordre de l'empereur Nicolas.

Un des plus coupables, Konarski, lequel avait organisé à lui seul un plan d'insurrection très-sérieuse, ne subit pas même le terrible châtiment qu'il méritait, selon les lois du royaume, ou plutôt il fut assez puni, s'il put apprendre dans sa prison que sa mère, qu'il laissait sans ressources et sans appui, venait d'obtenir une pension viagère sur la cassette impériale et que le tzar, en la lui accordant pour subvenir à ses besoins, avait dit, avec bonté, que la pauvre femme, réduite à la misère par le crime de Konarski, n'était

que trop malheureuse d'avoir un fils aussi criminel!

C'était, dans la pensée de Nicolas, une de ces victimes innocentes que la sollicitude paternelle du souverain devait dédommager des malheurs de la révolution de Pologne. Il avait aussi manifesté sa clémence, en ordonnant au maréchal Paskewitch de ne rechercher, de ne frapper que l'esprit de révolte incorrigible. Depuis le rétablissement de l'ordre légal dans le royaume, il avait à cœur d'y effacer les traces de l'insurrection et d'y proclamer l'oubli du passé. Voilà pourquoi il s'était opposé jusqu'alors à la publication de la liste générale des absents, qui persistaient à ne pas se soumettre aux ukases d'amnistie, car cette publication devait entraîner la confiscation de leurs biens placés sous le sequestre.

L'empereur espérait toujours que les coupables renonceraient d'eux-mêmes à leur triste rôle de rebelles fugitifs, pour rentrer dans leur pays et accepter leur pardon. En attendant, il avait essuyé bien des larmes, réparé bien des désastres, récompensé bien des dévouements.

Ses bienfaits se répandaient de préférence dans la classe agricole et dans la classe industrielle, qui avaient le plus souffert de la révolution et de la guerre : outre divers allégements d'impôts, les remises d'amendes, les sursis de cens et fermages, ne s'étaient pas fait attendre : plus de trente millions de roubles avaient été dépensés en secours et en indemnités aux paysans, aux fabricants, aux ouvriers; la valeur seule des bœufs et des machines aratoires distribués aux plus nécessiteux s'était élevée à deux millions et demi; on avait, de plus, partagé, entre les habitants ruinés par la guerre, une somme de 7,223,121 roubles en argent comptant, avec une quantité de dons en nature, tels que grains pour les semailles, bois et matériaux pour reconstruire les

maisons et les usines; de plus, un million et demi de roubles fut employé à faire des pensions viagères aux familles pauvres. En dernier lieu, l'empereur appliqua un nouveau fonds de cinq millions de roubles à des misères qui n'avaient pas encore pu être soulagées, parce qu'elles s'étaient tenues dans l'ombre et le silence.

Les colons étrangers, surtout allemands, fixés en Pologne avant la révolution de 1830, étaient alors très-nombreux et satisfaits la plupart des conditions de bien-être que le travail leur avait procurées; ils habitaient des villages et même des villes qu'ils avaient créés, tels que Tomavzew, Ozorkow, Alexandria, etc., lorsque la révolte polonaise les força de s'exiler de nouveau pour conserver leur vie et leur fortune. Ceux qui avaient eu le courage de rester dans leurs centres agricoles et industriels gardèrent une fidélité inviolable envers le gouvernement russe, et beaucoup d'entre eux, loin de prendre part à la rébellion, s'étaient armés contre elle.

La guerre terminée et l'ordre légal rétabli, les colons revinrent avec un surcroît d'affluence, mais l'Autorité dut se préoccuper de leur retour, dans un moment où les ressources du pays étaient épuisées, et quand il y avait tant d'infortunes à soulager. On ne délivra donc des passeports qu'à ceux qui justifiaient de leurs ressources personnelles, par le dépôt de certaine somme à la banque de Varsovie. De là, un débordement de calomnies et d'injures, à l'adresse du gouvernement russe, qu'on accusait de fermer aux étrangers les frontières de la Pologne, et de les soumettre à des impôts arbitraires qui obéraient leurs entreprises commerciales.

Le gouvernement, pour imposer silence à ces mensonges, n'avait eu qu'à publier, à la date du 25 octobre 1834,

une instruction affichée dans tous les bureaux de douanes, pour indiquer aux colons les garanties morales et pécuniaires que la loi exigeait d'eux. Déjà un grand nombre de ces colons avaient pu fournir ces garanties, en déposant plus de 200,000 florins à la banque de Varsovie, qui leur en faisait le remboursement, sans aucun frais, après leur entrée en Pologne; leur nombre total s'élevait à plusieurs milliers, répartis sur les domaines des particuliers, où la culture manquait de bras. Quant à ceux qui s'étaient adressés au gouvernement, ils avaient obtenu des concessions de terrains en plein rapport, car le gouvernement tenait à prouver aux plus incrédules, qu'il accueillait avec bienveillance et sympathie tous les colons, agriculteurs ou artisans, qui voulaient, par le travail, l'ordre et l'économie, se montrer dignes de sa protection.

Les libéralités du souverain n'avaient pas peu contribué à relever et à maintenir la fortune publique en Pologne. Malgré les terribles fléaux dont le pays avait été affligé pendant et après la révolution de 1830, les impôts rentraient avec exactitude dans les caisses de l'État, et les revenus du royaume, loin de diminuer, augmentaient d'année en année. Le maréchal Paskewitch put écrire à l'empereur, au commencement de 1835 : « Le royaume de Pologne se trouve actuellement dans l'état de prospérité où il était en 1829, et l'on doit prévoir que cette prospérité ira toujours en s'accroissant sous le règne de Votre Majesté, auquel il appartient de réaliser toutes les promesses du règne de l'empereur Alexandre, de glorieuse mémoire. »

Nicolas, qui se faisait ainsi le réparateur des maux causés par l'insurrection, et qui poussait l'oubli des injures jusqu'à fournir des moyens d'existence aux mères, aux femmes et aux filles des conspirateurs, n'avait pas mis de



bornes à sa reconnaissance envers les sujets fidèles qui l'avaient bien servi pendant la fatale guerre de Pologne. Par exemple, il ne cessa jamais de s'intéresser à un jeune officier, d'origine polonaise, nommé Sliwicki, qui s'était distingué par plusieurs beaux faits d'armes et surtout par un trait d'audace extraordinaire.

C'était ce Sliwicki, que l'aide de camp général baron Rosen avait chargé d'incendier le pont de Praga, le 8 août 1831, pour empêcher les rebelles de Varsovie de passer sur la rive droite de la Vistule. Sliwicki s'était acquitté de cette mission périlleuse avec autant d'adresse que d'intrépidité; il avait descendu le fleuve, en barque, à la faveur de la nuit, et après avoir mis le feu aux bateaux qui formaient le pont, il s'était sauvé à la nage sous la fusillade de l'ennemi. Il n'était encore que capitaine en second d'état-major dans la garde; il avait gagné tous ses grades sur le champ de bataille et il avait été décoré successivement des ordres de Saint-Georges, de Saint-Vladimir et de Sainte-Anne. Après la guerre, il fut nommé lieutenant-colonel, puis colonel.

Chaque fois que son nom passait sous les yeux de l'empereur, celui-ci se souvenait des brillants services de cet officier et se promettait de le mener loin dans la carrière militaire. Il apprit donc avec peine, vers la fin de 1834, que Sliwicki, atteint d'une maladie incurable qu'on pouvait attribuer aux fatigues de la campagne de Pologne, demandait un congé pour aller se faire soigner à Paris; l'empereur voulut payer tous les frais du voyage. Il envoya dire au malade, pour le consoler et l'encourager, qu'il le nommerait général à son retour en Russie. Sliwicki n'y devait pas revenir vivant.

Lorsqu'il fut à Paris, la médecine était dès lors im-



puissante pour le guérir et même pour le soulager; il souffrait horriblement et conservait pourtant son calme et sa résignation. Dans la matinée du 29 décembre, un anévrisme s'étant brisé en sa poitrine, il se sentit mourir dans une effrayante hémorrhagie. Il avait reçu la veille les sacrements; il portait encore à son cou l'image du Sauveur, attachée au ruban de l'ordre de Saint-Georges; il fit apporter sur son lit de mort le portrait de l'empereur, et il ne le quitta plus des yeux. « Mon plus grand regret, dit-il d'une voix éteinte à quelques-uns de ses compatriotes qui assistaient à son agonie, c'est de n'avoir pu verser tout ce sang au service de mon bien-aimé souverain. » Puis, lorsqu'il allait rendre le soupir, il baisa la main d'un des assistants, en lui disant : « Transmets ce baiser à mon souverain! »

Cet hommage suprême de respect et de dévouement avait été transmis à l'empereur, qui se fit rendre compte de tous les détails de cette mort touchante; il en fut vivement ému, et voulant donner un témoignage posthume de sympathie et d'estime à ce brave soldat, à ce digne serviteur, il ordonna que le corps du colonel Sliwicki serait rapporté de France et inhumé, avec tous les honneurs affectés au grade de général, dans la fortification du pont de Praga, fortification qui dorénavant porterait le nom de *fort Sliwicki*. Le défunt n'ayant pas laissé d'enfant, son père et sa mère obtinrent une pension de 6,000 roubles. Les personnes mêmes qui avaient soigné le malade jusqu'à ses derniers moments, ne furent pas oubliées par la munificence de l'empereur.

Cette générosité inépuisable, cette prévoyance toujours en éveil, de la part de l'empereur Nicolas, ne suffisaient point, il est vrai, pour imposer toujours une conduite honnête et surtout équitable à tous les fonctionnaires russes ou



polonais, civils ou militaires, qui composaient l'administration du royaume de Pologne. Le maréchal Paskewitch, quelles que fussent son humanité, sa justice et sa bienveillance, ne pouvait surveiller par lui-même les innombrables détails de cette administration qui lui était confiée et qu'il s'efforçait de diriger selon les vues de l'empereur; ses intentions n'étaient pas remplies aussi scrupuleusement qu'il l'aurait désiré et qu'il le supposait.

Il y avait, parmi les agents subalternes qu'il employait, et même, dit-on, parmi les officiers supérieurs qui l'entouraient, beaucoup d'hommes avides, insatiables et cruels, qui ne songeaient qu'à s'enrichir aux dépens des familles et des individus compromis dans l'insurrection. De là, des abus de pouvoir excessifs, des iniquités incroyables, des déprédations monstrueuses. La séquestration des biens meubles et immeubles des absents était un appât offert aux convoitises les plus audacieuses, qui couvraient leurs extorsions du voile épais d'une interminable procédure. Beaucoup de terres et de châteaux avaient été littéralement pillés par les gardiens du séquestre. La certitude de l'impunité encourageait les malversations, car tout ce qui se rattachait de près ou de loin à la politique se trouvait abandonné, par la force des choses, à l'arbitraire le plus absolu, et la responsabilité morale d'une multitude de faits regrettables retombait sur le tzar qui les ignorait, plutôt encore que sur le maréchal qui ne cherchait pas à les connaître.

Les plaies profondes que la révolution avait laissées à la malheureuse Pologne ne se fermaient donc pas aussi vite que l'empereur l'aurait désiré. La concussion était organisée sur une grande échelle, non-seulement à Varsovie, mais encore dans la plupart des villes du royaume; les voleurs, cachés sons l'uniforme de l'officier ou sous la robe



du magistrat, ne se concertaient pas entre eux, mais ils s'entendaient tacitement pour ne pas se gêner l'un l'autre dans leurs injustices et leurs déprédations. Rien de plus odieux que les moyens auxquels ces hommes vils et cupides avaient recours ordinairement pour battre monnaie à leur profit. On raconte qu'ils employaient comme intermédiaires officieux quelques juifs fins et rusés, qu'on n'avait pas eu de peine à dresser à ce vilain métier, qu'on appelait cyniquement la « chasse aux rançons. »

Un certain juif polonais, assez bien placé dans le monde financier, s'était surtout distingué dans ce genre d'expéditions sommaires. Il allait trouver secrètement les victimes qu'on lui désignait ou qu'il choisissait lui-même ; il leur annonçait, avec l'accent d'une sincère sympathie, que, compromises dans une conspiration récemment découverte, elles devaient être arrêtées et mises en jugement.

— Pour vous éviter la ruine et la déportation, disait-il, je ne vois que deux expédients, dont le dernier seul est infaillible : la fuite qui n'est pas facile et qui peut être dangereuse, ou bien l'offre d'une somme d'argent, que je me charge de faire accepter, à condition que vous ne serez pas inquiété. Pensez-y, il s'agit pour vous de la confiscation de vos biens et de la déportation en Sibérie.

On ne marchandait pas, en général ; on donnait tout ce que le juif pouvait demander, et ce misérable percevait de gros intérêts sur la somme qu'il remettait à ses mystérieux mandataires.

Il paraît, cependant, que le maréchal Paskewitch, averti de ces marchés honteux, eut le projet d'en faire rechercher les coupables auteurs. C'est alors que le juif, troublé par ses remords, ou plutôt préoccupé des restitutions qu'on exigerait de lui, alla trouver ses puissants complices et



leur déclara qu'il était décidé à renoncer au métier infâme qu'il exerçait depuis longtemps, de concert avec eux. Le même jour, il était arrêté et jeté dans les prisons de Varsovie, où il resta plus de vingt ans, sans avoir été jugé ni même interrogé; mais il n'avait rien restitué et ne se plaignit pas de sa longue captivité, lorsque l'amnistie générale, décrétée à l'occasion de l'avénement de l'empereur Alexandre II, vint le trouver dans son cachot et le rendre à la liberté. L'affaire criminelle, où il devait être impliqué très-gravement, avait été, dès le début, étouffée et mise à néant par le crédit des parties intéressées.

Le gouverneur du royaume de Pologne était désormais trop bien renseigné sur les abus et les irrégularités de l'administration civile et militaire, pour ne pas essayer de fermer la porte à ces manœuvres déplorables : il supplia donc l'empereur d'organiser, par ukase, la confiscation et la vente des biens de tous les émigrés. La confiscation, ayant été abolie dans la Charte qu'Alexandre Ier avait octroyée aux Polonais, ne pouvait être rétablie que par un ukase impérial, destiné à modifier l'article 159 de cette Charte, qui avait encore force de loi jusqu'à sa révision. L'ukase, en date du 14 avril 1835, ne fut promulgué que vers le milieu de l'année, en même temps que la liste officielle des Polonais, compris définitivement et sans appel dans la catégorie des contumaces ayant encouru la peine de la confiscation.

Cette liste, publiée au mois de juillet suivant, contenait 2,340 noms, parmi lesquels figuraient ceux d'une foule de seigneurs, de nobles, de nonces, de généraux, d'officiers de tous grades. Il était dit, dans le décret de juillet, que ces individus, ayant participé notoirement à la révolution de 1830, s'étant retiré en pays étranger et persistant à ne



pas profiter de l'amnistie qui leur avait été offerte, devaient être considérés comme bannis à toujours, et qu'en conséquence tous leurs biens étaient confisqués.

Quant au décret du 14 avril, qui eut pour objet de mettre à l'abri des conséquences de la confiscation les *tiers non coupables* et les familles innocentes des condamnés, il avait statué que les parents ne seraient pas punis pour le crime de leurs enfants; qu'un époux, reconnu non coupable, n'aurait pas à répondre des fautes de son conjoint, et que les héritiers du condamné exerceraient leurs droits comme s'il était mort et *intestat*. Enfin, cet ukase déclarait nuls et non avenus tous les actes faits sous seing-privé, à quelque époque qu'ils eussent été passés, pour des partages ou des aliénations de biens entre les condamnés et leurs familles ou ayant-cause.

Cette disposition rigoureuse se trouvait motivée par la multitude de transactions et de contrats, plus ou moins simulés, auxquels avait donné lieu l'émigration polonaise, dans le but de conserver les biens patrimoniaux à de grandes familles qui comptaient quelques-uns de leurs membres parmi les condamnés absents. Il fut donc arrêté en principe que les actes passés par-devant notaires ou inscrits dans les registres hypothécaires seraient seuls valables à l'avenir, pour régler des conventions particulières, emportant aliénation de biens totale ou partielle et grevant ces biens de charges nouvelles, dans le cas où un individu quelconque serait poursuivi en justice pour avoir manifesté l'intention de commettre un crime puni de confiscation, ou seulement d'y prendre part.

Ce ne fut qu'après la promulgation de ces deux décrets, que le gouvernement russe se crut autorisé à disposer des biens confisqués en Pologne : la plupart de ces biens furent



vendus à l'encan, et le prix de la vente entra dans le Trésor impérial, à titre de compensation des frais de la guerre; les autres furent donnés par l'empereur, comme récompenses, à des généraux et à de hauts fonctionnaires, qui avaient contribué au succès de la guerre et à la pacification du royaume de Pologne. Les domaines, octroyés ainsi en pur don, étaient soumis aux règles de la substitution, il est vrai, et ne devaient passer entre les mains des héritiers directs du nouveau possesseur, que dans le cas où ces héritiers professeraient la religion grecque. En cas contraire, les domaines retourneraient à l'État, qui les vendrait à son profit.

Le but évident des conditions héréditaires, attachées aux biens territoriaux de donation impériale, était de constituer en Pologne une aristocratie russe, et de contre-balancer par là l'influence prépondérante de l'aristocratie polonaise. Cet acte de défiance politique fut, pour ainsi dire, la dernière expression du ressentiment de l'empereur contre les auteurs de l'insurrection de 1830.

Nicolas avait suspendu, pendant plus de trois années, les mesures d'exil perpétuel et de confiscation, qui devaient atteindre les rebelles irréconciliables : il eût voulu pouvoir pacifier le pays par la clémence, et il espérait, il attendait toujours le retour, la soumission des émigrés, avant de les frapper d'un arrêt définitif et de les retrancher de la famille de ses sujets. Il est probable que cette soumission collective, provoquée et désirée jusqu'au dernier moment, eût amené d'immenses résultats politiques, dans l'intérêt général de la Pologne; mais de pernicieux conseils, inspirés par l'esprit révolutionnaire, empêchèrent les membres épars de l'émigration de se réunir dans un élan unanime de retour vers la mère-patrie.



C'en était fait; l'annexion, l'assimilation de la Pologne avec la Russie était désormais un fait accompli. Dès cette époque, l'empereur avait pardonné, et il s'efforça depuis d'oublier la révolte de 1830.

— Il n'y a plus de Pologne! avait-il dit à plusieurs notables de Varsovie, qui étaient admis en sa présence dans les premiers jours de l'année 1835; il n'y a plus de Pologne, répéta-t-il en voyant l'impression que ces paroles avaient produites sur les assistants; mais, Dieu soit loué, il y aura toujours, dans mon empire, une grande province polonaise, qui fournira de braves soldats et de bons officiers à mon armée, des fonctionnaires capables et honnêtes aux administrations publiques, des bras à l'agriculture et à l'industrie, des intelligences aux lettres, aux sciences et aux arts. C'est là ce qui fait l'honneur, la richesse, la prospérité d'un pays. Certes, ajouta-t-il en devenant triste et sévère, il ne saurait être question de découronner le royaume de Pologne; mais, croyez-moi, Messieurs, faites-vous un peu Russes, pour avoir le droit de rester Polonais.

CCXVI

L'empereur Nicolas voyait avec un vif intérêt la situation florissante des établissements d'instruction et d'assistance publique, placés sous la protection et la direction immédiate de l'impératrice.

Ces établissements, qui étaient au nombre de sept avant la fondation de l'hospice Demidoff pour les indigents laborieux, promettaient de se multiplier à Saint-Pétersbourg et dans les autres grandes villes de l'empire, par suite de nouvelles fondations que l'auguste directrice avait projetées elle-même, ou que de généreux amis de l'humanité ne se lassaient pas de lui proposer, avec toutes les sommes nécessaires à cet usage, tant il est vrai que les classes riches, en Russie, considèrent la bienfaisance comme un devoir et même comme un plaisir.

L'impératrice Alexandra, jalouse d'imiter la défunte impératrice Marie, et inspirée d'ailleurs par son bon et noble cœur, avait pris au sérieux ses fonctions hospitalières, et trouvait, à les remplir, une intime et douce satisfaction. L'empereur, sans intervenir jamais dans la gérance des établissements qu'il lui avait confiés, se faisait rendre



compte des progrès non interrompus de la grande œuvre de charité, que son auguste mère avait léguée à l'impératrice, et que celle-ci s'efforçait de faire prospérer tous les jours davantage. Elle n'avait qu'à exprimer un désir, pour que l'empereur lui offrît spontanément de fournir toutes les sommes nécessaires à l'agrandissement et à l'amélioration des instituts, qu'elle dirigeait minutieusement elle-même, car le secrétaire d'État Longuinoff n'était que son représentant et son agent général auprès de ces instituts, quoi qu'elle l'eût mis nominativement à leur tête; elle travaillait avec lui deux fois par semaine et le chargeait d'exécuter les décisions qu'elle avait prises sur les rapports qui lui étaient soumis et qu'elle examinait avec le plus grand soin.

— Vous paraissez inquiète et préoccupée? lui disait parfois l'empereur en souriant, après une longue séance qu'elle avait consacrée à régler et approuver les comptes de ses instituts; on peut parier à coup sûr que Longuinoff vous aura appris, ce matin, la maladie de quelqu'une de vos élèves, ou bien il n'y a pas un kopek dans la caisse d'une de vos maisons. C'est votre faute aussi, ma chère, vous ne voulez pas qu'on vous aide à faire le bien.

Il y avait souvent, en effet, des vides à combler et des arrérages à payer dans l'administration des établissements de l'impératrice; c'est pourquoi, sans doute, le compte-rendu annuel de la situation de ces établissements était ordinairement renvoyé à la fin de l'exercice suivant. Ainsi, par exemple, le compte-rendu pour l'année 1833 ne fut publié qu'au commencement de 1835. Voici quel en était le résultat, pour chacun des instituts qui composaient le petit gouvernement charitable et éducateur de l'impératrice.

Le plus ancien de ces établissements, l'Institut patriotique, s'était considérablement développé et enrichi; ses ressources, qui n'étaient que de 556,000 roubles à l'entrée de l'exercice 1833, avaient été portées, en moins de douze mois, à 590,561 roubles. Dans cette augmentation de revenus, figurait un don de 20,000 roubles, que la princesse Schakhowskoï avait fait à l'Institut. Le nombre des élèves s'élevait alors à 252, dont plus de la moitié n'avait aucune pension à payer, ayant obtenu des bourses fondées et dotées par les bienfaiteurs de l'œuvre; mais le cours des études, en raison de l'introduction de méthodes perfectionnées, avait été réduit de trois ans à deux.

La Maison d'industrie de Saint-Pétersbourg, dont le capital était bien près d'atteindre 700,000 roubles, n'avait pu, dans le dernier exercice, augmenter le nombre de ses pensionnaires, à cause des dépenses extraordinaires occasionnées par l'accroissement des constructions et du matériel. Ces pensionnaires, admises dans l'établissement sous les auspices de personnes notables, apprenaient les différents genres d'arts et d'industries, qui peuvent être exercés par des femmes. A la fin des classes d'enseignement et d'apprentissage, elles étaient placées, par l'entremise de l'administration, ou bien elles recevaient, jusqu'à leur placement, des secours pécuniaires.

La Société patriotique des dames de Saint-Pétersbourg, créée en 1817, avait pris depuis vingt ans une importance considérable : elle étendait chaque année la sphère de ses attributions charitables et civilisatrices. Elle avait reçu de l'impératrice, le 26 mai 1833, un nouveau statut, qui, en déterminant ses prérogatives et ses devoirs, avait donné à ses travaux une impulsion plus directe vers le but de son institution. Ses revenus, composés surtout de dons et du



produit d'une loterie annuelle, s'étaient élevés, en 1833, à 45,000 roubles. L'école principale, établie en 1832, dans le quartier de Karetnaïa, par ordre de l'impératrice, à l'occasion de la naissance du grand-duc Michel Nicolaïovitch, était entretenue aux frais de l'empereur, qui avait consacré une allocation considérable à cette destination, en autorisant l'école à porter le nom du grand-duc Michel. La Société avait ouvert, en outre, onze écoles de quartiers, dans lesquelles la pension des élèves était payée par les membres de la famille impériale et par différentes personnes de la cour.

L'Institut des demoiselles nobles de Poltava, où la famille impériale ne comptait que seize boursières, avait porté à quatre-vingts le nombre des bourses créées aux frais des bureaux de curatelle générale des gouvernements de Minsk, Tchernigow, Poltava, Mohileff, Wolhynie, Wilna et Podolie, et destinées exclusivement aux filles des nobles de ces sept gouvernements. L'Institut, transféré depuis peu dans les nouveaux et splendides bâtiments dont l'empereur avait ordonné et payé en partie la construction, s'était encore enrichi, en 1832, des bienfaits de la famille impériale. L'impératrice lui avait fait don de 1,000 roubles, pour augmenter les ressources de l'enseignement supérienr; l'empereur lui avait envoyé des vases sacrés et des ornements sacerdotaux pour sa chapelle; la grande salle de l'établissement avait été ornée des portraits de ses augustes protectrices, l'impératrice Élisabeth et l'impératrice régnante Alexandra. Cet Institut, où quatre-vingt-seize boursières et trente-neuf pensionnaires recevaient une éducation complète, était administré avec tant de soin et d'économie, que, malgré un accroissement de dépenses causé par la cherté des denrées, l'excédant des recettes avait été de 33,794 roubles en 1833.



Quant à la Maison d'industrie de Poltava, dont la fondation était assez récente, et qui renfermait trente boursières et quarante-trois pensionnaires, elle avait, pour subvenir à ses frais, un capital de 340,922 roubles, et l'impératrice se chargeait de couvrir le déficit annuel, en attendant que le fonds de l'œuvre pût fournir un revenu suffisant pour l'entretien de cette Maison. L'impératrice, ayant reconnu que les élèves, à leur sortie de l'établissement, avaient beaucoup de peine à trouver des places convenables, parce qu'elles ne connaissaient pas la langue française, ordonna la création d'une classe de français et en garantit tous les frais.

La Société chrétienne de Simbirsk n'était pas riche, puisque ses recettes, en 1833, ne dépassaient pas 10,211 roubles, qu'elle distribuait en secours annuels et temporaires, tant en blé qu'en numéraire; mais la Maison d'industrie, qui dépendait de la Société chrétienne, avait des ressources spéciales (681,606 roubles en 1833), au moyen desquelles on aurait pu y entretenir plus de douze élèves boursières et de deux pensionnaires, comme le dit l'impératrice.

L'Hospice des Orphelines de Cronstadt, quoique son fonds d'entretien ne s'élevât point au delà de 29,686 roubles, à la fin de l'exercice de 1833, contenait un grand nombre d'enfants. L'enseignement y était conforme à celui des écoles de quartier de Saint-Pétersbourg, si ce n'est que quelques élèves y apprenaient à lire et à écrire en français et en allemand. Le voisinage de la capitale plaçait, pour ainsi dire, cet établissement sous les yeux de l'impératrice, qui le visitait souvent et qui lui laissait toujours un souvenir de sa munificence. L'empereur, aussi, se faisait un plaisir de subvenir tous les ans aux besoins de l'hospice; c'était lui qui payait le loyer, le chauffage et l'éclairage des orphelines.



L'Hospice Demidoff, pour les indigents laborieux, fondé à Saint-Pétersbourg par le riche et généreux seigneur dont il avait reçu le nom, n'existait que depuis deux ans à peine, mais il remplissait déjà très-utilement l'objet de son institution, car il procurait aux indigents les moyens de pourvoir à leur subsistance et d'accroître leur bien-être par le travail. Non-seulement il recueillait dans ses ateliers les ouvriers de divers états, qui venaient y travailler journellement, mais encore il offrait un asile à ceux qui préféraient y rester à demeure. Ces derniers étaient logés au prix de 5 roubles par mois, et payaient à l'hospice 25 kopeks pour leur nourriture; ils gagnaient en sus, selon leur adresse et leur ardeur au travail, 20 à 30 kopeks par jour. En outre, l'établissement fournissait des matières premières aux ouvriers des deux sexes, en raison de leur savoir-faire, et rétribuait la main-d'œuvre d'après une taxe fixe.

On pouvait dès lors prévoir les services inappréciables que ce nouvel établissement devait rendre aux classes pauvres et laborieuses, car, dans l'espace des neuf mois de la première année, les indigents que l'hospice avait admis, au nombre de soixante-dix, à travailler à la journée, s'étaient partagé un bénéfice net de 878 roubles. L'impératrice fondait tant d'espoir sur l'avenir de ce bel établissement, destiné à combattre le paupérisme et la paresse, qu'elle lui assignait une allocation annuelle de 1,000 roubles sur sa cassette et qu'elle avait désiré que le ministre de l'intérieur, le gouverneur-général de Saint-Pétersbourg et le maréchal de la noblesse du gouvernement, fussent membres honoraires du conseil de l'Hospice.

— Il s'agit, Sire, de détruire la mendicité à Saint-Pétersbourg, disait-elle avec un doux enthousiasme à l'empe-



reur ; je ne demande, pour cela, que de faire deux hospices contre une prison.

— Je vous laisse libre d'établir autant d'hospices que vous voudrez en faire, lui répondit l'empereur ; mais il sera sage de ne supprimer les prisons, que quand on n'aura plus de prisonniers à y mettre. Au reste, ajouta-t-il, j'aurais tort de me plaindre du peuple que la Providence m'a donné à gouverner : le Russe est naturellement bon ; la masse est excellente, et tout serait pour le mieux, si nous parvenions à en extirper, moi, les voleurs, et vous, les mendiants.

L'impératrice, dont la bonté était aussi aveugle que la charité inépuisable, ne s'apercevait pas qu'elle encourageait elle-même, par les prodigalités de sa bienfaisance, une foule de quémandeurs qui ne vivaient que de ses dons et qui s'étaient faits les pensionnaires attitrés de ses aumônes. Les deux tiers de son revenu annuel s'éparpillait chaque année en pensions viagères à des infirmes et à des pauvres ; en indemnités accordées à des familles de fonctionnaires peu fortunés, pour l'éducation de leurs enfants ; en secours accidentels distribués après chaque désastre public ; en dotations affectées aux établissements d'assistance et d'éducation ; en dons de toute espèce, répandus peut-être avec peu de mesure et de discernement.

— Que voulez-vous ? disait à la comtesse de Choiseul-Gouffier la baronne d'Adlerberg, qui était dans le secret de la plupart des œuvres charitables de sa souveraine : la charité de S. M. l'impératrice est ainsi faite, qu'elle donne toujours et ne calcule jamais.

L'impératrice avait l'air pourtant d'examiner tous les mois la comptabilité de son secrétariat ; elle se faisait rendre compte, sur des états écrits, de toutes les dépenses

qui avaient été faites, par son ordre, sur le chapitre des dons et aumônes; mais, lors même que sa caisse était vide, elle ne trouvait jamais qu'on eût trop dépensé.

Au commencement de l'année 1835, elle eut besoin de choisir un employé qui fût plus spécialement chargé de recevoir les pétitions des pauvres et de prendre des renseignements sur la valeur de ces pétitions que la certitude d'un accueil favorable faisait affluer à la chancellerie de son secrétariat. Madame la baronne d'Adlerberg, qu'elle consultait sans cesse sur les plus délicates questions de bienfaisance, lui trouva quelqu'un pour remplir ce poste de haute confiance, qui restait vacant par suite de la retraite d'un fonctionnaire infidèle.

C'était un tout jeune homme, appartenant à une famille distinguée, mais pauvre; ses antécédents, son éducation, ses qualités morales lui avaient mérité l'honneur d'être recommandé à Sa Majesté. L'impératrice voulut le voir et lui parler; elle le fit venir, l'observa en silence quelques instants, puis elle daigna le questionner, et lui fournit de la sorte l'occasion de se faire connaître et de donner de lui-même l'opinion la plus favorable; l'impératrice, satisfaite, le congédia, en lui annonçant qu'il était désormais attaché au bureau des dons, à la chancellerie du secrétariat impérial.

— Vous serez chargé, lui dit-elle, d'une besogne assez difficile, souvent pénible, ingrate quelquefois; mais n'oubliez jamais que vous avez affaire aux malheureux; accueillez-les avec bonté, en songeant à leurs misères. Je sais que c'est une tâche bien triste et bien monotone; mais vous la prendrez en patience, si vous avez la conscience de remplir une bonne œuvre. Il ne faut pas se lasser ni s'ennuyer de faire le bien.



Puis, elle ajouta en souriant, avec une affabilité extrême :

— Enfin, Monsieur, c'est là un beau devoir que vous accomplirez !

Elle était pénétrée et convaincue des satisfactions intimes qu'on éprouvait dans l'accomplissement de ce devoir, et dès que sa fille aînée, la grande-duchesse Marie, eut atteint l'âge de quinze ans, elle voulut l'associer à la direction des établissements qu'elle avait sous ses ordres; en conséquence, elle adressa le rescrit suivant au Conseil de la Société patriotique des dames de Saint-Pétersbourg :

« D'après le désir de ma fille bien-aimée, la grande-duchesse Marie, de prendre part aux travaux de la Société patriotique, et voulant que l'expérience dirige de bonne heure son penchant à la bienfaisance, source de tant de satisfactions pour Moi, je propose au Conseil de la Société patriotique, du consentement de l'empereur, d'admettre Son Altesse Impériale au nombre de ses membres effectifs et de lui confier le quartier de la ville, avec son école, qui étaient placés sous la direction de la comtesse Sophie Sollohub, laquelle vient de résigner ses fonctions. Cette nomination sera sans doute pour la Société patriotique une preuve de l'intérêt que S. M. l'empereur et Moi prenons à ses travaux, et un nouveau témoignage de la constante bienveillance que je lui porte.

« ALEXANDRA.

« Saint-Pétersbourg, le 10 (22, nouv. st.) janvier 1835. »

Le Conseil de la Société patriotique, pénétré d'une profonde reconnaissance pour cette marque si flatteuse de bienveillance que Leurs Majestés Impériales daignaient lui accorder, y répondit par la lettre suivante :



« Le Conseil de la Société patriotique des dames de Saint-Pétersbourg, en assemblee plénière, a entendu avec le plus vif enthousiasme la lecture du rescrit par lequel Votre Majesté Impériale propose la nomination de S. A. I. Madame la grande-duchesse Marie en qualité de membre effectif du Conseil.

« Quelque grandes qu'aient été les faveurs dont il a plu jusqu'ici à Votre Majesté de combler la Société patriotique des dames, cette nouvelle marque de sa bienveillance particulière les surpasse toutes. Dans la pensée d'ouvrir à un jeune cœur, brûlant du désir de soulager les maux de l'humanité souffrante, une carrière digne de ce noble sentiment, Votre Majesté Impériale a daigné porter ses regards sur les travaux de la Société patriotique des dames. Cette opinion si flatteuse du mérite de la Société, dans l'esprit de son auguste Protectrice, pénètre le Conseil d'un sentiment profond de l'importance de ses devoirs et redoublera chez chacun de ses membres le zèle à les remplir. Nous ne pouvons donc mieux exprimer à Votre Majesté Impériale la profonde gratitude que cette nouvelle faveur nous inspire, qu'en Lui réitérant, dans cette circonstance, le vœu solennel de nous consacrer, avec une nouvelle ardeur et une véritable humilité chrétienne, aux œuvres de bienfaisance si chères au cœur de Votre Majesté Impériale.

« Dans ces sentiments du dévouement le plus respectueux, le Conseil attendra les ordres ultérieurs de Votre Majesté Impériale.

« *La Présidente,* Agatoclée SOUKAREFF.

« Alexandrine WASSILTCHIKOFF,
Tatiana POTEMKINE, Comtesse Sophie BORCH,
Baronne Olga MEYENDORFF, Natalie OBREZKOFF,
Anne ALEXANDROFF, Alexandrine ALFEROWSKY. »



L'active et infatigable charité de l'impératrice Alexandra excitait une sorte d'émulation parmi la famille impériale, dont tous les membres se montraient jaloux de ne pas rester en arrière d'un si noble exemple.

« C'était toujours, comme le dit l'empereur avec émotion, l'âme de la défunte impératrice Marie, qui présidait à ces bonnes œuvres qu'elle avait tant aimées ! » Aussi, se faisait-il un pieux devoir de réaliser successivement les fondations dont son auguste mère avait conçu le projet et que la mort ne lui avait pas donné le temps d'exécuter. Voilà comment il fit établir, aux frais de sa cassette, l'école gratuite de la ville de Paulowsk, sur les plans laissés par l'impératrice-mère; et, suivant le désir de l'auguste bienfaitrice, il plaça sous la protection de S. A. I. la grande-duchesse Hélène cette nouvelle école, qui devait porter le nom d'*École d'Alexandre.*

L'école, admirablement organisée dans des bâtiments spacieux construits exprès, était destinée à offrir aux fonctionnaires et habitants de la ville de Paulowsk les moyens de procurer à leurs enfants des deux sexes une bonne éducation primaire, qui leur avait manqué jusque-là. L'ouverture de cet utile établissement eut lieu, le 13 février 1835, avec beaucoup de solennité.

On comprend que toutes les classes de la société russe, naturellement portée à la bienfaisance, s'efforçaient de suivre à l'envi l'exemple de la famille impériale, en consacrant sans cesse des sommes considérables à des œuvres charitables.

Au mois de janvier de l'année précédente, un simple lieutenant de marine, nommé Dournoff, avait attribué, par testament, la plus grande partie de sa fortune à une de ces œuvres qui témoignaient ordinairement de l'ingénieuse

imaginative des Russes dans l'art de faire le bien. Tous les immeubles du lieutenant Dournoff, consistant en quatre belles maisons à Moscou et en une propriété seigneuriale peuplée de cent vassaux, avec un capital de 311,298 roubles, devaient être réalisés pour fonder à perpétuité des bourses, au Corps des cadets de la marine à Saint-Pétersbourg et au Corps des cadets de Moscou, en faveur des fils de gentilshommes pauvres du gouvernement de Kostroma.

L'empereur, par qui cette fondation devait être approuvée et sanctionnée, ordonna qu'il fût fait droit sur-le-champ aux dernières volontés du testateur, et que les bourses fussent instituées en son nom, pour rappeler le souvenir de cet acte de patriotisme; en même temps il déclara, dans un avis adressé au Sénat-dirigeant, que toutes les dispositions testamentaires de même nature pourraient être à l'avenir homologuées par les tribunaux, sans avoir besoin de son autorisation spéciale.

L'empereur venait de prendre alors une grande mesure qui devait encore développer l'action de la charité publique en Russie. Il s'était assuré, de longue date, que les hôpitaux, dans la plupart des gouvernements de l'empire et surtout dans les plus éloignés du centre, étaient loin de répondre à leur objet; il avait ordonné une enquête sur les moyens les plus efficaces et les plus prompts d'améliorer ces hôpitaux, tandis que le ministre de l'intérieur, Bloudoff, demandait aux gouverneurs des provinces de lui fournir les renseignements nécessaires sur l'état de chaque hôpital. Ces notes parvenues au ministre, celui-ci les soumit à l'empereur et lui présenta un projet, qui avait été sans doute inspiré par la fréquence des épidémies dans les villes où l'on agglomérait des malades que les ressources hospita-

lières de la localité ne permettaient pas de soigner dans de bonnes conditions.

Il fut donc décidé que les grands hôpitaux seraient transportés, autant que possible, hors des villes et à certaine distance des lieux d'habitation, dans des endroits salubres, où l'on construirait, sur un nouveau modèle approuvé et recommandé depuis 1825, les bâtiments appropriés à leur destination. Les frais de construction et d'établissement devaient être supportés par les bureaux de curatelle générale et prélevés sur les revenus de la ville, dans laquelle ou près de laquelle serait créé un hôpital destiné à centraliser surtout les malades atteints de maladies chroniques et dont l'état exigeait un traitement prolongé. Il y aurait ainsi, dans le voisinage des principales villes de district, un ou deux hôpitaux, garnis d'un assez grand nombre de lits, et pourvus abondamment de tout ce qui serait nécessaire pour soigner à la fois les malades, quelqu'en fût le nombre, qu'on y enverrait des différents points du gouvernement.

Quant aux hôpitaux existants, ceux qui pourraient être conservés sans danger, seraient transformés en lazarets, où l'on ne recevrait plus que des personnes attaquées de maladies aiguës et, par conséquent, de peu de durée. L'envoi permanent des malades dans les hospices centraux permettrait ainsi de diminuer les chances d'épidémie et de favoriser la surveillance de la santé publique, car ces hospices, bien aménagés et bien aérés, ne manqueraient jamais de médecins, d'infirmiers, de linge et de médicaments.

Un règlement complet sur l'administration sanitaire allait être préparé par les soins d'un comité, composé d'hommes les plus compétents, que leur philanthropie reconnue



désignerait au choix du ministre de l'intérieur. Ce règlement devait comprendre, non-seulement les grands hôpitaux de création nouvelle, mais encore les hôpitaux militaires, les lazarets, infirmeries et toutes les institutions d'assistance publique, en les soumettant à diverses catégories d'inspection générale et particulière.

— Lisez ce projet, ma chère? dit l'empereur, en l'apportant un matin à l'impératrice, qui était occupée à vérifier, avec le secrétaire d'État Languinoff, les comptes annuels de ses maisons d'éducation primaire; lisez, cela vous intéressera : je crois que nous avons fait, Bloudoff et moi, de la bonne besogne; nous aurons enfin, dans chaque gouvernement, de vrais hôpitaux, bien construits, bien organisés, bien administrés.

— Je vous félicite, Sire, répondit l'impératrice avec un de ses plus gracieux sourires; oui, je vous félicite d'être assez riche pour faire ainsi de grandes choses; quant à moi, je suis si pauvre en ce moment, que je me voyais forcée de refuser à Languinoff quelques centaines de roubles qu'il me demandait pour faire construire un nouveau calorifère dans mon hospice des Orphelines de Cronstadt.

— Oh! ma chère, s'écria l'empereur en riant, vous faites bien des façons pour puiser dans ma bourse?

— Sans doute, Sire, reprit l'impératrice en lui tendant la main qu'il baisa respectueusement; mais il y a tant de misères, tant de besoins, hélas! que si je prenais seulement le nécessaire pour mes établissements d'instruction publique et de bienfaisance, je craindrais de vous ruiner.

L'impératrice, en effet, était trop prodigue dans ses aumônes; mais elle n'éprouvait jamais plus de satisfaction que quand elle réussissait à cacher la source de ses bienfaits, qu'on attribuait souvent à l'empereur plutôt qu'à



elle, eu égard à l'importance des dons. Elle chargeait spécialement un employé de sa chancellerie de porter des secours à de pauvres familles, sans leur dire de qui venaient ces secours. Cet employé, qui dans ces missions de confiance ne portait pas d'uniforme ni aucune décoration, devait toujours faire en sorte qu'on ne soupçonnât pas même l'origine des sommes qu'il avait ordre de distribuer mystérieusement.

Après un incendie qui avait détruit ou endommagé plusieurs maisons à la Tchernaïa-Retchka, l'envoyé de l'impératrice arriva tout à coup avec de gros sacs d'argent et en fit une abondante distribution aux malheureux incendiés qui bénirent le nom de l'empereur, en rapportant à sa munificence l'aide inattendue qu'ils recevaient d'une main anonyme.

L'empereur était alors absent de Saint-Pétersbourg. A son retour, il remarqua, en passant, les traces récentes de l'incendie, qu'on lui avait laissé ignorer, par ordre de l'impératrice. Voyant que déjà les maçons travaillaient à réparer les dégâts, il prit des informations et ne fut pas peu étonné d'apprendre que c'était lui-même qui avait fourni aux incendiés les moyens de rebâtir leurs maisons.

— Voilà encore un tour de l'impératrice, dit-il au général Benkendorff qui l'accompagnait ; elle s'amuse à mettre sur mon compte tout ce qu'elle fait de bien.

L'impératrice Alexandra, il est vrai, avait recours même à des ruses ingénieuses pour cacher ses actes de bienfaisance ; elle ne manquait jamais d'ailleurs d'y apporter une délicatesse exquise que lui inspirait la position des personnes plutôt que leur qualité.

En se promenant dans les jardins de Tzarskoé-Selo, elle entendit quelqu'un tousser avec effort ; c'était un jeune jar-

dinier, qui ne l'avait pas aperçue et qui suspendait à chaque instant son travail, lorsqu'un accès de toux brisait sa poitrine. Ce jardinier était atteint de phthysie depuis plusieurs mois, et la rigueur de la température rendait son mal incurable; l'impératrice s'approcha de lui, l'interrogea avec bonté et apprit que les médecins avaient voulu l'envoyer passer l'hiver sur la côte méridionale de Crimée, pour se rétablir.

— Eh bien! lui dit l'impératrice, il faut y aller; il faut partir sur-le-champ.

— Ah! Madame, répondit le malade, c'est un voyage bien coûteux, et j'ai besoin de ce que je gagne pour nourrir ma mère.

— Ta mère partira avec toi, reprit l'impératrice; elle te soignera et sa présence hâtera ta guérison.

La pauvre mère accompagna son fils en Crimée; l'impératrice subvint à tous les frais du voyage et du séjour.

Mais la maladie était trop avancée, l'air tiède et doux de la côte méridionale ne pouvait que la prolonger, sans amener le rétablissement du malade. On avertit l'impératrice, qui s'informait des nouvelles de son protégé, qu'il arrivait lentement au terme de ses souffrances, et qu'il n'en était que plus impatient de retourner à Tzarskoé-Selo, pour voir, disait-il, si ses plantations et ses essais de culture avaient bien réussi; son retour fut aussitôt autorisé; mais le malade mourut en route, et sa mère rentra seule au village qu'elle n'avait jamais quitté que pour suivre son fils en Crimée.

Celui-ci, peu de jours avant sa mort, avait écrit à son auguste protectrice pour lui recommander certains arbustes, certaines plantes du parc de Tzarskoé-Selo. L'impératrice montra cette lettre à l'empereur, en lui disant :



— Voilà bien le testament d'un jardinier; il pense à ses arbres et oublie sa mère.

Elle ordonna que cette malheureuse mère, qui restait sans moyen d'existence, eût une petite cabane sur le domaine de Tzarskoé-Selo, avec un modique salaire, pour qu'elle pût vivre dans les lieux mêmes où son fils avait exercé l'état de jardinier qu'il aimait avec passion. Puis, elle fit venir cette brave femme en deuil, la consola, lui promit de ne pas l'abandonner et lui dit avec une touchante bonté :

— Il vous sera certainement agréable d'avoir sous les yeux et de voir grandir les arbres que votre fils a plantés.

L'impératrice, en donnant, cachait avec tant de soin sa main généreuse, que le hasard seul révélait quelquefois ses bonnes actions, et alors, elle était presque honteuse de les avouer. Les dames chargées de distribuer ses aumônes et de les faire arriver à destination, souvent par des voies détournées, gardaient un secret inviolable sur la source des bienfaits qui passaient par leurs mains.

Une gouvernante française, d'une grande distinction, dont l'impératrice avait entendu parler avec éloge, fut atteinte d'aliénation mentale dans une famille russe qui l'avait amenée à Saint-Pétersbourg. On se hâta de se débarrasser de la malade en l'envoyant dans un hospice, mais on l'y laissa sans argent et sans secours. La malheureuse jeune fille serait morte dans l'abandon, si sa triste histoire ne fût venue aux oreilles de l'impératrice. On racontait que l'amour, un amour coupable, n'était pas étranger à la folie de cette gouvernante, et l'on excusait ainsi la dureté et l'avarice de ses anciens maîtres.

On apprit tout à coup que la malade avait été conduite dans une maison de santé, où elle recevait des soins qui ne

tardèrent pas à lui rendre la raison. Alors une somme considérable lui fut remise pour qu'elle pût retourner en France, auprès de sa mère, mais elle ignora toujours quel protecteur inconnu lui avait sauvé la vie et l'honneur; car elle se trouva justifiée, comme par miracle, de tous les méchants bruits que la calomnie avait répandus sur son compte.

Ce fut longtemps après, à la suite de la mort d'un secrétaire de l'impératrice, qu'on découvrit, en dépouillant des papiers de correspondance et de comptabilité, que ce secrétaire avait été l'agent secret et le fondé de pouvoirs de son auguste souveraine, pendant la maladie de la jeune gouvernante française, qui disait, les larmes aux yeux, en partant : « Il n'y a qu'en Russie où l'on soit forcé de croire à l'action permanente des fées invisibles de la charité. »

Ordinairement c'était à la baronne d'Adlerberg, son amie et sa complice, comme elle l'appelait quelquefois en riant, que l'impératrice confiait les missions les plus délicates de son active générosité. « C'est ma bonne fée! disait-elle aussi, en s'appropriant la pensée et l'expression dont la gouvernante française s'était servie pour caractériser la bienfaisance russe. C'est ma bonne fée! Je n'ai pas plutôt formé un souhait, qu'elle le réalise. »

Elle lui adressa, en date du 21 juillet/12 août 1835, un rescrit pour lui donner un nouveau témoignage de haute estime et pour la remercier de l'infatigable sollicitude qu'elle ne cessait d'apporter dans la direction de l'éducation des jeunes personnes de la noblesse russe. Madame d'Adlerberg était déjà dame d'honneur à portrait, l'impératrice lui conféra la grand'croix de l'ordre de Sainte-Catherine.



CCXVII

L'empereur Nicolas avait eu dès longtemps l'idée de changer son ambassadeur en France et de le remplacer par un simple chargé d'affaires, pour témoigner, au roi Louis-Philippe personnellement, le désir, l'intention formelle de s'en tenir à un échange froid et réservé de communications diplomatiques entre les deux gouvernements. Il accusait le comte Pozzo di Borgo, qui occupait l'ambassade de Paris avec une supériorité et une distinction incontestables, de ne s'être pas montré assez Russe dans ses réclamations au sujet des émigrés polonais, qui trouvaient toujours auprès du gouvernement français une sorte de complicité apparente ou de patronage hostile.

Le duc de Broglie, qui était encore chef du cabinet depuis le 11 octobre 1832, n'avait pas voulu admettre de concession, il est vrai, à l'égard du droit d'asile accordé aux réfugiés politiques et se refusait absolument à prendre vis-à-vis d'eux certaines mesures de rigueur préventives ou répressives qui eussent ressemblé à des menaces d'expulsion. Il reconnaissait pourtant que les Polonais avaient abusé plus d'une fois de l'hospitalité qu'ils recevaient en France; mais il les excusait, par cela seul qu'ils étaient malheureux : « Je ne



sais pas, je ne veux pas savoir, disait-il, si ces hôtes de la France sont Allemands, Espagnols, Italiens ou Polonais; ce sont des proscrits, des exilés politiques, et ce titre seul doit être leur sauvegarde. »

Le comte Pozzo di Borgo, malgré toute la considération dont il jouissait dans le corps diplomatique, malgré les bons rapports d'amitié qu'il entretenait avec tous les membres du cabinet des Tuileries, n'avait pu même obtenir que le duc de Broglie lui épargnât l'ennui et l'embarras de se trouver sans cesse, dans les réceptions officielles, vis-à-vis du prince Adam Czartoryski, un des chefs de l'émigration polonaise, qui avait l'air de le braver ou du moins de marcher son égal.

— Je reçois le prince Czartoryski comme un ami particulier, disait le duc de Broglie; il n'est pas pour moi le représentant de l'émigration polonaise, et quand il est dans mon salon, il s'y trouve sous la protection d'une vieille amitié de famille.

Le comte Pozzo di Borgo s'était donc vu forcé de s'éloigner momentanément des salons ministériels, pour ne pas compromettre la dignité de son gouvernement, en s'exposant à se rencontrer sans cesse face à face avec quelques-uns des agents les plus compromis de la révolution de Pologne.

— Ne me fait-on pas une position intolérable, disait-il tristement à un des ministres avec qui il était lié de longue date, lorsqu'on annonce dans votre salon l'ambassadeur de Russie, immédiatement après un contumace, condamné comme rebelle à la peine de mort ou à la déportation en Sibérie?

On prétend que l'empereur Nicolas, averti de cette espèce de tracasserie qu'on semblait avoir imaginée pour em-



barrasser son ambassadeur, avait fait donner l'ordre à Pozzo di Borgo de quitter brusquement la réception d'un ministre, dès qu'il entendrait l'huissier annoncer à haute voix le nom d'un émigré polonais. Pozzo di Borgo, prétexta le mauvais état de sa santé, pour se tenir à l'écart des salons politiques, et quand il y reparut comme à l'ordinaire, les chefs de l'émigration polonaise lui avaient laissé la place libre ou du moins, grâce à un procédé conciliatoire imaginé par Louis-Philippe, on ne les annonçait plus avec fracas à leur arrivée chez un de ses ministres.

Dans une de ces réceptions, quelqu'un, par indiscrétion ou par malice, ayant fait remarquer à l'ambassadeur de Russie la présence du prince Adam Czartoryski :

— Vous vous trompez, reprit froidement l'ambassadeur; s'il était ici, je n'y serais pas.

L'empereur Nicolas avait un autre grief contre Pozzo di Borgo : il lui reprochait d'avoir été trop faible et trop conciliant, l'année précédente, lorsqu'il s'était fait l'intermédiaire officieux du duc de Broglie auprès du comte de Nesselrode, pour subordonner à une étrange condition le maintien des relations amicales entre la France et la Russie.

On savait que le tzar persistait, depuis la Révolution de 1830, à manifester le plus invincible éloignement pour le roi des Français, bien qu'il saisît avec empressement toutes les occasions de se déclarer l'allié de la France. Dans son intérieur, il s'exprimait toujours d'une manière peu bienveillante pour Louis-Philippe, et trop souvent il donnait carrière à ses sentiments d'antipathie à l'égard de ce roi constitutionnel, comme il l'appelait avec dédain. Mais il évitait soigneusement de parler du roi, de le nommer, surtout dans ces circonstances mêmes qui mettaient le plus en évidence la personnalité du souverain qu'il dé-



testait; ainsi, lorsqu'il présidait le comité des ministres, il ne faisait jamais intervenir le nom de Louis-Philippe dans les discussions de politique européenne ; il se montrait plein de prévenance et de politesse pour l'ambassadeur de France ; mais, dans les réceptions d'apparat, comme dans les audiences particulières qu'il accordait à cet ambassadeur, il ne prononçait jamais le nom du roi.

Ce fut le duc de Broglie qui s'émut le premier de ce singulier manque d'égards pour le roi des Français, et qui résolut de mettre fin, à tout prix, à ce qu'il nommait les distractions systématiques de l'empereur de Russie ; il eut plusieurs conférences à ce sujet avec Pozzo di Borgo, et il lui fit comprendre que la continuation des rapports de bonne intelligence entre les deux pays tenait à fort peu de chose, puisque le roi se bornait à désirer, à demander que l'empereur voulût bien s'informer quelquefois des nouvelles de son *frère de France*.

Le maréchal Maison venait d'être nommé ambassadeur, à cette époque, et l'empereur, qui l'avait reçu avec la plus grande distinction, s'était obstiné, selon son habitude, à garder le silence sur le compte du souverain que le maréchal devait représenter à Saint-Pétersbourg. Le nouvel ambassadeur, pour se conformer à ses instructions, aurait dû prétexter aussitôt un motif de départ imprévu et retourner en France, sans prendre congé de l'empereur.

Pozzo di Borgo avait prévu ce cas de rupture entre la France et la Russie, en avertissant le comte de Nesselrode des instructions secrètes que le maréchal Maison avait reçues de son gouvernement. Nesselrode, qui n'eût pas osé prendre sur lui d'adresser à l'empereur une observation dans laquelle celui-ci aurait cru voir un conseil ou un reproche, n'hésita pas à mettre sous ses yeux la dépêche de



Pozzo di Borgo, et l'empereur en avait fait son profit, en cédant à une nécessité de situation, sans renoncer à son parti pris d'aversion personnelle pour Louis-Philippe.

Nicolas invita donc à diner en petit comité le maréchal Maison, et, pendant le repas, il lui dit tout à coup à haute voix :

— L'impératrice sera bien aise que vous lui donniez des nouvelles du roi et de sa belle famille.

Il y eut, dans l'assemblée, un moment d'incertitude et presque de stupeur; on n'osait pas tourner les yeux vers l'empereur; on écoutait avec anxiété, on attendait.

— Sire, reprit le maréchal, le roi se porte bien, mais je vais écrire tout exprès pour avoir de ses nouvelles, que je m'empresserai de communiquer à Votre Majesté.

— Bon! repartit Nicolas de l'air le plus avenant et le plus naturel : n'oubliez pas de me parler des princes, du duc d'Orléans surtout, à qui je m'intéresse, car je me souviens de l'avoir fait sauter sur mes genoux au château de Neuilly. Voilà longtemps de cela; il promettait déjà de devenir un charmant prince; aujourd'hui il est en âge de se marier.

Ces paroles furent rapportées fidèlement à Louis-Philippe, qui en fut enchanté et qui crut y découvrir le projet de marier une des grandes-duchesses de Russie avec le duc d'Orléans. Il caressa et poursuivit depuis cette chimère qui semblait devenir un des rêves de son ambition.

Le maréchal Maison était resté à son poste, mais l'empereur ne lui demandait plus des nouvelles du roi et se contentait de répondre par une inclination de tête, si l'ambassadeur se hasardait à dire un mot de son souverain. C'en était assez pour que les relations des deux gouvernements ne fussent point interrompues.

Mais le tzar gardait rancune à son ambassadeur Pozzo di Borgo, qui ne lui avait pas épargné un sacrifice d'amour-propre, auquel il s'était pourtant résigné à contre-cœur, par amour de la paix; il avait accusé, il accusait encore le vieux diplomate d'avoir été faible et craintif vis-à-vis du cabinet des Tuileries.

Le comte Pozzo di Borgo cependant avait fait un voyage à Saint-Pétersbourg en 1834, et l'empereur ne l'ayant pas mal accueilli, il pouvait se croire plus solidement établi que jamais dans les bonnes graces de son maître, auprès duquel il avait employé toutes les finesses de son esprit à justifier sa conduite diplomatique et à faire ressortir avantageusement les heureux résultats de ses négociations pendant les dernières années de son ambassade à Paris.

Cet habile ministre avait, en effet, empêché bien des complications, à l'époque de la guerre du vice-roi d'Égypte contre le sultan Mahmoud, et c'était à lui, à ses procédés de conciliation, que la Russie devait d'avoir fait accepter aux puissances européennes les conséquences et les éventualités du traité d'Unkiar-Skélessi.

Ce traité néanmoins, si avantageux, si important qu'il fût pour la Russie, était toujours, et dans un avenir prochain, un danger, une menace pour la paix de l'Europe, car l'hostilité restait permanente, quoique sourde et indécise, entre la Porte Ottomane et Méhémet-Ali. La politique française louvoyait de l'un à l'autre, sans cesser de pencher en faveur du pacha d'Égypte ; l'Angleterre cherchait à se rapprocher de l'Autriche sur le terrain mobile de la question d'Orient et n'en conservait pas moins ses attaches avec la France, et l'empereur Nicolas, nonobstant les assurances verbales qu'il avait données au prince de Metternich en se défendant de vouloir faire prévaloir les



intérêts russes à Constantinople, était bien résolu à ne rien abandonner de ses droits acquis et conquis.

Après s'être fait un nouveau plan de conduite à tenir dans son ambassade de Paris, le comte Pozzo di Borgo y était retourné en passant par Vienne et par Berlin, où il avait reçu les témoignages les plus flatteurs d'estime et de sympathie. Mais, à peine avait-il repris pied à son poste, qu'il fut frappé d'une espèce de disgrâce : l'empereur l'envoyait à Londres, avec le titre d'ambassadeur extraordinaire.

Pozzo di Borgo en éprouva un vif chagrin; il ne s'était pas préparé à l'idée de quitter Paris, car il espérait y finir agréablement ses jours, en y représentant la Russie. Il fut sur le point d'offrir sa démission et de fermer sa longue carrière de diplomate; les nombreux amis qu'il s'était faits dans la société parisienne lui conseillaient de ne pas s'éloigner d'eux. A l'âge de soixante et onze ans, n'avait-il pas le désir, le besoin de se reposer?

Certes, Pozzo di Borgo aimait Paris et la société parisienne, mais il aimait encore plus son métier d'homme d'État; il écrivit au comte de Nesselrode, il écrivit à l'empereur, pour obtenir de ne pas se déplacer, à cause de son grand âge et de ses infirmités.

C'est à cette occasion que l'empereur aurait dit un mot qui porta coup, et qui est resté le jugement des contemporains sur Pozzo di Borgo : « Il est né Corse et il n'a jamais été Français, puisqu'il s'est fait Russe; mais, malgré tout et par-dessus tout, c'est un vrai Parisien. »

Pozzo avait déjà reçu l'ordre de partir sur-le-champ pour sa destination; l'empereur ne doutait pas de son obéissance et de son zèle; il lui fit écrire par Nesselrode : « Quand on aurait détourné le duc de Wellington de la velléité de



se rapprocher de l'Autriche dans une nouvelle phase de la question d'Orient; quand on aurait secondé d'une manière efficace le parti tory qui aspirait à prendre la haute main dans la direction des affaires en Angleterre; quand on aurait, enfin, fait triompher à Londres le principe de l'intervention armée des gouvernements dans l'intérêt de l'ordre établi par les traités, alors M. Pozzo reviendrait à Paris, pour y suivre ses goûts et y reprendre ses habitudes. »

Le successeur du comte Pozzo di Borgo était nommé, mais on ne connut cette nomination qu'à la fin du mois de mars. C'était le général comte Pierre Pahlen, aide de camp général de l'empereur, membre du Conseil de l'Empire et du Conseil des guerres.

Pierre Pahlen, dont la réputation militaire datait de la guerre nationale de 1812, et qui s'était distingué comme général d'armée dans les campagnes de Turquie et de Pologne, semblait avoir renoncé, quoiqu'il fût encore jeune et plein d'activité, à la carrière des armes où il avait laissé de si glorieux souvenirs. Il n'avait fait qu'obéir à l'invitation de l'empereur, en se consacrant désormais à la politique, et depuis qu'il était entré au Conseil de l'Empire, dans lequel siégeait déjà son frère Frédéric, un des signataires de la paix d'Andrinople, il avait essayé de se préparer au nouveau rôle que lui destinait la confiance de son auguste maître.

Cependant il n'avait pas su encore acquérir ce tact et cette pénétration en affaires, cette adresse et cette habileté de parole, que possédait à un si haut degré le comte Pozzo di Borgo.

— Nous n'avons pas trop bien réussi en France avec les finesses d'un diplomate et d'un homme d'État, lui dit

Nicolas, nous verrons ce que tu pourras faire avec un peu plus de franchise et de rudesse militaires.

La situation politique de l'Europe ne fut pas changée, comme on pouvait le craindre, par la mort inopinée de l'empereur d'Autriche.

Ce monarque, âgé de soixante-sept ans, se vit attaqué tout à coup, dans la journée du 24 février 1835, d'une fièvre inflammatoire qui se compliqua presque aussitôt d'une fluxion de poitrine. Plusieurs saignées successives n'améliorèrent pas sensiblement son état, et il dut se résigner, avec autant de grandeur d'âme que de fermeté chrétienne, à se préparer à sa fin prochaine. Il fit appeler son fils Ferdinand qui allait lui succéder et l'entretint longuement de ses droits et de ses devoirs de souverain; puis, il resta enfermé avec le prince de Metternich, pour lui donner de vive voix et lui dicter des instructions qui devaient être transmises au nouvel empereur. Ensuite, malgré sa faiblesse et ses souffrances, il voulut écrire de sa main plusieurs lettres intimes, entre lesquelles il faut citer tout entière, comme un admirable testament politique, celle-ci qu'il adressait à l'archiduc Ferdinand :

« Mon bien-aimé fils Ferdinand,

« Je crois devoir te donner encore un conseil, le dernier que tu recevras de moi en cette vie : suis-le, je t'en prie instamment. Ne dérange rien dans les fondements de l'édifice de l'État. Tiens-toi fermement aux principes, par l'observation desquels non-seulement j'ai dirigé la monarchie à travers les orages du temps, mais encore je lui ai assuré le rang qu'elle occupe dans le monde. Honore les droits justement acquis : alors tu pourras insister avec fermeté sur le respect dû à tes droits de souverain. Maintiens l'harmonie



dans la famille et considère-la comme le plus précieux des biens. Ne prête pas l'oreille à des conseillers inopportuns et pèse mûrement tous tes actes. Confie-toi entièrement au prince de Metternich, mon meilleur ami et le plus fidèle de mes serviteurs dans toutes les circonstances. N'entreprends rien sans lui, lorsqu'il s'agira du bien-être du pays. Aie pleine confiance en lui : il t'assistera loyalement et te servira, je l'espère, avec la même fidélité et le même attachement qu'il m'avait voués.

« François. »

Deux autres lettres olographes, adressées au tzar de Russie et au roi de Prusse, avaient sans doute pour objet de recommander son successeur et l'empire d'Autriche à leur vieille et constante amitié, mais ces lettres ne furent pas rendues publiques ; on sait seulement que l'empereur Nicolas se plut à répéter, en diverses occasions, qu'il se conduirait à l'égard de l'Autriche comme si son bon frère et allié l'empereur François était toujours sur le trône. Seize ans plus tard, il disait encore, en souvenir des engagements qu'il avait pris envers l'auguste défunt : « Je me considère comme le tuteur perpétuel des descendants de l'empereur François Ier. »

Le vieil empereur d'Autriche avait, mieux que ses médecins, prévu le terme de son règne : le 2 mars, au moment où l'on espérait une crise favorable qui pourrait le sauver, il voulut recevoir les sacrements, en présence de toute la famille impériale et de tous les hauts fonctionnaires de l'État et de la cour. Après cette émouvante cérémonie, il tomba dans un profond assoupissement et n'en sortit que pour remercier ses médecins et donner sa bénédiction à son fils ; il rendit le dernier soupir, en tendant

la main au prince de Metternich qu'il avait reconnu agenouillé au pied de son lit.

La mort de l'empereur François causa une douleur sincère à l'empereur Nicolas, qui l'annonça en ces termes à la Russie, dans un ordre du jour adressé à ses armées :

« C'est avec le sentiment d'une profonde douleur que Nous avons reçu la nouvelle de la mort de S. M. l'empereur François Ier, décédé à Vienne le 18 février/2 mars.

« Les liens les plus intimes unissaient ce monarque à Notre frère bien-aimé, l'empereur Alexandre, de glorieuse mémoire, et Nous avons constamment reçu Nous-même, pendant tout le temps de Notre règne, les témoignages les plus irrécusables de ses dispositions amicales envers Nous et Notre empire.

« Désirant honorer à jamais dans Nos armées la mémoire de Sa Majesté Impériale, et éterniser parmi elles la gloire de son nom illustré par les nobles travaux qu'il a entrepris, de concert avec l'empereur Alexandre Ier, pour la délivrance de l'Europe, et que leurs communs efforts ont accomplis pour le salut des peuples opprimés, Nous ordonnons :

« 1° Le régiment des grenadiers de l'empereur d'Autriche portera désormais le nom de Régiment de grenadiers de l'empereur François Ier, et le conservera pour toujours ;

« 2° Ce régiment prendra pour cinq semaines le deuil de l'empereur François, de glorieuse mémoire, et pendant ce temps, les hampes de ses drapeaux seront entourées de crêpe.

« NICOLAS.

« Saint-Pétersbourg, le 28 février (12 mars, nouv. st.) 1835. »



Le nouvel empereur Ferdinand Ier, déjà couronné roi de Hongrie et de Bohême, avait déclaré solennellement, en invitant le prince de Metternich à continuer de le servir comme il avait servi son auguste père, que le nouveau règne ne serait que la continuation du règne de François Ier. Il n'y eut donc aucun changement dans la politique autrichienne, et les puissances alliées de l'Autriche furent fondées à croire qu'il n'y avait rien de changé dans l'Empire, si ce n'est le nom de l'empereur.

Ferdinand avait donné, pour ainsi dire, le programme de son règne dans ce passage de la lettre qu'il écrivit, deux heures après la mort de son père, au prince de Colloredo, premier grand-maître de la cour.

« Pénétré de la douleur la plus profonde par la perte de l'auguste monarque, dont la sagesse avait fermement consolidé le bonheur de ses peuples au milieu des orages de notre époque; dont la justice était une puissante protection pour tous les droits, une forte égide contre tout acte arbitraire, et dont les vertus serviront de modèle dans les temps à venir: j'obéis à la haute vocation qui m'appelle à poursuivre une carrière qu'il a tracée avec tant de sagesse et parcourue avec tant de persévérance.

« Je monte sur le trône de mes ancêtres, plein d'une pieuse confiance en Dieu et fidèle aux intentions de mon père. J'ai la ferme volonté de prendre, comme lui, pour but de tous mes efforts, le bonheur et la prospérité de mes peuples, en marchant constamment dans les voies de la justice. »

L'empereur Nicolas exprima les plus vifs regrets et rendit hommage à la mémoire de son *bon frère et ami* l'empereur François, lorsqu'il reçut en audience particulière le prince Charles de Lichtenstein, envoyé par la cour d'Au-



triche pour notifier le décès de ce souverain et l'avénement au trône de son successeur l'empereur Ferdinand. Il avait déjà fait prendre le deuil pour deux mois à la cour de Russie.

— Ce deuil-là, dit-il avec émotion, nous le porterons plus longtemps au fond du cœur.

Un service funèbre fut célébré avec une grande pompe à Saint-Pétersbourg, à l'occasion du décès de l'empereur François, par les soins du comte de Ficquelmont, ambassadeur d'Autriche. L'empereur et la famille impériale n'assistaient pas à ce service, qui eut lieu le 26 mars, dans l'église catholique ; mais il s'étaient fait représenter par plusieurs grands dignitaires de l'empire et par les personnes de la maison impériale. Le régiment des grenadiers de l'empereur François formait la haie sur la perspective Newsky, et ce régiment était chargé de rendre les honneurs militaires à la mémoire de son auguste chef.

Le superbe catafalque, élevé dans l'église sous la direction de l'architecte Rusca, d'après les dessins d'un habile artiste milanais nommé Fossati, était décoré d'attributs et de statues allégoriques, que le sculpteur Herman, élève de Thorwaldsen, avait exécutés sur les indications du comte de Ficquelmont, pour personnifier les vertus de l'illustre défunt sous les traits de la Force et de la Modération, de la Prudence et de la Justice.

On apprit alors simultanément que le comte Pierre Pahlen était envoyé à Paris, en qualité d'ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire de l'empereur de Russie, et que le maréchal Maison, ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg, était rappelé, sans que son successeur eût été encore désigné.

Le maréchal n'attendit pas qu'il fût pourvu à son rem-



placement, ce qui pouvait tarder plusieurs mois, et, dès le 4 avril, il était admis en audience particulière au palais d'Hiver, pour prendre congé de l'empereur et de l'impératrice, qui voulurent bien lui témoigner le regret de le voir partir, mais qui ne lui parlèrent pas du roi Louis-Philippe.

Quand le comte Pahlen était allé dire adieu à l'empereur, qui l'embrassa cordialement en lui souhaitant un heureux succès dans sa mission diplomatique, le nouvel ambassadeur avait eu la maladresse de lui demander ce qu'il fallait dire de sa part au roi des Français :

— Rien! répliqua sèchement Nicolas, en haussant les épaules; vous avez vos instructions, cela suffit.

CCXVIII

Au moment où l'ambassadeur de France quittait Saint-Pétersbourg, on y voyait arriver un personnage que tout le monde considéra d'abord comme un envoyé particulier du roi Louis-Philippe. C'était le peintre Horace Vernet, qu'on savait attaché au roi des Français par un dévouement sans bornes, après avoir été, de longue date, en rapports d'amitié intime avec le duc d'Orléans.

On ne pouvait, en effet, attribuer au voyage du célèbre artiste, que des raisons de la plus haute et de la plus sérieuse importance, si l'on remarquait que ce voyage, non annoncé d'avance, avait lieu à l'époque même de l'ouverture du Salon, où Horace Vernet, revenant de Rome avec sa fille, mariée récemment au peintre Paul Delaroche, avait exposé quatre de ses plus beaux ouvrages destinés au musée de Versailles : les batailles de Fontenoy, d'Iéna, de Friedland et de Wagram. La presse parisienne retentissait alors des éloges unanimes accordés à ces magnifiques compositions.

L'empereur Nicolas lui-même soupçonna une mission secrète, de la nature la plus délicate, dans le voyage inopiné de l'ami du roi des Français, quoiqu'il eût fait inviter depuis



longtemps ce grand peintre de batailles à venir à Saint-Pétersbourg. Il était désireux de voir dans ses États un des premiers artistes contemporains, dont il aimait et appréciait le talent et qu'il connaissait par ses dessins et ses lithographies plutôt que par ses peintures. Il avait d'ailleurs auprès de lui le peintre français Ladurner, qui ne cessait de parler de son maître Horace Vernet, avec enthousiasme, avec fanatisme, et qui avait été chargé plus d'une fois, au nom de l'empereur, de l'appeler à la cour de Russie.

L'empereur ne lui laissa pas le temps de demander une audience : il l'envoya chercher, dès qu'il fut averti de l'arrivée de l'illustre voyageur ; il lui fit l'accueil le plus cordial et le présenta aussitôt à l'impératrice et à la famille impériale.

— Voilà longtemps que j'espérais vous voir, lui dit-il du ton le plus familier et le plus aimable, mais je ne vous attendais plus.

— Ah ! Sire, répondit Horace Vernet avec cet esprit d'à-propos qui ne lui faisait jamais faute, si j'avais eu l'honneur de connaître Votre Majesté comme je la connais à présent, je serais venu depuis dix ans qu'elle daigne m'inviter à venir.

Cette première entrevue fut des plus favorables à l'artiste français, qui plut tellement à l'empereur, que quand ils se séparèrent, ils semblaient être « de vieilles connaissances, » comme le dit Horace Vernet, ou « de vieux amis, » comme ajouta le tzar. Il y avait déjà entre eux des projets de promenades, de voyages, de chasses et de plaisirs.

Le lendemain, Horace Vernet accompagnait l'empereur à une revue de quelques régiments de la garde et il exprimait, le crayon à la main, son admiration pour la belle tenue des troupes. Le jour même, l'empereur s'enfermait



dans son cabinet avec lui, sous prétexte de lui montrer des collections de lithographies, parmi lesquelles ne manquait aucune de celles que Vernet avait faites depuis sa jeunesse.

— J'ai là tous vos Cosaques de 1814, lui dit l'empereur en riant.

—1814 ! s'écria le généreux artiste, dont le patriotisme ne savait pas se dissimuler. Pourquoi Votre Majesté me rappelle-t-elle une date si douloureuse? Si chacun avait fait son devoir alors, jamais les armées alliées ne seraient entrées à Paris.

— Oui, Monsieur Vernet, vous avez fait votre devoir, je le sais, repartit l'empereur en lui prenant la main: vous étiez comme garde national au combat de la barrière Clichy, et je possède le dessin dans lequel vous avez représenté cette affaire.

— Sire, je vous en supplie, ne parlons jamais de ces tristes événements, interrompit le peintre avec tristesse.

— N'avez-vous rien à me dire de la part du roi? répliqua tout à coup l'empereur, qui, par un sentiment de bienveillante délicatesse, changea le sujet de la conversation.

— Non, Sire, répondit Vernet avec l'accent de la franchise. Je n'ai pas vu le roi avant mon départ, ou du moins je ne lui ai pas fait savoir que j'allais en Russie.

— Je vous remercie alors de l'inspiration qui vous a fait venir, dit l'empereur convaincu de la véracité de l'artiste, et j'espère vous garder le plus longtemps possible.

— Sire, reprit Vernet touché et reconnaissant de cette gracieuse hospitalité, j'ai laissé à Paris mon vieux père dont la santé est bien altérée et ma chère fille qui va me rendre grand-père; c'est vous dire que je ne puis disposer que de quelques semaines.



— Je ne vous permettrai de sortir de Russie qu'à une seule condition, c'est que vous y reviendrez bientôt.

Ce jour-là, Horace Vernet eut l'honneur de dîner avec la famille impériale : sa parole vive et spirituelle, ses réparties fines et piquantes, ses boutades comiques et ses anecdotes amusantes captivaient l'attention et charmaient l'auditoire. Il ne se trouvait nullement intimidé par la présence de l'empereur, qui l'avait mis à l'aise en le priant de ne pas se croire plus gêné par l'étiquette au palais d'Hiver, qu'il ne l'était aux Tuileries et surtout au château de Neuilly.

— Je suis pénétré des bontés de Votre Majesté, lui dit l'artiste avec reconnaissance; mais je supplie Votre Majesté de ne pas trop me séparer de mon ami Ladurner que je suis venu voir à Saint-Pétersbourg.

—Si je n'ai pas fait inviter Ladurner, lui répondit l'empereur avec aménité, c'est que je puis l'avoir tous les jours, et malheureusement je ne vous aurai pas longtemps.

L'empereur ne s'expliquait pas comment Horace Vernet avait si brusquement quitté Paris, au moment de l'exposition de peinture où ses tableaux avaient tant de succès, et sans avoir même dit adieu au roi. Le bruit s'était répandu que la cause de ce voyage subit avait été une brouille entre Louis-Philippe et son peintre favori, au sujet du prix débattu d'un tableau. Cette supposition semblait d'autant plus probable, qu'on se raillait souvent, à la cour de Russie, de la parcimonie du roi des Français.

— Les œuvres d'un grand peintre ne sont jamais assez payées, dit l'empereur en faisant allusion à ce tableau que le roi aurait marchandé avec trop de mesquinerie.

—Votre Majesté m'a déjà fait deux ou trois commandes, reprit Vernet; mais je n'ai pas le projet de ruiner Votre Majesté. Je me trouve, je l'avoue, à moitié payé d'avance



par les bons procédés que l'on daigne avoir pour moi.

— Racontez à l'impératrice, Monsieur Vernet, interrompit l'empereur, comment et pourquoi vous avez tourné le dos au roi constitutionnel ?

— Moi, sire ! s'écria le peintre, surpris et chagrin de se voir accusé d'ingratitude envers Louis-Philippe. Je respecte et j'aime le roi qui m'a toujours comblé de bontés. Seulement, le roi est entêté et je le suis aussi, quand je crois être dans mon droit. Voici le fait en peu de mots. Le roi m'avait commandé le ***Siége de Valenciennes, par Louis XIV;*** je me mis à la besogne et j'esquissai mon tableau qui représentait l'assaut donné à la place. Mais le roi eut l'étrange idée de vouloir me faire mettre Louis XIV en tête de la colonne d'attaque. « C'est une tradition de famille ! objecta le roi — C'est une légende de cour, repartis-je assez vivement, c'est un conte que dément l'histoire. Louis XIV se tenait royalement à trois lieues de la brèche. » Là-dessus, un aide de camp, présent à cette discussion, eut la sottise de me dire à demi-voix : « C'est le roi qui vous paye, faites ce que veut le roi. — On ne me paye jamais pour mentir ! » m'écriai-je, en jetant ma palette et mon pinceau à la tête de ce grossier flatteur. Et je sortis furieux de mon atelier. J'espérais avoir raison d'une insulte aussi ridicule, mais le roi ne m'ayant pas fait rappeler, je suis parti, pour bien prouver à tout le monde, que je ne savais pas, que je ne voulais pas mentir comme un premier peintre du roi.

L'anecdote, racontée avec beaucoup de verve et d'entrain, divertit l'empereur et ses convives.

Horace Vernet eut l'occasion, dans plusieurs de ses entretiens particuliers avec l'empereur, de faire tout naturellement l'éloge du roi des Français, et il parvint ainsi à

détruire quelques-uns des préjugés les plus injustes de Nicolas à l'égard de Louis-Philippe. Par exemple, le tzar reprochait surtout au duc d'Orléans d'avoir conspiré avec le parti libéral pour amener la chute des Bourbons de la branche aînée et pour les remplacer sur le trône.

— Je puis attester, Sire, s'écria chaleureusement Horace Vernet, que le pauvre duc d'Orléans était à cent lieues des prétentions à la couronne que Votre Majesté lui suppose; il a fallu le contraindre à devenir roi bien malgré lui, et comment y sommes-nous parvenus? C'est en lui démontrant que, faute d'accepter le trône qui était vacant par suite de la Révolution de Juillet, il se verrait forcé d'émigrer avec la famille des Bourbons et de renoncer même à l'apanage de prince du sang. Voilà donc ce qui le décida. « Je n'ai pas le droit de ruiner mes enfants et de les condamner à l'exil! » dit-il, et il se laissa faire roi.

— Je suis bien aise d'apprendre que le duc d'Orléans n'a pas été un odieux conspirateur, repartit l'empereur, mais il me semble qu'il a peut-être trop sacrifié à ses intérêts de père de famille, aux dépens de ses devoirs de prince de la maison royale de France.

Dans une autre circonstance, Horace Vernet, qui donnait carrière à son franc parler et qui ne s'imposait pas toujours assez de réserve dans l'expression vive et spontanée de ses idées comme de ses sentiments, eut le malheur de prononcer à la légère, et sans aucune intention maligne, une parole imprudente que l'empereur daigna lui pardonner, mais que les personnes de l'entourage voulurent faire passer pour une grossière injure. Le loyal artiste, il est vrai, en mettant le pied sur le sol russe, n'avait pas caché ses sympathies pour la Pologne, sympathies qui dataient du règne de Napoléon; il s'était trouvé, d'ailleurs, mêlé



en 1831, aux manœuvres des comités polonais dont il avait fait partie. On ne pouvait donc pas s'étonner qu'il eût, à plusieurs reprises, parlé des Polonais avec bienveillance et même avec affection devant l'empereur.

Dans un dîner auquel Ladurner avait été invité, suivant le désir de son ami Horace Vernet, l'entretien des convives, qui étaient la plupart des généraux, fut amené, à dessein peut-être, sur les opérations militaires de la dernière guerre de Pologne. Horace Vernet, malgré ses préférences pour les questions militaires, garda le silence. Un officier général racontait des particularités intéressantes de la prise de Varsovie, à laquelle il avait assisté.

L'empereur, se tournant tout à coup vers le peintre français assis à sa gauche :

— Ce n'est pas vous, Monsieur Vernet, lui dit-il en souriant, qui consentiriez à immortaliser dans un de vos tableaux cette sanglante bataille de Varsovie, qui mit fin à l'insurrection ?

— Pourquoi pas, Sire ? reprit froidement Horace Vernet : ne suis-je pas un peintre de batailles? J'ai peint aussi des martyres, et tout récemment la Passion de Jésus-Christ prêt à rendre l'âme sur la croix au milieu de ses bourreaux.

Tous les assistants se regardèrent, muets de crainte et d'étonnement. On s'attendait à un éclat de la part de l'empereur, qui resta toutefois impassible, sans que le moindre indice de colère apparût sur ses traits.

— C'est bien, Monsieur Vernet, lui dit-il de l'air le plus amical; je vous remercie de la promesse que vous me faites ici en présence de témoins, et j'y compte. Vous l'avez entendu, Messieurs, ajouta-t-il en s'adressant à tous les convives; nous aurons la bataille ou la prise de Varsovie,



peinte par M. Horace Vernet, et j'espère que nous l'aurons bientôt.

— Je me mettrai à l'œuvre aussitôt après mon retour à Paris, reprit le peintre qui était le seul que sa boutade polonaise n'eût pas troublé, et je ferai de mon mieux, Sire, pour être à la hauteur du sujet.

Il ne fut plus question une seule fois de ce tableau, pendant le séjour de Vernet à la cour de Russie. L'empereur le pria de venir avec lui à Moscou et de passer encore quelques jours dans cette capitale, où il allait, accompagné de l'impératrice, visiter l'Exposition des produits de l'industrie moscovite.

— C'est seulement à Moscou que vous connaîtrez la Russie, lui dit-il, car Saint-Pétersbourg ressemble plus ou moins à toutes les grandes villes de l'Europe, tandis que Moscou a une physionomie originale que vous ne trouverez nulle part.

— Sire, reprit tristement Horace Vernet, Moscou nous rappelle aussi, à nous autres Français, des souvenirs bien pénibles. Votre Majesté sait-elle que j'ai peint l'incendie du Kremlin et la bataille de la Moskowa?

— Croyez-vous donc, repartit vivement l'empereur, que ces souvenirs-là soient plus agréables à nous autres Russes? Tenez, je vous demanderai de refaire pour moi votre *Bataille de la Moskowa*, que nous nommons la bataille de Borodino, et que nous avons l'entêtement de considérer comme une grande victoire des armées russes...

— Ah! Sire, interrompit Horace Vernet, malgré tout le respect que j'ai pour Votre Majesté, je ne puis céder sur ce point-là...

— Écoutez, mon cher Vernet, il y a moyen de nous mettre d'accord, lui dit familièrement l'empereur : vous



me peindrez une ***Revue de la Garde impériale par Napoléon, dans la cour des Tuileries.***

— A merveille ! s'écria l'artiste enchanté ; c'est un sujet qui me va, et je soignerai ce tableau-là, que je vois déjà sur la toile.

— Merci, répliqua l'empereur, et ce tableau est destiné à rester dans mon cabinet ; car, ajouta-t-il finement, je veux avoir toujours sous les yeux votre garde impériale, parce qu'elle nous a battus !

Horace Vernet ne resta que peu de jours à Moscou et repartit pour la France, comblé de faveurs et de politesses par l'empereur et la famille impériale.

Peu de mois après, Horace Vernet, qui s'était mis à l'œuvre, en revenant à Paris, pour exécuter la commande du tzar, termina son tableau représentant la ***Prise de Varsovie***, et l'envoya sur-le-champ à Saint-Pétersbourg. C'était une des plus belles pages de peinture historique et militaire, qu'il eût jamais exécutées. Il avait choisi comme sujet la défense du fort de Wola, emporté d'assaut par les Russes. Ceux-ci étaient vainqueurs et pénétraient dans le fort, aux lueurs de l'incendie : on ne voyait que des morts, des blessés et des combattants. Les Polonais, qui avaient fait une si furieuse résistance sous les ordres du brave Sowinski, refusaient de se rendre et ne voulaient pas survivre à leur patrie expirante. Il y avait des groupes admirables d'héroïsme et de sentiment : ici, un jeune homme luttait encore avec l'énergie du désespoir contre une foule d'assaillants, là un vieillard s'enveloppait, pour mourir, dans les plis du drapeau national, qu'il teignait de son sang.

La caisse qui contenait ce chef-d'œuvre fut à peine ouverte, que l'empereur le fit transporter dans son cabinet



et s'y enferma pour le contempler à loisir, dans un sombre recueillement. La vue de cette toile avait éveillé en lui les plus tristes pensées, les plus douloureux souvenirs. Au bout d'une heure, il ordonna d'enlever le tableau, qui fut relégué dans une galerie du palais de Tzarskoé-Sélo.

Nicolas avait écrit de sa propre main à Horace Vernet une lettre de remercîment, dans laquelle on signala le passage suivant, qui a peut-être subi quelque altération systématique :

« Votre tableau vient d'arriver ici ; je l'ai reçu avec plaisir. J'y ai reconnu votre merveilleux talent; j'y ai retrouvé aussi votre âme généreuse : vous êtes toujours du parti des vaincus. Oui, dans cette superbe composition, vous avez montré les Russes victorieux, mais c'est aux Polonais que vous avez donné le beau rôle, puisque vous les faites mourir en héros et en martyrs. Je regrette que ces martyrs aient été des rebelles. Je ne vous en veux pas et j'espère bien que nous nous reverrons bientôt en Russie, où vous serez toujours mon premier peintre. »



CCXIX

L'empereur et l'impératrice étaient partis pour Moscou dans la journée du 8 mai 1835. Leur départ coïncidait avec celui du grand-duc Michel, qui allait à Berlin, où la grande-duchesse Hélène devait le rejoindre avec ses filles Marie, Élisabeth et Catherine. Le grand-duc héritier restait à Saint-Pétersbourg, avec ses sœurs Marie et Olga, mais ses deux jeunes frères Nicolas et Michel étaient du voyage de Moscou; en outre, l'impératrice avait obtenu d'emmener avec elle le grand-duc Constantin et la grande-duchesse Alexandra, qui n'avaient pas encore vu Moscou et dont la présence devait être une agréable surprise pour la fidèle population de la vieille capitale.

Leur arrivée inattendue avait été pourtant annoncée d'avance, et une foule innombrable remplissait les rues depuis la veille, lorsque les voitures de l'empereur entrèrent dans la ville, le 12 mai, à une heure du matin. Le grand-duc Constantin et la grande-duchesse Alexandra, celle-ci dans les bras de sa mère, celui-là dans les bras de son auguste père, ne se lassaient pas de répondre, par de gracieux saluts, par d'aimables sourires, aux transports et aux acclamations dont ils étaient l'objet.



Leurs Majestés, donnant la main aux deux jeunes enfants, furent reçues au parvis de la cathédrale de l'Assomption, par Mgr Philarète, métropolitain de Moscou, assisté de trois évêques et du haut clergé, avec la croix, les bannières et l'eau bénite. Le métropolitain, après leur avoir adressé une de ces touchantes allocutions dans lesquelles il excellait, leur donna la bénédiction et les introduisit dans le temple. Les prières dites, Leurs Majestés rendirent hommage aux reliques et aux images saintes : on vit alors, à leur suite, le grand-duc Constantin et la grande-duchesse Alexandra s'avancer seuls avec recueillement et s'acquitter de l'acte de dévotion que leurs augustes parents venaient d'accomplir avant eux.

Pendant que l'impératrice rentrait au palais avec ses deux enfants, l'empereur allait assister à la parade du régiment d'infanterie de Souzdal. Dans l'après-midi, les rues étaient encore pleines de monde : on attendait, on voulait revoir l'empereur et l'impératrice, qui parcoururent en calèche plusieurs quartiers et qui trouvèrent partout le même accueil empressé et sympathique. Dans la soirée, ils sortirent ensemble de la ville, par la barrière de Tver, pour aller au-devant de leurs deux plus jeunes fils, les grands-ducs Nicolas et Michel, qui avaient voyagé un peu moins rapidement à cause de leur bas âge et qui arrivèrent enfin, vers les neuf heures du soir, avec leurs précepteurs.

L'empereur ne pouvait prolonger son séjour à Moscou au delà du mois de mai, et l'Exposition, dont l'ouverture ne devait pas avoir lieu avant le 14 ou le 15 juin, était loin d'être prête, quoiqu'on travaillât jour et nuit à la mettre en état de recevoir, par anticipation, la visite de la famille impériale.

Les vingt jours que Leurs Majestés avaient promis de



donner à Moscou leur offraient à peine le témps nécessaire pour inspecter les principaux établissements d'éducation et de bienfaisance, que renfermait cette capitale.

Le lendemain de leur arrivée, l'empereur et l'impératrice ne manquèrent pas de se rendre, avec le grand-duc Constantin et la grande-duchesse Alexandra, à la promenade traditionnelle du bois de Sokolniky, où chaque année, le 13 mai, affluent les habitants de la ville et ceux des environs, tous en costume de fête, et avides de voir autant que d'être vus. Leurs Majestés n'arrivèrent qu'à six heures du soir, en voiture découverte, et furent suivies, pendant trois heures, par les hourras d'une population enivrée de joie, qui, à chaque instant, arrêtait la marche des équipages de la cour, afin de contempler les traits de l'empereur et de sa belle famille.

Un vieillard à barbe blanche, appuyé sur son bâton, poussa un grand cri d'allégresse, en voyant passer lentement la voiture impériale, et fit trois signes de croix avec l'expression de la piété la plus vraie.

— Que fais-tu là? lui cria l'empereur, surpris et mécontent de ce qu'on lui rendait un hommage qui n'était dû qu'à Dieu et aux choses saintes.

— Sire, répondit le vieillard, je remercie le Tout-Puissant de ce qu'il m'a fait la grâce, à l'âge de quatre-vingts ans, de voir encore une fois notre père, ainsi que notre bonne souveraine.

Jamais l'amour des habitants de Moscou, pour leur tzar et son auguste famille, ne s'était montré avec plus d'attendrissement et d'enthousiasme.

—Ces braves gens ont l'air de nous aimer tous les jours davantage! dit l'empereur à l'impératrice, qu'il voyait absorbée dans une de ces rêveries qui devenaient si fréquentes.

— C'est un grand bonheur de se sentir aimé! reprit distraitement l'impératrice, qui sembla se répondre à elle-même; mais je crois que c'est encore un plus grand bonheur de pouvoir aimer. Il n'y a vraiment que le peuple russe qui sache aimer ses souverains.

Le jour suivant, l'étendard impérial fut arboré pour la première fois sur le palais d'Été d'Alexandra, où Leurs Majestés vinrent s'installer avec leurs enfants.

La population de la ville et des environs ne cessait de se porter en foule sur tous les points où elle pouvait espérer de voir passer l'empereur; on ne se décourageait pas d'attendre pendant des heures, des journées entières, même sous une pluie battante; et la nuit, l'affluence ne diminuait pas autour du palais, quoiqu'elle fût plus silencieuse, de peur de troubler le sommeil des augustes hôtes de Moscou.

Suivant son habitude, l'empereur visita d'abord les hôpitaux, tantôt seul, tantôt avec l'impératrice : le 15 mai, l'hôpital de Marie; le 16, l'hospice impérial des Enfants-Trouvés; le 17, l'Hôpital Militaire; le 18, les hôpitaux des Saints-Apôtres Pierre et Paul et de Sainte-Catherine. Les grands-ducs et les grandes-duchesses se firent une fête d'accompagner leur père et leur mère dans ces visites que leur présence rendait encore plus précieuses aux établissements qui en furent honorés. Le 21, ils restèrent plus de trois heures dans la section des Enfants en bas âge du corps des Cadets de Moscou, et ils prirent beaucoup de plaisir à assister aux exercices scolaires et au repas de ces enfants. Ils avaient eu l'heureuse inspiration d'ajouter à ce repas frugal un dessert de gâteaux et de friandises.

Les établissements charitables de Moscou étaient si nombreux, que l'empereur et l'impératrice furent obligés de se partager la tâche des inspections. Ainsi l'impératrice alla



seule avec sa fille Alexandra voir la maison de l'Amour du Travail, où l'on élevait plus de cent jeunes filles pauvres, pendant que l'empereur inspectait les ateliers d'apprentissage industriel dans l'hospice des Enfants-Trouvés.

Le tzar avait, en outre, des revues à passer, des casernes à visiter; il ne suspendait pas, d'ailleurs, les travaux de son cabinet, et il data de Moscou différents ukases, dont plusieurs concernaient l'armée, en prévision des grandes manœuvres qui devaient s'exécuter à Kaliscz dans le cours de l'été. Les occupations multiples de l'empereur ne l'empêchèrent pas de paraître plusieurs fois au théâtre avec l'impératrice et de passer souvent une partie de la nuit dans les bals splendides, qui étaient donnés en son honneur et dont le plus brillant et le plus animé fut celui du prince Galitsyne, gouverneur-général de Moscou.

Mais le but du voyage de Leurs Majestés n'eût pas été atteint, si le retard de l'ouverture de l'Exposition des produits de l'industrie nationale les eût empêchées de prendre au moins une idée de cette Exposition locale qui promettait d'être très-remarquable. La majeure partie des produits qui devaient y figurer fut disposée, à la hâte, dans les salles du Club de la Noblesse, et, le matin du 30 mai, l'empereur et l'impératrice, accompagnés de leurs enfants, purent parcourir ces salles qui n'étaient pas encore toutes garnies. Un petit nombre d'exposants avaient été avertis de la visite matinale de Leurs Majestés, visite sommaire qui permit à l'empereur de constater les progrès de l'industrie moscovite.

Il y retourna deux jours après, accompagné, comme la première fois, de l'impératrice et de ses enfants; et, cette fois, il trouva tous les fabricants réunis dans les salles où ils avaient étalé à l'envi les plus beaux ouvrages de leurs manufactures. L'empereur leur adressa des félicitations et



des encouragements, en leur disant que ce serait un grand honneur pour son règne d'avoir vu l'industrie nationale s'élever au niveau des industries étrangères, qui avaient trop longtemps considéré la Russie comme leur tributaire.

Le 1er juin, le grand-duc Constantin et la grande-duchesse Alexandra, conduits par leurs gouverneur et gouvernante, allèrent faire une troisième et dernière visite à l'Exposition, pour y choisir quelques objets à leur usage, qu'ils achetèrent et payèrent de leur bourse. Puis, dans la journée, les exposants furent admis à déposer aux pieds du souverain l'hommage de leur profonde gratitude, et l'empereur, qui les reçut dans les salons du palais, leur distribua des récompenses, en leur parlant encore de leurs travaux et de leurs succès, avec une parfaite connaissance des procédés de l'industrie et des habitudes du commerce.

Le départ de la famille impériale s'effectua le soir même. Elle était de retour au palais de Tzarskoé-Sélo, le 5 juin.

A peine si l'impératrice put s'accorder quelques jours de repos, après ce voyage qui l'avait beaucoup fatiguée.

— Il faut que l'empereur soit de fer pour résister à cette vie d'agitation continuelle, disait-elle à sa dame d'honneur la baronne d'Adlerberg; quant à moi, je me sens déjà épuisée, et il me semble que je n'étais pas faite pour le rude métier d'impératrice. Je regrette tout bas ma maison d'Anichkoff, où j'ai été si heureuse après mon mariage!

L'empereur et l'impératrice se rendirent à Saint-Pétersbourg, au palais d'Hiver, le 8 juin, pour y recevoir en audience de congé le prince Souzzo, ministre du roi de Grèce, et le général de Schœler, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire du roi de Prusse, rappelés tous deux par leurs gouvernements.



L'empereur exprima en termes affectueux au baron de Schœler le regret qu'il éprouvait de le voir s'éloigner de la cour de Russie, et il lui dit cordialement, en lui serrant la main :

— Au moins nous aurons le plaisir de vous retrouver à Berlin, où l'impératrice me ramène le plus souvent qu'elle peut. A revoir donc, dans deux ou trois mois, mon cher général !

Trois jours après, il lui adressait, en adieu, le rescrit suivant :

« Pendant toute la durée de votre résidence près de Notre cour, en qualité d'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de S. M. le roi de Prusse, Nous avons vu avec une satisfaction particulière vos constants efforts pour le maintien et l'affermissement des relations amicales qui existent entre l'empire de Russie et le royaume de Prusse. Vous vous êtes acquis par là des droits à Notre entière gratitude. En témoignage de la bienveillance que Nous vous portons et de l'estime que Nous faisons de vos talents, Nous vous avons nommé chevalier grand'croix de première classe de l'ordre de Saint-Vladimir, dont Nous vous transmettons ci-joint les insignes, demeurant à toujours votre affectionné.

« Nicolas. »

« Saint-Pétersbourg, le 30 mai (12 juin, nouv. st.) 1835.

L'empereur, qui avait toujours eu au fond du cœur le sentiment instinctif de la reconnaissance, voyait avec satisfaction ce même sentiment se manifester chez son fils aîné. Le césarévitch, qui aurait voulu pouvoir fermer les yeux de son gouverneur, le général Mœrder, mort à Rome



l'année précédente, n'eut pas de cesse qu'il n'obtînt de son père l'autorisation de faire revenir à Saint-Pétersbourg le corps du défunt. En attendant, il lui avait préparé un tombeau, composé d'une pyramide de marbre, sur laquelle un habile artiste avait sculpté en médaillon la tête noble et intelligente de cet excellent homme, qui laissait tant de regrets après lui.

Enfin, le corps arriva, et les obsèques furent célébrées solennellement, le 9 juin, en présence du grand-duc héritier, qui avait voulu rendre les derniers devoirs à son digne instituteur, et qui, accompagné de son cousin le prince d'Oldenbourg, conduisit le deuil avec une pieuse sollicitude. Le pasteur évangélique Volborth prononça sur la tombe du général un discours, dans lequel il retraça les principaux traits de la vie si estimable de cet homme de bien, qui appartenait à la communion protestante.

— Je ne m'étais jamais enquis de sa religion, dit le grand-duc héritier, mais je connaissais ses bonnes œuvres et je n'avais pas besoin d'en savoir davantage pour l'estimer et pour l'aimer.



CCXX

Le département de l'instruction publique prenait tous les jours plus d'importance et plus de développement, grâce à l'habileté du ministre Ouvaroff, grâce surtout à son active sollicitude. La faveur dont il jouissait auprès de son souverain, s'augmentait aussi en raison des créations utiles et intelligentes qu'il proposait à l'empereur et qui étaient toujours bien accueillies par l'opinion générale.

Nicolas expliquait et motivait lui-même ses dispositions favorables à l'égard de son ministre, en disant :

— Ouvaroff semble deviner mes pensées et aller au-devant de mes intentions ; je ne laisse pas tomber une idée qui touche à l'enseignement, sans qu'il la ramasse avec soin, pour me la représenter plus tard, étudiée, approfondie et mise en pratique. Je sème, il cultive, et nous récoltons.

Ouvaroff, il est vrai, avait réalisé un des projets favoris de l'empereur, en recherchant tout ce qui pouvait donner à l'instruction publique un caractère national, et quoique ses ennemis, qui n'étaient que ses envieux, lui reprochassent de répéter à tous propos avec trop de complaisance : « L'empereur et moi, nous avons décidé ceci ou cela ! » il avait assez de tact et d'adresse pour rapporter exclusive-



ment à l'empereur tout ce qui se faisait de bon dans le domaine de son ministère.

Aussi, comme savant et comme passionné pour les travaux d'érudition historique, il avait eu, certainement, l'initiative d'un projet excellent, pour la recherche et la publication des documents inédits relatifs à l'histoire de Russie. Voici pourtant en quels termes il annonçait, dans une séance solennelle de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg (10 janvier 1835), l'adoption, par l'empereur, de ce vaste et beau projet :

« S. M. l'empereur m'a prescrit de m'occuper de l'exécution d'un plan, dont la haute importance sera suffisamment appéciée. Tous les pays de l'Europe ont réuni en collections les sources de leurs histoires nationales ; une collection de ce genre nous a manqué jusqu'à présent. Sa Majesté veut que cette lacune soit remplie par la publication d'un corps complet de matériaux historiques, à commencer par les annales et les chartes les plus anciennes, jusqu'aux temps les plus rapprochés de nous. Un monument semblable, élevé sous les auspices et la direction immédiate de notre auguste maître, sera un dépôt de nos documents les plus précieux et un témoignage irrécusable de l'instruction vraiment nationale sous le règne glorieux de l'empereur. »

On savait qu'Ouvaroff s'était occupé de l'étude de l'histoire; mais on ne fut pas surpris qu'il eût cédé aux inspirations de l'empereur, en invitant les savants russes à se détourner un moment de l'archéologie grecque et romaines pour se diriger vers les sources de l'histoire nationale.

Telle était, en effet, la préoccupation du ministre, que, rencontrant un jeune professeur qui sollicitait la fondation d'une chaire d'économie politique à Saint-Pétersbourg :



— Vous avez tort, lui dit-il, de vous obstiner à faire une demande que je ne saurais appuyer vis-à-vis de l'empereur. L'économie politique n'est pas une science. Vous devriez plutôt vous charger de professer l'histoire?

— Certes, l'histoire est une belle chose, répondit le professeur, mais je n'y entends rien, malheureusement. Quant à l'économie politique, je rappellerai à Votre Excellence que l'académicien Storch a enseigné cette prétendue science au grand-duc Nicolas, qui est devenu notre auguste maître.

Le ministre fut blessé au vif de la réponse fine et mordante qu'il avait provoquée, et il tourna le dos au professeur, en l'invitant à s'adresser au ministre de l'intérieur qui trouverait peut-être l'emploi de son économie politique.

Ce fut là, dit-on, l'origine de la section de statistique, créée par Bloudoff au Conseil du département de l'intérieur et ayant pour objet de composer des descriptions détaillées et exactes de toutes les parties qui ressortissaient de ce ministère, et en même temps d'examiner les plans de villes, les projets de nouvelles divisions des gouvernements et districts; les projets relatifs aux recettes et dépenses urbaines, et les projets de constructions et de travaux dépendant dudit ministère, sous le rapport économique. Le règlement général de cette section, qui n'avait pas d'autre but que de donner une forme pratique et usuelle à l'économie politique, avait été approuvé par l'empereur et confirmé dans un ukase en date du 20 décembre 1834/1er janvier 1835.

Ouvaroff, qui se repentait de n'avoir pas conservé l'économie politique dans les attributions du ministère de l'instruction publique, avait eu l'intention d'y rattacher l'étude de la jurisprudence et de travailler à la création d'une école de droit à Saint-Pétersbourg; mais il apprit par hasard que le prince Pierre d'Oldenbourg avait conçu la même idée

que lui : il se garda bien de lui faire concurrence et il eut l'adresse de devenir le confident du prince qu'il encouragea très-cordialement à donner suite à ses desseins dans l'intérêt de la patrie.

Le prince Pierre d'Oldenbourg, fils de la grande-duchesse Catherine Paulovna, reine de Wurtemberg, était depuis sa naissance colonel du régiment de la garde Préobragensky; il avait fait son éducation dans les universités d'Allemagne et il avait si bien profité de ses études scolaires, qu'à son retour en Russie, où il devait commencer sa carrière militaire, à l'âge de dix-huit ans, il n'eut pas d'autre ambition que d'obtenir de l'empereur, son oncle, la permission de se consacrer au service civil.

L'empereur Nicolas lui portait beaucoup d'intérêt, en souvenir de sa mère, et il appréciait le caractère sérieux, l'intelligence supérieure et l'esprit cultivé de ce jeune prince, qui était peut-être plus Allemand que Russe.

Pierre d'Oldenbourg, malgré sa répugnance instinctive pour la vie de soldat, se soumit néanmoins à la nécessité d'apprendre d'abord le métier des armes, et il s'y distingua, sans abandonner toutefois les travaux littéraires et scientifiques qui avaient fait le charme de sa jeunesse. Il fut nommé général-major en 1832, et il arriva, en 1834, au grade de lieutenant-général dans l'armée russe.

C'est alors que, d'après le conseil du comte Michel Spéransky, le plus illustre jurisconsulte de la Russie, il écrivit à l'empereur la lettre suivante :

« Appelé par Votre Majesté Impériale à l'honneur d'entrer dans le Sénat, je reçus cet honneur comme une précieuse marque de Votre paternelle bienveillance. Les fonctions qui me furent attribuées en qualité de membre du



Sénat me permirent de m'initier à tous les détails de l'administration de la justice. J'ai donc pu constater que les hommes spéciaux et capables manquaient dans les tribunaux : ce qui est un obstacle à ce que cette branche importante de l'administration atteigne le degré de perfection, auquel Votre Majesté veut élever toutes les branches de l'organisation civile. Il faut le reconnaître, l'instruction publique ne seconde pas à cet égard les vues de Votre Majesté. Les jeunes gens qui viennent de terminer leur éducation aux frais de leurs familles, cherchent à obtenir, dans les divers départements ministériels, les places les plus lucratives et les plus honorables. Quelques-uns, après avoir passé plusieurs années dans les ministères, acceptent des emplois subalternes dans les cours de justice; mais ils ne sont pas formés à l'exercice de la procédure, et ils n'ont pas acquis par là l'expérience nécessaire aux charges éminentes qu'ils doivent remplir un jour. Or, il n'y a pas de bonne administration, si les employés qui en font partie ne sont pas classés et rétribués selon leur capacité et leur mérite.

« J'ai reconnu, en conséquence, l'utilité de la création d'une École de droit à Saint-Pétersbourg. Plusieurs des serviteurs les plus éclairés et les plus considérables de Votre Majesté avaient eu, comme moi et avant moi, la même conviction et la même pensée ; mais une pareille fondation exigeait de grandes dépenses, et c'est là sans doute ce qui a empêché la mise à exécution d'un projet si utile et si patriotique. Je veux donner suite à ce projet, si Votre Majesté daigne l'approuver et le couvrir de sa protection. Tout ce que je possède au monde, ma fortune comme ma vie, appartient à Votre Majesté; je serai trop heureux de consacrer l'une et l'autre à une entreprise que je crois excellente et nécessaire.



« Je supplie Votre Majesté de me permettre de disposer d'une somme suffisante pour la construction des bâtiments de cette École de droit et pour les frais de premier établissement. »

L'empereur fut très-satisfait de cette lettre qu'il communiqua au ministre de l'instruction publique; celui-ci rendit hommage aux intentions patriotiques du prince Pierre et supplia l'empereur de donner à ce jeune prince l'autorisation de formuler ses idées et de préparer un plan pour la fondation de l'École de droit de Saint-Pétersbourg, car il était sûr d'avance, dit-il, que le prince d'Oldenbourg ne proposerait rien sans avoir consulté le savant jurisconsulte Spéransky et surtout son habile collaborateur, le baron Modeste de Korff.

Le prince d'Oldenbourg fut donc invité à mettre sous les yeux de l'empereur le règlement qu'il avait déjà préparé pour la nouvelle Ecole de droit. Nicolas prit connaissance de ce règlement et le renvoya directement à Spéransky, avec cette note autographe : « Les nobles sentiments du prince sont dignes d'une attention particulière. Je vous prie de lire son Mémoire et de vous aboucher avec lui pour discuter ensemble les différents points de son projet, de manière à le compléter et à le perfectionner. Vous me le soumettrez ensuite avec vos observations. »

Voilà comment le plan primitif, modifié par Michel Spéransky, reçut l'approbation du Conseil d'État et fut ensuite adressé au Sénat-dirigeant par un ukase impérial du 29 mai/10 juin 1835, ainsi conçu :

« Le prince Pierre d'Oldenbourg Nous a présenté son projet pour la fondation, au ministère de la justice, d'une École de jurisprudence, dans le but de préparer des jeunes



gens nobles au service pour la partie judiciaire, en offrant en même temps de faire personnellement les frais de l'acquisition d'un édifice pour cette École, ainsi que ceux de premier établissement.

« Appréciant, avec une véritable satisfaction, comme elles le méritent, les intentions qui ont motivé le projet du prince et que Nous considérons comme un témoignage de son zèle exemplaire pour le bien public et des sentiments héréditaires d'un profond amour de la patrie, dont il est animé, Nous avons chargé le Conseil de l'Empire d'examiner le projet de règlement, rédigé par lui pour l'établissement en question.

« Ayant sanctionné le projet de règlement pour l'Ecole de jurisprudence, qui nous a été présenté par le Conseil de l'Empire, ainsi que l'état des dépenses annuelles de cet établissement, provisoirement arrêté pour les trois premières années, Nous les transmettons ci-joints au Sénat-dirigeant, pour leur mise à exécution. Nous ordonnons en même temps de laisser au prince, conformément à son désir, le soin de faire toutes les dispositions préalables pour le premier établissement de l'École et son emplacement. »

Le règlement qui accompagnait cet ukase se composait de cent trente-cinq articles. Le but de la création de l'École impériale de jurisprudence était de préparer des jeunes gens nobles, au service de l'État pour la partie judiciaire. Ces jeunes gens, appartenant exclusivement à la noblesse héréditaire russe, seraient admis dans l'École, après un examen préliminaire, depuis l'âge de douze ans jusqu'à dix-sept, les uns aux frais de leurs familles, les autres aux frais de la couronne.

Le cours des études, divisé en cours élémentaire et en



cours définitif, devait comprendre la religion et l'histoire ecclésiastique, l'histoire générale, l'histoire de Russie, les mathématiques, l'histoire naturelle, la physique, les langues russe, slavonne, latine, allemande et française, la logique, la psychologie, l'ensemble complet de la jurisprudence, le droit russe et le droit romain, la procédure, la calligraphie, le dessin, le chant, la danse et la gymnastique. C'était donc un cours complet d'éducation supérieure, dans lequel la jurisprudence n'occupait pas même le plus de place.

L'établissement devait être placé sous la direction suprême d'un curateur ayant sous ses ordres le directeur de l'École, l'inspecteur des études et les membres du conseil administratif. Les élèves, admis dans l'École au nombre de 150, étaient tenus, à la fin de leurs études, de rester pendant six années sous la dépendance du ministre de la justice, qui les emploierait selon leur capacité et les placerait dans les chancelleries de son ministère.

Un second ukase de l'empereur, portant la même date que le précédent, nomma le prince Pierre d'Oldenbourg curateur de l'École de jurisprudence, en déclarant que la pensée d'une si belle et si utile institution lui avait été inspirée par l'amour de la patrie, cet héritage sacré qu'il tenait de son auguste mère.

Le prince avait pourvu de ses deniers aux premières dépenses de l'établissement, en affectant un million de roubles à l'acquisition et à l'appropriation d'une vaste maison située à la Fontanka, en face du jardin d'Été. L'empereur se chargea de tous les autres frais, qui s'élevèrent à une somme considérable. Toutes les dispositions furent prises pour que l'ouverture de l'École pût avoir lieu avant l'expiration de l'année.



Le ministre Ouvaroff avait donc laissé au prince d'Oldenbourg tout l'honneur de sa fondation; mais il se dédommagea de n'y avoir pas eu part, en proposant à l'empereur plusieurs autres créations qui furent presque simultanément approuvées par ukases et recommandées au Sénat-dirigeant.

Ce fut d'abord un nouveau règlement concernant les écoles dans les provinces méridionales du Caucase. L'objet de ce règlement était d'accélérer dans ces provinces la marche de la civilisation, suivant les termes de l'ukase impérial du 12/24 mai 1835, et de donner une plus grande extension à l'instruction publique locale. En conséquence, des écoles de district devaient être ouvertes à Tiflis, Gori, Telaw, Signakh, Elizabethpol, Douschet, Koutaïs, et dans vingt autres villes du pays, et il était décidé que ces établissements jouiraient des mêmes droits et prérogatives que ceux des autres gouvernements de la Russie. Les élèves nobles qui auraient fait leurs études dans les écoles des provinces caucasiennes pourraient être admis annuellement, aux frais de la couronne, dans les corps de Cadets; les autres, qu'un privilége de naissance ne destinait pas au service militaire, seraient employés au service de l'instruction publique, durant six années, dans ces mêmes écoles.

Une fondation non moins utile, dont l'idée première appartenait aussi au ministre Ouvaroff et qu'il n'essaya pas de retenir dans les attributions de son ministère, c'était l'École de Kiakhta, créée pour l'étude de la langue chinoise, dans le but de faciliter les relations commerciales qui existaient entre la Russie et la Chine.

Cette École de linguistique, qui devait dépendre du département du commerce extérieur et qui fut placée, en conséquence, sous la direction spéciale de la douane de Kiakhta,

s'ouvrit le 28 mai 1835, et rassembla immédiatement un assez grand nombre d'élèves qui promettaient de fournir des interprètes et des intermédiaires intelligents au commerce russe en Chine.

L'empereur avait ordonné que les dépenses de l'établissement fussent supportées par l'État; mais les marchands de Kiakhta, convaincus des immenses services que cette école allait bientôt leur rendre, affectèrent une somme annuelle de 1,500 roubles à son entretien, et l'un d'entre eux, nommé Igounoff, fit construire à ses frais la maison d'école.

Ouvaroff avait trouvé chez l'empereur tant de confiance dans ses projets de réformes relatives à l'instruction publique, qu'il se crut autorisé à réorganiser de fond en comble tous les services de son ministère et à reconstituer l'enseignement sur des bases entièrement nouvelles. L'empereur accepta les idées et les propositions de son ministre; il adressa donc, au Sénat-dirigeant, cet ukase, en date du 25 juin/7 juillet 1835, qui n'était que le préambule d'un autre ukase plus important :

« Observant avec une attention constante la marche de l'instruction publique, et voyant avec une véritable satisfaction la tendance de toutes les classes vers une civilisation basée sur des principes salutaires, Nous avons jugé convenable de coopérer à cet élan de nos fidèles sujets, par toutes les mesures qui relèvent de Nous.

« Dans ce but et afin de donner plus de stabilité à l'organisation des établissements publics, Nous nous sommes convaincu de la nécessité d'exempter nos Universités, de la direction des gymnases et des écoles des arrondissements universitaires, laquelle s'accorde si mal avec l'accroissement de l'activité dans les établissements supérieurs d'enseigne-



ment, et de créer, pour cet effet, un nouvel ordre de surveillance et de gestion, plus conforme aux avantages réels de l'instruction publique de l'Empire.

« En conséquence, nous avons sanctionné le projet de règlement concernant les arrondissements universitaires, ainsi que l'état des dépenses annuelles de ces établissements, qui nous ont été présentés par le ministre de l'instruction publique, et Nous ordonnons de les mettre à exécution, après que ce ministre se sera concerté avec le ministre des finances.

« Le Sénat-dirigeant prendra les mesures convenables à cet effet. »

Cet ukase fut accompagné d'un règlement en trente-cinq articles, ayant pour objet de grouper en arrondissement universitaire, sous la direction particulière d'un curateur, les lycées, gymnases et écoles d'un certain nombre de gouvernements, et d'établir l'administration fixe de ces arrondissements universitaires, qui, dans la pensée du ministre, avaient une sorte d'analogie avec les circonscriptions académiques de l'Université de France.

L'ukase du 7 août, adressé au Sénat-dirigeant, établit des rapports encore plus intimes entre l'organisation universitaire de France et celle de la Russie; cet ukase, qui s'annonçait comme le complément nécessaire de l'ukase du 7 juillet, avait pour objet « d'achever l'organisation des établissements supérieurs d'instruction publique et de les élever au rang qui leur convient. »

Un règlement en cent soixante-neuf articles, annexé à l'ukase, exposait le nouveau régime administratif des Universités impériales, qui seraient composées désormais des trois Facultés de philosophie, de jurisprudence et de méde-



cine, sous l'autorité d'un recteur. Chaque Université se trouverait placée sous la direction du curateur et sous l'administration d'un conseil présidé par le recteur.

Ce règlement, très-compliqué, fixait d'une manière toute paternelle la position de chacun des membres du corps universitaire et offrait des avantages exceptionnels aux jeunes gens qui voudraient se consacrer au service de l'instruction publique. Ainsi le traitement d'un professeur ordinaire des Universités de Saint-Pétersbourg et de Moscou était porté à 5,000 roubles (18,000 fr. environ), avec une indemnité de 500 roubles pour frais de logement.

Ces appointements étaient six fois plus élevés que ceux d'un professeur des Universités d'Allemagne et de France. Les résultats de l'instruction publique dans ces deux pays n'en avaient pas moins de supériorité, il est vrai, et le ministre Ouvaroff ne pouvait pas faire, en organisant les Universités impériales russes, que l'enseignement des trois Facultés fût aussi prospère et aussi brillant à Kasan et à Kharkoff qu'à Paris et à Leipzig.

Il fut donc très-sensible aux critiques amères et injustes que ses règlements universitaires lui avaient suscitées dans les journaux étrangers. Il s'indigna surtout de l'exagération et de la mauvaise foi qui, en comparant au chiffre total de la population, le nombre des individus admis dans les écoles de la Russie, n'avaient pas craint d'avancer que la proportion entre les deux chiffres était comme 1 à 700!

Il répondit lui-même à cette assertion ridicule, et il démontra que les écoles, placées sous la dépendance de son ministère, ne formaient qu'une très-petite partie des établissements d'instruction publique entretenus par le gouvernement russe. Il n'eut pas de peine à démontrer que le nombre des jeunes élèves des deux sexes, admis dans les



instituts publics de la Russie, s'élevait à 266,200 et non à 70,000, comme on le disait par erreur ou par mauvaise foi.

Il prit de là occasion de faire valoir les progrès que l'instruction publique avait réalisés en Russie depuis qu'il était ministre; il put constater, par exemple, que si le ministère de l'instruction publique n'avait sous sa dépendance, en 1832, que huit cent quatre-vingt-six écoles paroissiales et pensionnats, ce nombre s'était accru de plus de deux cents nouveaux établissements dans le cours de l'année suivante. « Toutes ces nouvelles érections, disait-il en terminant, n'ont pas fait négliger au gouvernement les établissements d'éducation qui existaient déjà. Au contraire, la plupart des universités et gymnases ont reçu une meilleure organisation, le système des études a été partout étendu, les méthodes ont été perfectionnées, le sort des précepteurs amélioré et celui des étudiants assuré d'une manière plus solide. »

Ouvaroff avait conscience du bien qu'il avait fait et de celui qu'il voulait faire encore dans la sphère de ses attributions ministérielles.

C'était à son action personnelle, par exemple, c'était à son influence et à son crédit qu'on pouvait rapporter la prospérité croissante de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg, qui occupait un si haut rang parmi les corps savants de l'Europe ; il était président de cette Académie, composée d'esprits éminents et d'hommes distingués, au nombre desquels on en comptait plusieurs qui devaient à leurs travaux, surtout dans les sciences exactes, une renommée universelle.

Les musées et les bibliothèques, qui dépendaient de l'Académie, avaient pris des accroissements considérables de-



puis quelques années, et les observatoires, où la munificence impériale n'épargnait aucune amélioration matérielle, n'étaient jamais arrêtés dans leurs belles et nombreuses découvertes, par l'insuffisance des locaux et des instruments, comme cela n'arrivait que trop à l'Observatoire de Paris.

La première pierre de l'Observatoire général fut posée, le 3 juillet, sur la montagne de Poulkhova, en présence de tous les membres de l'Académie des sciences, sous la présidence d'Ouvaroff, qui remplaçait l'empereur, empêché par les préparatifs de son prochain départ pour le camp de Kaliscz. La solennité fut très-imposante, et le ministre prononça un discours où il annonçait, au nom de l'empereur, que l'Académie pouvait puiser à pleines mains, pour la continuation de ses excellents travaux, dans le trésor impérial : « Sa Majesté, dit-il, veut que la Russie soit grande par les sciences, les lettres et les arts ; sa volonté sera remplie. »

L'inscription suivante, en russe, avait été gravée sur une planche de cuivre, pour être déposée sous la pierre monumentale, avec une médaille en platine frappée à cette occasion : « *Par ordre de S. M. l'empereur Nicolas Paulovitch, signifié le 28 octobre 1833, à M. le ministre de l'instruction publique, président de l'Académie des sciences, conseiller privé, d'Ouvaroff, a été fondé, le 21 juin 1835, l'Observatoire général de l'Académie des sciences, dont la construction est dirigée par une commission spéciale composée des académiciens Vischnewsky, Struwe, Fuss et Parot, sous la présidence de l'amiral Greig, membre honoraire de l'Académie, d'après les soins et sous l'inspection du professeur d'architecture Alexandre Bruloff.* »

Ouvaroff, dont l'impatiente activité ne trouvait pas à se dépenser dans le domaine restreint de l'instruction publique, empiétait trop souvent sur les attributions de ses col-



lègues, en suggérant à l'empereur des projets qui ne relevaient pas directement de son ministère, et qu'il se donnait le droit d'élaborer secrètement avec Sa Majesté, sans les soumettre au conseil des ministres.

Tel fut le nouveau règlement relatif aux Hébreux, qu'un ukase, en date du 13/25 avril 1835, avait transmis au Sénat-dirigeant, pour le faire exécuter. L'origine de ce règlement avait été une pensée libérale et généreuse de la part du ministre, qui, en dépit des préjugés existants et malgré des lois contraires consacrées par un long usage, insistait pour que les enfants des Hébreux fussent admis dans les écoles paroissiales et de district, ainsi que dans les écoles et pensions particulières, et même, plus tard, après avoir terminé leurs études élémentaires, dans les universités, académies et autres établissements d'éducation supérieure.

Si cette proposition avait passé devant le conseil des ministres, elle eût été certainement repoussée avec énergie ; mais Ouvaroff, pour la faire agréer par l'empereur, avait eu soin de l'appuyer sur des raisons de justice, d'humanité et de haute convenance : il alla plus loin, il insista pour que les jeunes israélites, qui se seraient distingués par leurs progrès dans les arts et les sciences, obtinssent, sur la proposition du ministre de l'instruction publique et avec l'autorisation de Sa Majesté, le droit d'entrer dans le service civil et de se vouer à l'enseignement; il voulait même que ceux qui auraient acquis la grade de docteur ou de médecin-chirurgien, pussent être revêtus des priviléges de la bourgeoisie notable héréditaire.

C'était là une dérogation complète à tous les anciens règlements concernant les juifs, qui n'avaient en Russie que des droits de tolérance et d'exception. L'empereur se montra pourtant très-favorable aux idées généreuses de son



ministre, et il partit de ce principe d'égalité qu'il avait à cœur d'établir entre tous ses sujets, quelle que fût leur religion, pour régulariser, par un code spécial, la position des juifs dans ses États.

Voici en quels termes l'ukase du 13/25 avril annonçait la promulgation de ce nouveau Code, qui était l'œuvre d'un comité présidé par l'empereur et dirigé par Ouvaroff.

« Dans l'intérêt du bien-être des Hébreux en Russie, il avait été promulgué, en 1803, un règlement spécial concernant leur organisation civile. Mais, à l'époque où il fut mis à exécution, des difficultés locales s'élevèrent, qui, dès l'origine, firent sentir la nécessité d'y apporter quelques modifications. Ces difficultés, ainsi que les circonstances et les besoins ultérieurs, donnèrent, par la suite, naissance à une multitude de dispositions isolées sur l'état des Hébreux en Russie.

« La diversité des principes sur lesquels ces dispositions étaient basées, et les embarras qui en résultaient dans leur exécution, ont fait reconnaître la nécessité d'instituer un comité, pour examiner tous les règlements existant sur les Hébreux et les coordonner avec les indications suggérées par l'expérience, afin de rédiger un règlement général, embrassant leurs droits et leurs obligations, tant en ce qui concerne leurs personnes que leurs propriétés, en y admettant les exceptions aux lois générales, que rendent indispensables la religion des Hébreux, leur genre de vie et les localités qu'ils habitent. Ce règlement devait avoir pour but principal d'organiser la situation des Hébreux, d'après des principes tels, qu'en leur ouvrant librement une carrière qui leur permît d'acquérir de l'aisance par leurs travaux agricoles et industriels, et de perfectionner graduellement



l'instruction de leur jeunesse, toute occasion de se livrer à l'oisiveté ou de s'adonner à des pratiques illégales leur fut enlevée. »

Ce règlement, auquel cet ukase donnait force de loi, allait constituer à l'avenir les droits civils des Hébreux nés en Russie ou naturalisés Russes. Tout individu appartenant à la famille hébraïque devait, en vertu des lois en vigueur, être inscrit dans une des classes ou des corporations qui composaient la société russe, sous peine d'être considéré et puni comme vagabond.

Une réforme importante était introduite dans les mœurs juives, nonobstant la loi religieuse qui autorisait les mariages dès l'âge de douze ans: aucun mariage ne pourrait être célébré désormais entre deux fiancés israélites, si le fiancé n'avait pas atteint sa dix-huitième année et la fiancée sa seizième.

Les Hébreux qui se consacreraient à l'agriculture seraient exempts de la capitation pour vingt-cinq ans, et ne payeraient pas les redevances territoriales pendant dix ans. De plus, les Hébreux, en formant de grandes colonies agricoles ou industrielles, se trouveraient exemptés du recrutement pour cinquante ans.

Tout Hébreu qui, après avoir fait l'acquisition d'une terre, y établirait cinquante personnes mâles de sa confession, jouirait personnellement des droits et priviléges de bourgeois notable; si le nombre des personnes réunies par le propriétaire juif s'élevait à cent, ce propriétaire pourrait, au bout de trois ans, solliciter les droits et priviléges de la bourgeoisie notable héréditaire.

Quant aux marchands, bourgeois et artisans israélites, fixés dans les localités qui leur étaient assignées comme



domiciles autorisés, ils y jouiraient des mêmes droits et des mêmes prérogatives que les sujets russes appartenant à des conditions analogues.

Nonobstant ces dispositions bienveillantes, les Hébreux n'étaient admis à résider que dans certains gouvernements et dans certaines villes; ils pouvaient se fixer à volonté dans les gouvernements de Grodno, de Wilna, de Podolie, de Minsk, de Catherinoslaw, dans les provinces de Bessarabie et de Bélostock, et même dans les gouvernements de Kiew et de Kerson; mais l'entrée des villes de Kiew, de Nicolaïew et de Sébastopol leur était fermée; ils n'avaient pas la liberté de s'établir dans les villages de la couronne, ni dans les colonies militaires, ni chez les Cosaques. Le séjour en Courlande, ainsi qu'à Riga, n'était permis qu'à ceux qui y avaient été immatriculés lors du dernier recensement. Les autres gouvernements de l'intérieur, non désignés ci-dessus, leur étaient interdits absolument, sous peine d'amende et de prison.

Du reste, les avantages exceptionnels que le ministre de l'instruction publique avait demandés pour les jeunes Hébreux qui se distingueraient dans les écoles et les gymnases et qui justifieraient de leurs titres académiques; ces avantages furent amplement concédés, comme récompense, à tous ceux qui auraient obtenu les degrés d'étudiant effectif, de candidat, de licencié, d'artiste de l'Académie des beaux-arts, de médecin, de chirurgien et de pharmacien. Ceux qui seraient jugés dignes d'entrer dans le service civil ou de se consacrer à l'instruction publique, auraient le droit de résider dans les gouvernements de l'intérieur et dans les capitales de la Russie, comme tous les autres sujets russes.

Le règlement constitutif de la population israélite ne fut



pas mieux accueilli par les Russes que par les Hébreux, qui étaient peu jaloux de se fondre dans la nation au milieu de laquelle ils vivaient depuis des siècles, sans avoir rien de commun avec elle que des rapports mercantiles. On reprocha vivement à l'empereur d'avoir été trop indulgent pour une race parasite, qui n'avait pas et ne devait pas avoir d'existence légale dans la sainte Russie où le nom de juif n'inspirait qu'horreur et mépris; mais Nicolas, néanmoins, se félicita d'avoir attaché au sol et à la patrie une population flottante et vagabonde, qui comptait plusieurs millions d'individus et qui dorénavant servirait l'État, au lieu de lui nuire, en formant des groupes agricoles et en s'adonnant à l'industrie et au commerce sous la protection de la loi.

Ouvaroff, qu'on accusait de s'être fait le promoteur du nouveau règlement, ne fut pas épargné par les mauvaises langues, qui lui décernèrent le titre de « ministre de l'instruction publique des juifs. » Il n'en fit que rire et il déclara hautement, d'un air et d'un ton superbe, que *l'empereur et lui*, ils avaient pensé que, sans distinction de race, de secte et de religion, la loi ne voulait voir que des Russes dans l'Empire.

L'empereur Nicolas, tout en accordant des droits et des priviléges aux Hébreux, sans porter atteinte à leurs institutions religieuses, ne se montrait pas moins zélé ni moins paternel pour la communion orthodoxe, dont il était le chef. Il avait fait construire, à grands frais, depuis 1830, un somptueux édifice à l'extrémité orientale de Vassili-Ostrow, pour y établir le Saint-Synode et l'administration générale des affaires ecclésiastiques. Ces vastes constructions furent achevées au commencement de 1835, et le 6 juin, jour de la Pentecôte russe, la chapelle de ce palais



fut inaugurée avec pompe, en présence des membres du Saint-Synode et d'une nombreuse et brillante assemblée.

Nicolas, quoique revenu alors de Moscou avec sa famille, n'avait pu assister à cette cérémonie qu'on avait dû célébrer à l'occasion de la Pentecôte, mais il voulut visiter la nouvelle installation du Saint-Synode : le 16 jnin, accompagné du grand-duc héritier, après avoir entendu la messe dans la chapelle inaugurée peu de jours auparavant, il se rendit dans la salle des séances, avec les membres du Saint-Synode qui lui servaient de cortége; il prit place, comme président de l'assemblée, ayant à ses côtés le césarévitch. Il remercia d'abord les assistants des soins assidus et intelligents qu'ils donnaient à l'administration des affaires du clergé, et, se tournant vers son fils, il le pria d'assister quelquefois aux séances du Saint-Synode pour se mettre au courant des graves questions qui s'y traitaient avec tant de science et d'autorité.

L'empereur ne se retira pas sans laisser un témoignage de sa sollicitude pour les intérêts de l'Église orthodoxe, et il présenta au Saint-Synode deux ukases, l'un concernant l'augmentation des vicariats dans les évêchés, pour faciliter l'inspection sur le clergé et sur les communautés religieuses; l'autre accordant des terres aux monastères qui tombaient en ruine, faute de revenus suffisants, avec la permission de prendre, dans les forêts de la couronne, le bois nécessaire aux travaux de reconstruction.

La fête de la Pentecôte avait vu inaugurer un autre édifice religieux plus important que la chapelle du Saint-Synode : l'inauguration de la magnifique église de la Trinité, nouvellement construite vis-à-vis des casernes du régiment des gardes Ismaïlowsky, eut lieu ce jour-là, avec la plus grande solennité, mais l'empereur n'y assista pas; il vint seule-



ment la visiter, le soir même, dans toutes ses parties, sous la conduite du conseiller d'État et chambellan Seniavine, qu n'avait pas cessé, depuis neuf ans, de diriger les travaux exécutés sous la surveillance de l'architecte en chef Stassoff.

Le tzar était accompagné de l'impératrice et du grand-duc héritier, qui admirèrent avec lui les belles et grandioses proportions de l'édifice, qui s'élevait à deux cent soixante-six pieds au-dessus du sol, et qui, avec ses cinq coupoles peintes en bleu d'azur et parsemées d'étoiles d'or, dominait tous les monuments de Saint-Pétersbourg, à l'exception de la flèche de la cathédrale des Saints-Apôtres Pierre-et-Paul. L'intérieur, qui pouvait contenir plus de six mille personnes, répondait, par la grandeur, l'élégance et la simplicité de sa décoration, à la magnificence et à la majesté de l'architecture.

Satisfait d'une si belle œuvre, qui devait être un des principaux ornements de la capitale, l'empereur récompensa, par des croix, des dons en argent et des médailles d'honneur, les artistes et les ouvriers, qui avaient coopéré aux travaux de construction. Parmi ces ouvriers, on remarquait deux paysans, Tarassoff et Farafontoff, qui avaient eu l'entreprise des charpentes, et qui, sans connaître les règles de l'art, sans avoir étudié les sciences exactes, avaient résolu, par la seule intuition de leur génie naturel, les problèmes les plus compliqués et les plus difficiles de la géométrie, de la statique et de la mécanique.

L'empereur et l'impératrice, avant de partir pour les fêtes militaires de Kaliscz, assistèrent encore à un de ces spectacles intéressants que le Conseil de l'Amirauté offrait, de temps en temps, aux habitants de Saint-Pétersbourg. Le 8 août, la frégate *l'Aurore*, de quarante-quatre canons, construite par J. Amossoff, lieutenant-colonel du corps du génie de



la marine, avait été lancée du chantier d'Okta, et l'opération avait pleinement réussi. Le lendemain même, à trois heures de l'après-midi, on lançait, du chantier de la nouvelle Amirauté, avec le même succès, le vaisseau de ligne *Lefort*, de quatre-vingt-quatre canons, construit par le lieutenant du corps du génie de la marine J. Kolodkine. Le tzar et tous les membres de la famille impériale étaient présents à cette belle expérience, qui fit le plus grand honneur aux ingénieurs de la marine russe et qui fut saluée par les acclamations d'une foule de spectateurs.

Non-seulement ce vaisseau et cette frégate, construits l'un et l'autre de bois de mélèze sous des cales couvertes, avaient subi une épreuve toute nouvelle, qui consistait dans l'emploi de l'huile de chanvre pour s'assurer qu'il n'existait aucune voie d'eau au-dessous de la ligne de flottaison; mais encore les ingénieurs avaient obtenu, dans cette circonstance, un résultat des plus satisfaisants, en faisant glisser le bâtiment sur un plan incliné, qui se prolongeait en contre-bas dans le fleuve, de manière que la coque du navire était déjà soulevée par l'eau, avant d'avoir quitté le plan incliné où elle descendait sans secousse. C'était un double progrès que l'art des constructions navales allait devoir à la Russie.

CCXXI

Les cabinets européens n'ignoraient pas que l'empereur de Russie, le roi de Prusse et l'empereur d'Autriche devaient se réunir, vers la fin de l'été, dans une ville ou dans plusieurs villes de leurs États respectifs, pour se consulter et s'entendre sur la situation de la politique générale; on savait que de grandes manœuvres militaires serviraient de prétexte et de lien à cette réunion, dans laquelle on voulait voir les préludes d'une nouvelle Sainte-Alliance.

C'était là du moins un indice certain de l'entente cordiale qui existait entre les trois monarques, et que la mort de l'empereur François n'avait pas interrompue ni affaiblie. Or, cette entente cordiale des représentants de la royauté légitime et de la monarchie absolue ne pouvait être qu'une menace contre la démagogie qui ébranlait sans cesse les trônes en France, en Italie et en Espagne. La révolution était, pour ainsi dire, en permanence dans ces trois pays, où les sociétés secrètes entretenaient un foyer latent de conspirations, d'émeutes et de guerres civiles.

On apprit, seulement dans les premiers jours du mois de juillet 1835, que l'empereur Nicolas invitait ses alliés le roi Guillaume et l'empereur Ferdinand, à venir sur le terri-

toire de la Pologne assister aux mouvements de troupes, aux exercices et aux revues, qui auraient lieu, en août, dans les environs de la ville de Kaliscz.

D'autres invitations avaient été adressées à des princes et à des personnages de haute distinction. Dès le 14 juin, le prince et la princesse Frédéric des Pays-Bas étaient arrivés à Saint-Pétersbourg et résidaient au palais d'Yélaguine, pour se tenir prêts à partir avec la famille impériale; le grand-duc de Nassau, qui devait être aussi du voyage, se trouvait à Peterhoff depuis le 5 juillet.

L'empereur avertissait lui-même les personnes auxquelles il voulait faire honneur, de se rendre à Kaliscz vers le milieu d'août.

— Ce sera très-intéressant, disait-il avec satisfaction : Paskewitch me promet des merveilles, et nous aurons là l'élite de notre armée.

C'est en ces termes qu'il annonça les fêtes militaires de Kaliscz, dans une audience particulière où lui furent présentés le comte de Bismark, lieutenant-général au service du roi de Wurtemberg, et le comte de Bismark, lieutenant aux gardes du roi de Prusse.

— Je remercie Votre Majesté, répondit le lieutenant-général, de me donner les moyens de compléter mon ouvrage sur les forces militaires de la Russie, que j'aurai l'honneur d'offrir bientôt à Votre Majesté.

Le programme des fêtes de Kaliscz n'était pas encore connu, quoique l'empereur l'eût réglé de concert avec le maréchal Paskewitch ; mais il y avait déjà, parmi les jeunes membres de la famille impériale, une vive impatience d'y assister, d'autant plus que l'empereur et l'impératrice ne désignaient pas encore ceux de leurs enfants qui auraient le bonheur de les accompagner.

Ce voyage désiré avait été l'objet de longs débats entre frères et sœurs, lorsque l'empereur fit tomber son choix sur la grande-duchesse Olga, et que l'impératrice porta le sien sur le grand-duc Constantin. On ne saurait imaginer la joie de l'un et de l'autre, joie qui fut un peu troublée par la tristesse des autres enfants, qu'on allait tenir aux arrêts, suivant leur expression, à Tzarskoé-Sélo ou à Peterhoff; quant au césarévitch, qui était dès lors l'adjoint et le suppléant de son auguste père, il se voyait condamné, par son rôle de grand-duc héritier, à ne pas s'éloigner de Saint-Pétersbourg.

Nicolas avait ordonné que trois bataillons mixtes, composés d'infanterie de la garde et du corps des grenadiers, iraient, avec le régiment de grenadiers du roi de Prusse, prendre part à la grande revue des troupes de l'armée active, qu'on rassemblait à Kaliscz.

Ces trois bataillons mixtes, formant un effectif de plus de six mille hommes, s'embarquèrent le 26 juillet, en présence de l'empereur, à Oranienbaum, où avait mouillé l'escadre qui devait les transporter à Dantzig, d'où ils se rendraient par terre à leur destination, en traversant les provinces de la Prusse occidentale. Le régiment de grenadiers du roi de Prusse avait été mis exprès à bord d'un vaisseau, sur lequel était arboré le drapeau prussien et dont le nom russe signifiait : *Ne me touche pas*. L'escadre, commandée par le vice-amiral Ricord, leva l'ancre à onze heures du soir, et la navigation, qui dura neuf jours, fut des plus heureuses, malgré les vents impétueux soufflant par bourrasques.

La cour et les personnes invitées partirent successivement par la voie de terre ou par la voie de mer; les chevaux de poste ne pouvaient suffire à cette foule énorme de



voyageurs qui s'étaient mis en route avant l'empereur pour ne pas éprouver de retard à chaque relais.

On ignorait pourtant le jour fixé pour le départ de la famille impériale. On comprit que ce départ était imminent, lorsque les deux aides de camp généraux qui suivaient partout l'empereur dans ses voyages, le prince Wolkonsky et le général d'Adlerberg, partirent en poste pour Dantzig, où ils allaient attendre l'arrivée de Sa Majesté qui avait voulu s'y rendre par mer.

Ce fut le jeudi 13 août, entre midi et une heure, que Leurs Majestés Impériales s'embarquèrent, à Peterhoff, sur le bateau à vapeur *l'Hercule*, avec le grand-duc Constantin et la grande-duchesse Olga; le prince et la princesse Frédéric des Pays-Bas et le duc régnant de Nassau les accompagnaient. Un second bateau à vapeur, *l'Ijora*, naviguait de conserve avec l'*Hercule*, et moins bon marcheur que ce dernier, avait à son bord tout le personnel de l'entourage et de la suite.

Cet embarquement et ce départ avaient eu lieu sous d'assez tristes auspices; l'empereur paraissait soucieux et préoccupé; l'impératrice, l'air distrait et le regard vague, était obsédée d'un sinistre pressentiment. On se disait tout bas, dans l'équipage, qu'elle avait essayé de détourner l'empereur de ce voyage de mer, en lui rappelant que ce genre de voyage ne lui avait jamais bien réussi.

— C'est vrai, ma chère, lui répondit Nicolas; vous savez, je suis amoureux de la mer, qui ne me paye pas de retour; mais je ne l'en aime pas moins. Le cœur de l'homme est ainsi fait. Au reste, la traversée sera excellente, puisque notre grand-amiral Constantin est avec nous.

L'impératrice n'était superstitieuse que dans les choses



d'affection : elle avait appris, le matin même, qu'un bateau à vapeur nommé *l'Empereur Nicolas*, qu'on équipait dans le port d'Odessa, y avait été incendié dans la nuit du 27 au 28 juillet. Cet accident lui semblait de mauvais présage, à cause du nom que portait ce bâtiment.

L'empereur était absorbé par une cause plus sérieuse de préoccupation. Les dépêches qu'il avait reçues de son ambassadeur à Paris, au moment de s'embarquer, lui annonçaient l'horrible catastrophe du 28 juillet, qui avait mis en danger la vie du roi Louis-Philippe et de ses deux fils aînés, pendant une revue de la garde nationale sur les boulevards, à l'occasion de l'anniversaire de la Révolution de 1830. Un misérable aventurier italien, nommé Fieschi, soudoyé, disait-on, par des conspirateurs républicains, avait construit une machine infernale pour tuer le roi, qui n'avait échappé que par miracle à vingt-quatre coups de feu partant à la fois et faisant tomber autour de lui une foule de victimes, parmi lesquelles se trouvaient le maréchal duc de Trévise et le général Lachasse de Vérigny.

Cet odieux et lâche attentat, dont les complices et les instigateurs restèrent inconnus, prouvait combien les partis anarchiques avaient d'audace et d'énergie en France, où la Cour des Pairs venait à peine de juger à la fois les principaux chefs de l'insurrection parisienne du mois d'avril 1834 et ceux de l'insurrection de Lyon.

L'attentat de Fieschi avait répandu l'horreur et la consternation dans Paris ; les ambassadeurs et les ministres des puissances étrangères étaient allés spontanément aux Tuileries pour féliciter le roi des Français, au nom de leurs cours, d'avoir été miraculeusement préservé ; mais le comte Pahlen, qui était alors indisposé ou qui feignait de l'être, n'avait pas paru avec le corps diplomatique : il



attendait des ordres et des instructions de son Gouvernement.

L'empereur Nicolas lui fit dire par le comte de Nesselrode, « qu'il pouvait présenter de simples compliments au roi, de la part de son auguste maître qui avait quitté Saint-Pétersbourg et qui se rendait en Allemagne. » Ces « simples compliments, » émanés de l'initiative d'un ambassadeur, devaient paraître un peu froids et beaucoup trop réservés, en comparaison des lettres autographes de félicitations que la plupart des souverains adressèrent au roi des Français.

— Le roi Louis-Philippe a montré autant de force d'âme que de courage, dit l'empereur en racontant à l'impératrice les affreux détails de la catastrophe. Je ne puis m'empêcher de penser aux émotions de ce roi qui voit ses meilleurs serviteurs frappés sous ses yeux, aux angoisses de ce père qui se demande si ses deux fils n'ont pas été atteints, lorsque lui-même il a été épargné par les balles. Certes, le métier de roi constitutionnel n'est pas trop enviable, tant qu'il y aura des libéraux et des sociétés secrètes politiques.

Le grand-duc héritier, qui avait accompagné ses augustes parents jusqu'à la grande rade de Cronstadt, prit congé d'eux, vers deux heures de l'après-midi, et retourna directement à Peterhoff, à bord du navire à vapeur *l'Alexandra*, tandis que *l'Hercule* et *l'Ijora* prenaient la mer et se dirigeaient à toute vapeur sur Dantzig. Le plus beau temps favorisa la traversée qui ne dura que trois jours. Plusieurs bâtiments de la marine militaire russe, stationnés sur la route que devaient suivre les deux pyroscaphes, où flottait l'étendard impérial, se portèrent à leur rencontre et leur firent cortége à vingt-cinq milles de Dantzig. L'escadre, qui avait transporté le détachement du corps de la garde, rallia *l'Hercule*

et salua de cent coups de canon le pavillon de l'empereur.

Le prince royal de Prusse était venu au-devant de Leurs Majestés Impériales, à bord d'un bateau à vapeur russe *le Provornoy;* il descendit avec elles, à six heures du soir, dans le port de Dantzig, et il les accompagna en voiture jusqu'à la ville qui est éloignée de près de deux lieues.

On ne saurait peindre l'accueil enthousiaste que la population fit aux illustres voyageurs; on entendait ces paroles volant de bouche en bouche et se mêlant aux hourras qui alternaient avec les salves d'artillerie : « Voilà l'empereur! le gendre de notre bon roi! Voici l'impératrice! la fille de notre bien-aimé souverain! Voilà leurs enfants! Oh! la belle famille impériale! Oh! que la grande-duchesse est merveilleusement belle! »

Les augustes hôtes de la Prusse souriaient à ces naïves démonstrations de respect et de sympathie; ils saluaient tout le monde, ils parlaient, ils répondaient à quelques-uns. A leur entrée dans la ville, les canons tonnaient dans les forts, les cloches sonnaient dans les églises; les maisons s'illuminèrent tout à coup : les fenêtres étaient pavoisées et garnies de spectateurs, la foule en habits de fête obstruait les rues. Ce n'est pas sans difficultés que les voitures de la cour purent arriver à l'hôtel du Gouvernement où Leurs Majestés furent reçues par les autorités civiles et militaires.

Le lendemain, 17 août, le tzar voulut bien assister à la parade des troupes de la garnison et visiter ensuite les fortifications. Après un dîner d'apparat, auquel l'empereur avait invité les hauts fonctionnaires et les notabilités de la ville, Leurs Majestés firent une promenade charmante dans les environs de Dantzig et allèrent prendre le thé au palais épiscopal, pres du couvent d'Oliva.

Le bal, que la ville avait fait préparer en leur honneur,



ne put avoir lieu, car l'empereur devait partir le soir même pour Kaliscz; l'impératrice, accompagnée de ses enfants, du prince royal de Prusse et de la princesse des Pays-Bas, allait aussi se mettre en route pour se rendre au château de Fischbach, en Silésie, où elle avait pris rendez-vous avec la famille royale.

L'empereur monta en voiture, à minuit, sans vouloir accepter aucune escorte, et prit la route de Kaliscz, par Grandenetz et Thorn; ses compagnons de voyage étaient le prince Frédéric des Pays-Bas, le duc de Nassau et l'aide de camp général Adlerberg; les aides de camp généraux Wolkonsky et Benkendorff suivaient, dans une seconde voiture.

L'Empereur ne s'arrêtant nulle part, excepté pour changer de chevaux, on eut bientôt atteint la frontière de Pologne; au bourg de Sloujevo, les voitures de l'empereur se trouvèrent tout à coup entourées d'une masse d'hommes en uniforme et sans armes, qui saluaient de joyeux hourras l'arrivée de Sa Majesté. C'était le détachement de la garde qui, après son débarquement à Dantzig, avait continué sa route, par étapes, à travers la Prusse, en se dirigeant vers Kaliscz.

L'empereur, touché de l'accueil enthousiaste de ces braves soldats, ne se refusa pas à passer quelques instants au milieu d'eux, et daigna accepter le dîner que lui offrait l'aide de camp général Islénieff, commandant du détachement. Les acclamations des troupes et les musiques des régiments ne cessèrent de se faire entendre pendant le repas.

L'empereur remonta en voiture, salué par de nouveaux hourras, lorsqu'il prit congé de la garde, en lui donnant rendez-vous au camp de Kaliscz. Il s'aperçut que sa calèche était suivie d'une escorte que le maréchal Paskevitch lui avait



envoyée, et il apprit que des escortes d'honneur l'attendaient à chaque relais de poste; il ne voulut pas les accepter et il ordonna qu'on les remerciât de sa part, en les congédiant : « Je suis chez moi, dit-il, et je n'ai pas besoin d'être gardé par des soldats, puisque je dois l'être par tous mes sujets. »

— Sire, je ferai observer à Votre Majesté, reprit le prince Frédéric des Pays-Bas, que nous sommes en Pologne et que la prudence exige peut-être quelques précautions.

— Si nous sommes en Pologne, interrompit Nicolas qui ne goûta pas cette observation, je crois que je suis toujours en Russie, dans mes États, et je vous assure que nous n'avons rien à craindre des Polonais qui sont repentants et qui resteront fidèles en dépit des complots de l'émigration polonaise.

Le matin du 19 août, à la dernière station avant Kaliscz, le maréchal Paskevitch d'Erivan, avec un brillant état-major et une nombreuse suite, vint à la rencontre de l'empereur, qui lui fit l'accueil le plus cordial et qui le pria de prendre place dans sa voiture. Ils entrèrent ensemble à Kaliscz, au milieu d'un grand concours d'habitants qui, sans affecter un enthousiasme exagéré, se montraient aussi respectueux qu'empressés.

Ce fut l'empereur qui en fit lui-même la remarque et qui parut satisfait de cette réception simple et digne à la fois. Il ne resta que peu de temps dans ses appartements et il en sortit pour aller immédiatement visiter le camp d'infanterie qui s'étendait aux alentours de la ville. Il parcourut à cheval tout le camp où les troupes s'étaient mises sous les armes. Le maréchal l'accompagnait et ne manqua jamais de se trouver auprès de lui toutes les fois que Sa Majesté parut devant les troupes.

Le lendemain, ils assistèrent à la parade du régiment du feld-maréchal Diebitch-Zabalkansky, et ensuite à la revue des troupes irrégulières, composées de cosaques du Caucase et du Don, et de cavalerie musulmane. Dans cette revue, l'empereur expliqua lui-même plusieurs manœuvres au régiment de cavalerie musulmane, qui les exécuta sur-le-champ avec une précision extraordinaire.

La revue du 21 août comprit toutes les troupes qui étaient déjà réunies à Kaliscz : l'empereur, ayant à ses côtés le prince des Pays-Bas et le duc de Nassau, parcourut toutes les lignes et fit rendre les honneurs militaires au maréchal Paskewitch, qu'il embrassa comme un ami, en lui adressant à haute voix les félicitations les plus flatteuses.

Le jour suivant, la cavalerie seule fut passée en revue par l'empereur qui commanda les exercices et en surveilla l'exécution. Il y eut encore des revues et des manœuvres partielles le 23 et le 24 août.

Le grand-duc Michel arriva, dans la nuit, revenant des eaux de Marienbad, et, dès le point du jour, il était à cheval pour assister à une grande manœuvre que l'empereur avait ordonnée en son honneur : les troupes, disposées en colonnes d'attaque, à deux lieues de Kaliscz, sur la route de Stawiszczik, simulèrent une attaque générale contre la ville, que le maréchal Paskewitch était censé défendre, tandis que l'aide de camp général Rudiger dirigeait les opérations de l'armée assiégeante. Ce fut un très-beau spectacle militaire, et l'instruction parfaite du soldat russe trouva une brillante occasion de se montrer.

L'empereur fut averti que le détachement du corps de la garde, venant de Dantzig, approchait de Kaliscz, après une marche de vingt-deux jours à travers la Prusse et la Pologne; il lui envoya l'ordre de faire halte à la barrière et

d'attendre que la cavalerie de la garde, qui était arrivée et qui logeait dans la ville depuis le 16 août, allât le rejoindre pour faire ensemble leur entrée d'apparat.

Ce jour-là, fête de l'Assomption, l'empereur, après avoir entendu la messe dans la nouvelle église de Kaliscz, alla chercher l'infanterie de la garde, dont le grand-duc Michel avait pris le commandement et qui était rangée en bataille sur la route de Varsovie : il adressa aux troupes des remercîments sur leur excellente conduite pendant la route et il se mit à leur tête pour les introduire dans la ville où le défilé eut lieu avec une admirable précision.

Le 30, un *Te Deum* solennel fut chanté dans le camp du détachement de la garde, en présence de l'empereur, qui partit dans l'après-midi pour Liegnitz, où le roi de Prusse était venu l'attendre.

Frédéric-Guillaume arriva, dans la matinée du 31, avec sa suite et son état-major, presque en même temps que l'impératrice, qui arrivait de Fischbach, en parfaite santé avec le grand-duc Constantin et la grande-duchesse Olga.

La petite ville de Liegnitz pouvait à peine suffire à loger et à nourrir la quantité de curieux qui y étaient accourus de tous les points de l'Allemagne ; une foule d'étrangers de distinction, des princes, des généraux, des ambassadeurs, des ministres avaient voulu figurer dans les réceptions et dans les fêtes des cours de Russie et de Prusse. Il y avait là tant de grands personnages politiques, qu'on aurait pu croire à l'ouverture prochaine d'un congrès.

L'élite des troupes prussiennes campait autour de la ville, et, chaque jour, du 1er au 7 septembre, le roi de Prusse, accompagné de l'empereur et du grand-duc Michel, passa en revue un des corps de son armée, en priant son auguste gendre, à chaque revue, de commander quelques



exercices que les régiments prussiens se faisaient honneur d'exécuter avec la merveilleuse régularité qui caractérisait leur éducation militaire. L'empereur en fut enthousiasmé, et leur témoigna son estime par de chaleureuses félicitations, qui furent accueillies par des hourras de joie et de reconnaissance.

Il honora de sa présence, le 2 septembre, un bal que la noblesse de la ville lui avait offert ainsi qu'à l'impératrice et à leurs enfants. Le roi de Prusse était parti le soir même pour le château de Kapsdorf, où il devait recevoir les jours suivants la famille impériale, qui alla s'établir au château de Domansée, appartenant au comte de Brandebourg. Leurs Majestés impériales et royales tenaient, pour ainsi dire, cour plénière, tantôt à Domansée, tantôt à Kapsdorf, où leurs suites et leurs invités trouvaient la plus somptueuse hospitalité. Les archiducs d'Autriche François-Charles et Jean étaient venus grossir cette pompeuse assemblée de princes allemands.

Les manœuvres du 5ᵉ et du 6ᵉ corps de l'armée prussienne, qui se déployaient dans de vastes plaines, à une lieue de Kapsdorf, remplirent les matinées des 6 et 7 septembre et attirèrent plus de cent mille spectateurs.

Dans le dîner d'adieu que l'empereur donna aux archiducs et aux princes, à la suite de ces manœuvres, il se plut à déclarer hautement que l'armée prussienne surpassait tout ce qu'on pouvait attendre de l'art militaire dans les différentes armées de l'Europe.

Il repartit le lendemain pour Kaliscz, où il était de retour dans la nuit du 9 septembre ; l'impératrice, qui voyageait moins vite, et qui s'était reposée quelques heures à Breslau, n'arriva que dans la soirée du même jour, avec ses enfants.



CCXXII

Le rendez-vous général était à Kaliscz; des préparatifs immenses avaient été faits à grands frais, depuis plus d'un mois, pour y recevoir dignement les invités de la famille impériale, les hôtes de la Russie.

Les archiducs d'Autriche arrivèrent les premiers, le 10 septembre; l'un, frère, et l'autre, oncle de l'empereur Ferdinand I[er], ils étaient chargés de remettre au tzar une lettre autographe du nouvel empereur, pour lui demander une entrevue. L'empereur Nicolas répondit gracieusement que son bon et regretté frère d'Autriche lui avait appris le chemin de Vienne, et qu'il comptait bien y retourner, mais que la santé de l'impératrice ne lui permettrait peut-être pas de s'y rendre.

Il acceptait donc avec empressement l'invitation amicale que Ferdinand lui adressait de venir le joindre à Tœplitz, aussitôt après la fin des grandes manœuvres de Kaliscz.

Le 11 septembre, jour de la fête du césarevitch, une partie de la journée fut remplie par les cérémonies religieuses et militaires qui accompagnaient ordinairement la célébration de cette fête; les princes étrangers, les généraux russes et les hauts fonctionnaires s'y associèrent, en



présentant leurs félicitations à l'empereur et à l'impératrice, qui les reçurent au palais de Kaliscz, où le roi de Prusse était attendu le soir même.

Vers trois heures, l'empereur se mit en route avec le maréchal Paskewitch, pour aller à la rencontre du roi, son beau-père : leur entrée dans la ville fut annoncée par des salves d'artillerie; l'impératrice descendit sur le perron du palais et reçut son auguste père, qui la pressa dans ses bras; les princes de la famille royale de Prusse, les généraux prussiens, les généraux russes, ayant à leur tête le grand-duc Michel, étaient rassemblés sur le passage du vieux roi, que l'empereur conduisit dans ses appartements où les membres de sa famille vinrent le retrouver.

La garde d'honneur qui devait faire le service du palais, pendant le séjour du roi à Kaliscz, se composait d'un peloton du régiment de la garde russe, portant son nom et placé sous son commandement spécial.

Les musiques des troupes casernées dans la ville, y compris les tambours et les clairons, s'étaient groupées devant le palais, pour exécuter des marches militaires composées par Frédéric-Guillaume avant son avénement au trône. Le roi et l'empereur parurent alors sur le balcon et saluèrent la foule qui les accueillit par des acclamations unanimes. Dans cette foule, animée des sentiments les plus sympathiques, les habitants de Kaliscz et des environs devaient être en majorité.

— La Pologne devient sage, dit l'empereur en souriant.

— Oui, reprit le roi, malgré le voisinage de la république de Cracovie, où l'on rêve toujours une révolution que nous rendrons impossible.

— Maréchal ! s'écria Nicolas en se tournant vers Paskewitch qui se trouvait derrière lui : je répéterai devant Sa



Majesté une parole que vous m'avez dite et qui m'a beaucoup frappé : « Il n'y a plus de rebelles que dans l'émigration polonaise et, par conséquent, ces rebelles sont à Cracovie, en France, en Belgique, en Suisse et en Angleterre. »

— Ces braves gens qui nous souhaitent ici la bienvenue, ajouta Frédéric-Guillaume, ne sont pas, à coup sûr, des révolutionnaires. »

La ville s'illumina comme par enchantement, et la population tout entière se répandit dans les rues, qui restèrent remplies de monde et d'émotion, longtemps après que la retraite fut sonnée.

Le lendemain, nouveau spectacle et nouvelle fête pour les habitants et pour les curieux, qui s'étaient portés de bonne heure au camp, qu'on voyait s'étendre à perte de vue sur la route de Kaliscz, avec ses milliers de tentes multicolores, avec ses drapeaux et ses guidons plantés en avant du front de bandière. Les troupes russes étaient sous les armes depuis le point du jour, attendant les troupes prussiennes qui avaient passé la frontière et qui arrivèrent près de la ville vers neuf heures du matin : ces dernières troupes se formèrent en colonnes serrées le long de la chaussée, en face de l'aile gauche du camp. Au même instant, toute l'armée russe sortit, en grande tenue de parade, et se forma en colonnes vis-à-vis des troupes prussiennes qui avaient trouvé leur camp prêt à les recevoir.

A onze heures, le roi, l'empereur et l'impératrice, qui étaient venus en calèche, montèrent à cheval pour passer devant le front des lignes prussiennes.

L'impératrice, revêtue d'un riche costume, qui reproduisait l'uniforme des chevaliers-gardes, semblait n'avoir étalé tant de diamants, sur ses habits et sa coiffure, que

pour conserver les attributs de son sexe, en se prêtant à jouer un rôle militaire et en se montrant ainsi fidèle à la tradition des tzarines de Russie. Elle savait se tenir en selle avec toute la grâce d'une femme, avec toute la science d'un bon écuyer; et, cependant, le superbe cheval noir, qui semblait fier de la porter et qu'elle ne craignait pas de pousser à toute bride, était plein de fougue et d'audace.

Le roi de Prusse se mit à la tête de ses troupes, qui s'avancèrent dans un ordre parfait, entre les lignes de l'infanterie et de l'artillerie russes, pendant que cent pièces de canon tiraient des salves d'honneur. Le roi, l'empereur et l'impératrice allèrent ensuite se placer, toujours à cheval, sur un élégant belvédère qui avait été construit au centre du camp, et les troupes prussiennes défilèrent devant eux, en poussant le cri de hourrah! Puis, les troupes russes, précédées des détachements de la garde, infanterie et cavalerie, défilèrent à leur tour entre les lignes prussiennes, devant le roi de Prusse, en le saluant à grands cris.

L'empereur conduisait en personne les détachements de la garde, et l'impératrice figura aussi dans le défilé, à la droite du régiment des chevaliers-gardes dont elle était le chef. Lorsqu'elle passa devant son auguste père, en lui faisant le salut de l'épée, le roi, ému, transporté, répondit par des baisers qu'il envoyait des deux mains, et donna le signal des applaudissements qui retentirent autour de lui, avec une chaleureuse émulation. Ce fut le plus beau moment de la journée.

Après le défilé, quand la cavalerie fut rentrée dans ses quartiers et l'infanterie dans son camp, l'empereur éleva la voix pour appeler auprès de lui les soldats russes et prussiens et les mettre ainsi, lui-même, en rapport de connais-



sance intime. A son appel, Prussiens et Russes se précipitèrent à l'envi les uns vers les autres et fraternisèrent en s'embrassant comme d'anciens compagnons d'armes, dont l'union datait des campagnes de 1814 et 1815.

Il y eut, à deux heures, un dîner de deux cent cinquante couverts, auquel tous les chefs de corps avaient été invités et dont l'empereur partagea la présidence avec le roi de Prusse.

Le lendemain, qui était un dimanche, une messe solennelle, selon le rite orthodoxe gréco-russe, fut célébrée au camp, après la parade, en présence de Leurs Majestés Impériales, avec l'imposant concours des princes, généraux et grands personnages qui les environnaient.

Au nombre des princes nouvellement arrivés, on remarquait les princes héréditaires de Mecklembourg et de Hesse-Darmstadt, le prince régnant de Hesse-Cassel, le prince Frédéric de Wurtemberg, le prince Frédéric de Schleswig-Holstein, le duc de Cumberland, etc.

La cérémonie religieuse terminée, les troupes retournèrent dans leur campement et rentrèrent sous leurs tentes.

Vers deux heures, la parade du régiment des grenadiers de la garde russe fut suivie des exercices du régiment des Cosaques du Caucase et de la cavalerie musulmane : l'adresse et l'agilité des cavaliers, la beauté et l'ardeur de leurs chevaux indigènes, la nouveauté et la bizarrerie de leurs évolutions excitèrent au plus haut degré l'étonnement et l'admiration des spectateurs, qui pouvaient croire assister aux jeux des anciens tournois.

Ce jour-là, le dîner impérial comptait trois cent vingt couverts ; la soirée se termina par une brillante représentation théâtrale. Cette succession non interrompue de fêtes de cour, de revues et de manœuvres militaires, de festins,



de bals, de concerts et de galas, devait se continuer encore pendant sept jours.

L'impératrice, que les deux premières journées avaient éprouvée au delà de ses forces, obtint de se reposer et de ne point paraître dans la journée du 14 septembre, d'autant plus que cette journée devait être une des plus rudes à supporter, puisque le programme annonçait une grande revue de toutes les troupes, à une lieue et demie de la ville

Les troupes, rangées en bataille sur quatre lignes, comptaient soixante bataillons d'infanterie, soixante-huit escadrons de cavalerie et cent trente-six pièces d'artillerie. L'empereur avait le commandement général; le prince royal de Prusse et le grand-duc Michel commandaient l'infanterie, et les princes de Prusse, la cavalerie. Toutes ces troupes défilèrent deux fois devant le roi Frédéric-Guillaume, qui prit par deux fois le commandement du régiment de grenadiers portant son nom, et qui rendit les honneurs militaires à l'empereur.

Cette énorme revue n'avait pas duré moins de quatre heures; aussi, le lendemain fut-il un jour de repos pour tout le monde, car l'empereur, qui était infatigable, dut se borner à faire voir au roi tous les détails du camp de l'infanterie russe.

L'impératrice, renfermée dans son appartement avec ses deux enfants, le grand-duc Constantin et la grande-duchesse Olga, se félicitait d'avoir échappé à ce surcroît de fatigues qui étaient si pénibles pour sa nature nerveuse et délicate, à ce point qu'elle se sentait souvent incapable de se mouvoir et de se tenir debout, au moment même où l'étiquette la forçait de prendre un rôle actif dans une cérémonie qu'elle eût été si heureuse de pouvoir éviter.

— En vérité, il n'y a que le sentiment du devoir qui me



soutient et qui m'anime, disait-elle à ses femmes attristées de son état de faiblesse et d'énervation ; je suis si lasse, si épuisée de force vitale, que bien des fois j'ai pensé que mon dernier moment était proche et que je tomberais sans connaissance au premier pas que je voudrais faire; mais, dès que j'ai vu paraître l'empereur, dès que j'ai entendu sa voix, je me sens revivre et je trouve l'énergie de faire ce qui est commandé. N'importe, la vie s'use et le flambeau se consume ; je n'ai pas ce qu'il faut pour le métier d'impératrice, c'est-à-dire une santé de fer, comme celle de l'empereur.

La journée du 16, où le prince royal de Prusse commandait la manœuvre des troupes prussiennes et russes, fut marquée par un accident qui troubla une scène intéressante : pendant que Frédéric-Guillaume remerciait en langue russe les troupes du tzar pour leur belle conduite sous les armes, l'explosion d'un caisson de munitions coûta la vie à plusieurs artilleurs.

De grandes manœuvres avaient été préparées pour le 17 ; elles devaient commencer, à deux lieues de Kaliscz, dans de vastes plaines, où toutes les troupes, au nombre de soixante-dix mille hommes, furent rangées en bataille, dès le matin ; l'empereur vint en prendre le commandement ; le roi de Prusse et l'impératrice, à cheval, se tenaient à ses côtés

Le programme indiquait une attaque simulée contre Kaliscz, que la cavalerie et l'infanterie cernaient par mouvements concentriques, tandis que l'artillerie foudroyait la ville avec cent trente-six bouches à feu : on vit alors l'infanterie russe et prussienne du corps de réserve traverser, musique en tête et tambour battant, la ligne d'artillerie, et attaquer à la baïonnette le faubourg. Tout à coup l'empereur fit faire halte, et les troupes rendirent à la fois les hon-

neurs militaires au roi de Prusse, en poussant de joyeux hourras.

Les assistants admirèrent la précision, la régularité et la facilité des manœuvres les plus difficiles: l'ensemble de cette grande démonstration militaire était aussi parfait que s'il se fût agi de l'exercice d'un seul régiment. L'empereur fut tellement satisfait du succès de l'opération, exécutée avec un entrain et une intelligence remarquables, qu'il fit changer le mot d'ordre de la journée, et en donna un nouveau conçu en ces termes : ***Merci mes enfants, l'empereur est satisfait.***

Ce jour-là amenait la fête du régiment des chevaliers-gardes de l'impératrice : le régiment offrit, à cette occasion, un banquet aux officiers, sous-officiers et soldats des gardes-du-corps du roi de Prusse. Ce banquet eut lieu dans le jardin du palais, en présence de Leurs Majestés et des princes étrangers: l'empereur porta un toast au roi et à ses gardes-du-corps ; le roi répondit par un toast à l'empereur et aux chevaliers-gardes ; les officiers des deux nations portèrent des toasts simultanés au roi, à l'empereur et à l'impératrice.

La journée du 18 fut moins bruyante ; des distributions extraordinaires de vivres et d'eau-de-vie avaient été faites aux troupes qui ne quittèrent pas leurs tentes et se reposèrent, en faisant bonne chère, en buvant à la santé de leurs souverains. Dans la soirée, Leurs Majestés Impériales et Royales, ainsi que les princes étrangers, se rendirent au belvédère qui s'élevait au milieu du camp où l'infanterie était sous les armes : deux mille quatre cents musiciens, clairons et tambours, exécutèrent un concert dans lequel on joua plusieurs marches de la composition de Frédéric-Guillaume. Le concert fut suivi d'un magnifique feu d'artifice, pendant

lequel l'artillerie ne cessa de tirer, pendant que les musiques militaires se mêlaient au fracas du canon.

On exécuta encore de grandes manœuvres, le 19, à deux lieues de Kaliscz, et cette fois les troupes, divisées en plusieurs colonnes d'attaque et de défense, simulèrent l'investissement et l'assaut général du bourg d'Opatowsk. Il n'y eut plus, le 20 et le 21, que des parades, des réceptions, des dîners et des spectacles. Le soir du 21, tous les généraux et officiers de tous grades avaient reçu l'ordre de se réunir en uniforme, sur la place du Palais, où deux mille quatre cents musiciens donnaient une aubade au roi de Prusse : ce souverain, dont le départ était fixé au lendemain, voulut prendre congé personnellement des chefs militaires qui avaient eu part aux belles manœuvres exécutées sur les plans et sous les ordres du maréchal Paskewich.

Le 22, à huit heures du matin, Frédéric-Guillaume partit pour Breslau, et l'empereur le reconduisit jusqu'à la frontière de Prusse. Les troupes prussiennes se disposaient aussi à partir, en assistant sous les armes à un *Te Deum* solennel, lorsque l'empereur reparut au milieu d'elles, pour les remercier et leur faire ses adieux. Le détachement de la garde impériale rendit les honneurs militaires aux troupes prussiennes, qui défilèrent devant l'empereur et l'impératrice, en retournant dans leur pays.

Aussitôt après leur départ, l'empereur, toujours à cheval, parcourut les rangs des régiments de la garde, qu'il remerciait avec effusion pour le zèle, la discipline et l'excellente conduite, qui leur avaient fait tant d'honneur aux yeux des troupes prussiennes ; il appela ensuite autour de lui les offìciers de l'infanterie de la garde, et il leur exprima d'une voix émue sa vive et profonde satisfaction.

On vit alors les officiers, attendris, exaltés, touchés jus-



qu'aux larmes, se précipiter à l'envi et venir embrasser les genoux de leur souverain qui leur répétait avec une émotion croissante : « Mes amis, je suis content, je suis bien content de vous. »

Le prince royal de Prusse et ses frères furent témoins de ce dernier épisode des fêtes de Kalisez, et promirent d'en faire le récit au roi, leur père ; ils firent aussi leurs adieux à l'empereur et à l'impératrice, non sans regrets, et ils repassèrent la frontière. L'impératrice rentra triste et soucieuse au palais, pour donner libre cours à ses pleurs et à ses souvenirs.

L'empereur, accompagné du maréchal Paskewitch et de son état-major, se dirigeait vers l'hôtel que le maréchal habitait, pour lui rendre visite, lui dit-il en lui serrant la main, et pour lui donner un témoignage public de gratitude. Le maréchal trouva son hôtel gardé par un peloton de chasseurs d'Orel, en grande tenue, avec tous les drapeaux du régiment ; il ne put se défendre d'un mouvement de surprise, car ce n'était pas lui qui avait donné cet ordre de service. Les chasseurs d'Orel présentèrent les armes et inclinèrent leurs drapeaux, pendant que le tambour battait au champ.

— Ce n'est pas toi qui as mis là ce poste d'honneur, lui dit l'empereur; c'est moi, parce que je t'ai nommé chef de ce brave régiment, qui portera dorénavant le nom de Régiment de chasseurs du feld-maréchal prince de Varsovie, en mémoire de ce que tu as formé ce régiment en 1810, lorsque tu étais colonel et aide de camp de mon frère l'empereur Alexandre, de glorieuse mémoire.

Sur le commandement de Nicolas, les chasseurs d'Orel rendirent les honneurs militaires à leur nouveau chef, et leurs drapeaux furent portés dans les appartements de Pas-



kewitch. L'empereur daigna se reposer un moment chez le maréchal, et lui remit en mains propres un rescrit qu'il lui avait adressé depuis dix jours.

— Je l'avais oublié, dit-il avec cordialité, et tu m'excuseras de te le communiquer si tard, mais tu étais tellement occupé pour mon service, que tu n'aurais pas eu le temps de le lire.

Voici quel était ce rescrit :

« Prince, depuis Mon arrivée sur le territoire du royaume de Pologne, et aux fréquentes revues du 3e corps d'infanterie, réuni près de la ville de Kaliscz, J'ai vu, avec la plus vive satisfaction, de nouvelles preuves de la distinction avec laquelle vous savez remplir les devoirs nombreux qui vous sont imposés. Grâce à votre activité toujours dirigée par une haute sagesse et à votre infatigable sollicitude, toutes les branches de l'administration du royaume de Pologne sont dirigées avec fermeté vers le but qu'elles sont appelées à atteindre : le bonheur et la prospérité de tous et de chacun. Par vos soins, l'organisation des troupes de l'armée active a été amenée à un éminent degré de perfection. Je vous en réitère les expressions de Ma gratitude particulière et de Mon entière satisfaction ; et voulant vous donner un témoignage de ces sentiments, J'ai fait passer votre fils au régiment des gardes Préobragensky, tout en le laissant attaché au régiment qui porte votre nom. Qu'il acquière, en faisant ainsi partie simultanément du plus ancien régiment de la garde et du brave régiment dont vous êtes le chef, ces talents distingués qui vous ont acquis de si justes droits à Ma reconnaisance, comme à celle de la patrie et de la postérité. « NICOLAS.

« Kaliscz, le 1er (13, nouv. st.) septembre 1835. »



Le maréchal n'avait pas achevé d'exprimer sa reconnaissance à l'empereur, quand on annonça le colonel Rauch, aide de camp du roi de Prusse. Cet officier apportait au prince de Varsovie une épée enrichie de diamants, avec ce rescrit du roi :

« Monsieur le feld-maréchal prince de Varsovie,

« Les manœuvres auxquelles Je viens d'assister, ont reporté Mes souvenirs vers les hauts faits accomplis par l'armée impériale russe. Sa gloire est inséparable de la vôtre. En considération de vos talents militaires, si souvent manifestés dans les batailles livrées par votre auguste souverain, pour les droits des rois et des trônes, Je vous prie d'accepter l'épée, enrichie de diamants, que Je vous offre. Si les circonstances nous appellent encore au combat, Je désire que vous vous serviez de préférence de cette épée, pour la défense de votre souverain et de votre patrie ; sinon, que vous la conserviez comme un gage de Ma haute estime pour vous, et de la sincère bienveillance avec laquelle, Je suis, Monsieur le feld-maréchal, votre très-affectionné,

« FRÉDÉRIC-GUILLAUME. »

L'empereur, qui avait probablement préparé les péripéties successives des récompenses accordées au maréchal Paskewitch, insista pour que le maréchal lui-même donnât lecture du rescrit de Frédéric-Guillaume, auquel il applaudit avec chaleur, en disant que le roi était l'appréciateur le plus compétent des qualités et des talents militaires.

— Nous sommes à cet égard d'accord sur ton compte, ajouta-t-il, et tu es un de ces serviteurs qu'on ne peut trop apprécier. Dieu fasse que tu me serves longtemps! »



Alors l'empereur, ayant demandé une plume, écrivit de sa main l'ordre du jour suivant, adressé aux troupes réunies à Kaliscz :

« Le commandant en chef de l'armée active, feld-maréchal prince de Varsovie, comte Paskewitch d'Erivan, a eu l'honneur de recevoir du roi de Prusse une épée enrichie de diamants, accompagnée d'un rescrit de Sa Majesté Royale. En donnant connaissance à l'armée de ce rescrit, qui prouve à quel point les exploits et la gloire de l'armée russe, ainsi que les talents militaires de son illustre chef, ont fixé l'attention du roi, l'empereur est fermement convaincu que ses braves troupes conserveront à jamais les éminentes qualités qui distinguent le soldat russe, et qui leur ont acquis l'amour et la reconnaissance de leurs compatriotes, l'estime de nos alliés, et la constante bienveillance de Sa Majesté Impériale. »

« Kaliscz, 10 (22, nouv. st.) septembre 1835. »

Les honneurs que le maréchal Paskewitch venait de recevoir à la suite des exercices militaires de Kaliscz, n'étaient pas, sans doute, une récompense des services incontestables, qu'il rendait à son souverain, en administrant le royaume de Pologne avec autant de prudence et de modération que de vigueur et de fermeté. Mais, néanmoins, la Pologne tout entière applaudit aux nouvelles distinctions accordées à l'illustre homme de guerre, qui la gouvernait si habilement, car il réussissait peu à peu à cicatriser les plaies profondes que la révolution avait laissées après elle, et tous les esprits impartiaux se plaisaient à reconnaître



que, dans l'exercice de ses hautes fonctions, il s'était toujours montré juste, humain et bienveillant.

— Je ne sais pas comment s'y prend Paskewitch avec ses Polonais, disait l'empereur : les lions se changent en moutons. Mais pourtant, ajoutait-il, si nous avions une guerre et s'il commandait ces braves, les moutons redeviendraient des lions !

CCXXIII

La levée du camp de Kaliscz avait commencé immédiatement, quoique l'empereur Nicolas n'eût pas encore quitté la ville avec l'impératrice Alexandra, qui ne se sentait pas trop en état de faire le voyage de Tœplitz, où l'empereur et l'impératrice d'Autriche devaient les recevoir aussitôt après le retour du roi de Prusse dans ses Etats.

Frédéric-Guillaume s'était excusé d'accompagner son gendre et sa fille, en exprimant le regret d'être forcé d'ajourner une si agréable occasion de se mettre en relation directe avec le nouvel empereur Ferdinand I[er]. Il ne pouvait sans imprudence rester trop longtemps éloigné de sa capitale, où s'étaient produites pour la première fois, dans le courant du mois d'août précédent, des émeutes et des agitations populaires qui accusaient la main des sociétés secrètes.

L'empereur employa la dernière journée qu'il passa au palais de Kaliscz, à travailler avec le vice-chancelier de l'Empire, qui sur son ordre était venu le rejoindre et qui allait le suivre à Tœplitz, où la présence du prince de Metternich annonçait l'ouverture d'une conférence politique.

Le comte de Nesselrode n'avait pas abandonné le ministère des affaires étrangères, à Saint-Pétersbourg, sans y



laisser à sa place le baron Guillaume de Lieven, aide de camp général de l'empereur, quoique la plupart des membres du corps diplomatique étranger fussent alors absents ou démissionnaires. On savait déjà, néanmoins, que lord Durham était appelé à l'ambassade d'Angleterre, et le baron de Barante à l'ambassade de France, auprès de la cour de Russie.

L'empereur Nicolas, pendant la journée du 23 septembre, ne fit que signer des nominations d'officiers généraux et d'officiers supérieurs dans ses armées, ainsi que des diplômes de tous ses ordres militaires, qu'il distribuait aux personnages notables qui avaient figuré aux fêtes de Kaliscz.

— J'ai nommé aujourd'hui cinq ou six généraux de division, dit-il gaiement à l'impératrice; j'ai conféré le grade de général-major à plus de vingt officiers qui se sont distingués dans les manœuvres que j'ai fait exécuter sous mes yeux; quant aux décorations, je ne les compte pas. Au reste, je me suis donné bien du mal et j'ai fait de mon mieux pour que tout le monde soit content comme je le suis moi-même.

L'empereur n'avait pas attendu ce jour-là pour faire des promotions et pour récompenser des services rendus à l'État; car, malgré la multiplicité des occupations extraordinaires que lui imposait son séjour à Kaliscz, il avait trouvé le temps de s'occuper encore des affaires de son gouvernement tous les jours ou du moins toutes les nuits.

C'est ainsi qu'ayant reçu de son aide de camp général Perowsky, gouverneur militaire d'Orenbourg, un long rapport sur la situation satisfaisante de cette province, où le commerce d'échange avec le pays de Khiva et de Boukhara prenait le développement le plus prospère, il adressa ce rescrit au gouverneur, qui était parvenu, par son adresse et

sa fermeté, à soumettre aux lois de l'empire la population sauvage et indomptable des Baskirs :

« En vous confiant les fonctions de gouverneur militaire d'Orenbourg, J'avais l'intime conviction que les devoirs nombreux et difficiles que vous imposerait l'administration de cette vaste province seraient remplis avec ce zèle ardent qui vous a constamment distingué dans la carrière de vos utiles services. Je vois avec une satisfaction particulière, que vous avez parfaitement justifié Mon attente. Grâce à la sagesse de vos dispositions et à votre infatigable activité, toutes les mesures proposées dans le but d'assurer le bien-être des habitants du gouvernement d'Orenbourg sont mises à exécution, et tous les obstacles qui s'y opposaient ont été complétement écartés. J'approuve entièrement tout ce que vous avez fait pour introduire l'ordre et une discipline sévère dans les cantons des Baskirs, et J'éprouve une véritable satisfaction à vous exprimer Ma reconnaissance pour ces nouvelles preuves de dévouement. Je suis à toujours votre affectionné,

« NICOLAS. »

« Kalisz, le 30 août (12 septembre, nouv. st.) 1835. »

L'empereur se mit en route, le 24 septembre, avec l'impératrice, qui, eu égard à son état de santé, avait besoin de grands ménagements ; ils voyagèrent donc moins rapidement qu'à l'ordinaire et arrivèrent, dans la soirée, à Breslau, où le roi de Prusse se trouvait encore ; l'impératrice s'arrêta pour se reposer dans cette ville, et l'empereur continua son voyage.

Il était descendu à Tœplitz, le 26, vers dix heures du matin, et il prévint de la sorte l'empereur Ferdinand qui



se proposait d'aller à sa rencontre, mais qui ne l'attendait que dans l'après-midi. Les deux souverains purent ainsi passer ensemble une demi-journée, pendant laquelle ils échangèrent entre eux les témoignages les plus sincères de sympathie et d'affection.

Nicolas voulut aller seul au-devant de l'impératrice, qu'il craignait de trouver en retard et qu'il dut venir chercher à plus de trois lieues de Tœplitz, où il ne rentra avec elle que dans la soirée : l'empereur et l'impératrice d'Autriche, entourés des archiducs et des princes et princesses de la cour de Vienne, reçurent leurs augustes hôtes au perron du palais magnifiquement illuminé et les conduisirent à leurs appartements.

Le voyage avait beaucoup fatigué l'impératrice Alexandra, qui demanda un répit de vingt-quatre heures avant de prendre part aux réceptions solennelles de la cour impériale d'Autriche. Pendant ces vingt-quatre heures accordées à la réparation de ses forces, elle n'eut que plus d'occasions de voir dans l'intimité l'impératrice Anne, fille du roi de Sardaigne, Victor-Emmanuel, qui se sentit bientôt sous le charme de cette nouvelle amitié. Les deux impératrices devinrent inséparables.

Le but principal de la réunion de Tœplitz était, en apparence, la fondation d'un monument commémoratif à élever dans les plaines voisines de cette ville, en l'honneur de l'héroïque résistance de quatre régiments de la garde impériale russe, qui avaient tenu tête, le 29 août 1813, à un corps de quarante mille Français, et qui préparèrent ainsi la défaite du général Vandamme à la bataille de Culm, livrée le lendemain de ce beau fait d'armes. L'empereur Nicolas, à la demande de l'empereur d'Autriche, avait fait venir de Russie quelques vétérans de la bataille de Culm,



le capitaine Lavrentieff, deux sous-officiers et quatre soldats, qui servaient encore dans la compagnie des grenadiers du palais.

Le projet de ce monument, érigé à la gloire des armées russes, appartenait à l'empereur défunt, François Ier, et son fils ne faisait que remplir le vœu paternel, en donnant une grande solennité à cette fondation, qui n'était pas moins opportune après un retard de vingt-deux ans, puisque deux autres monuments du même genre avaient été érigés sur le champ de bataille de Culm, l'un en l'honneur du général comte Colloredo, qui commandait les troupes autrichiennes à cette bataille ; et l'autre en souvenir des soldats prussiens qui avaient péri dans l'action. Le piédestal du monument, destiné à perpétuer la mémoire d'un fait d'armes si glorieux pour la Russie, avait été construit d'avance, et, non loin de là, on avait érigé un modèle du monument lui-même, tel qu'il devait être exécuté, d'après les plans de M. de Nobile, architecte de la cour et directeur de l'école d'architecture de Vienne, avec la statue de la Victoire, haute de neuf pieds, sous la garde de trois lions colossaux, qui figuraient la Russie, l'Autriche et la Prusse.

Le roi Frédéric-Guillaume, sur qui les souvenirs militaires de 1813 à 1815 avaient toujours tant d'influence, s'était ravisé au dernier moment et avait fait, à l'improviste, le voyage de Tœplitz, seulement pour assister à cette cérémonie, où la Prusse ne pouvait être bien représentée que par son souverain. Il arriva la veille au soir, et fut accueilli avec les plus vives démonstrations de respect et de reconnaissance.

Le 29 septembre, une prodigieuse affluence de spectateurs s'était concentrée, dès l'aube, à l'endroit où la cérémonie



devait avoir lieu, dans la matinée. Les troupes autrichiennes se massèrent de trois côtés autour du piédestal du monument, sur lequel un autel avait été préparé pour y célébrer la messe; les vétérans russes de la bataille de Culm se rangèrent près des marches du piédestal, et deux généraux, Ostermann-Tolstoï et Yermoloff, qui avaient commandé dans cette bataille, vinrent se placer à la tête de leurs compagnons d'armes.

A dix heures, le canon salua l'arrivée des deux empereurs et du roi de Prusse; ils étaient accompagnés des deux impératrices, des archiducs, ducs, princes et princesses, et de toutes les personnes de leur suite. Après la messe célébrée selon le rite catholique, les trois souverains montèrent sur le piédestal, signèrent l'acte de fondation du monument et s'embrassèrent avec attendrissement, en s'adressant des félicitations réciproques à l'occasion de cette cérémonie, qui équivalait à un nouveau pacte d'alliance.

Pendant ce temps-là, l'infanterie exécutait trois salves de mousqueterie, auxquelles répondit l'artillerie postée entre les deux monuments prussien et autrichien. Ce salut militaire rappelait aux assistants, que, vingt-deux ans auparavant, les premiers coups de canon tirés par les Russes appelèrent, sur le champ de bataille de Culm, les Autrichiens et les Prussiens, qui allaient combattre l'armée française, commandée par Vandamme. Tout à coup, la musique militaire exécuta l'air national de l'Autriche, qui fut suivi de l'air national de la Russie, accompagné par un grand nombre de voix qui chantaient les paroles en langue russe.

Après la cérémonie, Leurs Majestés visitèrent le champ de bataille, en s'entretenant de ces grands souvenirs militaires, et se découvrirent religieusement en passant près des



deux monuments commémoratifs des Prussiens et des Autrichiens. A son retour à Tœplitz, l'empereur Nicolas décerna la croix de Saint-André aux généraux Ostermann-Tolstoï et Yermoloff, en mémoire de la bataille de Culm, et accorda l'avancement d'un grade aux soldats, sous-officiers et capitaine de la compagnie des grenadiers du palais, qui avaient assisté à la cérémonie.

Le roi de Prusse avait déjà pris congé de l'empereur Ferdinand et de ses hôtes, pour retourner à Berlin.

Le lendemain et le jour suivant, les deux empereurs, à l'exemple des deux impératrices, ayant projeté de ne se quitter que le moins possible, firent ensemble quelques promenades, assistèrent aux exercices des troupes et vécurent dans une intimité simple et cordiale.

Le 2 octobre, l'empereur Nicolas fit faire l'exercice au régiment de hussards qui portait son nom, et dont l'empereur défunt l'avait nommé chef; ce fut en cette qualité qu'il se mit à la tête de ce beau régiment, pour rendre les honneurs militaires à l'empereur d'Autriche.

Après le dîner, il apprit que sa sœur Anne Paulovna, princesse d'Orange, était arrivée, dans la journée, au château de Dux, appartenant au comte de Waldstein. Il monta sur-le-champ à cheval, pour aller faire visite à cette sœur bien-aimée, qu'il n'avait pas vue depuis bien des années et qu'il eut la joie de retrouver en bonne santé, heureux l'un et l'autre de cette réunion souvent désirée.

Quand il rentra au palais de Tœplitz, il fut enchanté d'apprendre que son autre sœur Marie Paulovna, grande-duchesse de Saxe-Weymar, venait d'y arriver, sans être attendue. L'empereur consacra la plus grande partie de la journée suivante au plaisir de revoir ses deux sœurs aînées, quoiqu'il se vît obligé de donner plus de



deux heures aux manœuvres des troupes autrichiennes.

Son départ pour Prague avait été fixé au lendemain, et il ne pouvait retarder ce départ, l'empereur et l'impératrice d'Autriche devant partir avec lui et l'impératrice Alexandra. La saison était encore belle, mais le voyage, qu'on ne pouvait pas rendre trop rapide à cause des deux impératrices, parut long et fatigant. Il fallut s'arrêter à Theresienstadt et y passer la nuit.

L'empereur Nicolas ne quitta point cette ville, sans avoir visité les fortifications et inspecté les troupes de la garnison, comme l'empereur Ferdinand l'en avait prié, en lui disant avec urbanité :

— Je désire que Votre Majesté, en parcourant mes États, puisse encore se croire dans les siens.

On n'arriva que dans l'après-midi à Prague ; de somptueux préparatifs avaient été faits pour la réception de l'empereur et de l'impératrice de Russie. Le soir, la ville fut magnifiquement illuminée ; la population se montra empressée et respectueuse. De nombreux régiments d'infanterie avaient été cantonnés à Prague : ils étaient sous les armes, le 6 octobre, lorsque l'empereur Ferdinand promena dans leurs rangs son hôte illustre l'empereur Nicolas.

Le soir, il y eut spectacle, et tous les assistants étaient en grand uniforme, les dames en costume de cour.

Nicolas prit beaucoup d'intérêt, comme toujours, aux exercices de la cavalerie et au tir de l'artillerie, mais il avait formé le projet d'aller incognito à Vienne, pour présenter ses compliments de condoléance à l'impératrice-mère, veuve de l'empereur François. C'était un hommage qu'il avail à cœur de rendre à la mémoire de l'auguste défunt.



L'empereur Ferdinand ne pouvait qu'être vivement touché de la pieuse intention du tzar, et il lui offrit de l'accompagner; mais Nicolas le pria de n'en rien faire et de lui accorder seulement un congé de vingt-quatre heures. Il ne voulut accepter qu'un seul compagnon de voyage, et il partit en poste avec son aide de camp général Benkendorff, sans avoir permis que son ambassadeur à Vienne, le conseiller privé Tatistcheff, fût prévenu de son arrivée.

Cet ambassadeur, qui ne s'attendait pas à pareille surprise, fut sur le point de tomber anéanti, lorsqu'on vint lui dire, le 9 octobre, à deux heures de l'après-midi, que l'empereur de Russie était descendu à l'hôtel de l'ambassade; il n'avait pas retrouvé la parole, quand il se vit en face de son auguste maître, qui lui souhaitait la bienvenue et qui l'invitait avec bonté à se remettre de son émotion.

Nicolas monta immédiatement dans la voiture de l'ambassadeur et se rendit au palais de Schonbrunn, auprès de l'impératrice-mère, avec qui il passa plus d'une heure, en tête à tête, se rappelant le passé et déplorant la mort de son fidèle allié et ami; l'un et l'autre interrogeant leurs regrets et mêlant leurs larmes.

Les habitants de Vienne, en apprenant la présence inattendue de l'empereur de Russie dans leurs murs, furent vivement touchés de l'empressement délicat qu'il avait mis à venir offrir à l'auguste veuve de l'empereur François l'expression de ses douloureuses sympathies.

Nicolas se montra également très-empressé auprès de la princesse de Metternich; non-seulement il lui porta des nouvelles du prince son époux, qu'il avait laissé en conférence avec le comte de Nesselrode, mais encore il l'honora d'une seconde visite et il alla lui faire ses adieux,



avant de quitter Vienne, où il ne resta que jusqu'au lendemain.

L'ambassadeur Tatistcheff n'était pas entièrement remis de sa surprise et de son embarras, au moment où l'empereur prit congé de lui, en lui promettant de venir le surprendre le plus souvent qu'il le pourrait.

Dans la matinée du 12 octobre, l'empereur était de retour à Prague où l'attendaient l'empereur et l'impératrice d'Autriche, et il les quitta le même jour, allant rejoindre l'impératrice Alexandra, qui était déjà partie pour Fischbach, où elle se trouvait installée avec son auguste père chez le prince Guillaume, frère du roi.

Nicolas passa une journée entière à Fischbach, et prit la route de Varsovie, le 14 octobre, par Kaliscz et Lowicz. Le maréchal Paskewitch l'attendait dans cette dernière ville pour l'accompagner jusqu'à Varsovie, où ils arrivèrent le 15 octobre, vers neuf heures du soir.

Les habitants de Varsovie n'avaient pas prévu que l'empereur pût arriver sitôt dans leurs murs; ils ne se trouvaient donc pas sur son passage et la plupart d'entre eux étaient déjà couchés : ce qui n'était que l'effet du hasard ressemblait à un complot. L'entrée de l'empereur ne fut donc pas accueillie comme elle devait être, et l'empereur en fut très-contrarié. On illumina cependant la ville, et les musiques militaires exécutèrent des aubades sur la place déserte du palais.

Le maréchal avait sollicité de l'empereur l'autorisation de lui présenter les députations de la ville, et l'empereur avait consenti à les recevoir. On pensait, on espérait que cette audience serait un pacte de réconciliation entre le souverain et les Polonais.

A neuf heures du matin, les membres de la municipalité



et les députations de la ville, en uniformes et en habits de gala, furent introduits devant l'empereur, par le maréchal Paskewitch, qui eut à peine le temps de prononcer quelques paroles. Nicolas, sans attendre le discours qui devait lui être adressé par le chef des députations, parcourut d'un regard sévère les rangs des députés et leur adressa cette allocution, qu'il n'avait certainement pas préparée et qu'il improvisa selon la circonstance :

« Je sais, Messieurs, que vous avez voulu me parler, je connais même le contenu de votre discours, et c'est pour vous éviter un mensonge... Oui, Messieurs, répéta l'empereur avec force en voyant l'émotion que ce mot avait produite parmi les délégués, c'est pour vous éviter un mensonge, que je désire ne pas entendre ce discours, car je sais trop que vos sentiments ne sont pas ceux que vous aviez l'intention de me manifester.

« Et comment pourrais-je y ajouter foi, quand vous m'avez tenu ce même langage la veille de la révolution ? N'est-ce pas vous-mêmes qui me parliez, il y a cinq ans, de fidélité, de dévouement, et qui me faisiez les plus belles protestations ? Quelques jours après, vous avez violé vos serments, vous avez commis des actions horribles.

« L'empereur Alexandre, qui a fait pour vous plus qu'un empereur de Russie n'aurait dû faire, qui vous a comblés de bienfaits, qui vous a favorisés plus que ses propres sujets, et qui vous a rendus la nation la plus heureuse et la plus florissante, a été payé par la plus noire ingratitude.

« Vous n'avez jamais pu vous contenter de la situation la plus avantageuse, et vous avez fini par briser vous-mêmes votre bonheur, en déchirant et en foulant aux pieds vos institutions. Je vous dis ici la vérité, pour éclai-



rer notre position respective et pour que vous sachiez bien à quoi vous en tenir, car je vous vois et vous parle pour la première fois depuis votre révolte.

« Ce qu'il me faut, Messieurs, ce sont des actions et non des paroles ; ce que je veux, c'est que le repentir vous vienne du cœur. Je vous parle sans colère, vous voyez que je suis calme ; je n'ai point de rancune : j'ai pardonné les offenses dirigées contre moi et ma famille. Mon désir est de rendre le bien pour le mal et de faire votre bonheur, en dépit de vous-mêmes ; je l'ai promis devant Dieu, et je ne trahis pas mes serments. Le maréchal que voici remplit mes intentions, il me seconde dans mes projets et pense aussi à votre bien-être. »

A ce passage du discours de l'empereur, les membres de la députation saluèrent le maréchal Paskewitch.

« Eh bien, Messieurs, s'écria le tzar, que signifient ces saluts ? Avant tout, il faut remplir ses devoirs, il faut se conduire en honnêtes gens. Vous avez à choisir, Messieurs, entre deux partis : ou persister dans vos illusions d'une Pologne indépendante, ou vivre tranquillement et en sujets fidèles sous mon gouvernement.

« Restez fidèles à vos devoirs, et vous mériterez l'oubli du passé ; veillez vous-mêmes au repos de votre pays ; protégez-le contre la propagation d'écrits incendiaires, et vous raffermirez son bien-être ; élevez vos enfants dans les principes de religion et de fidélité envers leur souverain, et vous leur assurerez un avenir prospère ; enfin, soyez les gardiens de la paix intérieure de votre ville, et la citadelle d'Alexandre ne sera là que pour vous protéger. Autrement, vous attirerez sur vous et sur votre patrie des malheurs irréparables. Je vous déclare solennellement, qu'à la moindre émeute, la citadelle foudroyera la ville ; Varsovie



sera détruite, et certes, ce n'est pas moi qui la rebâtirai !

« Il m'est très-pénible de vous parler ainsi, il est pénible à un souverain de traiter ainsi ses sujets, mais j'agis ainsi pour votre propre bien. C'est à vous, Messieurs, de mériter l'oubli du passé ; ce n'est que par votre conduite et par votre dévouement à mon gouvernement, que vous pourrez y parvenir.

« Je sais qu'il y a des correspondances avec l'étranger, qu'on fait parvenir ici de mauvais écrits, et que l'on tâche de pervertir les esprits ; mais la meilleure police du monde, avec une frontière comme la vôtre, ne peut empêcher ces menées clandestines ; c'est à vous-mêmes à faire la police et à écarter le mal.

« C'est en élevant bien vos enfants, en leur inculquant des principes de religion et de fidélité à leur souverain, que vous pourrez rester dans la bonne voie. Au milieu de tant de troubles qui agitent l'Europe et en dépit de toutes les doctrines qui ébranlent l'édifice social, vous avez le bonheur de vivre paisibles sous l'égide de la Russie, qui reste forte et intacte et qui veille sur vous.

« Croyez-moi, Messieurs, c'est un vrai bonheur d'appartenir à ce pays et de jouir de sa protection. Si vous vous conduisez bien, si vous remplissez tous vos devoirs, ma sollicitude paternelle s'étendra sur vous tous, et malgré tout ce qui s'est passé, mon gouvernement pensera toujours à votre bien-être. Rappelez-vous bien ce que je vous ai dit. »

Aussitôt après ce discours, dans lequel l'empereur avait lâché la bride à ses sentiments intimes avec une véritable éloquence, il congédia les assistants tremblants et muets de terreur, et serra en silence la main du maréchal Pas-



kewitch, qu'il emmenait avec lui pour visiter la citadelle, dont les travaux étaient à peu près terminés.

Cette citadelle, qui domine la ville et qui en occupe la position la plus élevée, rendait impossible désormais le triomphe d'une insurrection populaire, car cinq cents bouches à feu menaçaient à la fois tous les quartiers de l'intérieur et des faubourgs.

On raconte que, pendant cette visite de l'empereur à la citadelle, le peuple se tenait silencieux dans les rues, en murmurant tout bas : « Voici notre père qui examine ses canons ! »

Le discours de Nicolas aux députations de Varsovie était déjà répété à tous les échos de la ville, et l'on en avait exagéré à dessein les expressions, pour défigurer la pensée de l'auguste orateur. On allait jusqu'à dire que l'empereur avait menacé la capitale d'un prochain bombardement et d'une destruction complète.

Il est vrai que, dans ce moment-là, les esprits étaient surexcités par les menées de quelques conspirateurs. Les mauvais conseils n'avaient pas manqué pour mettre à exécution un attentat analogue à celui dont le roi des Français avait failli être victime. Il ne fallait, pour cela, qu'un fanatique aveugle ou un misérable acheté à prix d'or.

L'émotion profonde qui existait à Varsovie, et dans les principales villes de Pologne, à cette époque, avait été réveillée et surexcitée par des bruits plus ou moins mensongers, qu'on y faisait circuler, au sujet d'un redoublement de rigueurs et d'injustices contre les Polonais qui pouvaient être accusés, sinon de conspirer, du moins de faire des vœux pour le succès des conspirateurs, car on ne parlait que de conspirations et de sociétés secrètes. Il n'était question, aussi, que de malheureux propriétaires dénoncés et



traqués par la police politique, enlevés et jugés à huis clos, condamnés à payer des amendes exorbitantes, exilés en Sibérie ou au Caucase, enfermés dans des forteresses et subissant le supplice du knout, plus redoutable que la peine de mort.

Il y avait, dans ces bruits-là, beaucoup de fausseté et d'exagération, car on y mêlait, comme récents, des faits qui remontaient à quatre ans en arrière et qui s'étaient dès lors entourés d'une sorte de mystère sinistre, quand la calomnie avait commencé à s'en emparer pour les travestir et les défigurer. Ainsi, c'était encore la tragique légende du prince Roman Sangusko, sur l'arrêt duquel l'empereur aurait écrit de sa main : « Sangusko sera envoyé en Sibérie comme un forçat ordinaire, à pied, et rivé à la chaîne des forçats; » c'étaient des soldats polonais, condamnés aux travaux forcés dans le port de Cronstadt, et recevant le knout, pour avoir refusé de prêter serment à l'empereur; c'étaient encore des Polonais enrégimentés dans l'armée du Caucase et passant par les verges, pour n'avoir pas salué le drapeau russe ou pour avoir gratté l'aigle empreint sur leurs boutons d'uniforme.

Ces vieilles histoires étaient perfidement rajeunies et rehaussées de nouveaux détails, qui n'avaient pas d'autre objet que d'irriter, d'indigner, d'exalter le sentiment national contre la domination russe et surtout contre la personne de l'empereur, qu'on s'appliquait à représenter comme un tyran cruel, comme l'implacable ennemi de tout ce qui portait un nom polonais.

Quoi qu'il en fût, Nicolas était averti de prendre les plus grandes précautions pendant son séjour à Varsovie : ce qui ne l'empêcha pas de passer en revue les régiments d'infanterie de Mourom et de chasseurs de Simbirsk, et de se mon-



trer en calèche dans les rues, pour aller rendre visite à la maréchale Paskewitch.

Le maréchal ne l'avait pas quitté une minute, et l'on put dire qu'il semblait lui faire un rempart de son corps. Ils partirent, le jour même, pour Novogeorgiewsk, où ils arrivèrent dans la soirée. L'empereur se proposait de faire une tournée d'inspection militaire dans plusieurs gouvernements du centre, avant de retourner à Saint-Pétersbourg, et Paskewitch devait l'accompagner jusqu'aux frontières du royaume de Pologne.

Pendant ce temps-là, l'impératrice, avec sa fille, la grande-duchesse Olga, continuait sa route, sans se hâter, pour revenir à Tzarskoé-Sélo, où elle ne rentra que le 27 octobre, en bonne santé, mais encore bien fatiguée d'un si long voyage et surtout de tant de jours donnés à la représentation et à la vie de cour.

CCXXIV

L'empereur Nicolas était descendu, avec Paskewitch, à la forteresse de Novogeorgiewsk, où il passa la nuit. Le lendemain, 17 octobre, il sentit la nécessité de prendre un peu de repos; après avoir assisté à la parade des troupes de la garnison, il inspecta rapidement les travaux de la forteresse et les ponts de bateaux de la Narewa. Quand il rentra dans ses appartements, on avait déposé sur la table de sa chambre deux portefeuilles, contenant les affaires courantes de la chancellerie impériale.

— Voilà de quoi m'empêcher de dormir avant minuit! dit-il, en les montrant du doigt.

— Sire, répliqua un aide de camp général qui se trouvait là, si le premier médecin de l'empereur entendait Votre Majesté parler ainsi, il ferait son devoir, en conseillant à Votre Majesté de renvoyer à demain les affaires et de ne pas se dérober une heure de sommeil.

— Vraiment! repartit Nicolas; crois-tu donc que je sois empereur pour mon plaisir! Chacun, ici-bas, doit faire son service et remplir son devoir, quoi qu'il en coûte. Or, je t'assure qu'il m'en coûtera beaucoup pour veiller aujour-

d'hui, car je me sens presque fatigué, et j'ai besoin d'une bonne nuit pour me remettre dans mon état ordinaire.

L'empereur ne partit qu'à midi, le 18, et il voyagea, sans s'arrêter, pendant dix-huit heures consécutives; le 19, à six heures du matin, il arrivait à Brzest-Litewski, avec Paskewitch, qui ne devait pas l'escorter au delà de cette ville.

Après une grande revue du deuxième corps d'infanterie, l'empereur, conduit par le maréchal, visita l'hôpital militaire, les travaux de fortifications, les nouvelles casernes fortifiées, et il remercia plusieurs fois publiquement Paskewitch, pour l'ordre parfait et l'excellente administration de tous les services. Il reçut à sa table les généraux, les commandants de régiments et l'architecte qui dirigeait la construction de la forteresse.

Il y eut, dans la matinée du 20, de grandes manœuvres de toutes les troupes cantonnées à Brzest-Litewski, et l'empereur, ayant pris congé affectueusement du prince de Varsovie, se mit en route pour Kiew, avec le général Benkendorff et quelques aides de camp généraux.

Le général comte Gourieff, gouverneur militaire de Kiew, avait été prévenu que l'empereur se rendrait directement au monastère de Petchersky, dans le cas où Sa Majesté pourrait arriver, le 22 octobre, avant six heures de l'après-midi. On attendit toute la journée, en effet; tout était préparé au monastère pour la réception du tzar; le clergé se trouvait à son poste, cierges allumés, sous le porche de l'église. Mais, à six heures, vint un contre-ordre qui annonçait que l'empereur n'arriverait que le jour suivant. Les cierges s'éteignirent, les portes de l'église se fermèrent, et tout rentra dans l'obscurité et le silence.

Huit heures sonnaient, quand un courrier, envoyé au



général Gourieff, vint le prévenir que l'empereur, retardé par un accident de voiture, serait à Kiew vers neuf heures. A ce moment même, Nicolas arrivait au monastère Petchersky, où les moines étaient retirés dans leurs cellules; il fit rouvrir les portes de l'église et, dans les ténèbres de la nuit, à la lueur de quelques lampes brûlant devant les saintes images, il s'agenouilla près du sanctuaire et resta en prières jusqu'à ce que le clergé, rassemblé à la hâte, accourut, au bruit des cloches mises en branle, pour lui rendre les honneurs accoutumés.

— J'ai fait ma prière, dit-il aux moines interdits, et je vous laisse le soin de prier pour moi : vous m'excuserez de m'être fait attendre, et je n'ai garde de vous reprocher de n'avoir pas attendu davantage. C'est moi qui ai manqué au rendez-vous, et par force majeure, ce qui doit me servir d'excuse.

Dans le cours de ses longs voyages, Nicolas, si fatigué, si pressé qu'il pût être, ne manquait jamais, à son arrivée dans une ville, dans une bourgade, dans un monastère, où il s'arrêtait, de faire sa prière devant l'autel de l'église et de baiser la main du prêtre qui venait lui donner la bénédiction.

On raconte qu'il fit remettre, un jour, par son valet de chambre, une douzaine de mouchoirs brodés à son chiffre et ornés de la couronne impériale, à un pauvre prêtre de campagne, qu'il avait vu, pendant l'office, au moment même de la communion, se moucher avec ses doigts.

— Je ne veux pas, dit-il, à cette occasion, que la main qui touche l'hostie consacrée soit salie, comme celle d'un mougik, par les impuretés de notre triste nature humaine.

La nouvelle de l'arrivée du tzar s'était répandue avec la



rapidité de l'éclair dans la ville de Kiew; les habitants se munirent de torches pour aller à sa rencontre, et Nicolas, accueilli par les acclamations des habitants et des troupes, eut la surprise d'une entrée aux flambeaux. Le gouverneur militaire le reçut, en grand apparat, à l'hôtel qui avait été préparé pour lui.

— J'arrive un peu tard, lui dit l'empereur avec bonté, mais je tiendrai compte à ma bonne ville de Kiew des heures que j'ai perdues en route et qui lui étaient destinées. Je resterai avec vous jusqu'à demain soir.

Le tzar commença la journée du 23, par entendre la messe à la cathédrale de Sainte-Sophie; puis, il alla faire visite au feld-maréchal prince Osten-Sacken, qui se trouvait retenu chez lui par un accès de goutte et qui, d'ailleurs, âgé de plus de quatre-vingts ans, et chargé d'infirmités, ne pouvait plus recevoir son souverain à la tête des troupes qu'il commandait encore.

Osten-Sacken était en grand uniforme, mais incapable de bouger de son fauteuil.

— Votre Majesté me pardonnera de rester assis devant elle, dit le vieux maréchal. Mieux vaudrait, ajouta-t-il en soupirant, que je fusse déjà couché dans mon tombeau, car je ne suis plus bon à rien, si ce n'est à souffrir, et il est temps que je cède la place à un autre qui sera un serviteur plus utile, sinon plus dévoué à l'empereur.

— Que dis-tu là? repartit Nicolas, qui lui tenait les mains et les serrait dans les siennes. Crois-tu donc que j'aie oublié les beaux services que tu as rendus à la patrie depuis tant d'années? J'espère bien te garder longtemps, comme un exemple vivant offert aux braves de nos armées.

— Sire, je suis bien infirme, répondit tristement le feld-



maréchal, et voilà plus de six mois que je n'ai pu monter à cheval.

— Il y a vingt-deux ans, presque jour pour jour, reprit l'empereur, tu es resté en selle pendant six heures à la bataille de Hoekem, où tu fus nommé général.

Le prince de Sacken s'inclina pour baiser les mains de son auguste maître, en les mouillant de larmes de reconnaissance.

L'empereur inspecta la brigade de sapeurs et une division du régiment des gendarmes, avant de retourner au monastère Petchersky, où il voulait honorer les saintes reliques. Une partie de la journée fut employée à visiter l'arsenal, les fortifications, et la pension des Demoiselles nobles.

— Imaginez, dit-il, dans cette dernière visite, que je représente ici l'impératrice, car je suis son fondé de pouvoirs; demandez-moi tout ce que vous lui demanderiez.

A trois heures, il donna audience à lord Durham, ambassadeur extraordinaire d'Angleterre, qui était venu l'attendre à Kiew, en se rendant à son poste à Saint-Pétersbourg.

Le voyage de lord Durham à travers la Russie avait été, depuis son débarquement à Odessa, l'objet des égards les plus délicats, des prévenances et des distinctions les plus flatteuses, de la part de tous les chefs militaires et de tous les agents du gouvernement. Jamais ambassadeur n'avait reçu pareil accueil, et lorsque lord Durham s'étonnait d'une réception aussi magnifique, on lui répondait partout : « Tel est l'ordre de l'empereur. » Il y avait là une intention évidente de faire des avances à l'Angleterre. C'est ainsi que l'opinion politique expliqua cette espèce d'ovation décernée à l'ambassadeur anglais, avant son entrée en fonctions.



Nicolas passa plus d'une heure avec lord Durham, qui lui plut beaucoup et auquel il dit adieu cordialement en lui promettant de le retrouver bientôt à Saint-Pétersbourg.

Dix jours après cette entrevue, le bruit courait, dans tous les cabinets européens, que l'Angleterre et la Russie s'étaient mises d'accord entre elles, malgré le traité d'Unkiar-Skélessi, pour défendre, d'intelligence, le sultan Mahmoud contre les nouvelles entreprises du vice-roi d'Égypte. Lord Durham, qui avait été chargé d'une mission secrète auprès de la Porte-Ottomane, avant de s'aboucher avec l'empereur Nicolas, n'aurait été, disait-on, qu'un médiateur entre le tzar et le sultan.

L'empereur Nicolas n'invita pourtant pas lord Durham à dîner avec lui chez le comte Gourieff, et il partit le soir même pour Belaïa-Tserkoff où il arriva dans la nuit.

Son arrivée en cette ville, un des centres militaires les plus importants de la Russie, avait pour principal objet une expérience dont il voulait juger par lui-même et qui intéressait au plus haut degré l'organisation militaire de l'empire. L'ukase du 30 août/11 septembre 1834 avait établi que tous les sous-officiers et soldats qui auraient passé vingt ans sous les drapeaux seraient renvoyés en congé illimité dans leurs foyers, pour y rester comme faisant partie de la réserve et pouvant être rappelés au service actif, jusqu'à ce qu'ils eussent atteint vingt-deux ans de service dans la garde et vingt-cinq dans l'armée, après quoi seulement ils devaient être considérés comme vétérans et libres de choisir l'état qui leur conviendrait le mieux. Ce nouveau règlement avait été mis en pratique, pour la première fois, à partir du 30 septembre de l'année précédente, et l'empereur était curieux de voir si le rappel sous les drapeaux des



hommes en congé illimité était d'une application facile.

Tous les sous-officiers et soldats en congé dans les gouvernements de Kiew et de Wolhynie avaient donc été avertis de se présenter à l'inspection générale de l'empereur, laquelle aurait lieu, le 25 octobre, à Belaïa-Tserkoff. Le 25, à neuf heures du matin, l'empereur inspecta ces sous-officiers et soldats de la garde et de l'armée, qui s'étaient rendus avec autant d'exactitude que d'empressement à l'appel de l'autorité militaire : leur air martial, leur bonne tenue, la rapidité de leurs manœuvres, et leur instruction solide, prouvèrent que ces hommes, au milieu des travaux de la vie agricole et industrielle, avaient conservé un vif souvenir de leurs devoirs de soldat, et que l'armée active pouvait désormais compter sur une réserve excellente et nombreuse. Ce corps de réserve était au grand complet, lorsque l'empereur le passa en revue, ainsi que les 11ᵉ, 12ᵉ et 13ᵉ divisions d'infanterie, avec toute l'artillerie à pied attachée à ces différents corps.

L'empereur visita les hôpitaux et les camps, fit manœuvrer les troupes pendant plus de quatre heures, et partit, dans l'après-midi du 26 octobre, pour Novaïa-Praga. Il s'arrêta en route aux villages de Bolschaïa-Vyska et d'Adjamka, pour inspecter les haras, les magasins de fourrages et de grains, les immenses établissements d'agriculture, appartenant à plusieurs régiments de cavalerie colonisés.

A Novaïa-Praga, où le général comte de Witte avait concentré le deuxième corps de cavalerie de réserve avec son artillerie, l'empereur inspecta ces belles troupes qu'il trouva dans l'état le plus satisfaisant; il félicita le comte de Witte d'avoir fait prospérer ces colonies militaires qui donnaient gain de cause à un système, que le succès n'avait pas couronné sous d'autres chefs et sur d'autres points de l'em-



pire; il se plut à parcourir, avec cet habile organisateur, les admirables institutions agricoles confiées à l'active coopération des cantonistes militaires; il voulut tout voir par ses yeux, les fermes, les granges, les étables, les écuries, les charrues, les instruments de travail.

Le même jour, il réunit à sa table tous les commandants de régiments de cavalerie et de compagnies d'artillerie, et ne cessa de les interroger, pendant le dîner, sur le régime et le fonctionnement de la colonisation militaire.

— Voilà bien ce qu'avait projeté mon bien-aimé frère, feu l'empereur Alexandre, disait-il, et je suis bien aise de trouver ici la réalisation de ses projets. Il me faut une nouvelle enquête et un nouveau rapport sur une question aussi sérieuse, général, ajouta-t-il en se tournant vers le comte de Witte : je compte sur vous pour avoir de bons et fidèles renseignements.

Nicolas s'arrêta, le 30 octobre, à Poltava, pour remplir une promesse qu'il avait faite à sa femme : il devait visiter dans cette ville les établissements d'éducation et de bienfaisance placés sous la direction de l'impératrice Alexandra. En effet, après une courte prière dans la cathédrale, il se rendit à l'Institut des Demoiselles nobles, et il y resta plusieurs heures, assistant aux leçons et daignant examiner les travaux des élèves. Il exprima sa satisfaction, au nom de l'impératrice, en s'adressant aux élèves et à leur respectable directrice, Madame de Sass. Il témoigna la même sollicitude dans les autres établissements de la ville, et surtout dans l'école des indigents, où il interrogea lui-même deux ou trois pensionnaires.

L'empereur ne quitta point Poltava sans avoir vu l'état des constructions de l'hôtel destiné au corps des Cadets; il arriva, le lendemain 31, à Kharkoff, et s'y arrêta une partie



de la journée, pour visiter l'Université, la Clinique, l'Institut des Demoiselles nobles, la Prison, le Gymnase et les établissements de bienfaisance. Il faisait prendre des notes, sous sa dictée, par un aide de camp général.

— L'impératrice, disait-il, sera très-contente des détails que nous lui rapporterons sur les établissements qu'elle dirige.

Dans l'après-midi, l'empereur se remit en route et alla coucher à Tchougouyeff, où le comte de Witte, inspecteur général de la cavalerie colonisée, était venu préparer les exercices des troupes que commandait le général Nikitine.

Le 1er novembre, à dix heures du matin, tout le premier corps de cavalerie de réserve, avec son artillerie, était rassemblé au champ d'exercice ; il y avait là en bataille deux divisions de cuirassiers et de lanciers, formant ensemble soixante-douze escadrons, y compris plusieurs régiments non colonisés. L'empereur fut émerveillé de la tenue irréprochable de ces troupes qu'il soumit à l'inspection la plus minutieuse.

Quand il rentra dans la ville avec les généraux de Witte et Nikitine, les colons militaires lui offrirent, suivant l'usage, le pain et le sel, et lui présentèrent divers échantillons de leur culture appropriée aux sables mouvants de ces contrées qu'ils avaient rendues fertiles. Il visita ensuite l'église du régiment, l'école des cantonistes, les magasins publics, les ateliers et l'hôpital. La journée du 2 novembre fut consacrée à des exercices et à des manœuvres de troupes.

L'empereur voyagea toute la nuit, pour arriver le jour suivant à Koursk. Il y trouva les régiments de la 2e division de dragons, qu'il passa en revue, et qu'il fit exercer deux jours de suite, ce qui ne l'empêcha pas de faire sa visite ordinaire aux établissements de bienfaisance du bu-



reau de curatèle générale, savoir : l'hôpital, l'hospice pour les employés civils et les vétérans invalides, la maison des fous, la maison de force et les ateliers qui en dépendent.

L'auguste voyageur arriva le 5 novembre, vers quatre heures du matin, à Orel ; à dix heures, il était dans la cathédrale des Saints-Gleb-et-Boris, où l'on célébrait un service funèbre pour l'anniversaire de la mort de sa regrettée mère l'impératrice Marie Feodorovna. Il employa la matinée à visiter les établissements de bienfaisance, et, l'après-midi, à passer en revue les troupes de la 1re division de dragons.

Il reçut, en sortant de table, un vieux colonel en retraite, nommé Michel Backtine, qui vivait seul à Orel, où il ne menait pas grand train, quoiqu'on le soupçonnât d'être très-riche.

— Sire, dit le colonel avec une simplicité toute militaire, je n'ai quitté le service que quand je me suis vu dans l'impossibilité de servir ; je n'ai pas de famille et je voudrais m'en faire une pour me distraire dans ma vieillesse.

— Tu veux te marier, à ton âge ! s'écria Nicolas. Ce serait une grande folie, et je ne sais pas trop si cela te donnerait la famille qui te manque.

— Oh ! Sire, j'ai fait un meilleur choix, reprit Backtine ; j'aurai pour enfants tous ceux que Votre Majesté daignera me désigner, car j'ai l'intention de fonder un corps de Cadets à Orel, et je viens solliciter de Votre Majesté le droit de faire à mes frais cette fondation.

— Béni soit Dieu ! répondit l'empereur ; tu as là une bonne intention, mon fils, mais ce serait une bien grosse dépense, même pour un seigneur qui aurait deux mille paysans.

— J'en ai deux mille sept cents, reprit le colonel ; je possède, en outre, des terres considérables et plus d'un million de roubles.



— C'est bien, mon fils, lui dit l'empereur en l'embrassant ; nous aurons donc, grâce à ta générosité, un corps de Cadets à Orel, qui portera ton nom.

Backtine demanda comme une faveur, que l'importante fondation qu'il prenait à sa charge eût son effet immédiat, et l'empereur laissa des ordres en conséquence, lorsqu'il partit pour Toula, mais ce n'est que six semaines plus tard, que la création du corps des Cadets d'Orel fut autorisée régulièrement par un ukase, en suite duquel cette note, émanée de la chancellerie impériale, reçut la publicité que méritait la belle et généreuse pensée du colonel Backtine :

« Le colonel en retraite Michel Backtine, usant du droit légal de disposer de ses biens acquis, a destiné la totalité de ses biens à la fondation d'un corps de Cadets à Orel, en affectant, dès à présent, pour cet objet, un capital d'un million cinq cent mille roubles, placés à intérêts dans les établissements de crédit, et à sa mort, les propriétés, peuplées de deux mille sept cent paysans, qu'il possède dans les gouvernements d'Orel et de Koursk, avec toutes leurs dépendances.

« Accueillant avec une véritable satisfaction cet acte de bienfaisance, parfaitement digne d'un gentilhomme russe, qui veut consacrer sa fortune à l'éducation de la jeunesse, Nous avons déjà donné les ordres que sollicitait le colonel Backtine. Voulant lui donner un témoignage de Notre reconnaissance particulière et conserver à la postérité le souvenir de sa noble action, Nous élevons le colonel Backtine au grade de général-major en non-activité, et Nous ordonnons que le corps des Cadets, créé dans la ville d'Orel, porte le nom de *corps de Backtine*, d'après celui de son fondateur.

« Saint-Pétersbourg, le 6 (18, nouv. st.) décembre 1835. »

Avant que l'empereur eût fini son inspection à Orel, le froid était devenu assez intense, pour qu'il dût renoncer à la prolonger, d'autant plus que les préludes de l'hiver étaient plus pénibles pour les troupes que pour lui-même. Au reste, Nicolas, pendant son voyage, ne cessait de se préoccuper de la santé de ses soldats, depuis que la saison devenait plus rigoureuse, et, jour et nuit, il entrait dans les postes et les corps-de-garde, pour savoir si le thermomètre s'y maintenait à 14 degrés au-dessus de zéro, comme l'exigeait le règlement du service militaire. A Orel, les troupes avaient dû abandonner leur campement, pour venir loger en ville, chez l'habitant; elles avaient même beaucoup souffert la dernière nuit qu'elles passèrent sous la tente, et les marchands de la localité, en témoignage de leur dévouement à l'empereur, avaient fait distribuer à chaque soldat une portion d'eau-de-vie, de viande et de pain blanc.

L'empereur avait voyagé jusque-là en calèche ouverte, malgré l'âpreté de la température; il répugnait à se dérober, dans une voiture fermée, aux regards de ses sujets qui accouraient sur son passage pour le saluer et l'acclamer. Il ne passa qu'une matinée à Toula, et il trouva le temps de visiter le corps des Cadets, l'arsenal, la manufacture d'armes et les établissements de bienfaisance.

La neige, qui était tombée depuis quarante-huit heures, ne permettait plus de continuer la route en voiture, et l'empereur se vit obligé de prendre les traîneaux de poste. C'est ainsi qu'il arriva, dans la soirée du 7 novembre, à Moscou, non sans avoir rencontré des difficultés et même des dangers au milieu des neiges qui n'étaient pas encore favorable au traînage. Il n'attendit pas que sa présence à Moscou fût signalée à la population, qui ne l'attendait pas;



il passa la nuit au Kremlin, presque incognito, et il repartit en traîneau, dès que le jour parut; il voyagea de la sorte, ne s'arrêtant qu'aux relais pour changer de chevaux, et ne souffrant pas le moindre retard, même pour traverser les fleuves sur la glace, encore peu solide, qu'on entendait craquer sous le poids de l'attelage.

Il ne fallut pas moins qu'un effroyable chasse-neige pour obliger l'empereur à rester une nuit à Novogorod.

— Sire, lui disait Benkendorff, j'ai charge d'âmes, et je suis responsable de tous les accidents qui pourraient mettre en péril les jours de l'empereur. Je conjure Votre Majesté de ne pas voyager la nuit.

— Tu me demandes l'impossible, répondit Nicolas : j'ai promis d'être à Saint-Pétersbourg vers la fin d'octobre (vieux style) ; or, je ne sais pas attendre ni me faire attendre.

Il arrivait enfin, le 11 novembre au soir, à Tzarskoé-Sélo, où sa famille s'était rassemblée pour le recevoir. Le grand-duc héritier était allé à sa rencontre et revenait avec lui.

Le césarévitch, malgré la joie qu'il éprouvait de revoir son auguste père, après une si longue absence, ne put cependant être assez maître de lui pour écarter entièrement un sujet de chagrin qui l'obsédait depuis son départ de Tzarskoé-Sélo. L'empereur s'en aperçut du premier coup d'œil, et demanda vivement à son fils quelle était la cause de la tristesse qu'il portait empreinte sur son visage.

— Sire, répondit le grand-duc héritier, dont les yeux se remplirent de larmes : mon professeur de fortification, le général-major Christiani est décédé, il y a quatre jours, et ce matin même j'ai assisté à ses obsèques, avec tous les élèves de l'École du génie, dont il était le chef. Je le regrette sincèrement.



— Je le regrette aussi, reprit Nicolas, et je lui sais gré des bonnes études qu'il t'a fait faire. Que veux-tu? c'est la destinée, ajouta-t-il solennellement : les souverains voient sans cesse tomber autour d'eux leurs meilleurs serviteurs, et la mémoire suffit à peine pour retenir les noms de ceux que nous avons perdus. Ainsi, je viens d'apprendre tout à l'heure une perte qui m'afflige également, celle de Bulhakoff, directeur du département des postes impériales. C'était un homme intègre, un habile administrateur. Il est mort hier, et tous ceux qui l'ont connu le pleurent à Saint-Pétersbourg. Demain peut-être il faudra lui donner un successeur, mais je le regretterai, comme tu regrettes le général-major Christiani. Nos regrets, entends-tu, sont la plus digne récompense des hommes qui nous ont bien servis.

— Sire, s'écria Benkendorff, qui était témoin de ces touchantes confidences entre le père et le fils, je ne demande pas, pour ma part, d'autre oraison funèbre!

CCXXV

Le retour de l'empereur, dans sa capitale, coïncida avec la perte d'un ses plus anciens serviteurs, et il fut très-sensible à cette perte.

Le conseiller privé Henri-François de Storch, qui avait été son professeur d'économie politique, décéda, le 13 novembre, à peine âgé de soixante-sept ans. Ce savant, vice-président de l'Académie impériale des sciences, n'avait jamais voulu accepter de position politique et se tenait éloigné de la cour; mais la reconnaissance de son auguste élève était allée le chercher dans sa retraite studieuse pour le mettre sur le chemin des honneurs et de la fortune.

—J'ai bien mal profité des leçons de ce digne homme et je le regrette maintenant, disait l'empereur; mais qui aurait pu prévoir alors que j'étais destiné à régner? J'avoue aussi que l'économie politique m'était insupportable et me paraissait la plus inutile des sciences.

Nicolas, qui était éloigné du siége de son gouvernement depuis près de trois mois, consacra les premiers jours de sa rentrée au palais d'Hiver, à remettre au courant toutes les affaires qui avaient pu souffrir de son absence; il s'imposa



de tels efforts de travail, que le conseil des ministres pouvait à peine le suivre pour l'expédition des affaires arriérées.

Le comte de Nesselrode avait repris la direction de son ministère, et le prince de Liéven, qui, chargé de l'intérim, s'était acquitté de ces fonctions délicates, avec autant de prudence que d'habileté, reçut ce rescrit de remercîment amical.

« Prince, la confiance particulière que vous avez su M'inspirer par votre zèle pour le service et votre dévouement inaltérable au trône et à la patrie, M'a déterminé à vous charger, pendant l'absence du vice-chancelier, du soin d'entretenir les relations politiques de l'Empire avec les puissances étrangères. Vous avez rempli cette tâche importante avec le même zèle qui a constamment distingué une longue carrière, signalée par tant d'honorables travaux, et vous avez ainsi justifié de nouveau Ma haute confiance. J'éprouve la plus vive satisfaction à vous exprimer Ma juste et sincère gratitude de vos utiles services consacrés au bien de l'Empire, et Je suis toujours votre affectionné.

« Nicolas.

« Saint-Pétersbourg, le 12 (24, nouv. st.) novembre 1835. »

L'empereur remercia aussi, mais en joignant une décoration à ses remercîments, son ambassadeur à Vienne, le conseiller privé Tatistcheff, qui avait préparé avec beaucoup d'adresse les conférences que le comte de Nesselrode et le prince de Metternich avaient eues ensemble, à Tœplitz. Voici le texte de ce rescrit qui était fait, dit-on, pour rassurer la susceptibilité ombrageuse de ce ministre que le



voyage inattendu du tzar, à Vienne, avait laissé confus et désespéré :

« Pendant toute la durée de Notre résidence près la cour de S. M. l'empereur d'Autriche, vous avez consacré les soins les plus constants à maintenir et à raffermir, d'après Nos intentions, les rapports intimes existant entre les deux Empires, qu'unissent depuis si longtemps les liens d'une amitié réciproque. Ces travaux, et les utiles services que vous avez rendus à l'État, n'ont jamais cessé de mériter Notre haute approbation. Notre séjour à Tœplitz Nous a offert une nouvelle occasion de Nous convaincre du zèle invariable qui a signalé toute votre carrière. Voulant vous en témoigner Notre entière reconnaissance, Nous vous avons conféré, le 25 septembre dernier (7 octobre, nouveau style), les insignes en diamants de l'ordre de Saint-André. Que ces insignes soient une nouvelle marque de Notre bienveillance impériale, avec laquelle Nous sommes toujours votre affectionné,

« NICOLAS.

« Saint-Pétersbourg, le 12 (24, nouv. st.) novembre 1835. »

Ce ne fut pas une médiocre besogne, que de faire tous les changements qui devaient avoir lieu dans le personnel de l'administration militaire, à la suite du voyage d'inspection de l'empereur; car ces changements résultaient des notes que Nicolas avait prises sur les lieux mêmes d'après ses propres inspirations. Voilà pourquoi l'aide de camp général comte Levaschoff ne fut nommé que par un ukase du 5/17 décembre, gouverneur-général de Tchernigow, Poltava et Kharkoff, bien qu'il eût été honoré, un mois plus tôt, du rescrit suivant :



« Mon séjour à Kiew m'a mis à même d'observer avec plaisir les rapides améliorations qui s'y sont opérées pendant votre administration. Les progrès remarquables que vous avez fait faire à cette ville, et que J'ai reconnus, en la visitant en détail, M'ont offert une preuve de la sollicitude et du zèle, qui ont constamment signalé votre carrière, et J'éprouve une véritable satisfaction à vous exprimer Ma sincère reconnaissance.

« Je suis votre affectionné,

« NICOLAS.

« Saint-Pétersbourg, le 7 (19, nouv. st.) novembre 1835. »

Lord Durham, ambassadeur de Sa Majesté Britannique, avait devancé seulement de dix ou douze jours l'arrivée de l'empereur à Saint-Pétersbourg, mais il ne put présenter ses lettres de créance que le 20 novembre, à l'audience particulière qui lui avait été accordée dans les termes les plus gracieux. Nicolas s'excusa de ne l'avoir pas reçu plus tôt, quoique le nouvel envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire du roi de Prusse, M. de Lieberman, n'eût pas encore obtenu le même honneur.

On en augura que la cour de Russie avait alors un grand intérêt à faire des avances à l'Angleterre, et à se ménager la bonne volonté du cabinet de Saint-James, en prévision des graves événements qui pouvaient se produire en Orient, car la lutte entre le sultan et le vice-roi d'Egypte, pour être latente et dissimulée, n'en était pas moins implacable ni moins opiniâtre.

La France, qui ne se désintéressait pas de son rôle de médiatrice à Constantinople, était représentée à Saint-Pétersbourg par un simple secrétaire d'ambassade, mais on savait que le baron de Barante, membre influent de la



Chambre des députés et membre distingué de l'Académie française, avait été nommé ambassadeur par le roi Louis-Philippe, qui aurait dit malicieusement, pour expliquer ce choix : « Nos maréchaux de France n'ont pas trop bien réussi à la cour du tzar, probablement à cause des souvenirs de l'Empire qu'ils portent partout avec eux ; nous verrons si un académicien, historien brillant, écrivain élégant, littérateur d'esprit et de goût, ne réussira pas mieux auprès des Russes, qui se piquent d'être les Français du Nord. »

La nomination de M. de Barante, qui ne semblait pas se presser de venir prendre possession de son poste, fut assez maladroitement desservie, dans le *Journal des Débats*, par un de ses collègues à l'Académie française, car on attribua généralement à M. Saint-Marc-Girardin un article, aussi violent qu'injuste, contre l'empereur Nicolas, article publié dans le numéro du 11 novembre, deux jours après la publication du discours que l'empereur avait adressé, le 16 octobre, à la municipalité de Varsovie.

L'auteur anonyme de cet article ne craignit pas, en analysant ce discours qu'il qualifiait d'*inconcevable*, de s'attaquer à la personne même de l'empereur, dans les termes les plus amers et avec les sentiments les plus haineux. C'était une belle occasion d'exalter et de glorifier la Pologne, et le journaliste français n'y avait pas manqué, en déclarant que les exilés polonais n'avaient qu'à se réjouir d'un pareil discours, qui accusait la fureur et l'impuissance du despote.

Voici quelles inductions audacieuses on pouvait tirer de ce discours, d'après le maladroit avocat de la cause polonaise : « Il en résulte, disait-il, que la Pologne correspond encore avec l'étranger ; que la meilleure police du monde, la police russe, ne peut pas empêcher ce commerce clan-



destin, et que les frontières de la Pologne, faites comme elles sont, conspirent patriotiquement avec les cœurs des Polonais, pour rester accessibles, en dépit de la police russe, aux cris d'espérance et de consolation qui arrivent du dehors. Tel est donc l'état de la Pologne, d'après l'empereur Nicolas : elle n'est ni soumise, ni repentante; elle n'a point abjuré ses idées d'indépendance. »

Ces déclarations de la part d'un ami de la Pologne, sans doute bien informé, étaient un imprudent aveu des complots que les émigrés polonais ne cessaient de tramer sur les frontières du royaume. On n'ignorait pas, d'ailleurs, que la république de Cracovie était le foyer le plus ardent de ces complots.

Le journaliste anonyme, dans sa partialité à l'égard de la Pologne, insistait sur ce point, que l'empereur Nicolas avait voulu donner le coup de grâce à cette malheureuse nation, en lui prodiguant l'injure, l'outrage et la menace. « C'est la barbarie d'avant Pierre le Grand! » disait ce journaliste, complice imprudent des rancunes de l'émigration polonaise.

Nicolas lisait tous les jours le *Journal des Débats*, aussitôt que la poste l'avait apporté : c'était son habitude depuis bien des années; il rompait lui-même la bande de l'exemplaire qui lui était adressé nominativement, et personne n'eût osé ouvrir le journal avant lui.

Quelles ne furent pas sa surprise et sa colère, en voyant l'article dans lequel sa pensée était si perfidement travestie! Il communiqua son indignation à l'impératrice, au grand-duc héritier, à quelques-uns de ses aides de camp généraux et de ses ministres, à toutes les personnes de l'entourage, enfin, en leur lisant lui-même cet article injurieux.



On ne pouvait laisser passer un tel article, sans réponse et sans protestation. Cependant, Nicolas ne savait que résoudre, car, quelles que fussent les attaches bien connues de la rédaction du *Journal des Débats* aux hommes du gouvernement de Louis-Philippe, il n'eut pas un seul instant l'idée d'avoir raison, par l'entremise de son ambassadeur, des calomnies et des malveillances d'un journaliste étranger, aveuglé et fanatisé par les Polonais émigrés.

Il consulta son ministre de l'instruction publique, comme il l'avait déjà fait dans des circonstances analogues, et Ouvaroff lui conseilla de répondre au *Journal des Débats*, dans le *Journal de Saint-Pétersbourg*. L'empereur prit la plume sur-le-champ et rédigea lui-même cette note très-ferme et très-explicite, qui fut imprimée en tête du *Journal de Saint-Pétersbourg*, du 21 novembre/5 décembre 1835, pour servir de préface et de correctif aux articles diffamatoires du *Journal des Débats*, dont l'empereur ordonnait la réimpression dans la feuille officielle russe :

« Le *Journal des Débats*, après avoir rapporté les termes dans lesquels l'Empereur s'est énoncé, à son passage par Varsovie, en admettant en sa présence la députation de la ville, a accompagné ces paroles, de réflexions aussi haineuses que perfides, ouvertement en désaccord avec les principes de stabilité et d'ordre, que ce journal professe depuis longtemps.

« Nous avons reçu l'ordre de réimprimer les articles du *Journal des Débats*, afin qu'ils fussent connus en Russie. La publicité à laquelle ils sont livrés est la seule réponse qu'ils méritent. Elle en sera, en même temps, la critique la plus amère, car elle prouvera combien peu d'importance on attache chez nous aux attaques d'une impuissante haine, dirigée contre les actes ou les paroles de l'Empereur. Dans

toute l'étendue de la Russie, le langage qu'il a tenu à Varsovie, sera accueilli, comme toujours, avec un sentiment unanime de fidélité et de dévouement national. Dans le royaume de Pologne, il aura été entendu avec une conviction profonde, comme l'expression d'une grave mais salutaire vérité. Car ce n'est point en flattant les passions des peuples, que l'on parvient à en assurer le repos. C'est pour garantir, d'une manière durable, la tranquillité et la prospérité de ses sujets du royaume, que l'Empereur devait leur dire : « Restez fidèles à vos devoirs, et vous mériterez l'oubli du passé ; veillez vous-même au repos de votre « pays ; protégez-le contre la propagation d'écrits incen- « diaires, et vous raffermirez son bien-être ; élevez vos en- « fants dans les principes de religion et de fidélité envers le « souverain, et vous leur assurerez un avenir prospère ; « enfin, soyez les gardiens de la paix intérieure de votre « ville, et la citadelle d'Alexandre ne sera là que pour vous « protéger ; autrement, vous attirerez sur vous et sur votre « patrie des malheurs irréparables. »

« Voilà les vérités que l'Empereur et roi devait faire entendre aux députés de Varsovie ; mais il a ajouté de plus ces paroles mémorables que le *Journal des Débats* a eu grand soin de ne pas recueillir : « J'ai, depuis longtemps, par- « donné les offenses dirigées contre moi et ma famille. Mon « unique vœu est de rendre le bien pour le mal, de faire « votre bonheur, en dépit de vous-mêmes ; j'en ai fait le « serment devant Dieu, et je ne romps jamais mes ser- « ments. »

« Ces paroles de pardon et de paix ont été hautement prononcées. Elles retentiront dans le cœur de tous les Polonais fidèles à leur souverain et vraiment amis de leur pays. Elles seront, nous en avons le ferme espoir, un nou-



veau gage de la prospérité renaissante du royaume. Il n'y a que les ennemis de son repos, qui puissent les dénaturer ou les taire. »

Cette affaire, que le tzar garda longtemps sur le cœur, n'eut pas d'autre suite, parce que le journal, qui avait eu la maladresse de se livrer à une attaque aussi déplacée et aussi brutale contre un des plus puissants souverains de l'Europe, s'imposa un silence prudent et ne répliqua pas à la vive semonce du *Journal de Saint-Pétersbourg*.

L'ambassadeur de la cour de Russie auprès de la cour de France avait, d'ailleurs, adressé une plainte au chef du cabinet français, qui y fit droit d'une manière indirecte, en obtenant des frères Bertin, qui dirigeaient le *Journal des Débats*, que cette polémique inconvenante et dangereuse n'irait pas plus loin.

On remarqua, au palais d'Hiver, que pendant plusieurs semaines l'empereur, qui continuait à recevoir son journal comme à l'ordinaire, n'en déchira pas la bande une seule fois, et le laissa plié et intact sur son bureau.

En même temps, une sorte de protestation spontanée et unanime parmi l'aristocratie russe mit à l'index ce journal qui s'était permis d'attaquer l'empereur : le *Journal des Débats* avait un très-grand nombre d'abonnés en Russie, il les perdit là plupart, et il ne conserva pas même tous ceux qu'il avait en Pologne.

Une protestation analogue trouva l'occasion toute naturelle de se produire, dans ce dernier pays, où le discours de Varsovie avait été mieux apprécié qu'en France. Le monument élevé à la mémoire de l'empereur Alexandre, dans la citadelle de Varsovie, fut inauguré le 1er décembre 1835, jour anniversaire de la mort de ce monarque, restaurateur et bienfaiteur du royaume de Pologne.



Ce monument, tout en fonte, ayant quarante pieds d'élévation et se composant d'un obélisque sur un piédestal carré, fut béni par l'évêque métropolitain, en présence des autorités civiles et militaires. Une foule immense, respectueuse et recueillie, assistait à cette solennité. Le maréchal Paskewitch présidait la cérémonie; il s'était mis à la tête des troupes, qui défilèrent devant le monument, en lui rendant les honneurs militaires. La population tout entière, en habits de deuil, quoique ne pouvant pas pénétrer dans l'intérieur de la forteresse, s'était amassée aux alentours, comme pour s'associer à la pensée de l'inauguration.

Paskewitch écrivit à l'empereur : « Les paroles de Votre Majesté ont porté fruit : ici on devient sage. Malheureusement, il n'en est pas de même à Cracovie, où le nombre des émigrés polonais s'accroît de jour en jour. Je ne crains pas leurs tentatives, mais je m'en afflige dans l'intérêt de l'ordre et de la paix publique. »

A quelques jours de là, en effet, il y eut, à l'occasion de la fête de l'empereur Nicolas, une manifestation hostile dans les rues et au théâtre de Cracovie, avec des cris injurieux accompagnés de huées et de sifflets. La punition ne devait pas se faire attendre.

Quant aux dispositions agressives et provocantes de la presse française, qui subissait toujours l'influence des meneurs de l'agitation polonaise, l'empereur eut l'air de prendre à parti la France elle-même, et de lui adresser une menace indirecte sous la forme d'une évocation des souvenirs de ses désastres, lorsqu'il ordonna que des monuments commémoratifs fussent érigés sur les principaux champs de bataille de la campagne de 1812. Un concours était ouvert aux artistes russes qui voudraient participer à cette œuvre nationale : leurs projets devaient être soumis,



dans un délai de cinq mois, à la commission d'examen. Il avait été décidé que les monuments, étant destinés à une longue durée, seraient en fonte plutôt qu'en pierre et auraient une grande élévation, sans affecter des proportions colossales, quoique surmontés chacun d'une statue haute de huit pieds.

Cet appel fait aux artistes russes témoignait de l'intention de les encourager, car les travaux d'art avaient été trop longtemps accaparés en Russie par des étrangers, surtout par des Italiens et des Allemands.

On peut aussi remarquer que le ministre des finances avait pris simultanément des mesures excellentes pour répandre l'enseignement artistique : l'École gratuite de dessin, attachée à l'Institut technologique pratique de Saint-Pétersbourg, venait d'être réorganisée; on avait augmenté le nombre des cours et des professeurs, afin de pouvoir augmenter le nombre des élèves, qui, suivant leurs aptitudes et leurs progrès, pouvaient dans l'espace de trois ans parcourir tous les degrés de l'art du dessin, en sorte que les uns sortiraient de l'École artistes consommés, les autres artisans exercés et bons praticiens.

Il y avait alors parmi les ministres une sorte d'émulation et de concurrence pour favoriser l'instruction à tous ses degrés et sous toutes ses formes. Ouvaroff avait si bien réussi auprès de l'empereur avec ses réformes et ses innovations éducatrices, que ses collègues ne pouvaient mieux faire que de l'imiter.

On n'attendait que le retour de Sa Majesté, pour ouvrir avec solennité l'École impériale de droit, que le prince Pierre d'Oldenbourg avait fondée à Saint-Pétersbourg. Ouvaroff eut l'adresse de s'effacer entièrement pour laisser au prince tout l'honneur d'une si magnifique fondation.



Pierre d'Oldenbourg, en sa qualité de curateur de l'École instituée à ses frais et sous ses ordres, devait présider à l'ouverture de ce vaste établissement, qui avait été créé, construit, organisé, dans l'espace de six mois.

Le 17 décembre, à une heure après midi, l'empereur, accompagné du grand-duc héritier et du grand-duc Michel, fut reçu, par le curateur et le ministre, à la porte de l'École, que remplissait déjà une nombreuse assemblée de personnes de distinction. Il traversa la salle dans laquelle étaient réunis les élèves, pour se rendre à la chapelle dédiée à Sainte-Catherine, en mémoire de la feue reine de Wurtemberg, mère du prince d'Oldenbourg. Cette chapelle avait été consacrée dix jours auparavant. Après le *Te Deum*, Nicolas se fit présenter les professeurs et maîtres de l'École et visita ensuite les classes, les salles du cours, la bibliothèque, les dortoirs et l'infirmerie : il voulut assister au repas des élèves et, ayant demandé un verre, il porta un toast à la prospérité du nouvel établissement.

Il avait embrassé le prince d'Oldenbourg, en lui adressant les plus chaleureux remercîments, et le lendemain il confirma, par ce rescrit, le témoignage de sa satisfaction :

« Depuis l'entrée de Votre Altesse royale au service de l'État, Nous avons eu la douce satisfaction de vous voir déployer un zèle constant dans les affaires qui vous ont été confiées, une infatigable sollicitude pour leur succès et un dévouement véritable à l'intérêt général. Vous avez particulièrement signalé ce sentiment par un acte de haute vertu civile, en consacrant un capital considérable à la fondation d'une École impériale de droit, dont l'ouverture a déjà eu lieu et qui, Nous en sommes pleinement convaincu, concourra par ses succès, sous votre direction comme cura-



teur, à la gloire et à l'avantage de l'Empire. Voulant vous témoigner toute Notre reconnaissance pour la création de cet utile établissement, Nous vous nommons chevalier de l'ordre de Saint-Vladimir de la deuxième classe, dont Nous vous transmettons ci-joint les insignes, demeurant à jamais Votre affectionné,

« NICOLAS.

« Saint-Pétersbourg, le 6 (18, nouv. st.) décembre 1835. »

Une des créations les plus importantes du ministre Ouvaroff n'était que la mise en œuvre d'une idée de l'empereur, qui avait pensé que la presse périodique, souvent si malfaisante et si dangereuse dans la plupart des États de l'Europe, pouvait remplir un rôle utile, lorsqu'elle serait dirigée par le Gouvernement dans des voies honnêtes et civilisatrices. Ouvaroff, saisissant sur-le-champ l'intention de son auguste maître, avait imaginé de fonder des journaux de ministère, et il donna l'exemple à ses collègues, en publiant d'abord, de concert avec Bloudoff, le *Journal du ministère de l'intérieur*.

Ce journal, qui réussit au delà des espérances de ses fondateurs, contenait non-seulement des articles scientifiques originaux très-remarquables, mais encore des renseignements toujours exacts sur les sociétés savantes et sur les établissements d'instruction publique, tant de la Russie que de l'étranger, avec des notices sur les inventions et les découvertes les plus intéressantes. Ouvaroff et Bloudoff ne dédaignaient pas d'être eux-mêmes les collaborateurs de ce journal, que l'empereur honora de son suffrage.

On vit alors les autres ministres créer à l'envi des publications analogues : le ministre des finances, Cancrine,



fit paraître une *Gazette du Commerce*, en russe et en allemand; une *Gazette agronomique*, destinée à propager les connaissances pratiques parmi les propriétaires et les agriculteurs; un *Journal des Mines*, réunissant de nombreux détails sur les recherches minéralogiques et sur l'industrie des métaux; un *Journal des Manufactures et du Commerce intérieur*, pour mettre en lumière les progrès industriels de la Russie; un *Journal forestier*, dont la rédaction fut confiée par le ministre à la Société d'encouragement de l'industrie forestière, et enfin un *Journal des Haras*.

Toutes ces revues technologiques furent accueillies avec une faveur marquée et rendirent des services réels, en popularisant l'enseignement professionnel dans les différentes classes des fonctionnaires, car les journaux de ministère, suivant l'ordre exprès de l'empereur, devaient être en langue russe. Il n'y eut d'exception que pour le *Journal des Voies de communication*, qui présentait la description des travaux hydrauliques et des constructions en tous genres, exécutés par les ingénieurs de ce corps savant, qui rivalisait avec l'École polytechnique de France. Le journal qu'ils composaient sous les auspices de leur ministre, fut écrit en français.

Ouvaroff avait complété son œuvre d'enseignement, en publiant un *Journal des Enfants*, dédié à la grande-duchesse Marie Michaïlovna, renfermant, outre des nouvelles et des morceaux de littérature, dus aux meilleurs écrivains russes, une foule de notices sur la géographie, l'histoire générale et les sciences naturelles.

On assure que quelques-uns des articles insérés dans ce *Journal des Enfants* avaient été conçus, sinon rédigés, au sein même de la famille impériale. L'impératrice ou l'empereur dictait : Ouvaroff tenait la plume.



CCXXVI

On attendait l'ambassadeur de France, qui devait arriver à son poste avant la fin de l'année, et l'opinion de la cour s'était d'avance prononcée en faveur du baron de Barante, que la haute société russe connaissait par ses ouvrages d'histoire.

L'ambassadeur d'Angleterre, lord Durham, qui continuait à être l'objet des attentions bienveillantes de l'empereur et de la famille impériale, remporta un premier succès diplomatique, en obtenant du cabinet russe une sorte d'adhésion au droit de visite, que la politique anglaise avait imposé à la plupart des puissances maritimes, sous prétexte de combattre et d'interdire la traite des nègres. Le cabinet russe s'était toujours refusé à reconnaître ce droit, qui n'était, en réalité, que la suprématie du pavillon britannique sur les autres pavillons; mais lord Durham avertit le comte de Nesselrode, que des bâtiments négriers s'étaient mis sous la protection du pavillon russe, en arborant ce pavillon : ce qui avait contrarié la mission des vaisseaux anglais en croisière sur les côtes d'Afrique.

La réclamation de lord Durham fut prise en sérieuse considération par l'empereur, qui, sans vouloir toutefois



soumettre la marine russe aux exigences intolérables du droit de visite, fit publier la déclaration suivante dans tous les ports où la Russie entretenait des consuls généraux ou de simples consuls :

« Le Gouvernement impérial de Russie, ayant lieu de soupçonner que des individus qui, au mépris des lois de leur pays, se livrent encore à la traite des nègres d'Afrique, ont l'intention d'arborer le pavillon russe, afin de soustraire leurs criminelles spéculations aux poursuites des Puissances qui sont convenues entre elles d'un droit de visite et de saisie réciproque, en cas de contravention aux lois contre le trafic des Noirs; le consulat ...... a eu l'ordre d'avertir, par les présentes, les armateurs et capitaines de marine marchande russe, s'il n'en a reçu l'autorisation formelle du Gouvernement impérial, que cette autorisation doit être constatée par une patente en bonne et due forme, et qu'elle ne s'accorde qu'à des conditions que les lois de l'Empire ont déterminées; enfin, que toute contravention à cette règle, tout emploi illicite du pavillon russe doit être considéré comme une fraude et exposer celui qui s'en rendrait coupable, aux conséquences de son acte illégal; que, surtout, un bâtiment négrier, allant sous pavillon russe et saisi par une croisière quelconque, ne saurait, dans aucun cas, se réclamer des couleurs dont il se serait couvert, pour invoquer la protection du Gouvernement impérial et se soustraire ainsi au juste châtiment qu'il aura encouru. »

Le baron de Barante arriva, le 7 janvier 1836, avec sa famille, et, deux jours après, il était admis à présenter ses lettres de créance à l'empereur, qui lui fit la plus gra-



cieuse réception et qui, contre son habitude, daigna s'informer des nouvelles du roi des Français.

La situation, il est vrai, était exceptionnelle : Nicolas n'avait pas écrit à Louis-Philippe pour le féliciter d'avoir échappé à l'horrible attentat du 28 juillet 1835, et pourtant il eût voulu exprimer hautement l'horreur et l'indignation que lui inspiraient de pareilles entreprises sur la vie des souverains; c'était, dans sa pensée, une question d'intérêt général pour tous les chefs du pouvoir monarchique. Or, le procès de l'abominable Fieschi se déroulait en ce moment devant la Chambre des Pairs, et mettait en évidence l'odieuse complicité des partis révolutionnaires, car Fieschi était un aventurier italien, qui n'avait préparé et commis son crime que sous l'inspiration des sociétés secrètes républicaines et autres qui le soudoyaient.

M. de Barante répondit au tzar, avec autant d'à-propos que d'adresse :

— Le roi sait combien Votre Majesté a daigné prendre part, comme père de famille, aux cruelles angoisses qu'il a éprouvées en voyant deux de ses fils exposés aux coups d'une machine infernale, que des mains scélérates avaient dirigée contre lui.

— Je me rends compte de l'émotion du roi, dans un pareil moment, répondit Nicolas d'une voix émue, et j'admire le sang-froid et l'énergie dont il a fait preuve. Dieu fasse que cette affreuse catastrophe soit un avertissement pour les souverains qui professent une coupable indulgence à l'égard des ennemis de l'ordre et des fauteurs de révolution!

Ces paroles faisaient allusion, sans doute, à la protection avouée que le gouvernement français accordait aux émigrés polonais, et qui ne se décourageait pas en pré-



sence des actes répréhensibles de quelques-uns de ces réfugiés, contre le droit des gens.

Nicolas avait aussi à cœur les troubles qui s'étaient produits récemment, à l'occasion de sa fête, dans les rues de Cracovie, et qui accusaient l'existence d'une conspiration tramée dans le but de fomenter la révolte en Pologne.

Peu de jours après l'audience de l'empereur, à la suite de laquelle l'ambassadeur extraordinaire du roi des Français avait été reçu successivement par l'impératrice, le grand-duc héritier et la grande-duchesse Marie, Madame la baronne de Barante eut l'honneur d'être présentée à l'impératrice, qui lui fit la réception la plus sympathique. Cette première entrevue décida de l'accueil cordial et empressé que l'ambassadeur et sa femme trouvèrent désormais dans la famille impériale, où ils s'étaient fait apprécier, chacun suivant son mérite personnel.

— Je désire que M. le baron de Barante se plaise à Saint-Pétersbourg, disait l'impératrice avec sa bonté et sa grâce habituelles; nous aurions ainsi la certitude de le garder longtemps, ainsi que Madame de Barante.

Dans le cours du dernier mois, l'empereur avait assisté à quelques séances du Conseil de l'Empire, et il put se rendre compte du zèle et de l'activité que le comte Novossiltzoff, président du Conseil, ne cessait de déployer pour la prompte expédition des affaires; il eut une preuve éclatante de la bonne direction des travaux du Conseil, quand il apprit qu'aucune affaire ne restait pendante à la fin de l'année, tandis que dans les années précédentes le nombre des affaires en suspens semblait s'accroître au lieu de diminuer. Il adressa donc ce rescrit à Novossiltzoff, qu'il avait déjà récompensé, peu de mois auparavant, en le nommant comte :



« D'après le compte rendu des travaux du Conseil de l'Empire pour l'année 1835, qui M'a été présenté, J'ai vu, avec une satisfaction particulière, les résultats remarquables qu'ils ont offert et qui, sans se borner à l'achèvement d'un grand nombre de règlements et d'institutions ayant pour objet différentes branches de l'administration publique, se font distinguer par ce fait, unique dans les annales des vingt-cinq années d'existence du Conseil, qu'il ne s'y trouve pas une seule affaire pendante, au 1er/13 janvier 1836. Je Me fais un devoir et en même temps un plaisir de vous exprimer, ainsi qu'à tous les membres du Conseil, Ma bienveillance particulière et toute Ma gratitude. Je suis votre affectionné,

« NICOLAS.

« Saint-Pétersbourg, le 31 décembre 1835 (12 janvier 1836). »

L'empereur n'ignorait pas que le baron de Korff, secrétaire du Conseil de l'Empire, avait eu la plus grande part à l'heureux résultat, dont il félicitait, dans ce rescrit, le président du Conseil, car, suivant une de ses ingénieuses expressions, le baron de Korff, qu'il estimait de longue date, comme le plus digne élève de Michel Spéransky, trouvait le moyen de travailler « quarante-huit heures par jour; » il lui conféra donc, par un rescrit du 31 décembre/12 janvier 1836, les insignes de l'ordre de Sainte-Anne de première classe, ornés de la couronne impériale en diamants.

Ce fut aussi à cette époque, que le comte Orloff et le prince Troubetskoï entrèrent au Conseil de l'Empire.

Nicolas eût souhaité trouver quelque manière de témoigner au comte Tchernycheff, ministre de la guerre, toute la satisfaction, toute la reconnaissance, que lui avait inspirées la lecture du compte rendu annuel des travaux de ce



département, le plus important de tous, le plus chargé de détails et le mieux administré, car Tchernycheff, qui était vraiment infatigable et qui surveillait lui-même minutieusement toutes les opérations de son immense ministère, ne s'accordait jamais un jour de repos.

Le ministre de la guerre répondit à l'empereur, qu'il n'avait plus rien à désirer en fait d'honneurs et de richesses, et qu'il n'attendait pas de plus précieuse récompense que l'approbation de son auguste maître; mais, comme les éloges de Nicolas se fondaient cette fois sur le perfectionnement de la comptabilité, où d'importantes économies avaient été obtenues, sans nuire à l'ensemble des services administratifs, Tchernycheff exprima le désir de voir la bienveillance de l'empereur se reporter sur le conseiller privé Hitroff, contrôleur de l'Empire, qui avait contribué, pour la plus grande part, à ces beaux résultats de comptabilité.

Nicolas crut se conformer aux sentiments de délicatesse de son ministre, en adressant au contrôleur de l'Empire ce simple rescrit autographe, que n'accompagnait aucune décoration, ni aucun présent :

« D'après votre compte rendu pour l'année 1835 et les détails que M'a soumis le ministre de la guerre, J'ai vu avec une satisfaction particulière les rapides progrès qu'ont obtenus les mesures adoptées relativement à la marche de la comptabilité du ministère de la guerre. Attribuant ces succès, tant à la sagesse des mesures elles-mêmes, qu'au concours unanime du ministère et du contrôle de l'Empire, dont l'organisation a été amenée au point désirable sous votre direction, Je me fais un devoir, qu'il M'est agréable de remplir, en vous adressant les expressions de Ma bien-



veillance et de Ma gratitude pour cette nouvelle preuve du zèle qui a constamment distingué la carrière active et utile de vos services. Je suis pour toujours votre affectionné,

« NICOLAS.

« Saint-Pétersbourg, le 14 (26, nouv. st.) janvier 1836. »

Un pareil remercîment de la part du souverain était plus flatteur que l'envoi des insignes d'un ordre de chevalerie enrichi de diamants.

Le ministre reçut le même genre de récompense, dans ce rescrit que l'empereur avait tracé de sa propre main :

« Dans Ma constante sollicitude à suivre la marche de l'administration des armées de terre de l'Empire, J'ai observé avec la plus vive satisfaction les progrès qu'ont offerts, sous votre direction, toutes les parties du ministère de la guerre. Vous avez su en même temps mettre à exécution avec exactitude toutes les mesures que J'avais prescrites pour l'organisation des troupes, donner à toutes les branches de l'administration du ministère une impulsion utile à la fois aux intérêts de la couronne, comme à ceux de l'industrie nationale, et apporter une attention soutenue à la régularité de la comptabilité du ministère dans ses nombreuses ramifications. Grâce à votre infatigable activité, à l'énergie de vos mesures et à votre incessante surveillance, cette comptabilité, une des plus importantes parties de l'administration, a fait de rapides et visibles progrès, et est parvenue au point que J'avais toujours désiré lui voir atteindre. Je m'empresse de remplir le devoir, infiniment agréable, de vous adresser l'expression de Mon



entière gratitude et de toute Ma bienveillance pour d'aussi utiles services. Je suis pour toujours votre affectionné,

« Nicolas.

« Saint-Pétersbourg, le 14 (26, nouv. st.) janvier 1836. »

Ce fut vers ce temps-là que l'empereur caractérisa en ces termes son attachement et son estime pour son ministre de la guerre : « Il n'y a d'indispensable pour moi, que Tchernycheff ! » Parole mémorable, qui fait le plus bel éloge du souverain et de son ministre.

Ce dernier s'était surtout distingué, l'année précédente, par le magnifique projet de l'organisation civile et militaire des Cosaques du Don, projet excellent, qui avait mérité les suffrages de l'empereur et de tous les hommes compétents, et qui était sorti, avec éclat, de l'examen du Conseil de l'Empire, pour avoir force de loi, à partir du 13 janvier 1836. En transmettant le nouveau règlement au général de cavalerie Kouteïnikoff, hetman, *locum tenens*, des Cosaques du Don, l'empereur lui avait envoyé les insignes en diamants de l'ordre de Saint-Alexandre-Newsky, avec un rescrit, « par lequel il lui prescrivait de ne pas se borner aux mesures ordinaires, mais de veiller constamment avec activité et de diriger la conduite de ses subordonnés, de manière à ce que le Règlement fût mis à exécution en son entier avec la plus rigoureuse exactitude, afin d'atteindre le but bienfaisant dans lequel il avait été donné. »

Kouteïnikoff recula devant l'application immédiate et radicale de ce règlement, qui modifiait de fond en comble l'ancienne constitution des Cosaques du Don, et il résigna ses fonctions d'hetman, pour cause de santé. Il fut remplacé par le lieutenant-général Vlassoff, et le nouvel het-



man, qui n'était que le lieutenant du grand-duc héritier, hetman général de toutes les hordes cosaques, mit aussitôt en vigueur le règlement et tint la main, de telle sorte, à son exécution, en remplissant les vues du ministre, que la réorganisation des troupes indigènes se fit comme par enchantement et que, dans l'intervalle de quelques semaines, le régime civil et militaire des Cosaques du Don se trouva entièrement changé.

L'empereur fut émerveillé de ce résultat inespéré, et il consigna l'expression chaleureuse de sa satisfaction dans ce rescrit si flatteur, adressé à son ministre de la guerre, moins de six semaines après la date du rescrit précédent, qu'il lui avait adressé :

« Le nouveau règlement pour l'administration des Cosaques du Don, rédigé par un comité spécial, sous votre présidence, et confirmé par Moi, le 26 mai dernier (7 juin, nouveau style), après son examen au Conseil de l'Empire, est maintenant entré en vigueur avec un succès qui a pleinement répondu à l'importance de son but et à la perfection des mesures prises à l'avance. La confiance de Mon frère bien aimé, feu l'empereur Alexandre Ier, de glorieuse mémoire, vous avait investi du soin d'accomplir le travail compliqué d'une réorganisation de toutes les troupes des Cosaques du Don, si célèbres par les services qu'elles ont rendus au trône et à la patrie. Vous avez pleinement justifié sa confiance et rempli son attente. Grâce à des recherches faites sur les lieux avec sagesse et avec le soin le plus scrupuleux, vous avez approfondi, de la manière la plus exacte, la véritable situation de ces troupes, appris à connaître leurs besoins, et proposé de sûrs moyens d'y introduire une organisation aussi utile aux intérêts de la com-

munauté qu'à ceux de chacun de ses membres en particulier. Même au milieu d'une foule d'autres travaux que le service vous imposait, et des occupations multipliées de votre place, la mission que vous avait confiée feu l'empereur Alexandre Ier n'a jamais cessé d'être l'objet de votre sollicitude particulière, et si elle a été remplie avec autant de succès, ce résultat est dû à votre zèle infatigable, à votre expérience des affaires et à vos louables efforts.

« Accueillant avec la plus vive satisfaction cette nouvelle manifestation de la distinction et de la constante utilité de vos services, Je vous en exprime ici Mon entière gratitude et toute Ma bienveillance. Je suis pour toujours votre affectionné,

« Nicolas.

« Saint-Pétersbourg, le 26 février (9 mars, nouv. st.) 1836. »

L'empereur Nicolas avait dit, en plusieurs occasions, qu'un souverain qui voulait être bien servi devait manifester, de toutes manières, qu'il était sincèrement attaché à ses serviteurs, et que ceux-ci pouvaient compter sur sa reconnaissance. Il en donna une preuve éclatante, lorsqu'il exprima, dans les termes les plus délicats, devant le conseil des ministres, les regrets qu'il accordait à la mémoire du vieux général comte de Suchtelen, qui venait de mourir (6 janvier 1836), en mission extraordinaire, à Stockholm, où il gérait la légation russe depuis vingt-cinq ans.

— C'était, dit-il, un serviteur fidèle et dévoué à son souverain. L'armée perd en lui le doyen de ses officiers généraux; la science, un homme remarquable par ses vastes connaissances; la société, un de ses membres les plus distingués : moi, je perds un ami.

Peu de jours après, Nicolas faisait une autre perte à la-



quelle il ne fut pas moins sensible. Le sénateur P. Baschoutsky, membre de l'auditoriat général, s'était fait apprécier par la noblesse de son caractère. L'empereur, qui l'estimait particulièrement, voulut assister, en personne, aux funérailles de ce digne serviteur, qui avait été, pendant trente ans, commandant de place à Saint-Pétersbourg.

Deux mois plus tard, l'empereur perdait encore, presque subitement, un des grands-officiers de la couronne, le grand-échanson Moussine Pouschkine Bruce, et il ne témoignait pas moins de regrets, à la mort de cet homme de bien, qu'il honorait de son estime et de son affection; car, comme il eut occasion de le dire souvent, il était tenu, par les devoirs de sa mission d'empereur, de bien connaître et de bien juger les hommes auxquels il confiait des charges importantes dans l'État.

Il lui fallait donc une rare présence d'esprit et une sagacité inouïe, pour se faire ainsi une opinion immédiate sur la valeur personnelle des individualités, qui passaient sous ses yeux et qui se classaient, pour ainsi dire, dans ses souvenirs, avec une note plus ou moins favorable. Il était, du reste, admirablement secondé par sa mémoire, de sorte qu'il se rappelait, à point nommé, toutes les circonstances caractéristiques, qui pouvaient se rattacher à un nom propre pour le lui présenter sous de bons ou de mauvais auspices.

Voilà pourquoi la plupart des nominations qu'il faisait dans l'ordre civil, comme dans l'ordre militaire, émanaient toujours de lui-même; il ne consultait personne, il ne subissait aucune influence, il obéissait à son premier mouvement, il écoutait sa première inspiration. Ainsi, au mois de février 1836, il reçut une lettre du lieutenant-général Soulima, gouverneur général de Sibérie, qui sollicitait un



congé pour cause de santé ; il écrivit, à l'instant, en marge de cette lettre : « Mis à la retraite ; remplacé par le prince Gortchakoff II, chef de la 12e division d'infanterie ; Gortchakoff partira dans trois jours. »

Il n'aimait pas à promettre, parce qu'il disait qu'un souverain ne devait pas s'exposer à manquer à sa parole, soit par oubli, soit par force majeure. Le césarévitch lui ayant demandé, un jour, de vouloir bien attacher à sa personne le prince Bariatinsky, jeune officier du plus grand mérite, lieutenant au régiment des cuirassiers, dont il était chef ; l'empereur ne lui répondit pas et changea d'entretien. Pas de réponse à une nouvelle demande du grand-duc héritier. Il y avait sans doute un obstacle qui fut levé, car, le 12 février 1836, le prince Bariatinsky, qui n'espérait plus, apprenait tout à coup qu'il était nommé aide de camp du césarévitch, par ordre de l'empereur.

En ce moment, la capitale n'était occupée que de ses plaisirs ; les grandes réceptions et les fêtes de cour se succédaient à de courts intervalles ; les bals de l'Assemblée de la noblesse étaient plus brillants que jamais, et l'empereur ne manquait pas d'y paraître, soit seul, soit avec l'impératrice, surtout lorsque ces bals étaient masqués : ce qui avait toujours pour lui un attrait irrésistible, quoiqu'il n'y parût qu'à visage découvert et sans aucun déguisement. Les ambassades étrangères faisaient concurrence de luxe et de splendeur, pour recevoir le monde officiel.

Il n'y avait pas dans l'air le moindre écho politique qui pût jeter de l'incertitude et du trouble parmi les bruyantes distractions de la saison d'hiver, et pourtant un événement grave allait s'accomplir, qui avait pour objet d'assurer la paix de l'Europe et qui devait produire une impression profonde sur l'opinion publique.

CCXXVII

Le tumulte séditieux, qui avait eu lieu à Cracovie le 18 décembre 1835, à l'occasion de la fête de l'empereur de Russie, n'était pas un fait isolé, sans cause et sans conséquence; les auteurs de ce scandale, réfugiés polonais la plupart, avaient fait entendre des cris de mort contre le tzar, et la population cracovienne s'était associée presque ouvertement à ces manifestations coupables, qui semblaient être une provocation au régicide et à la révolte.

On ne pouvait ignorer, en effet, que de nouveaux agents de conspiration arrivaient tous les jours à Cracovie et y tenaient des réunions dans lesquelles on agitait la question d'un soulèvement de la Pologne. Les ministres résidents des cours d'Autriche, de Russie et de Prusse, furent donc invités par leurs Gouvernements respectifs à formuler une plainte collective au sujet des manœuvres incessantes de ces perturbateurs, qui s'étaient rassemblés dans l'État de Cracovie pour réveiller les passions révolutionnaires en Pologne.

Les ministres résidents remirent donc une note au président et au Sénat de la république cracovienne, pour leur



faire savoir que les trois Cours d'Autriche, de Russie et de Prusse avaient vu, dans les désordres scandaleux dont la ville de Cracovie avait été le théâtre, « la preuve incontestable de l'existence d'un mal profondément enraciné, qui menaçait à la fois la paix de cette république et la sécurité des pays limitrophes. » En conséquence, les trois Cours, chargées par les traités de protéger la ville libre de Cracovie et de veiller au maintien de sa neutralité, réclamaient l'épuration instantanée du territoire de la république et l'éloignement immédiat des réfugiés polonais et de tous les individus qui s'étaient agglomérés sur ce territoire au mépris des traités consentis par toutes les Puissances. Cette expulsion générale des étrangers suspects devait s'effectuer dans un délai de huit jours, sinon les troupes des trois Cours protectrices occuperaient le territoire de la république, pour y rétablir l'ordre.

Le Sénat n'essaya pas de résister à cette sommation, et son président, Wieloglowski, répondit aux ministres résidents, que le gouvernement de la république n'épargnerait rien pour se conformer aux désirs des trois Cours protectrices; cependant il demandait avec instances que le délai fixé pour l'exécution des mesures que le Sénat venait d'ordonner, ne fût pas rigoureusement restreint à huit jours, attendu que ce délai ne laisserait pas même aux individus, qui habitaient le territoire depuis cinq ans, le temps de mettre ordre à leurs affaires. En outre, il faisait valoir la situation intéressante et tout exceptionnelle de ceux qui s'étaient alliés par mariage avec des familles originaires de Cracovie; de ceux qui avaient acquis des biens-fonds sur le territoire de la république; de ceux qui se trouvaient à la tête d'ateliers ou de maisons de commerce, et de beaucoup d'autres individus qui se verraient dans l'impossibilité de

quitter sur-le-champ leur domicile, au risque de sacrifier tous leurs intérêts de famille et de fortune.

En attendant, le Sénat avait considéré comme démissionnaires tous les Polonais qui occupaient des fonctions publiques dans l'État de Cracovie, et il ordonnait la recherche de tous les étrangers dont le séjour n'était pas autorisé sous bonnes garanties.

Les Polonais, qui, coupables ou non de l'agitation cracovienne, avaient eu part à la révolution de 1830 et 1831, se hâtèrent de sortir des frontières de la république, sans s'exposer à se rendre à Podgorze où ils devaient recevoir leur destination ultérieure et obtenir des passe-ports pour l'Amérique, s'ils n'étaient retenus et poursuivis pour quelque fait personnel. Ce fut pendant huit jours une émigration générale, que le gouvernement cracovien n'essayait pas d'arrêter.

Le bruit courait que, à l'expiration du délai fixé, la ville de Cracovie serait occupée militairement, et ce bruit ne tarda pas à se réaliser. Les troupes autrichiennes entrèrent les premières sur le territoire de la république; les troupes russes arrivèrent trois jours après, et les troupes prussiennes vinrent ensuite augmenter le corps d'occupation : le général autrichien Fr. Kaufman, qui en avait pris le commandement au nom des trois Cours protectrices, publia, le 17 février 1836, à son entrée dans Cracovie, un ordre du jour, où il déclarait que les augustes protecteurs de la république de Cracovie s'étaient vus dans la nécessité d'exécuter par leurs propres forces les mesures conservatoires que le gouvernement de cette république se sentait incapable de mettre à exécution par lui-même. L'objet de l'occupation temporaire de la ville et du territoire de Cracovie était l'expulsion des réfugiés et des hommes dangereux qui avaient



compromis la sécurité de la république, en menaçant les provinces limitrophes et en propageant des intrigues séditieuses que les puissances protectrices ne pouvaient tolérer plus longtemps. Le général Kaufman s'engageait donc à évacuer le territoire et la ville de Cracovie aussitôt qu'il les aurait délivrés de ces hôtes malfaisants et pervers.

Dès ce moment, les autorités locales, civiles et judiciaires, se trouvèrent subordonnées au pouvoir militaire, qui avait déclaré la capitale en état de siége. La milice urbaine fut dissoute par le chef de l'occupation, attendu qu'elle se composait en grande partie des individus atteints par le décret d'expulsion. On commença sur-le-champ une recherche sévère de tous les individus que leur nationalité polonaise désignait aux rigueurs des conseils de guerre : les plus compromis avaient eu le temps de s'enfuir; on en signala un grand nombre, qui se croyaient en sûreté, parce qu'ils avaient changé de noms et qu'ils se cachaient sous la protection de faux actes de naissance ou de notoriété.

Un décret du général Kaufman menaça des peines les plus graves ceux qui auraient fait usage de ces actes mensongers. On arrêta sans distinction tous les individus suspects et on les conduisit de vive force hors du territoire; quelques-uns, sur qui pesaient des soupçons plus ou moins sérieux, furent traités plus sévèrement et gardés en prison. Les dénonciations avaient joué leur rôle ordinaire, sous ce régime d'exception et de justice sommaire; néanmoins, on évita autant que possible la poursuite rétroactive des faits accomplis.

C'est par erreur et par malignité que les journaux étrangers accusèrent le gouvernement russe d'avoir enveloppé dans une sorte de proscription générale tous les Polonais, qu'il qualifiait de rebelles et qui, à ce titre, se trouvaient

sous le coup des jugements criminels rendus contre les accusés contumaces, à la suite de l'insurrection du royaume de Pologne.

Pendant plusieurs mois, une terreur muette régna à Cracovie, qui avait perdu la moitié de ses habitants et qui présentait l'aspect d'une ville en deuil. L'occupation du territoire de cette petite république servit de prétexte à un échange de notes diplomatiques entre les différentes puissances de l'Europe, mais les trois Cours protectrices, le traité de Vienne à la main, n'eurent pas de peine à démontrer qu'elles n'avaient fait qu'user de leurs droits dans l'intérêt général de la paix européenne.

Lorsque le territoire de la république de Cracovie eut été purgé de l'agglomération polonaise que les trois Cours ne voulaient pas souffrir dans le voisinage de leurs frontières, les troupes russes et prussiennes se retirèrent d'abord, mais les troupes autrichiennes continuèrent à occuper le pays, au nom des trois parties intéressées, pendant que le Sénat, qui avait eu le regret de recevoir la démission de son ancien président, attendait les nouvelles instructions que les puissances protectrices devaient lui transmettre sur la composition de la milice, sur la nomination des officiers, sur le choix des fonctionnaires, sur le séjour des étrangers et sur divers autres points de l'administration civile. Dès ce moment, les trois puissances alliées avaient atteint leur but : la république de Cracovie, désormais impuissante et inoffensive, ne pouvait plus être un foyer permanent de complots ayant pour objet unique de protester contre les anciens partages de la Pologne.

L'affaire de Cracovie, qui eut tant de retentissement dans les provinces polonaises où elle fut considérée comme le coup de grâce porté à la malheureuse Pologne, n'excitait



pas les mêmes préoccupations en Russie; elle n'avait trouvé qu'une complète indifférence dans les salons de Saint-Pétersbourg, dans ceux-là même où l'on parlait quelquefois politique. On parla, on s'émut davantage d'un accident terrible, qui coûta la vie à plus de cent personnes et qui répandit la consternation dans la capitale.

Le 14 février, les amusements populaires, que le carnaval ramène chaque année à Saint-Pétersbourg, avaient attiré sur la place de l'Amirauté une grande affluence. Une baraque en bois, construite par les soins d'un directeur de spectacle nommé Lehman, et pouvant contenir environ cinq cents spectateurs, appelait le public à la première représentation d'une pièce à machines et à décors, intitulée *le Jugement dernier*.

La salle était pleine, vers quatre heures de l'après-midi, et la représentation allait commencer, lorsque les acteurs en costume, qui descendaient sur la scène, s'aperçurent qu'une lampe avait mis le feu à la toiture. Le directeur fit lever la toile et, se présentant tout effaré, tout pâle, en habit de paillasse, cria d'une voix enrouée : « Sauvez-vous, le feu est au théâtre ! » Mais l'auditoire, ne voyant ni feu ni fumée, crut que Lehman était dans son rôle, et applaudit en riant à ce qui semblait un lazzi de farceur. « Au nom de Dieu, sauvez-vous ! » répétait Lehman.

Le cri : Au feu ! se fit entendre du dehors, et les assistants épouvantés répondirent à ce cri par des cris d'effroi, en se précipitant par toutes les issues. Les portes étaient ouvertes, mais les escaliers étroits se trouvèrent obstrués par la foule, qui s'y entassait.

L'empereur regardait par une des fenêtres du palais d'Hiver le peuple qui remplissait à flots pressés la vaste place de l'Amirauté, où s'allumaient des milliers de lan-



ternes et de fanaux : il aperçut la lueur de l'incendie qui venait d'éclater; il accourut le premier, sur les lieux, au moment où les pompes arrivaient; il organisa les secours; il se mit en personne à la tête des travailleurs et leur donna l'exemple, en les encourageant du geste et de la voix.

Les gardes des régiments Préobragensky et Paulowsky, avaient prêté leur actif et empressé concours au sauvetage des malheureux qui se voyaient emprisonnés au milieu des flammes, sans pouvoir sortir de ce cercle de feu, et qui poussaient des clameurs lamentables.

Avant que les secours fussent organisés, un paysan nommé Tikhon, appartenant à une terre de la princesse Galitsyne, dans le gouvernement de Saratoff, s'était précipité plusieurs fois dans le brasier, et avait sauvé huit personnes, sous les yeux de l'empereur, qui le récompensa plus tard en lui envoyant une médaille d'honneur en argent à porter à sa boutonnière et cinq cents roubles.

La foule, témoin de cette affreuse catastrophe, montra ce que peut exercer sur le peuple russe la présence de son souverain et le sentiment d'un grand malheur public : cette multitude effarée, sans aucun frein qui pût la retenir, se tint à distance, d'après les lois de police, et on la vit, pendant plusieurs heures, observer le plus grand ordre et un religieux silence, ouvrant elle-même une large voie au passage des pompes ainsi qu'à celui des traîneaux qui enlevaient les morts et les blessés.

La toiture du théâtre s'était écroulée, couvrant de ses débris embrasés les victimes qu'on essayait d'arracher aux flammes; on ne retirait que des corps à moitié carbonisés ou des malheureux à moitié asphyxiés; les morts étaient portés à l'hôpital d'Oboukoff; les blessés, dans les salles



de l'Amirauté, où les médecins, accourus de tous les quartiers de la capitale, leur prodiguaient des soins.

Les horribles gémissements qui sortaient du foyer de l'incendie s'affaiblissaient par degrés et cessèrent enfin tout à fait. On prétendit que six cents personnes avaient trouvé la mort dans cette fournaise ardente, que vingt pompes, opérant à la fois, ne pouvaient pas éteindre ; mais le nombre des morts ne s'éleva pas à plus de cent trente, et celui des blessés fut encore moins considérable.

L'empereur, en proie à un sombre désespoir, ne quitta le lieu du sinistre, qu'après avoir fait emporter les dernières victimes.

— Mes enfants, dit-il au peuple, qui l'entourait avec amour et vénération, un souverain, si puissant qu'il soit, se trouve être bien peu de chose, quand il voit ses sujets périr sous ses yeux et qu'il ne peut rien pour les sauver.

Il rentra, abîmé de douleur, dans son palais, et s'enferma chez lui, sans vouloir paraître ce soir-là au repas de famille. L'impératrice, craignant qu'il ne fût malade, s'empressa de venir le voir et le trouva seul, absorbé dans ses tristes réflexions.

— Je pleure mes enfants ! dit-il avec un profond chagrin.

Le même jour, il devait y avoir un grand bal de souscription à l'Assemblée de la noblesse. L'heure avancée à laquelle eut lieu le sinistre de la place de l'Amirauté, n'avait pas permis de contremander cette fête, et les invités qui s'y rendaient se croisèrent dans les rues avec les traîneaux chargés de cadavres. Sur la proposition du grand-écuyer, prince Basile Dolgorouky, auquel appartenait la présidence de l'Assemblée de la noblesse de Saint-Pétersbourg, le bal fut spontanément converti en réunion de cha-



rité. Une souscription, ouverte en faveur des blessés, des veuves et des orphelins, produisit, en quelques instants, une somme de douze mille roubles, laquelle s'éleva, le lendemain, à quarante-quatre mille, provenant en partie des dons de la famille impériale. L'empereur accorda, en outre, des pensions, des exemptions d'impôts et d'autres secours aux parents des victimes.

Pendant plusieurs jours, ce déplorable événement répandit comme un voile de tristesse sur la physionomie de Saint-Pétersbourg, et les fêtes du carnaval perdirent toute leur animation traditionnelle.

L'aspect de la cour fut, à partir de ce moment-là, moins brillant que d'habitude : la santé de l'impératrice était chancelante ; l'empereur vivait beaucoup en famille : il se plaisait à voir ses enfants grandir auprès de lui.

Il associait alors, autant que possible, à ses travaux, le grand-duc héritier, qui entrait dans sa dix-huitième année et qui devenait, en quelque sorte, pour le tzar, un coadjuteur et un suppléant. Rien n'égalait la déférence, le respect et la soumission affectueuse, que ce jeune prince manifestait en toute circonstance vis-à-vis de son auguste père.

L'aînée des grandes-duchesses, la princesse Marie, âgée alors de seize ans et demi, semblait au-dessus de son âge, par les progrès de son intelligence et la supériorité de son esprit, comme par l'épanouissement prématuré de sa beauté, dans laquelle l'empereur aimait à retrouver les traits de sa femme, et quelque chose de leur expression, avec plus de vivacité et d'éclat. Cette ressemblance ne fut pas sans doute étrangère à l'espèce de prédilection qu'il montrait pour sa fille aînée, quoique la seconde, la grande-duchesse Olga, qui n'avait pas quatorze ans, fût encore plus remarquable au point de vue de ses avantages physi-

ques et de ses grâces naturelles. L'empereur prenait un vif intérêt à causer longuement avec la grande-duchesse Marie; il l'interrogeait, il l'écoutait avec plaisir, sur tous les sujets, et, quelquefois, il avait l'air de la consulter, pour lui donner l'occasion de faire valoir la finesse et la solidité de son jugement.

Vers cette époque, il prit l'habitude de rendre des visites fréquentes, et bientôt journalières, à sa belle-sœur, la grande-duchesse Hélène, dont il avait apprécié, de longue date, les éminentes qualités morales, le noble caractère et la haute raison.

La grande-duchesse Hélène venait d'être frappée par un coup aussi douloureux qu'imprévu : sa dernière fille, la grande-duchesse Anne, lui fut enlevée, le 22 mars 1836, à l'âge de dix-sept mois. Cette mort, qui n'était que celle d'un enfant au berceau, produisit pourtant une profonde impression chez le grand-duc Michel et sa femme, comme s'ils ressentaient déjà, dans cette perte douloureuse, la commotion des autres pertes plus cruelles qui leur étaient réservées. La grande-duchesse passa plusieurs semaines dans les larmes, et l'empereur, qui voyait tous les jours son frère Michel, s'accoutuma, dès lors, à visiter aussi tous les jours la grande-duchesse Hélène, ne fût-ce que pendant quelques minutes, lorsque cette princesse se trouvait avec lui à Saint-Pétersbourg.

— Il te reste trois filles, disait Nicolas à son frère, le soir des obsèques de la grande-duchesse Anne, et j'ai également trois filles que nous ne tarderons pas à marier.

— Oui, répondit tristement le grand-duc Michel, nous avons trois filles l'un et l'autre; mais tu as de plus quatre fils, et moi, je n'en ai pas un seul. Pourvu du moins que je conserve les trois filles qui me restent! Je suis ef-



frayé, je l'avoue, d'avoir vu la mort entrer dans ma maison.

L'empereur se souvint de cet entretien prophétique, et il en parla plus d'une fois à l'impératrice, en disant qu'il avait eu tout à coup le pressentiment de la mort prématurée de deux de ses nièces.

On peut attribuer aux relations très-fréquentes et plus intimes de la grande-duchesse Hélène et de l'empereur le goût et les dispositions bienveillantes qu'il manifesta depuis pour les choses de l'esprit, pour les savants et les littérateurs. La grande-duchesse était très-instruite, très-lettrée même; Nicolas se trouva porté, par la force de l'imitation, à s'occuper aussi des distractions littéraires, qui faisaient le charme de la vie de sa belle-sœur.

— A quoi bon employer mon temps à lire des livres nouveaux? lui disait-il un jour; vous lisez pour moi, et je profite de vos lectures, puisque vous en gardez le meilleur pour nos causeries. Oui, ajouta-t-il, je trouve à peine le temps de lire chaque matin le *Journal des Débats*, qui continue à m'impatienter, mais qui me tient au courant des nouvelles. Quant à vous, je me demande comment vous avez trouvé le temps de lire des bibliothèques entières.

L'empereur avait lu cependant les romans de Gogol et les poésies de Pouchkine, puisqu'il les savait par cœur. Il fut très-sensible à la mort tragique de ce poëte illustre, tué en duel à la fleur de l'âge (12 février 1837), mais il n'avait jamais adressé de rescrit, ni à Pouschkine, ni à Gogol, quoique le premier eût le titre d'historiographe de Russie et fût le successeur du grand Karamsine.

Cependant, à partir de l'année 1836, Nicolas récompensa souvent, par des décorations accompagnées de rescrits très-flatteurs, les ouvrages importants qui furent pu-



bliés en langue russe dans le domaine des sciences historiques et géographiques. En cette année 1836, par exemple, il adressa ce beau rescrit au lieutenant-général et sénateur Mikhaïlowsky-Danilewsky, qui avait fait paraître, avec un immense succès, une nouvelle relation des opérations militaires de l'armée russe, en 1814 :

« J'ai lu, avec une attention particulière, la relation de la campagne de 1814, que le ministre de la guerre M'a présentée en votre nom, et, à Ma vive satisfaction, J'ai trouvé, dans cet ouvrage, le récit le plus exact et le plus vrai d'événements à jamais mémorables, tracé par une plume digne d'un sujet si élevé. Se distinguant par là de toutes les relations connues de cette époque, et rédigé dans un esprit de vérité et de loyauté scrupuleuses, il conservera à la postérité le tableau le plus fidèle des immortels travaux de l'empereur Alexandre, pour le bonheur de l'Europe, et de la glorieuse part des armées russes dans la lutte qui a consolidé, pour toujours, l'indépendance des États.

« L'histoire spéciale de la guerre nationale de 1812 sera un curieux et important complément à la relation des campagnes de 1813 et 1814. Je désire que vous vous occupiez de ce travail, et Je me suis convaincu d'avance que vos compatriotes y trouveront une nouvelle preuve de vos talents distingués et de vos connaissances étendues.

« Voulant, en attendant, vous donner un témoignage de Ma bienveillance particulière, Je vous nomme chevalier de l'ordre de Saint-Vladimir de la seconde classe, dont Je vous transmets ci-joint les insignes. Je suis pour toujours votre affectionné,

« Nicolas.

« Saint-Pétersbourg, le 24 février (7 mars, nouv. st.) 1836. »



Un autre ouvrage, d'un caractère exclusivement scientifique, fut présenté, par l'Académie impériale des sciences, à l'empereur, qui l'honora d'un don très-flatteur, accompagné de ce rescrit :

Au vice-amiral Krusenstern, directeur du corps des Cadets de la marine.

« J'ai reçu avec plaisir votre *Atlas de la mer du Sud*, corrigé d'après les dernières découvertes, avec un examen critique de l'hydrographie de cette mer; qui M'a été présenté. Je vois, d'après ce nouveau fruit de vos utiles travaux, que, même au milieu des soins infatigables que vous consacrez à l'éducation de la jeunesse qui se destine au service naval, vous ne cessez de concourir avec ardeur à l'instruction générale et à la propagation de connaissances si importantes aux navigateurs. Il M'est agréable de vous en exprimer doublement Ma reconnaissance, ainsi que Ma bienveillance particulière, en témoignage de laquelle Je vous transmets une tabatière enrichie de diamants, avec mon portrait, et suis votre affectionné,

« NICOLAS.

« Péterhoff, le 19 mars (31, nouv. st.) 1836. »

L'empereur, d'après les idées du comte Ouvaroff, avait entièrement réorganisé l'Académie impériale des sciences, en lui accordant un nouveau statut, qui fixait d'une manière plus large et plus précise le but de cette institution et qui donnait aussi plus de développement à la sphère de ses travaux.

L'Académie devait se composer désormais de vingt et un académiciens ordinaires et de dix adjoints, choisis de pré-



férence parmi les savants russes. Son budget annuel s'élèverait dorénavant à 239,000 roubles, sans préjudice des sommes que l'empereur jugerait convenable d'affecter à des découvertes et à des entreprises spéciales.

Ainsi, à la fin du mois de mai 1836, sur la proposition des savants Parrot, Struve et Lenz, une expédition fut projetée pour déterminer le niveau des mers Noire et Caspienne, et l'empereur offrit de couvrir tous les frais de cette importante expédition.

Voici quel était l'exorde du nouveau statut de l'Académie des sciences :

« L'Académie des sciences est le premier corps savant de l'empire de Russie et doit s'attacher à reculer les bornes de toutes les connaissances humaines, en les perfectionnant et les enrichissant de nouvelles découvertes. La propagation de l'instruction en général et la direction à lui donner dans l'intérêt du bien public doivent être l'objet de sa sollicitude. Elle doit rechercher l'application pratique des théories utiles, ainsi que des expériences et recherches scientifiques. L'Académie doit diriger ses travaux vers un but directement profitable à la Russie, en propageant la connaissance des productions naturelles de l'Empire, en recherchant les moyens d'accroître l'abondance de celles de ces productions qui forment l'objet de l'industrie et du commerce national, et en s'appliquant à perfectionner les fabriques, manufactures, arts et métiers. Elle prononce sur les discussions et doutes qui s'élèvent sur des matières scientifiques, et résout les questions qui lui sont adressées par les corps ou fonctionnaires, auxquels son avis est nécessaire; elle examine toutes les machines et inventions qui lui sont présentées et communiquées à cet effet; elle doit porter à la connaissance du Gouvernement toute découverte faite par un

de ses membres ou un savant étranger, et dont l'application pratique pourrait offrir un avantage quelconque, soit pour la conservation de la santé des hommes, soit pour le perfectionnement de l'industrie, des arts, du commerce, de la navigation, etc.; et, en pareil cas, elle doit s'adresser directement à l'administration qui peut faire un usage immédiat de la découverte. »

Depuis l'année 1836, l'Académie des sciences, sous l'influence de son président Ouvaroff, publia une foule de travaux admirables d'astronomie, de linguistique, de numismatique, de géographie et de mathématiques, et ses Mémoires, qu'elle faisait paraître, avec autant de zèle que de régularité, étaient souvent dignes d'être mis en parallèle avec les célèbres *Mémoires de l'Académie royale des sciences*, de l'Institut de France.

— Nos rivaux, et peut-être nos maîtres, sont en Russie! disait alors le fameux Arago, secrétaire perpétuel de l'Académie royale des sciences. Il est vrai que la Russie ne marchande pas misérablement à ses astronomes les dépenses d'entretien de ses observatoires et le prix de leurs instruments d'astronomie. Je suis vraiment stupéfait, ajoutait-il, de trouver, chez un souverain oppresseur de la Pologne, cette inépuisable générosité pour les sciences et cette bienveillante sympathie pour les savants.

L'empereur fit écrire par son ministre de l'instruction publique une lettre très-polie à M. Arago, pour lui offrir de transporter à l'observatoire de Polkova le théâtre de ses belles études astronomiques. « Je vous assure, Monsieur, lui disait dans cette lettre le comte Ouvaroff, que nous ne songeons pas à la Pologne, quand il s'agit d'observer les astres, et si vous nous faites l'honneur de vous établir à Saint-Pétersbourg, comme le célèbre Euler, vous n'aurez



pas de peine à vous convaincre que Sa Majesté l'empereur est le souverain qui porte le plus d'intérêt aux sciences exactes, dont vous êtes le plus glorieux représentant. »

Sous l'inspiration du comte Ouvaroff, le nombre des ouvrages en langue russe, publiés en Russie, avait considérablement augmenté, mais ceux de littérature devenaient plus rares, à mesure que ceux de philologie, d'histoire et de géographie se multipliaient davantage, car la Russie n'avait pas de corps littéraire analogue à l'Académie française, pour encourager ses poëtes et ses écrivains originaux, et son Académie des sciences absorbait tous les efforts des savants russes.

CCXXVIII

Depuis deux ans, les provinces du Caucase étaient sans cesse troublées et ensanglantées par des complots et des révoltes, à l'heure même où les académiciens de Saint-Pétersbourg travaillaient à placer sous l'égide de la science les idiomes nationaux de ces provinces où la langue russe avait tant de peine à se répandre.

Un nouveau prophète, nommé Schamyl, avait succédé au prophète Hamzad-Bey, assassiné avec ses murides dans une expédition à travers le Daghestan. Schamyl était un chef intrépide, un organisateur habile, un fondateur d'État, social et religieux, civil et militaire. Il avait été nommé iman, en 1835, par toutes les peuplades de la Caucasie, et il s'était engagé par les serments les plus solennels à délivrer du joug russe son pays et ses coreligionnaires. Son œuvre de sectaire et de libérateur ne faisait que de commencer, et son nom était à peine connu à Moscou et à Saint-Pétersbourg, où l'on ne savait presque rien de ce qui se passait dans ces contrées lointaines, réunies à la Russie depuis peu d'années.

On avait pourtant entendu quelques échos des combats acharnés qui se livraient sans cesse dans cette partie orien-



tale de l'empire, et les officiers qui en revenaient, après y avoir fait un séjour plus ou moins long, ne dissimulaient pas que les tribus indigènes s'organisaient dans leurs montagnes pour l'insurrection et pour la résistance.

Par ukase du 30 janvier/12 février 1835, le général Taube avait été nommé gouverneur civil du Caucase ; au mois d'avril de la même année, l'empereur récompensait les généraux Léonoff et Antropoff, ainsi que le général d'artillerie Kozlanioff, qui s'étaient distingués dans plusieurs brillantes affaires, où le drapeau russe avait été planté pour la première fois sur un sol arrosé du sang des montagnards.

Au commencement de 1836, l'empereur Nicolas fut averti que l'insurrection des tribus du Caucase allait prendre des proportions redoutables, sous l'impulsion religieuse de Schamyl. En même temps, on apprenait que le soulèvement général de l'Abasie, de l'Avarie et du Daghestan serait probablement soutenu par la Porte, qui ne pouvait refuser son appui à ses anciens sujets musulmans, opprimés par les Russes, c'est-à-dire par des chrétiens. Schamyl, dont le nom n'avait pas encore de retentissement hors des pays où il exerçait l'autorité d'iman, et où sa renommée de prophète était déjà établie sur le respect fanatique des populations, faisait acheter de la poudre et des armes jusqu'en Angleterre, où le traité d'Andrinople était toujours un épouvantail.

La politique anglaise travaillait sans cesse à éloigner les conséquences de ce traité et à en paralyser les effets : elle encourageait donc d'une manière indirecte et par des voies détournées la rébellion des tribus asiatiques contre la domination russe, car les droits de la Russie, sur le pays des Tscherkesses ou Circassiens, se fondaient sur le traité d'An-

drinople, qui, par son article IV, annexait à l'empire des tzars les provinces conquises dans la dernière guerre du Caucase. Le commerce anglais s'était mis en rapport secret avec les insurgés, et leur faisait passer en contrebande toutes les munitions de guerre dont ils avaient besoin.

Le sultan Mahmoud, malgré la pression incessante des agents de l'Angleterre, persistait cependant à ne rien faire qui pût troubler la bonne intelligence que les traités avaient rétablie entre lui et l'empereur Nicolas : il restait absolument neutre dans les conflits perpétuels qui s'élevaient entre le gouvernement russe et ses nouveaux sujets mahométans. Au reste, il n'avait pas recouvré son libre arbitre vis-à-vis de son puissant voisin et fidèle allié, puisqu'il lui devait toujours une partie de l'indemnité stipulée par le traité d'Andrinople, bien que l'empereur eût consenti, à plusieurs reprises, avec la plus noble générosité, à reculer les termes de payement et à diminuer le chiffre même de l'indemnité.

Ce fut, dit-on, le gouvernement britannique qui offrit au sultan les moyens de liquider une dette, dont les finances de la Turquie étaient gravement obérées, et qui montait encore à 170 millions de piastres turques. Lord Durham avait mission d'appuyer les démarches des agents de la Porte pour arriver à cette liquidation et à l'évacuation de Silistrie, que les Russes devaient occuper jusqu'à parfait payement des sommes dues à la Russie. Mais cette intervention officieuse de lord Durham fut à peu près inutile.

Le sultan écrivit de sa main à l'empereur et lui exprima le désir sincère « d'effacer, par une prompte liquidation de l'indemnité, la dernière trace de la guerre qui avait eu lieu entre deux États, réunis désormais par les liens d'une amitié indissoluble. » Il demandait, toutefois, une



réduction sur le reliquat de la dette qui était bien lourde pour ses peuples, et cette réduction, une fois admise par la générosité du tzar, il proposait le payement immédiat des termes à échoir dans un délai encore éloigné.

Nicolas reçut cette communication, à la fin de l'année 1835, au retour de ses voyages dans le centre de son empire, et il fit répondre sur-le-champ au sultan, qu'il donnait l'ordre à son ambassadeur à Constantinople, M. de Boutenieff, d'entrer en négociation avec le Divan pour terminer cette affaire au gré des vœux de Sa Hautesse; car, ajoutait-il, en rendant hommage aux intentions pleines de franchise et de loyauté qui avaient dicté la lettre de son ami et fidèle allié, il serait heureux de prouver, une fois de plus, à la nation ottomane, la cordiale amitié qui l'attachait à son glorieux souverain.

Les négociations furent entamées à Constantinople, et aboutirent à un arrangement, signé le 27 mars, en vertu duquel la Sublime Porte s'engageait à payer à la Russie, dans l'espace de cinq mois, c'est-à-dire au 15 août prochain, la somme de 80 millions de piastres turques, comme unique et dernier complément de l'indemnité. Après l'acquittement de ladite somme, devait être rendue, aux délégués du gouvernement turc, et sans aucun retard, la forteresse de Silistrie, que le traité d'Andrinople avait mise en dépôt dans les mains de la Russie jusqu'à l'extinction de la dette contractée par la Porte ottomane.

L'annonce de la signature de cet arrangement fut accompagnée de ces observations qui faisaient ressortir le véritable caractère de la politique adoptée par Nicolas à l'égard de la Turquie : « La transaction qui vient de se conclure à Constantinople sert aujourd'hui de complément au système de conservation et de paix, dont l'empereur



fait la base de sa politique dans les affaires de l'Orient. D'une part, elle contribuera à resserrer les liens d'amitié et d'alliance qui unissent les deux empires, en justifiant hautement la confiance absolue que le sultan a placée dans les intentions de l'empereur; de l'autre, elle offrira à l'Europe un témoignage irréfragable du désintéressement et de la loyauté de la politique de la Russie. Ce double résultat sera apprécié par tous les hommes impartiaux : ils y trouveront un nouveau gage de l'affermissement de la paix générale, objet constant des vœux et des efforts de tous les gouvernements. »

La paix était d'autant plus désirable en Orient, à cette époque, que la peste y avait fait invasion et y sévissait avec fureur : le terrible fléau menaçait de pénétrer dans tous les ports de la mer Noire et d'arriver au cœur de l'Europe par les navires marchands qui remontaient le Danube. Le gouvernement turc, suivant ses habitudes ordinaires d'incurie et d'indifférence, n'avait pas songé à recourir aux précautions les plus élémentaires pour arrêter la marche de l'épidémie.

L'empereur de Russie, dans l'intérêt de ses peuples, ordonna l'établissement d'une quarantaine à l'embouchure du Danube, et cette quarantaine, qui causa sans doute quelques embarras à la navigation, fut considérée par la malveillance comme une première tentative pour accaparer le cours du Danube au profit du commerce russe. Les plaintes furent vives, surtout en Angleterre, et lord Palmerston dut prendre la parole dans le Parlement, au nom du cabinet britannique, pour repousser des accusations injustes qui ne reposaient que sur des suppositions hostiles, mensongères, et qui avaient eu d'abord des échos complaisants en Autriche. Le cabinet de Vienne n'en avait pas été



moins ému, et le prince de Metternich s'était vu obligé, par les clameurs du commerce danubien, de demander des explications au gouvernement russe. L'empereur Nicolas voulut que son ministre des affaires étrangères donnât une espèce de solennité à ces explications, en déclarant que « le tzar s'était conformé, dans tous ses actes, avec la plus scrupuleuse exactitude, aux stipulations du traité d'Andrinople. »

Ce traité, en effet, attribuait à la Russie la possession de toutes les îles formées par les différents bras du fleuve à son embouchure, en ne laissant que la rive droite à la Porte ottomane. L'empereur avait donc fait établir, dans ces îles, notamment à l'île Leti et à l'île Saint-Georges, des postes de surveillance qui n'exerçaient leur contrôle sanitaire que sur les bâtiments frétés par les ports russes; quant aux autres bâtiments, fussent-ils suspects comme venant de lieux infectés, ils pouvaient remonter le Danube, sans avoir à se soumettre aux exigences de la quarantaine. Du reste, le gouvernement russe, dans les sages mesures qu'il avait adoptées pour faciliter la libre navigation du fleuve, ne s'était préoccupé que de l'utilité générale et des intérêts matériels du commerce de toutes les nations, puisque leurs navires, en obéissant à certaines nécessités des règlements sanitaires, n'étaient soumis à aucune entrave ni à aucun péage. Voilà pourquoi la Russie avait fait rebâtir à ses frais le phare qui indiquait aux pilotes la seule entrée navigable du Danube, et qui ne ressemblait en rien à une forteresse, comme on l'avait dit, destinée à fermer, dans certains cas, cette embouchure du fleuve.

Ces tracasseries mesquines et ridicules, qui avaient pourtant le privilége de passionner la presse étrangère, trouvaient à peine un écho en Russie, même dans la haute so-



ciété qui ne se désintéressait pas complétement de la politique journalière. Cette politique fournissait quelquefois matière à un entretien de quelques minutes, entretien auquel la plupart des auditeurs étaient assez indifférents; mais, en revanche, la curiosité était toujours en éveil sur des événements d'ordre secondaire, qui avaient un caractère plus national, et qui tenaient plus directement à des intérêts, à des noms, à des personnalités russes. C'était là surtout ce dont l'opinion de la cour et des salons s'occupait sans cesse avec une sorte d'impatience indomptable.

Aussi, la convention du 27 mars, entre la Porte et la Russie, dont le principal objet était la restitution prochaine de Silistrie au gouvernement turc, produisit beaucoup moins d'effet parmi l'aristocratie de Saint-Pétersbourg, que ce simple rescrit adressé par l'empereur au comte Pozzo di Borgo, son ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire à Londres; rescrit, qui prouvait que le vieux diplomate, loin d'être en disgrâce, conservait toute la confiance de son souverain, et paraissait désigné pour reprendre son ancien poste à l'ambassade de Paris :

« Les services que vous n'avez cessé de rendre dans les postes de haute confiance, que vous avez si fidèlement remplis, vous ont donné de justes droits à Notre reconnaissance. Au milieu des circonstances les plus graves, Nous avons toujours retrouvé en vous un dévouement sans bornes aux intérêts et à la gloire de la Russie. Désirant vous donner une nouvelle preuve du prix que Nous attachons à l'importance de vos services, que Nous espérons voir consacrés encore longtemps, comme ils l'ont été depuis vingt ans, à l'affermissement de la paix générale; nous vous transmettons ci-joint les insignes en diamants de l'ordre de Saint-André, en témoignage de Notre estime parti-



culière et de Notre bienveillance. Je suis à toujours votre affectionné,

« Nicolas.

« Saint-Pétersbourg, le 26 mars (7 avril, nouv. st.) 1836. »

La retraite définitive du ministre de la marine ne fut pas longtemps un sujet d'entretien dans les cercles officiels, car l'amiral Moller, dont l'empereur venait enfin d'accepter la démission, était depuis des années retiré du monde et presque invisible, à cause du délabrement de sa santé ; mais la société russe accorda plus d'attention à son successeur, qui fut nommé à titre provisoire, par ukase du 2/14 février 1836.

L'aide de camp général Menchikoff, en sa qualité de chef de l'état-major de la marine, devait être appelé naturellement à des fonctions qu'il avait remplies par intérim avec autant de zèle que de talent; cependant Menchikoff, malgré l'amitié particulière que l'empereur lui portait, surtout depuis le siége de Varna, avait un rival redoutable dans le général Kleinmichel, que l'empereur n'aimait pas autant que lui, mais dont le crédit était supérieur au sien.

On croyait que Kleinmichel, qui ne pouvait se faire illusion sur la décadence des dernières colonies militaires, et qui devait s'attendre à les voir disparaître avec la haute position que lui avait donnée cette création malheureuse de son patron Araktchéieff, se réservait le ministère de la marine, et n'attendait, pour en prendre possession, qu'un moment favorable à ses projets. Il était resté, d'ailleurs, du moins en apparence, dans les meilleurs termes avec le ministre provisoire, qu'on le soupçonnait de vouloir remplacer,



et Menchikoff, qui le consultait à tout propos et qui affectait une déférence passive pour les conseils de ce personnage hautain et brutal, semblait n'être que son représentant docile et obséquieux.

On ne s'expliquait pas la situation réciproque des deux généraux qui se ménageaient l'un l'autre : Menchikoff, dont l'esprit malin et caustique n'épargnait personne, ne s'était jamais permis une épigramme contre Kleinmichel; celui-ci, dont les colères ne connaissaient pas de frein, et qui avait osé plus d'une fois tenir tête au grand-duc Michel lui-même, était sans violence et sans brutalité vis-à-vis de Menchikoff.

On raconte que l'empereur, dans une réception au palais d'Hiver, remarqua ces deux généraux, qui, s'étant écartés du groupe des hauts fonctionnaires, semblaient également donner toute leur attention à l'objet de cette conférence intime : Kleinmichel parlait avec une lenteur solennelle, Menchikoff écoutait d'un air convaincu et répondait seulement par des inclinations de tête approbatives.

— Vous avez là sans doute une conversation bien intéressante? dit l'empereur, en s'approchant tout à coup.

— Très-intéressante, en effet, Sire, répondit Menchikoff : M. l'aide de camp général Kleinmichel m'expose la tenue que doivent avoir les marins de l'équipage de la garde dans les cérémonies où l'Amirauté déploie son pavillon.

— Ce diable de Kleinmichel sait tout! reprit Nicolas, moitié sérieusement et moitié ironiquement. Je veux un jour le consulter sur un sujet qui me préoccupe beaucoup : l'émancipation des paysans.

Tout le monde garda le silence, et Kleinmichel s'inclina respectueusement, sans répondre; mais, se tournant vers Menchikoff, il lui dit à demi-voix, en haussant les épaules :



— L'empereur est bien capable de songer à cette folie, mais non pas de la faire!

Les salons de Saint-Pétersbourg furent aussi très-intrigués de la démission de l'aide de camp général Soukhozanet, qui occupait à la fois les plus grandes positions de l'administration militaire de l'Empire, comme directeur de l'Académie militaire, président du Comité d'artillerie, chef du corps des pages et de tous les corps de Cadets de l'armée. Sa démission, motivée sur l'état fâcheux de sa santé, fut acceptée et annoncée par ce rescrit, accompagné d'un ordre du jour sous la même date :

« Par un ukase en date de ce jour, adressé au Sénat-dirigeant, J'ai accédé à votre désir de vous démettre des fonctions de directeur en chef du corps des pages, de tous les corps de Cadets de l'armée de terre, et du régiment noble, ainsi que de la direction supérieure de l'École d'artillerie et de celle du génie. J'éprouve, dans cette circonstance, une satisfaction particulière à vous exprimer ici Mon entière reconnaissance pour le zèle et l'activité qui ont signalé vos utiles travaux dans la direction de ces établissements, pendant tout le temps que vous en avez été le chef.

« Je suis pour toujours votre affectionné,

« Nicolas.

« Ile d'Yelaguine, le 23 mai (4 juin, nouv. st.) 1836. »

On attribua la retraite prématurée de ce brave général, qui, malgré ses blessures, n'était pas encore incapable d'un service actif, à la jalousie d'un de ses anciens compagnons d'armes, qui aurait dit au ministre de la guerre :



— Soukhozanet n'a qu'un bras valide, mais, comme Briarée, il embrasse tout : s'il n'est pas ministre de la guerre, c'est qu'il ne l'a pas voulu.

Malgré sa démission, acceptée assez froidement, Soukhozanet conserva les fonctions de membre du Conseil des guerres, de directeur de l'Académie impériale militaire et de président du Comité d'artillerie, avec son titre et ses émoluments d'aide de camp général.

Tchernycheff était satisfait et rassuré : Soukhozanet ne pouvait plus désormais prétendre à le remplacer au département de la guerre.

La succession de ce dernier n'échut qu'un mois plus tard au général-major en retraite Tchertkoff, qui rentra dans le service actif sous les auspices du grand-duc Michel, et qui fut nommé alors directeur en chef du corps des pages, de tous les corps de Cadets et du régiment noble.

Il faut dire aussi que Tchertkoff, reconnaissant de l'insigne distinction que l'empereur daignait lui accorder après des services plus solides que brillants, voulut consacrer sa fortune à des œuvres d'utilité publique, et contribua d'abord à l'établissement du corps de Cadets, créé à Voronèje, en lui faisant don d'une somme de 1,500,000 roubles et d'une propriété peuplée de mille paysans. L'empereur le félicita et le récompensa de cet acte de sage bienfaisance, en lui conférant l'ordre de Saint-Vladimir de la deuxième classe.

— Tchertkoff a bien profité de l'exemple du général-major Becktine, qui a fondé le corps des Cadets d'Orel, dit Nicolas au grand-duc Michel; un autre profitera également de l'exemple de Tchertkoff, et voilà les heureux effets de l'exemple en Russie!

La famille impériale donnait ainsi l'exemple d'une gé-



nérosité sans bornes, à laquelle l'infortune n'avait jamais en vain fait appel, et ce noble exemple, qui se faisait jour aussitôt, malgré tout le soin qu'on avait pris de le cacher, trouvait toujours, dans la bourgeoisie, comme dans l'aristocratie, tant d'imitateurs impatients et passionnés, que le peintre Horace Vernet caractérisa en ces termes la charité russe :

— On fait l'aumône en Russie avec une si aveugle prodigalité, que je m'étonne qu'il y ait encore des riches et des pauvres, dans cet étrange pays, où tout est excessif. Quant à la famille impériale, c'est un vrai bureau de bienfaisance.

CCXXIX

La grande-duchesse Marie, depuis son admission dans le Conseil de la Société patriotique des dames de Saint-Pétersbourg, s'était occupée de bienfaisance avec autant d'ardeur que s'il se fût agi de toilette et de plaisir pour une autre princesse de son âge.

Au commencement d'avril 1836, lorsqu'il fut question de nommer une nouvelle présidente du Conseil, la jeune grande-duchesse eût été élue à l'unanimité, si son auguste mère avait autorisé son élection, mais l'impératrice désira que la présidence fût laissée pour trois ans à Madame Soukhareff, qui avait succédé, en 1832, à la princesse Galitsyne, et qui faisait partie de la Société depuis vingt-trois ans.

C'était Madame Soukhareff, qui, par un sentiment d'abnégation bien honorable, persistait à se retirer, pour céder sa place à la grande-duchesse Marie.

Le Conseil se composait alors de sept dames, outre la grande-duchesse et Madame Soukhareff, toutes les sept bien connues par leur charité : Madame Cancrine, la comtesse Sollohub, Madame Tatiana Potemkin, la comtesse Soltykoff, Madame Wassiltchikoff, la comtesse Razoumowsky et Ma-



dame A. Awerkeeff. L'impératrice adressa le rescrit suivant à la présidente réélue :

« J'ai confirmé aujourd'hui la décision du Conseil de la Société patriotique des dames, qui vous en réélit présidente pour une nouvelle période de trois ans, et, à cette occasion, J'éprouve une satisfaction particulière à rendre pleine et entière justice au zèle qui a constamment signalé vos projets et dirigé vos soins dans l'intérêt de la Société. D'assidus et longs travaux vous ont acquis de justes titres à la confiance de vos collègues du Conseil, confiance que Je partage entièrement, ainsi qu'à une reconnaissance et à une bienveillance sincères de ma part.

« Je suis pour toujours votre affectionnée.

« Alexandra.

« Saint-Pétersbourg, le 26 mars (7 avril, nouv. st,) 1836. »

Le choix de la présidente était excellent, car Madame Soukhareff se consacrait exclusivement à la Société patriotique des dames, qui s'était considérablement enrichie sous son habile et active direction, à ce point que les recettes annuelles, qui n'étaient que de 47,000 roubles en 1834, s'élevaient alors à plus de 60,000, et que le nombre des écoles fondées et entretenues par la Société, dans les différents quartiers de Saint-Pétersbourg, avait quadruplé dans l'espace de cinq ans.

La grande-duchesse Marie, qui assistait aussi exactement que possible aux séances du Conseil, raconta, dit-on, à son auguste mère les discussions intérieures auxquelles avait donné lieu l'élection de la présidente, en disant que Madame Tatiana Potemkin eût été choisie de préférence à



Madame Soukhareff, si elle n'avait pas décliné cet honneur.

Madame Potemkin était, de toutes les dames du Conseil, celle qui montrait le plus de dévouement pour répandre les bienfaits de la Société patriotique ; elle s'occupait, avec un zèle infatigable, des intérêts de cette Société, mais sans bruit, sans ostentation, sans éclat. Elle puisait sans cesse dans sa bourse, afin de faire face aux dépenses imprévues que réclamait l'amélioration des écoles, et l'on ne savait jamais d'où venait cet argent, qui arrivait à point nommé pour combler un déficit et que la caisse sociale n'avait pas fourni. « C'est l'impératrice ! disait-on ; c'est peut-être la grande-duchesse Marie ! »

Madame Potemkin n'avait garde de se trahir, et niait toujours, avec une tranquille modestie, les actes de charité secrète qu'on lui attribuait.

— Tatiana Potemkin fait le bien comme une autre ferait le mal, disait d'elle la feue impératrice-mère : elle se cache pour cela. On la prendrait sur le fait, donnant à pleine main aux malheureux qui la connaissent tous, qu'elle dirait encore que ce n'est pas elle.

Madame Potemkin, tout en s'excusant de donner trop peu quand les besoins étaient si grands, ne se lassait pas d'exciter l'émulation charitable de ses collaboratrices, et répétait sans cesse, dans le Conseil, avec son calme imperturbable, avec sa douceur angélique : « En vérité, Mesdames, notre Société est bien pauvre ! Il faut que nous fassions quelques efforts pour l'enrichir... »

Elle proposa d'ouvrir une nouvelle source de recettes, à l'effet d'augmenter le capital qui n'était que de 100,000 fr. Elle organisa un magnifique concert, auquel les premiers artistes résidant alors à Saint-Pétersbourg, apportèrent le concours de leur talent, et que l'empereur honora de sa



présence. La vente des billets n'avait produit que 5,000 roubles, et l'on fut tout surpris d'en trouver 6,000 dans le compte général.

Madame Razoumowsky imagina ensuite une loterie au profit de la Société patriotique, et cette loterie eut autant de succès que le concert. Madame Potemkin, qui partait alors pour passer l'été dans ses domaines de Crimée, envoya une forte somme à la caisse de la Société, en disant que c'était un à-compte sur le produit de la succursale de cette loterie, qu'elle allait établir à la campagne.

L'impératrice amusa beaucoup l'empereur, en lui racontant ce qu'elle appelait « un saint et glorieux mensonge de Madame Potemkin. » Cette dame, après l'hiver, avait fait une excursion à sa belle terre de Gastelitza, voisine du palais impérial de Péterhoff; elle visita elle-même ses paysans, comme d'habitude, et s'informa de leurs affaires de famille, de leurs besoins, de leurs désirs. Un d'eux, un honnête cultivateur, chargé d'enfants, lequel habitait une vieille cabane sur les limites du parc dépendant du château, vint présenter ses hommages à la bonne châtelaine : il avait l'air triste et embarrassé, il était accompagné de six ou huit petits enfants assez mal vêtus.

— Eh bien! es-tu malade? lui demanda Madame Potemkin avec bonté. Mais tous ces enfants ne sont pas à toi?

— Non, Madame, reprit le paysan, mais je les ai adoptés; ce sont les enfants d'une sœur que j'avais dans le gouvernement de Kiew, et qui est morte du choléra cet hiver, presque en même temps que son mari et ses deux beaux-frères.

— J'aurai soin que l'intendant te donne ce qu'il te faut, répondit Madame Potemkin, et nous élèverons ces enfants-là le plus chrétiennement que nous pourrons. Je me charge



aussi de dédommager le seigneur à qui ces enfants appartiennent et qui pourrait les réclamer tôt ou tard.

— J'ai bien compté aussi sur les secours de notre bonne dame, reprit le paysan, mais ce n'est pas là le plus pressé : nous sommes à peu près sans abri depuis deux mois.

— Sans abri? répliqua Madame Potemkin. Comment cela? N'as-tu pas ta maison, au bas du parc?

— Je l'avais et m'en contentais, quoiqu'elle fût bien vieille et bien petite et que ma famille soit bien augmentée, car mes deux fils me donnent chaque année deux nouveaux petits-enfants...

— Je vais ordonner qu'on répare ta maison et qu'on l'agrandisse, dit Madame Potemkin.

— Hélas! Madame, il n'y a plus de maison; les grands vents de cet hiver l'ont renversée et nous demeurons dans la cave, où nous avons bien de la peine à tenir tous.

— La saison, en effet, est encore assez dure, reprit Madame Potemkin, et il faudrait plus d'un mois pour rebâtir la maison. Il me vient une idée! Suis-moi, et sois discret.

Elle le conduisit sur un coteau où M. Potemkin avait fait construire, l'année précédente, dix belles maisons en bois de bouleau, élégamment taillé et découpé, qu'il destinait à des colons qui devaient lui arriver de Crimée.

— Choisis celle que tu voudras, dit Madame Potemkin au paysan émerveillé et reconnaissant; mais, sous peine de te brouiller avec moi, tu ne révéleras à personne l'origine de ta nouvelle habitation.

Le jour même, l'intendant de Gastelitza, auquel le secret fut également recommandé, envoya une trentaine d'ouvriers qui démontèrent la maison et la transportèrent pièce à pièce sur l'emplacement que la cabane détruite avait occupé : le lendemain, le paysan et sa nombreuse famille



étaient installés sainement, chaudement, dans la belle maison neuve, plus belle et plus spacieuse que ne l'avait été l'ancienne.

M. Potemkin arriva le soir même. Il voulait aller voir les dix maisons qu'il avait fait construire; sa femme usa d'adresse pour l'en éloigner et diriger du côté opposé leurs promenades quotidiennes. Enfin M. Potemkin en vint à son but et se trouva en face de ses maisons qui n'étaient plus qu'au nombre de neuf; il les compta et recompta, sans pouvoir s'expliquer comment la dixième maison manquait à sa place.

— C'est étrange, dit-il à Madame Potemkin; j'avais bâti dix maisons à distance égale l'une de l'autre, et je n'en vois plus que neuf.

— Vous comptez mal, répondit Madame Potemkin en cherchant à l'entraîner ailleurs; moi, j'en ai compté dix.

— Une, deux, trois, quatre! repartit M. Potemkin, qui renouvela son calcul avec son sang-froid et sa placidité ordinaires; il y en a bien neuf, pas davantage.

— Bon! dit Madame Potemkin, voilà de vos distractions! Supposez-vous qu'on ait mangé une de vos maisons?

— Je ne prétends pas qu'on l'ait mangée, répliqua M. Potemkin avec un sérieux impassible; mais, à coup sûr, cette maison n'est plus là où elle était.

— Mon Dieu! dit en souriant Madame Potemkin, vous me regardez comme si vous me soupçonniez de l'avoir prise, votre maison?

— Je ne vous soupçonne pas le moins du monde, répondit M. Potemkin, mais je ne m'explique pas comment cette maison...

— Vous êtes toujours le même, interrompit Madame Potemkin; vous avez eu le projet, il est possible, de faire



construire ici dix maisons, mais vous n'en avez construit que neuf, voilà tout.

— Je vous assure, Madame, repartit M. Potemkin, sans sortir de son flegme habituel, que les dix maisons étaient construites l'an dernier, et s'il en manque une...

— Eh bien! Monsieur, il en manque une, reprit vivement Madame Potemkin, mais vous verrez qu'elle se retrouvera.

M. Potemkin avait tant de respect et de confiance dans sa digne femme, qu'il n'eut pas de peine à croire que sa mémoire pouvait être en défaut, et il finit par se persuader que la dixième maison qu'il cherchait n'avait jamais existé que dans son imagination.

— J'aurais juré pourtant, disait-il à son intendant, qu'il y avait là dix maisons au lieu de neuf; mais je me trompais certainement, puisque Madame Potemkin maintient le contraire.

L'année suivante, Madame Potemkin, qui avait une affection particulière pour ses paysans de Gastelitza, eut encore à donner une maison à un d'eux; elle n'hésita pas à la prendre parmi les maisons qui attendaient toujours les colons de Crimée, et M. Potemkin, en arrivant, fut très-étonné de ne trouver que huit maisons là où il en avait laissé neuf l'année précédente.

— C'est fort simple, dit-il à sa femme; on vole maintenant les maisons à Gastelitza.

—Je vous ai promis de vous les faire retrouver, mais non de vous les rendre, dit-elle gaiement; venez les voir, et vous jugerez comme moi qu'elles sont mieux placées à l'endroit où on les a mises.

Et elle lui montra les deux maisons occupées par ses paysans et leurs familles.



— Je n'ai plus rien à dire, Madame, fit-il avec sa fine et bienveillante bonhomie : le compte y est! Vous savez faire si bon usage des maisons vacantes, que je vous donne les huit qui restent, et qui ne tarderaient pas à s'envoler comme les deux premières : distribuez-les à vos paysans, et ne parlons plus des colons de Crimée.

L'empereur ajoutait comme moralité de cette charmante histoire :

— Potemkin a sagement fait de capituler et de rendre à sa femme les clefs de ses dix maisons; car Madame Potemkin serait venue les prendre d'assaut, à la tête de ses pauvres.

L'empereur Nicolas avait, du reste, imité M. Potemkin, en faisant don de son palais impérial de Tchesmé aux invalides de l'armée russe. Ce palais, construit sur la route de Tzarskoé-Selo, par l'impératrice Catherine II, en mémoire de la victoire de Tchesmé, était sans destination depuis la mort de sa fondatrice. La cour seulement se rendait tous les ans à la cérémonie religieuse qu'on célébrait, dans l'église du palais, le jour de la fête de saint Jean-Baptiste, anniversaire de la victoire que le comte Alexis Orloff avait remportée sur les Turcs.

Nicolas avait adressé un ukase au Comité des Invalides, le 31 avril 1830, jour de la fête de l'impératrice : « Voulant offrir un asile et un lieu de repos aux guerriers âgés et infirmes qui, après avoir quitté le service, sont hors d'état de subsister de leur travail, J'ai reconnu la nécessité de fonder, à Saint-Pétersbourg, un hospice militaire, sous la juridiction du Comité institué le 18/30 août 1814, et sous la curatelle supérieure de S. A. I. le grand-duc Michel. »

Cet ukase était accompagné d'un règlement constitutif de l'hospice, qui devait contenir seize officiers et quatre



cents sous-officiers et soldats; un autre ukase assignait, à l'entretien de l'hospice projeté, un fonds de 12,000 roubles, à placer à la Caisse de Dépôt, sous la dénomination de *Capital de l'Hospice militaire de Tchesmé*. Les travaux pour l'appropriation du palais commencèrent sur-le-champ et furent continués sans interruption pendant près de six années. Des sommes énormes étaient affectées à cet objet, et l'empereur allait souvent visiter les chantiers, pour accélérer l'ouvrage qu'il accusait de lenteur; mais il avait fallu reconstruire en partie cet immense palais, qu'on avait laissé abandonné et tombant en ruines pendant si longtemps.

Enfin, le ministre de la guerre ayant annoncé que tout était prêt pour l'inauguration, l'empereur en fixa le jour au 1er juillet 1836, anniversaire de la glorieuse bataille de Pultava. Ce jour-là, l'empereur et l'impératrice se rendirent, avec le grand-duc Michel et la grande-duchesse Marie, au palais de Tchesmé : ils y furent reçus solennellement par le Comité des Invalides; le régiment des grenadiers du comte Roumiantsoff avait fourni la garde d'honneur; les sentinelles avaient été désignées dans la compagnie des grenadiers du palais. Après le *Te Deum* et les prières commémoratives, l'empereur et l'impératrice, accompagnés par les officiers généraux, les membres du Conseil des guerres et de l'Auditoriat, parcoururent les salles, dans lesquelles étaient rangés les sous-officiers et soldats, choisis parmi les plus anciens et les plus distingués de chaque régiment : tous s'agenouillaient en silence, au passage de l'empereur, et un évêque, en habits pontificaux, leur donnait sa bénédiction; ils entrèrent ensuite dans le réfectoire où leur dîner était servi, et Leurs Majestés les y suivirent pour assister à ce repas, où l'empereur porta un toast aux braves vétérans de l'armée russe. Puis, la famille impé-



riale visita successivement les dortoirs, les salles de récréation, la bibliothèque et l'infirmerie. Avant de se retirer, Nicolas voulut voir, dans le trésor de l'église, la chapelle de camp des tzars Alexis et Pierre Ier, que l'empereur Alexandre Ier y avait fait transporter, et qui renfermait un antique iconostase, daté de 1550, et brodé avec un art merveilleux en soie et en argent.

L'empereur se plaisait à évoquer, avec un pieux respect, les souvenirs du règne de Pierre le Grand, comme ceux des annales de la famille Romanoff. C'est ainsi qu'il renouvela une cérémonie nationale, que le tzar Pierre avait fondée cent treize ans auparavant, en l'honneur de la marine russe.

On conservait, sous un hangar, dans la forteresse de Saint-Pétersbourg, une vieille barque qu'on nommait le *Canot de Pierre le Grand*, quoiqu'elle eût une origine beaucoup plus ancienne. Ce canot avait été construit, en Angleterre, pour le boyard Nikita Romanoff, aïeul du tzar Pierre; il avait servi plus tard aux promenades nautiques du tzar Alexis Mikaïlowitch sur les lacs qui environnent Moscou. Le tzar Pierre le retrouva, oublié, abandonné, dans le village d'Ismaïlovo. Il le fit réparer soigneusement par un Hollandais nommé Brandt, contre-maître des constructions navales, et, y ayant adapté une voile, il le remit à flot sur les lacs où il aimait à le diriger de ses propres mains.

Cette simple barque lui inspira l'idée de créer une marine russe; il alla lui-même étudier l'art de construire des navires, dans les chantiers maritimes de la Hollande, et il eut bientôt dans les mers du Nord une flotte nombreuse et puissante, qui naviguait sous la protection du pavillon impérial. Il se souvint alors du canot de son aïeul Nikita Romanoff.

Au printemps de l'année 1723, il ordonna de transporter à Schlusselbourg ce canot, qui était resté à Moscou, et le 9 juin de cette année-là, il vint s'y embarquer en personne pour descendre la Newa jusqu'à sa nouvelle capitale de Saint-Pétersbourg; l'impératrice l'attendait, avec la flotte de galères, à l'entrée de la ville, et le cortége naval, suivant le cours du fleuve, continua sa marche solennelle jusqu'à l'église de la Trinité. On mit pied à terre, pour entendre chanter un *Te Deum*, au bruit de l'artillerie. Puis, à la suite d'un banquet et d'un feu d'artifice, le canot fut placé à couvert près de l'église et reçut une garde d'honneur.

A deux mois de là, Pierre donnait un complément à cette cérémonie : le 11 août, passant une revue de ses forces navales dans la Baltique, il fit conduire ce canot, qu'il avait baptisé du nom de l'*Aïeul de la flotte russe*, au milieu de cette belle flotte qui lui devait sa naissance. Il ordonna que chaque année, à pareil jour, le canot serait conduit en pompe, de la forteresse, au monastère de Saint-Alexandre Newsky, et que tout le clergé, ayant à sa tête un archevêque en habits pontificaux, viendrait processionnellement le recevoir et lui donner la bénédiction.

Cette fête nationale, exactement célébrée du vivant de Pierre, ressuscitée un moment sous le règne de l'impératrice Élisabeth Petrovna, était tombée depuis en désuétude, quoique le canot de Pierre le Grand eût reparu une seule fois au milieu de la flotte russe, lorsque l'empereur Alexandre fit célébrer, en 1803, l'anniversaire séculaire de la fondation de Saint-Pétersbourg.

Nicolas voulut rendre un hommage de reconnaissance aux grands souvenirs que cette vieille barque rappelait à la nation moscovite. Il avait fait rassembler, dans la baie de Cronstadt, la flotte la plus imposante que la Russie eût



jamais montrée aux puissances maritimes de l'Europe : elle se composait de vingt-six vaisseaux de ligne et de quarante navires de toutes grandeurs, admirablement équipés. Le 9 juillet 1836, le capitaine du principal port des galères partit, en chaloupe, de l'Amirauté de Saint-Pétersbourg, et se rendit à la forteresse, suivi du Conseil des amirautés. Les membres de ce Conseil, après que leur pavillon eût été salué de treize coups de canon, par la forteresse, reçut des mains du commandant le canot de Pierre le Grand. Ce canot, mis à l'eau par les marins de l'équipage de la garde, tous décorés de la marque d'honneur militaire, fut salué de trente et un coups de canon, puis remorqué par un bateau à vapeur jusqu'au port de Cronstadt, où l'attendaient les honneurs convenables à sa vénérable origine.

Le 14 juillet, au point du jour, le canot, hissé à bord du vapeur l'*Hercule*, et déposé sur une estrade couverte de drap rouge, eut une garde d'honneur composée des marins de la garde et des grenadiers du palais. L'*Hercule* avait arboré le pavillon amiral.

Le lendemain, la flotte, commandée par l'amiral Crown, âgé de quatre-vingt-quatre ans, ayant sous ses ordres le vice-amiral Bellingshausen et les contre-amiraux Plater, Soustchoff, Koulitchine, Dourassoff, Lazareff, Papachristo, Povalischine et Kordukoff, se rangea, sur trois lignes, qui occupaient, dans la rade, un espace de neuf werstes. Le plus beau temps favorisait cette superbe solennité navale, à laquelle un grand nombre de bâtiments étaient venus prendre part.

A huit heures du matin, l'*Hercule*, ayant à bord le canot de Pierre le Grand et le Conseil des amirautés, vint jeter l'ancre dans la petite rade. A midi, le vapeur l'*Ijora*, suivi du vaisseau de guerre l'*Alexandre*, chargé de monde, arriva



de Péterhoff, ayant à son bord la famille impériale, la cour, les ambassadeurs de France, d'Autriche et d'Angleterre. L'*Alexandre* salua de trente et un coups de canon l'*Hercule*, qui portait le canot de Pierre le Grand et qui s'avança dans la grande rade, voguant de conserve avec l'*Ijora*, sur lequel avait été hissé le drapeau du grand-amiral.

Lorsque les deux vapeurs passèrent devant le port marchand, le régiment des grenadiers d'Astrakan, rangés sur le parapet, leur rendit les honneurs militaires; les tambours battirent au champ, et les hourras des soldats se mêlèrent aux acclamations des matelots étrangers, qui garnissaient les hunes et les mâts de leurs bâtiments pavoisés. Tous les vaisseaux de la flotte rendirent les honneurs militaires à l'*Hercule*, qui vint s'embosser vis-à-vis d'elle, entre l'*Alexandre* et l'*Ijora;* les équipages, montés sur les vergues, saluaient de hourras répétés le passage du navire qui avait à son bord l'*Aïeul de la flotte*.

Tout à coup le pavillon impérial fut arboré sur ce canot où planait en quelque sorte l'ombre de Pierre le Grand : à ce signal, les canons de la flotte et de la forteresse tonnèrent à la fois.

C'était un spectacle magnifique et touchant, que cette grande et belle flotte, manifestant, par des cris de joie, par des salves d'artillerie, la reconnaissance nationale pour le créateur de la marine russe, en présence du souverain, qui avait élevé cette marine au premier rang, et qui, debout près du canot de Nikita Romanoff, semblait dire à son illustre ancêtre Pierre I[er] : « Regarde! tes plans ont été suivis et réalisés! »

Les membres de la famille impériale et les personnes de leur suite allèrent, comme en pèlerinage, visiter le canot de Pierre I[er], et retournèrent ensuite sur l'*Ijora* qui de-



vait les reconduire à Péterhoff. L'*Hercule* avait répondu aux salves de l'artillerie de terre et de mer, par sept coups de canon, et tous les navires de la flotte s'étaient pavoisés en même temps. Il ramena son précieux dépôt à Saint-Pétersbourg et le remit au commandant de la forteresse, avec les formalités d'usage. Les membres du Conseil des amirautés allèrent ensuite dans l'église des Apôtres Pierre-et-Paul s'agenouiller devant la tombe de Pierre le Grand.

Cette fête navale était loin de réunir tous les bâtiments de guerre que possédait la Russie ; la flotte de la mer Noire comptait dans le port de Sébastopol autant de vaisseaux, de frégates et de bricks armés, qu'on en avait vus dans la baie de Cronstadt le 15 juillet. Le nombre des navires qui composaient cette flotte de la mer Noire, devait être même bien plus considérable, car il y avait toujours un ou deux bâtiments légers dans chaque port de la côte occidentale, depuis Anapa jusqu'à Pothy.

Les bâtiments russes, en croisière dans les eaux de la Circassie et de l'Abasie, interceptaient toute communication entre les habitants du pays et les navires de commerce étrangers, qui tentaient de leur apporter du sel, des munitions de guerre et des armes. Au reste, le blocus des possessions de la Russie, dans la mer Noire, avait été notifié à toutes les Puissances de l'Europe : la Turquie seule avait fait timidement quelques objections, au sujet de ce blocus ; mais l'Angleterre, tout en gardant le silence à cet égard, avait laissé entendre qu'elle ne l'acceptait pas, d'autant plus qu'il était fondé sur les droits établis par le traité d'Andrinople, que le gouvernement anglais n'avait pas voulu reconnaître, du moins dans son principe.

La contrebande de guerre continuait donc dans les ports turcs de l'Anatolie, sous la protection du pavillon britan-



nique qui bravait la croisière russe. Mais l'empereur Nicolas avait préparé une grande expédition contre les tribus rebelles du Caucase, et il se proposait d'assister en personne aux premières opérations de l'armée expéditionnaire, qui comptait déjà plus de 50,000 hommes et qui devait recevoir successivement des renforts de vieilles troupes d'élite, qu'on lui envoyait de tous les points de l'empire.

Un ukase du 31 juillet/12 août avait ordonné une levée extraordinaire de cinq hommes sur mille, ce qui semblait annoncer que l'armée du Caucase serait portée à 150,000 hommes avant la fin de l'année. On savait que l'empereur était attendu en Bessarabie, et les préparatifs qui se faisaient dans les provinces de la Russie méridionale ne laissaient pas douter que le moment fût venu d'entreprendre la soumission complète des Circassiens, que le traité d'Andrinople avait fait passer sous la domination russe, mais qui avaient juré de combattre jusqu'au dernier soupir pour leur indépendance.

Ces populations guerrières et indomptables avaient bien remporté quelques avantages signalés autour d'Anapa. Dans cette guerre d'embuscades, d'escarmouches, de coups de main, la tactique et la discipline russes se trouvaient souvent en défaut, et le soldat le mieux exercé, malgré son expérience, son sang-froid et son courage éprouvé, lâchait pied quelquefois devant des bandes dépourvues de toute organisation militaire, mais animées d'une sauvage énergie et d'une aveugle intrépidité, qui ne leur offraient pas d'autre alternative que de tuer ou de se faire tuer.

On disait, cependant, qu'un officier anglais, d'un rare mérite, avait été poussé, par l'admiration que lui inspirait la résistance héroïque des Circassiens, à venir se fixer au milieu de leurs montagnes pour leur apprendre l'art de la



guerre ; il y avait aussi, parmi les montagnards, quelques officiers polonais, qui avaient déserté le drapeau russe, pour se mettre à la tête des rebelles du Caucase et pour leur donner l'instruction stratégique et théorique qui leur manquait. En tous cas, le prophète Schamyl était l'âme de cette guerre sanglante, qui décimait les meilleures troupes de l'armée russe et faisait faire un rude apprentissage à ses généraux.

Un brillant succès avait pourtant inauguré la campagne, dont le plan, présenté à l'empereur par le comte Worontzoff, était absolument approuvé et devait être exécuté dans le plus bref délai : durant le mois de juillet, la forteresse de Soudjouk-Kalé, que les Circassiens occupaient encore, assiégée à la fois par terre et par mer, fut emportée d'assaut, après une résistance désespérée de la part de sa garnison, qui refusa de se rendre et qui périt tout entière sur la brèche. Il n'avait pas fallu moins de 15,000 hommes pour s'emparer de cette place, une des plus importantes du littoral entre Anapa et Ghelendjik, mais dont la prise avait coûté bien cher aux vainqueurs. Cependant, l'occupation de cette forteresse n'avait pas beaucoup augmenté le territoire dont les Russes étaient maîtres, et l'on pouvait prévoir qu'ils ne la garderaient pas longtemps, car, du côté de la terre, Soudjouk-Kalé, où flottait le drapeau russe, se voyait déjà presque bloqué par des forces menaçantes qui se déployaient sur toutes les sommités du Caucase : on travaillait donc activement à compléter les fortifications faisant face aux montagnes, sans se hâter de réparer les retranchements qui regardaient la mer et qui ne craignaient aucune attaque.

Les Circassiens, excités par des émissaires turcs, étaient pleins d'espoir et de confiance : on leur avait distribué



une prétendue proclamation du roi d'Angleterre, qui les invitait à se défendre sans paix ni trève contre les injustes aggressions de la Russie, et qui leur promettait le secours prochain d'une flotte anglaise. Tout le monde croyait, parmi les peuplades du Caucase, que la protection de la Grande-Bretagne leur était assurée, et que d'un jour à l'autre la Turquie sommerait le Gouvernement russe de renoncer au traité d'Andrinople, qui semblait l'autoriser à s'emparer du pays des Tscherkesses. En attendant, les dispositions les plus énergiques avaient été prises pour faire face à l'expédition que préparait la Russie : les villages devaient être brûlés et les champs dévastés, à l'apparition de l'ennemi.

On ne pouvait pas ignorer, en effet, que les Cosaques des bords du Kouban avaient reçu l'ordre d'envahir le pays, de concert avec la garnison d'une nouvelle forteresse russe bâtie sur l'Oubin, un des affluents les plus rapides du Kouban : le but de cette invasion était d'établir une ligne de communication entre la forteresse de l'Oubin et celles de Ghelenjik et de Soudjouk-Kalé, pour mettre les possessions russes de l'intérieur en relation directe et permanente avec les ports de la mer Noire.

Les Circassiens, avertis de ce projet d'expédition, n'attendaient que le mouvement en avant des Cosaques pour traverser le Kouban et porter la guerre dans les plaines fertiles que ceux-ci auraient laissées sans défense sur la rive droite du fleuve qui leur servait de barrière naturelle. Mais le comte Worontzoff, gouverneur de la Russie méridionale, ne voulait donner le signal de l'attaque simultanée des retraites fortifiées du Caucase, qu'au moment où l'empereur arriverait en Crimée vers la fin de septembre 1836.

Cependant, le blocus des côtes devenait de jour en jour plus rigoureux, de manière à empêcher absolument

la contrebande de guerre d'arriver par mer chez les montagnards, et ce blocus, qui surveillait l'approche de tous les navires étrangers, s'opposait aussi à la sortie de toute embarcation chargée de denrées et de marchandises indigènes : la Circassie ne pouvait donc plus envoyer, comme naguère, aux marchands d'esclaves de Smyrne et de Bagdad, des troupeaux de belles femmes et de beaux enfants, destinés aux sérails de la Turquie.

On a donc lieu de croire que la véritable cause de la révolte du Caucase n'était autre que l'interdiction, par la Russie, d'un commerce honteux, qui avait été pendant des siècles la principale source des revenus de la population circassienne.

CCXXX

L'impératrice voyait avec inquiétude s'approcher le moment du départ de l'empereur : elle craignait qu'il ne se contentât point de visiter les forteresses de la côte occidentale de la mer Noire ; elle prévoyait que son auguste époux ne se rapprocherait pas de ces provinces caucasiennes où la guerre était en pleine activité, sans vouloir y prendre part, sans vouloir en suivre de près les opérations.

Elle savait que la moindre excursion dans les défilés de la chaîne du Caucase présentait des dangers qui se multipliaient à chaque pas, dangers que la prudence la plus méticuleuse était incapable d'éviter, car, derrière chaque rocher, derrière chaque sapin, il y avait jour et nuit un montagnard embusqué avec un fusil.

Elle n'essaya pas néanmoins de s'élever, même indirectement, contre une résolution arrêtée ; mais elle témoigna d'avance, par sa tristesse muette et quelquefois par ses larmes involontaires, de sa protestation respectueuse à l'égard de ce voyage, qu'elle appréhendait avec toutes les angoisses d'un sinistre pressentiment.

— Sire, dit-elle à l'empereur la veille de son départ, on m'a fait lire hier une lettre très-intéressante du comte de



Stackelberg, qui commande un poste avancé sur les bords du Terek : c'est le récit poétique d'une reconnaissance qu'il a faite dans la montagne : « Je n'ai pas vu un montagnard, dit-il; mais, en revanche, j'ai entendu vingt balles siffler à mes oreilles; il n'y a que mon bon ange qui ait pu me préserver de leur atteinte. » Puis, il ajoute : « Le bruit court ici que l'empereur doit venir inspecter l'armée du Caucase; je n'en puis rien croire, car ce beau pays est tellement rempli d'embûches, de fusils et de poignards invisibles, que je condamnerais à mort, comme criminel de lèse-majesté, un ministre de la guerre, qui souffrirait que notre bien-aimé empereur s'exposât à un danger aussi certain qu'inutile. »

— Stakelberg est un poëte, repartit Nicolas en riant, et je le soupçonne d'être un peu le complice des personnes qui voudraient m'empêcher de faire connaissance avec le Caucase et ses habitants. Je lui sais gré, toutefois, de l'intention, et, quoi qu'il arrive, je ne le brouillerai pas avec Tchernycheff, en rapportant à ce dernier, qui est bien innocent, je vous jure, de mon voyage au Caucase, si ce voyage a lieu, la terrible vengeance qu'on réclame contre lui. Au reste, ajouta-t-il d'un ton plus sérieux, je suis un peu fataliste et je me résigne en toute circonstance à subir les lois de la destinée.

— Voilà pourquoi, Sire, répliqua l'impératrice, il ne faut jamais aller à l'encontre d'un pressentiment.

— Vous avez raison, ma chère, dit l'empereur; aussi, je vous assure que je n'ai aucun pressentiment fâcheux à l'endroit de ce voyage, si ce n'est que j'aurai le déplaisir d'être éloigné de vous et de nos enfants pendant deux ou trois mois.

L'empereur partit de Saint-Pétersbourg le 20 août 1836,



à minuit, avec son inséparable compagnon de voyage, le général Benkerdorff, ministre de la police, commandant en chef des gendarmes, et plusieurs de ses aides de camp généraux, entre lesquels il n'oublia pas de désigner son fidèle Adlerberg. Il avait choisi trois de ses ministres, pour l'accompagner dans son voyage, le général Toll, directeur en chef du département des voies de communication; le ministre des finances Cancrine, et le ministre de l'intérieur Bloudoff, car il se proposait d'ordonner et même de faire commencer, en sa présence, de grands travaux d'utilité publique dans les provinces du Caucase, surtout d'ouvrir et de tracer des routes, de créer des villages fortifiés, et d'établir un nouveau système de colonisation militaire.

Le lendemain de son départ, il arriva, vers dix heures, à Novogorod, passa une grande revue, inspecta les casernes en construction, et alla faire ses dévotions dans la cathédrale de Sainte-Sophie, où il fut reçu par l'évêque Séraphim, métropolitain de Saint-Pétersbourg et de Novogorod, auquel il rendit visite, au sortir de l'église.

— Mon père, lui dit-il, votre bénédiction me portera bonheur pour tout le temps de mon voyage. Je prie Votre Éminence de tranquilliser à cet égard l'impératrice, qui ne se fie point assez à la Providence.

— Sire, répondit le vénérable prélat, la Providence veillera sur Votre Majesté, car elle entend les vœux et les prières de vos enfants.

L'empereur ne s'arrêta que quelques heures à Bronnitsy, afin d'inspecter le corps des Cadets du comte Araktcheïeff, et de visiter le vaste édifice construit pour l'état-major du régiment des grenadiers de Samogitie. En se dirigeant vers Moscou, il trouva sur sa route la 16e division d'infanterie, commandée par son aide de camp général Neidhardt,



et il fut très-satisfait de l'inspection de ces excellentes troupes.

Le soir même, à minuit, il entrait à Moscou, sans y être attendu, et descendait au Kremlin, sans que rien fût préparé pour sa réception; mais, dès la pointe du jour, les abords du palais étaient encombrés par la population qui attendait son réveil dans un respectueux silence.

Ce n'est qu'à onze heures du matin qu'on le vit paraître, au milieu des hourras de cette multitude empressée de le voir et de saluer sa bienvenue. Il alla d'abord à la cathédrale de l'Assomption, où le métropolitain Philarète le reçut solennellement. Après une courte station dans l'église, il assista quelques instants à la parade d'un régiment de carabiniers, et ne put rentrer au palais qu'en se frayant avec peine un passage à travers la foule qui l'acclamait avec transport.

La journée fut employée à inspecter l'école du corps des Cadets, l'Institut de l'ordre de Sainte-Catherine, l'Institut d'Alexandre et l'hôpital de Marie.

— Je ne suis ici que le fondé de pouvoirs de l'impératrice, disait-il en visitant ces beaux établissements d'éducation et de bienfaisance.

Le 24 août, après la revue, il reprit son inspection, au nom de l'impératrice, et resta plus d'une heure à l'hospice des Enfants-Trouvés, qu'il examina dans le plus grand détail. Il avait déjà, la veille, porté son attention sur les travaux de construction et d'embellissement, qu'il faisait exécuter au palais Petrowsky : il alla se promener, l'après-dîner du 24, dans le parc de ce palais, au milieu de la population, qui, heureuse de sa présence, ne se lassait pas de le contempler avec émotion.

Il adressa la parole à plusieurs personnes, et particuliè-



rement à de vieux soldats qu'il interrogeait sur leurs services militaires. Il en reconnut un qu'il avait vu au siége de Braïlow en 1828, et dont les nombreuses campagnes étaient constatées par les médailles que ce brave portait sur sa poitrine.

— Mon fils, nous nous sommes vus au feu! lui dit-il, en lui serrant la main cordialement.

— Ah! Sire, s'écria le soldat, dont les yeux se remplirent de larmes, j'étais un des servants de la pièce de 12, que Votre Majesté a fait pointer elle-même contre le rempart de Braïlow, quand on a démasqué la grande batterie qui a fait tant de mal aux assiégés.

— Oui, oui, je m'en souviens, répliqua gaiement l'empereur en se tournant vers sa suite : ce qui fit dire, dans le camp, que j'avais pris le commandement de cette batterie, et mon frère Michel accourut, tout ému, pour m'empêcher de faire des folies, criait-il à tue-tête ; mais j'avais déjà quitté les pièces qui tiraient à toute volée et dont chaque coup portait juste. Je voyais cela de loin...

— De si loin, Sire, reprit le général Adlerberg, que les boulets pleuvaient autour de Votre Majesté.

Nicolas, enchanté de ce souvenir, fit donner une somme d'argent à l'artilleur qui le lui rappelait avec enthousiasme.

Il s'approcha d'un autre groupe de soldats de la garnison, et il leur demanda s'ils éprouvaient déjà les bienfaits de son ukase du mois de mai dernier, par lequel il avait prescrit au ministre de la guerre de faire distribuer des rations de viande et d'eau-de-vie aux sous-officiers et soldats en garnison dans les capitales, où les frais de nourriture étaient plus élevés que dans les petites villes. On lui répondit que sa paternelle sollicitude avait vivement tou-



ché l'armée et que l'ukase en question devait avoir son effet dans peu de jours.

— Du mois de mai au mois d'août, dit l'empereur à ses aides de camp, il y a quatre mois. Il me semble qu'un ukase met bien du temps pour venir de Saint-Pétersbourg à Moscou.

Le soir même, ne s'expliquant pas le retard apporté à l'exécution de ses ordres, il en parla au comte Tolstoï, qui remplissait par intérim les fonctions de gouverneur général, et il apprit que le ministre de la guerre avait bien transmis, dès la fin de mai, au gouverneur général, l'ordre d'exécuter l'ukase, mais que les fonds nécessaires à ce supplément de dépenses, pour la garnison de Moscou, n'avaient été fournis que depuis très-peu de temps. En outre, une difficulté se présentait dans la mise en vigueur de l'ukase du mois de mai : les frais de nourriture, alloués aux officiers majors et subalternes en garnison dans les capitales, n'avaient pas été fixés d'une manière uniforme et définitive. De plus, les chefs de corps, rassemblés extraordinairement dans les capitales pour des revues ou des exercices, demandaient à participer au bénéfice de l'ukase.

— C'est juste, et j'y aviserai, dit l'empereur ; mais, en attendant, les ressources du ministère de la guerre ayant été beaucoup augmentées, je suis surpris qu'on se soit arrêté devant une mesquine parcimonie, lorsqu'il s'agissait de faire honneur à un engagement que j'avais pris vis-à-vis de l'armée.

L'empereur se plaignit au ministre de la guerre, et fit rechercher les véritables causes de la non-exécution de l'ukase durant trois mois : on découvrit que, sous des prétextes spécieux, se cachait un détournement de fonds ; mais le vol constaté, on eut plus de peine à mettre la main sur



les voleurs, et l'on finit par ne punir qu'un intermédiaire subalterne, qui avait touché des fonds et qui ne pouvait pas en spécifier l'usage.

Ce fut seulement au mois de décembre 1836, qu'un nouvel ukase régla définitivement les indemnités de nourriture accordées aux officiers et aux soldats tenant garnison ou seulement de passage dans les capitales et les grandes villes de l'Empire.

Le 25 août, l'empereur commanda en personne les exercices et les manœuvres de toutes les troupes réunies à Moscou, et après avoir passé quatre heures à cheval, il présida un grand dîner auquel avaient été invités les chefs de corps et les personnages notables de la ville. Il partit, dans la nuit, pour Nijny, en s'arrêtant tour à tour à Vladimir, à Kowrow, à Viaznicky, à Gorbetow, pour inspecter les travaux de la nouvelle route qui devait mettre en communication Nijny avec Vladimir.

Il n'arriva que le 27 à Nijny, où la foire célèbre qui se tient tous les ans dans cette ville avait aggloméré une énorme quantité de marchands étrangers ; la population tout entière s'était portée au champ de foire, quand les voitures de l'empereur traversèrent le pont de l'Oka.

L'empereur n'était pas encore attendu, et quelques rares passants, qui regardaient les voitures roulant parmi des flots de poussière, se demandaient quels pouvaient être les voyageurs de distinction que la foire de Nijny allait recevoir. Soudain, le nom de l'empereur vola de bouche en bouche, et tout le monde se précipita sur le passage des voitures, qui ne parvinrent pas sans difficulté jusqu'à la maison qu'on avait préparée pour l'auguste voyageur. Les Tatars, les Boukhares et les autres marchands asiatiques, venus par caravane pour vendre ou pour acheter à la foire



de Nijny, jetaient en l'air leurs bonnets de fourrures et poussaient des acclamations bruyantes.

L'empereur sortit à pied presque aussitôt pour visiter le champ de foire ; il fut entouré, suivi, pressé par une foule cosmopolite, qui n'avait pas assez d'yeux pour le contempler, pas assez de voix pour l'acclamer. Au retour de cette promenade, il trouva réunis deux de ses ministres auxquels il avait donné rendez-vous à Nijny, Cancrine et le général Toll; mais Bloudoff, étant tombé malade, s'était fait suppléer par son adjoint au ministère de l'intérieur. L'empereur commença aussitôt à travailler avec ses ministres, et il consacra chaque jour plusieurs heures à ce travail, qui avait d'abord pour objet le tracé de différentes voies de communication.

Le 28 août, à dix heures du matin, l'empereur entendit la messe dans l'église du champ de foire, et rentra dans ses appartements pour y recevoir les hommages des généraux, de la noblesse et des marchands. Toutes les personnes notables, russes ou étrangères, qui se trouvaient à Nijny, dînèrent à la table impériale.

Le jour suivant, les réceptions continuèrent : l'empereur admit en sa présence tous les marchands européens et asiatiques, qui défilèrent devant lui vêtus de leurs plus riches costumes nationaux : les Arméniens d'Astrakan, de Tiflis et de Kisliar, les Tatars de Kasan et de Kasomow, les habitants de Derbent et du Schirvan, les Boukhares, les Mordvins, les Tchéremisses et les Tchouvaches ; ensuite il donna audience aux vieux sous-officiers et soldats, établis à Nijny, et il leur fit l'honneur de leur parler familièrement, en accordant des grâces à quelques-uns d'entre eux et en témoignant à tous sa bienveillance.

La matinée du 29 fut consacrée à la visite rapide des



nombreux établissements publics que renfermait la ville. L'empereur, qui avait inspecté déjà plus à loisir les nouvelles constructions entreprises aux frais de l'État, notamment les quais et les casernes, ne fit que parcourir à la hâte l'Hôpital de Martinoff, l'Hospice, l'École des enfants des employés supérieurs de la Chancellerie, l'Hospice pour les hommes de la compagnie de discipline, l'Hôpital civil, la Maison de force, la Prison et le Gymnase.

— Je viens vous dire moi-même, répétait-il en s'adressant aux directeurs de ces établissements, que je reviendrai bientôt pour rester plus longtemps avec vous : continuez, je vous prie, à faire votre devoir, et comptez sur ma reconnaissance. Les moindres services ont une grande importance, quand ils concernent notre chère patrie.

A trois heures de l'après-midi, l'empereur et sa suite s'embarquèrent sur un bateau à vapeur, qui descendit le Volga jusqu'à Kasan, où Sa Majesté devait faire un plus long séjour.

Le 30, à huit heures du matin, Nicolas, accompagné de ses aides de camp généraux et de ses ministres, fit son entrée dans la vieille cité tartare, au bruit des cloches et de l'artillerie : les habitants, en habits de fête, encombraient les rues et faisaient éclater la joie la plus sincère et la plus naïve, sur le passage de leur souverain adoré. L'empereur, touché de cet accueil sympathique, les remerciait du geste et de la voix.

Il se rendit d'abord à la cathédrale de l'Annonciation, y fit ses prières, inspecta la caserne en construction des cantonistes militaires, et se hâta d'arriver au palais qu'il devait habiter, pour y recevoir les hommages des généraux et officiers supérieurs, des employés civils, de la noblesse et des marchands russes et tatars. Ces réceptions terminées,



il commença la visite des établissements publics, par une sorte de pèlerinage à l'église de l'antique monastère des religieux de Kasan.

Il raconta, plus tard, qu'en accomplissant ce vœu de dévotion, il se souvint du triste pressentiment que l'impératrice lui avait communiqué au moment de son départ : il en fut troublé malgré lui, mais ce ne fut que le reflet passager d'une pensée chagrine ; il donna cours à d'autres idées, en visitant assez rapidement la Prison, les Hôpitaux, la Maison des fous, l'Université technique, le Commissariat et l'Arsenal.

Sa plus longue station fut à la fameuse Université de Kasan, où il aurait pu passer une journée entière, s'il avait voulu voir toutes les riches collections asiatiques qui y étaient rassemblées.

Le ministre de l'instruction publique Ouvaroff avait soupiré de regret, en pensant qu'il serait privé du plaisir de servir de cicerone à l'empereur dans cet illustre sanctuaire de la science et de la linguistique orientales.

Plus d'une fois, durant sa visite, Nicolas accorda un souvenir au regret, que son ministre lui avait exprimé de ne pas l'accompagner à Kasan.

— Oh ! disait-il à ses aides de camp, combien Ouvaroff serait heureux, s'il était ici avec nous !

L'empereur, après avoir parcouru le premier gymnase, où les professeurs l'avaient reçu, selon l'usage, en lui débitant des harangues assez courtes, il est vrai, en différents idiomes de l'Asie, fut introduit dans la vaste salle de récréation, où l'on avait exposé toutes les merveilles du musée asiatique.

Entre les idoles bizarres des anciennes religions de l'Inde, on avait placé, près d'un autel boudhaïque, un véritable



lama en costume sacré, lequel était venu du fond de la steppe des Bouriates, avec plusieurs de ses coreligionnaires, pour faires ses études à l'Université de Kasan.

L'empereur lui adressa diverses questions, par l'intermédiaire du professeur de littérature mongole Popoff.

— Dans quelle intention, lui demanda Nicolas, vous a-t-on mis près de cet autel, qui est sans doute celui de votre culte ?

— C'est l'autel du puissant dieu Bouddha, répondit le lama en se prosternant jusqu'à terre : mes prières se sont élevées vers lui, pour qu'il daigne répandre toutes les joies, toutes les prospérités de ce monde terrestre, sur le glorieux règne de Votre Majesté !

Avant de quitter l'Université, l'empereur ordonna de transférer au milieu de la principale cour le monument érigé à la mémoire de Derjavine, non moins illustre en Russie comme poëte que comme homme d'État, sous le règne d'Alexandre Ier.

Le même jour, les hauts fonctionnaires dînèrent à la table de l'empereur, et la ville fut illuminée.

Le 2 septembre, l'empereur admit en sa présence les familles des différents peuples qui habitent le gouvernement de Kasan, et qui lui furent présentées revêtues de leurs costumes indigènes. Après une revue, que la variété des uniformes et des armes rendait plus curieuse que les revues ordinaires, Nicolas prit intérêt à visiter la mosquée tatare et le monument élevé à la mémoire des braves tués pendant le siége de Kasan, sous le règne du tzar Yvan IV.

Tous les généraux qui se trouvaient à Kasan avaient été, ce jour-là, invités à dîner chez l'empereur. Le grand bal, donné en son honneur par la noblesse du gouvernement de Kasan, devait commencer de très-bonne heure, l'empe-



reur ayant promis de l'honorer de sa présence et voulant partir dans la soirée. A sept heures, il entrait au bal, avant tout le monde, et s'amusait à voir l'embarras, l'émotion, le dépit de tous les invités qui n'arrivaient qu'après lui. La fête n'en fut pas moins très-brillante et très-animée; l'empereur, qui y passa plusieurs heures, eut l'air de s'y plaire, et lia conversation avec les personnes qu'il se fit présenter.

Il avait prié, la veille, le curateur de l'Université de lui amener les élèves les plus distingués et les professeurs les plus savants de l'établissement : ceux-ci étaient Russes ou Allemands, et parés de leur uniforme officiel; les autres, appartenant à diverses nations de l'Orient, portaient leurs costumes nationaux, et ajoutaient à ce bal, qui comptait moins de Russes que d'étrangers de tous les pays du monde, une bigarrure de physionomies, de vêtements, de langages, vraiment extraordinaire.

Nicolas causa longtemps avec le curateur et lui demanda les renseignements les plus minutieux sur cette Université, qui ne ressemblait à aucune autre, et qui avait dans toute l'Asie un si grand renom.

— L'année dernière, dit-il, la peuplade des Mongols Bouriates m'avait fait remettre une pétition, pour que leurs enfants, qui montreraient le plus d'intelligence, fussent admis au Gymnase et ensuite à l'Université de Kasan. J'ai fait droit à cette requête, en ordonnant que ces enfants fussent entretenus aux frais du Gouvernement, et qu'ils pussent exercer librement leur religion.

— Les ordres de Votre Majesté ont été remplis, répondit le curateur; nous avons douze élèves de cette peuplade mongole, et ils font des progrès rapides sous la direction du professeur M. Schmidt, qui a composé un bon diction-



naire de la langue mongole et deux chrestomathies dans la même langue.

— N'avez-vous pas aussi dans vos écoles quelques mahométans des environs d'Orembourg? Je tiens surtout à ce que ceux de mes sujets, qui professent la religion musulmane, soient élevés dans les Universités, car l'éducation leur enlèvera leurs préjugés de race et de religion. Au reste, j'entends que la religion de chacun soit respectée, puisque la volonté de Dieu m'a confié le gouvernement d'un vaste empire, qui rassemble, à côté de notre sainte religion orthodoxe, toutes les religions du globe.

— Sire, reprit le curateur, nos élèves asiatiques, n'étant gênés en rien dans la pratique de leur culte, ne tardent pas à s'en distraire pour ne s'occuper que de leurs études.

— J'espère bien, interrompit l'empereur, que l'on se conforme à mes instructions, en s'abstenant de toute propagande religieuse. Il ne faut pas que les peuples lointains, qui nous confient leurs enfants pour les instruire, puissent nous accuser de les rendre infidèles à la foi de leurs ancêtres. Je vous recommande surtout, ajouta-t-il, de développer, autant que possible, l'enseignement de la médecine, car rien n'est plus favorable que l'étude de la médecine pour nouer des relations amicales avec les pays qui nous envoient des élèves, que nous leur renvoyons, au bout de quelques années, après en avoir fait des médecins.

Un cercle attentif s'était formé autour des interlocuteurs, pour entendre cet intéressant entretien, et chacun admirait le sens droit, la raison éclairée, le jugement impartial et les vues élevées du tzar.

L'empereur voulut s'entretenir avec quelques-uns des élèves étrangers, au moyen d'un interprète que lui offrirent tour à tour les professeurs Kowalewsky et Popoff; il leur



adressa des questions très-délicates et très-profondes concernant les pays dont ils étaient originaires, et il parut satisfait de leurs réponses, aussi précises que réservées.

— Certes! dit l'empereur, en se tournant vers ses ministres Cancrine et Toll : j'ai privé Ouvaroff d'un des plus heureux moments de sa vie, en ne lui permettant pas de m'accompagner à Kasan, mais nous y reviendrons sans doute. Je suis très-content, reprit-il en parlant au curateur, oui, je suis content de ce que j'ai appris au sujet de votre Université; je suis content de tout ce que j'y ai vu, et je vous autorise à écrire à Ouvaroff, pour lui rendre compte de ma visite et pour lui faire part de ma satisfaction.

L'heure du départ approchait, les voitures de poste attendaient à la porte, entre deux haies de curieux qui s'étouffaient pour voir encore l'empereur. Nicolas sortit, en s'appuyant sur le bras du général Benkendorff; il était pensif, sans être soucieux, et les hourras qui éclatèrent autour de lui ne le tirèrent pas de sa rêverie.

— C'est étrange! dit-il tout haut, comme s'il se parlait à lui-même, au moment où sa calèche glissait comme une flèche dans les rues illuminées de Kasan : cette ville, tout européenne, se trouve placée près des peuples nomades de l'Asie, qui conservent leurs mœurs et leurs traditions antiques, sans que le voisinage de la société moderne soit encore parvenu à les altérer. Quel contraste! Il est impossible de n'être pas frappé d'un rapprochement bien singulier, en voyant l'Université de Kasan, qui semble destinée à répandre en Asie les lumières de la civilisation, s'établir dans l'ancienne résidence de ces princes tatars qui ont menacé si longtemps la grandeur naissante de la Russie.

Ces belles paroles produisirent sur les auditeurs une profonde impression, et le général Benkendorff demanda au souverain sage et clairvoyant qui les avait prononcées d'un air inspiré, la permission de les recueillir soigneusement dans ses propres mémoires.

— Tu écris donc aussi des mémoires? s'écria gaiement l'empereur.

— Je regarde comme un devoir, reprit Benkendorff, de transmettre à mes descendants les grandes choses dont je suis témoin, les paroles remarquables que j'entends, en faisant mon service auprès de mon auguste maître.

— Souviens-toi seulement, répliqua l'empereur, que je ne veux être flatté, ni de mon vivant, ni après ma mort. J'approuve, d'ailleurs, cette manie qu'on a d'écrire ses mémoires, et je vous lirai quelque jour une petite relation, que j'ai faite, pour ma famille seulement, de la journée mémorable du 14/26 décembre 1825.

L'empereur, en arrivant à Simbirsk dans l'après-midi du 3 septembre, s'enferma tout le reste de la journée, pour pouvoir mettre au courant les affaires arriérées et prendre toutes les dispositions relatives aux opérations militaires qui se préparaient dans les provinces du Caucase.

Il avait reçu du comte Worontzoff plusieurs dépêches à ce sujet, dans lesquelles on lui annonçait que tout était prêt pour une attaque générale sur la ligne du Kouban. En outre, Worontzoff, apprenant que des navires turcs, grecs, autrichiens et anglais, violaient sans cesse le blocus des côtes occidentales de la mer Noire, pour approvisionner d'armes et de munitions les Circassiens insurgés contre la Russie, avait dû renforcer la croisière russe et projetait de faire lui-même une tournée d'inspection dans tous les ports des provinces caucasiennes.

En même temps, M. de Boutenieff, ambassadeur de Russie à Constantinople, faisait savoir à l'empereur, que la Porte Ottomane avait tenu avec fidélité ses engagements et payé, au terme du 15 août, les sommes qu'elle restait devoir, d'après la convention du 15/27 mars dernier; en conséquence, il demandait que la remise de la forteresse de Silistrie fût faite le plus promptement possible entre les mains du commissaire que le sultan nommerait à l'effet de prendre possession de cette forteresse.

Aussitôt l'empereur fit partir un courrier qui porta au commandant de Silistrie les ordres et les instructions nécessaires.

Le 4 septembre, après avoir reçu les généraux, les employés civils et la noblesse, Nicolas se rendit à la cathédrale pour y faire ses dévotions, et, à son retour, les marchands de la ville lui présentèrent solennellement le pain et le sel.

Le lendemain, à neuf heures du matin, il assistait à un *Te Deum* dans l'église de Saint-Nicolas Thaumaturge, et passait en revue le bataillon de Simbirsk. Ensuite il alla visiter les établissements de la curatelle générale et l'École d'industrie, fondée par l'impératrice Élisabeth. Il trouva cette École dans un état si satisfaisant, et il fut tellement enchanté des soins intelligents de la présidente de l'institution, qu'il lui accorda une somme de dix mille roubles pour augmenter les ressources d'un si utile établissement.

Il inspecta aussi les travaux de la cathédrale en construction et ceux du Gymnase qu'on avait été obligé d'agrandir. Puis, se rappelant que les marchands de Simbirsk réclamaient depuis longtemps l'ouverture de nouvelles routes communiquant avec le Volga, qui coule entre des bords escarpés à son confluent avec la Sviaga, il pria le



général Toll de l'aider à trouver des voies de descente plus praticables vers le fleuve, dont le voisinage n'était pas aussi favorable qu'il pouvait l'être au commerce de la ville, eu égard à la difficulté du débarquement et du transport des marchandises.

Une foule immense, couvrant les hautes rives du Volga, fut témoin de cette scène, presque majestueuse en sa simplicité, dans laquelle on voyait l'empereur mesurer les élévations du terrain et tracer de sa propre main une route qui rendait plus facile l'accès du fleuve, en tenant compte des escarpements de ses bords.

Le général Toll, qui relevait sur le papier le nouveau tracé que l'empereur dessinait sur le sol, reçut l'ordre de lui soumettre un projet complet pour mettre les abords du Volga en facile communication avec les grandes routes qui venaient aboutir à Simbirsk.

Nicolas, prenant des mains du général le crayon et le papier qui offrait l'esquisse du plan linéaire et géométrique, indiqua, comme un habile ingénieur, la manière dont les descentes devaient être construites pour résister aux dégradations causées par les grandes eaux, les glaces et les neiges.

— Sire, lui dit Toll émerveillé, le général Bazaine m'avait bien assuré que Votre Majesté aurait fait un excellent ingénieur, mais j'étais loin de penser que les meilleurs élèves de l'École des voies de communication eussent à profiter des leçons de Votre Majesté.

— Je leur donnerais peut-être des conseils, et non pas des leçons, répondit l'empereur. J'ai pourtant reçu une éducation détestable, mais depuis, comme souverain, j'ai compris la nécessité de me faire une petite réserve de connaissances pratiques dont je puis avoir besoin tous les



jours dans mon métier d'empereur. Au reste, j'ai toujours eu le goût du dessin, et je ne m'entendais pas trop mal en mathématiques. J'apprends chaque jour quelque chose, et je finirai par avoir des notions assez exactes, quoique superficielles. Mon fils Alexandre sera plus instruit que moi; j'ai tenu la main à ce que son éducation soit complète, et je m'en félicite, car c'est à lui qu'il appartiendra de faire tout ce que je n'aurai pas fait dans l'intérêt de notre chère patrie.

CCXXXI

Après un grand dîner, auquel étaient conviés les généraux, le maréchal de la noblesse et l'ancien gouverneur civil de Kasan, Nicolas partit, dans la soirée, pour Penza, où il arriva le lendemain en parfaite santé.

Son entrée dans cette ville commerçante, au milieu de la foule bariolée des Baskirs, des Kalmouks, des Tchérémisses, des Tchouvaches, qui s'adonnent à l'agriculture, à l'élève des chevaux et du bétail, avait un caractère pittoresque et demi-sauvage, qui rappelait l'ancien temps de la Moscovie : ces braves gens se sentaient fiers de posséder le tzar dans leurs murs. Nicolas resta toute la journée parmi eux et prit plaisir à voir les manœuvres de leur cavalerie indigène. Il se remit en route le soir même, avec l'intention de visiter Tambow, cette ville forte fondée par son ancêtre Michel Romanoff, pour protéger l'Empire contre les invasions des barbares.

Il était dans une calèche couverte, avec ses aides de camp généraux Benkendorff et Adlerberg ; ses ministres et les personnes de sa suite occupaient plusieurs voitures, qui restaient toujours en arrière, et qui avaient souvent bien de la peine à le rejoindre aux lieux de station, après une



ou deux heures de retard; car il n'y avait en Russie que l'empereur qui voyageât avec une rapidité aussi extraordinaire.

Cette rapidité, que les postillons baskirs et kalmouks se piquaient d'augmenter encore, lui fut fatale pendant la nuit du 6 septembre. Un obstacle, un accident de terrain ou toute autre cause, renversa tout à coup la calèche qui volait à travers la steppe dans une obscurité profonde. Le choc, la secousse avaient été terribles.

L'empereur qui dormait s'éveilla en sursaut, sans s'apercevoir d'abord qu'il était blessé.

— Benkendorff! s'écria-t-il, en voyant que son poids accablait le général et l'empêchait de se relever : pardonne-moi si je t'ai fait du mal! N'es-tu pas blessé?

— Ah! Sire, c'est Votre Majesté qui doit l'être! reprit le général d'Adlerberg, essayant de venir en aide à l'empereur.

— En effet, je n'ai pas la force de bouger! dit l'empereur, qui commençait à sentir la douleur de sa blessure. Dieu fasse, Messieurs, que vous soyez sains et saufs!

On parvint à le retirer de la calèche brisée; il se remit sur pied lui-même, quoiqu'il eût une partie du corps comme paralysée : il s'était cassé la clavicule, en tombant sur l'épaule gauche.

Cochers, postillons et piqueurs poussaient des cris lamentables qui attirèrent une nuée de Kalmouks portant des torches allumées; on entourait l'empereur, on tenait conseil sur le parti à prendre. Les voitures de suite ne paraissant pas encore, l'empereur ne voulut point séjourner dans un village voisin; la ville la plus proche était Tchembar: il décida qu'il s'y rendrait à pied, en s'appuyant sur les bras de ses aides de camp.



Au moment d'entreprendre cette marche douloureuse, il remarqua un homme pleurant à chaudes larmes, marmottant des prières et se signant coup sur coup : c'était le cocher qui s'accusait d'un si grand malheur.

— Ne pleure pas, mon fils, lui dit Nicolas : ce n'est pas ta faute, et nous n'avons pas de mort à déplorer.

Le trajet fut long et pénible; l'empereur marchait avec lenteur, en se faisant violence pour cacher combien il souffrait à chaque pas; il n'avait pas proféré une plainte, mais il gardait le silence en marchant; à ses côtés, derrière lui, se pressaient les personnes de sa suite, qui l'avaient rejoint, et qui gémissaient tout bas d'un accident qu'on pouvait croire plus grave.

Nicolas n'avait pas permis qu'on examinât sa blessure, malgré les prières de son médecin Arend, et il persistait à dire que « ce n'était rien, une simple foulure peut-être, mais certainement pas de fracture. » Il y avait cinq werstes à parcourir ainsi dans la steppe, aux lueurs des torches qui éclairaient ce lugubre cortége, dans lequel on entendait éclater des sanglots.

L'empereur ne parvint à Tchembar qu'après trois heures de marche : ses forces et son énergie morale n'auraient pu le conduire au delà. Arend put seulement alors se rendre compte de l'état de l'auguste blessé : la clavicule gauche était cassée, mais ce n'était qu'une fracture simple et sans complication.

Après la pose du premier appareil, l'empereur ne se coucha pas sans avoir écrit de sa main à l'impératrice, pour l'informer de cet accident, qui n'aurait pas de suites fâcheuses, lui disait-il, et qui le retiendrait seulement quelques semaines à Tchembar. Le médecin Arend confirma pleinement cette lettre rassurante, en signant un premier bul-

letin de l'état de son illustre malade, bulletin dans lequel il certifiait qu'on devait compter sur un prompt et complet rétablissement.

Le courrier qui portait ce bulletin avec la lettre de l'empereur, et qui avait fait douze cents werstes en moins de cent heures, arriva, dans la journée du 10 septembre, à Saint-Pétersbourg.

L'impératrice fut très-troublée, très-effrayée de la triste nouvelle que l'empereur lui envoyait : sa première pensée avait été de partir à l'instant pour Tchembar; mais la réflexion vint, qui lui conseilla de n'en rien faire. Elle n'osa pas même donner contre-ordre pour les cérémonies et les réjouissances de la fête du césarévitch, laquelle devait être célébrée le lendemain; elle se résigna, au contraire, à ne pas se montrer inquiète, et elle fit annoncer dans les feuilles publiques l'accident qui avait interrompu le voyage de l'empereur, en. ordonnant que tous les bulletins des médecins fussent également publiés, sans exception, lors qu'ils arriveraient de Tchembar.

Dès le lendemain, un nouveau bulletin justifiait les espérances que le précédent avait fait concevoir : l'empereur n'avait eu qu'un léger accès de fièvre ; la levée du premier appareil avait prouvé que la fracture ne présentait aucune gravité.

Ce fut sous ces heureux auspices que la population de la capitale se mit en mouvement pour la fête du césarévitch. L'impératrice se rendit en grande pompe, comme d'usage, avec sa fille Olga, la grande-duchesse Hélène, le grand-duc héritier et la cour, au monastère de Saint-Alexandre-Newsky. L'impératrice, qui avait la figure défaite et l'air attristé, ne put se défendre de pleurer encore pendant toute la cérémonie religieuse. Elle attendait avec



impatience un bulletin qui achevât de la tranquilliser sur l'état de son époux. Ce bulletin ne pouvait venir que le jour suivant, et sa réception ne rassura pas encore entièrement la pauvre impératrice, dont l'imagination se créait mille sujets d'inquiétudes.

Des bulletins de plus en plus rassurants se succédèrent de jour en jour, et le dernier, daté du 30 septembre, déclarait que la fracture était assez bien consolidée pour que l'empereur pût se remettre en route à petites journées, afin d'achever sa convalescence au milieu de sa famille.

Le voyage du Caucase se trouvait ainsi abandonné, du moins jusqu'à l'année suivante, et les opérations militaires qui avaient commencé, en prévision de l'arrivée prochaine de l'empereur, ne prirent pas le développement qu'elles auraient eu sans doute sous l'œil du souverain. Le comte Worontzoff avait reçu l'ordre d'entreprendre son voyage d'exploration du littoral et des ports de la Circassie, de l'Abasie et de la Mingrélie, pour montrer aux populations indigènes le pavillon du gouverneur-général de la Russie méridionale : les consuls français, anglais et autrichiens d'Odessa devaient accompagner Worontzoff et reconnaître le blocus effectif de la côte occidentale de la mer Noire.

Nicolas, avant de quitter Tchembar pour retourner à Tzarskoé-Sélo, avait appris que la remise de la forteresse de Silistrie s'était effectuée solennellement, selon ses ordres.

Mirza-Seid-Pacha, gouverneur militaire de Routschouk, muni des pleins pouvoirs de la Porte, était arrivé devant Silistrie, par le Danube, sur un bâtiment à rames portant pavillon turc. Le commandant du régiment des Cosaques du Don, Aviloff, attendait son arrivée, à la tête d'un détachement, pour lui faire escorte. Le pacha fut salué par onze coups de canon; un cortége d'honneur se forma pour



l'accompagner, dès qu'il eut mis pied à terre. Le lieutenant-colonel Bair, commandant de la forteresse, vint à sa rencontre, le complimenta et lui présenta les notables de la ville, les officiers civils et les employés civils, en lui annonçant que le tzar avait autorisé l'évacuation de la place par les troupes russes, et que la forteresse lui serait rendue dans le meilleur état possible.

Le lendemain, le pacha, qui avait passé la nuit dans cette forteresse, la visita en détail, et en prit possession, pendant que le régiment des Cosaques du Don évacuait le territoire turc et repassait le Danube. Les troupes russes continuèrent à monter la garde dans l'enceinte du fort, jusqu'à ce que le procès-verbal de la remise de Silistrie, rédigé en russe et en turc, eût été signé par les fondés de pouvoir de la Russie et de la Turquie. Le pacha, suivi du lieutenant-colonel Bair, s'étant approché, avec le drapeau turc, du drapeau russe qui flottait encore sur la forteresse, l'arrière-garde de la garnison présenta les armes ; le commandant enleva le drapeau russe et remit les clefs de la forteresse au pacha, qui fit hisser le drapeau turc ; les tambours battirent au champ. Les troupes présentèrent de nouveau les armes et sortirent de la forteresse, au bruit du canon qui saluait la réintégration du drapeau turc.

Les troupes russes ayant rejoint sur la rive gauche du Danube les Cosaques du Don, un *Te Deum* fut chanté pour célébrer leur retour dans leur patrie. Ces troupes, qui savaient l'accident grave dont l'empereur avait failli être victime, écoutèrent avec recueillement les prières pour la conservation de sa santé, et y répondirent par des hourras plus enthousiastes et plus sympathiques que jamais.

Nicolas, en faisant communiquer au *Journal officiel de Saint-Pétersbourg* le récit de l'évacuation de Silistrie, avait



saisi l'occasion de protester, en ces termes, de son respect des traités, afin de bien établir, vis-à-vis de toutes les Puissances, qu'il ne souffrirait aucune atteinte au traité d'Andrinople : « Le système de conservation et d'alliance, fondé sur nos traités avec la Porte, trouvera dans ce fait une garantie nouvelle, et l'Europe un gage certain de la confiance que nous inspire le maintien de la paix dans l'Orient. »

L'empereur, que l'on avait vu se promener à pied, appuyé sur une canne, avant son départ de Tchembar, n'était pas encore guéri, et son voyage en poste jusqu'à Tzarskoé-Sélo ne dura pas moins de dix jours. Il arriva, très-fatigué, le 29 septembre; mais les soins affectueux qui l'entouraient et la joie de revoir sa famille et de vivre au milieu d'elle, hâtèrent sa convalescence et complétèrent son rétablissement.

Il passa près de trois semaines à Tzarskoé-Sélo, avant de retourner à Saint-Pétersbourg; il ne discontinuait pas, néanmoins, de travailler avec ses ministres, et il se préparait à reprendre son train de vie habituel, en éprouvant ses forces dans des promenades à pied et en voiture autour de la résidence impériale.

C'est ainsi qu'il visita, un matin, le chemin de fer construit entre Paulowsky et Tzarskoé-Sélo, comme essai du nouveau système des chemins de fer, qui commençait à peine à s'établir en Europe, et dont les avantages n'étaient pas encore universellement reconnus.

La construction de ce petit chemin de fer s'était faite assez habilement, sous la direction d'un ingénieur allemand nommé de Gertsner; la voie pouvait être livrée à la circulation; les wagons, aussi élégants que commodes, se trouvaient sur les rails; on n'attendait plus, pour l'ouverture régulière du chemin, que les locomotives, fabriquées en



Angleterre ; mais l'impatience et la curiosité du public ne faisant que s'accroître, on avait imaginé de remplacer provisoirement les machines par des chevaux, et, tous les dimanches, ce spectacle curieux attirait, de vingt lieues à la ronde, une foule énorme de paysans, qui ne se lassaient pas d'admirer la rapidité de la marche des wagons, traînés par de petits chevaux que leurs cochers lançaient au galop. C'étaient, dans la foule, au passage de chaque convoi, des cris d'étonnement et d'allégresse.

— Il me semble, dit l'empereur, qui avait suivi avec beaucoup d'intérêt ces expériences, il me semble que les chemins de fer sont destinés à faire des progrès en Russie, car les ingénieurs et les mécaniciens ne nous manqueront pas. Vous avez vu l'enthousiasme des paysans pour cette nouvelle invention? Ils ont le génie inventif, et nous aurons plus d'un Vassilieff Fedotoff pour concourir au succès de l'industrie des chemins de fer. Par malheur, l'exploitation de la houille est encore bien peu avancée chez nous.

Ce Vasilieff Fedotoff, dont l'empereur n'avait pas oublié le nom, et qu'il avait récompensé avec munificence, était un simple paysan, né à Seltso, sur les terres de la comtesse de Laval, dans le district de Ladoga : ce paysan, à l'âge de vingt ans, ayant entendu parler des machines à vapeur qui se construisaient pour appliquer la force motrice aux usines et aux navires, alla examiner, chez le prêtre de sa paroisse, une grande bouilloire à thé qu'on lui disait représenter à peu près les fonctions de ces machines ; il se rendit compte de l'action de la vapeur d'eau bouillante, et il construisit lui-même, sur des modèles de son invention, plusieurs machines très-ingénieuses, qui faisaient tourner les ailes d'un moulin et les roues d'un petit bateau.

Il avait descendu la Newa jusqu'à Saint-Pétersbourg,



avec ce petit bateau, qu'il manœuvrait très-adroitement sans voiles et sans rames, au moyen d'un mécanisme qui différait de celui des pyroscaphes, et qui avait la force d'un cheval. Toute la population de la capitale, accourue sur les bords du fleuve, avait été témoin, vers la fin de juillet 1836, de ces expériences intéressantes qui prouvaient le génie du modeste inventeur.

L'empereur, pendant son séjour à Tzarskoé-Sélo, visita aussi plusieurs fois la nouvelle École forestière, qui s'organisait alors sous la direction du ministre des finances, dans la terre de Lisnik, appartenant à la couronne, et située dans l'arrondissement de Tzarskoé-Sélo. Cette école était spécialement destinée à former des gardes forestiers instruits, auxquels les particuliers pourraient confier la culture et l'exploitation des bois de leur domaine.

Le cours d'études durait deux années et demie, pendant lesquelles on enseignait aux élèves, âgés de seize à vingt ans, les principes de la science forestière, l'arithmétique, le dessin, et les éléments de la grammaire, de la géométrie et de l'art du nivellement. Une section de cet établissement, portant le titre d'École des Chasseurs, réunissait ceux des pensionnaires qui se préparaient à consacrer leur existence aux différentes espèces de chasse que le commerce des fourrures entretient tous les hivers dans les régions les plus inhabitables de la Russie.

L'empereur Nicolas acheva sa convalescence en moins de trois semaines, à Tzarskoé-Sélo, et, le 17 octobre, les habitants de Saint-Pétersbourg éprouvèrent autant de surprise que de joie, en le voyant paraître à cheval, en grand uniforme, se rendant à la parade avec son état-major. On ne pouvait pas douter qu'il ne fût complétement guéri de sa blessure, qu'on avait crue si grave et qui devait,



disait-on, le rendre infirme pour le reste de ses jours.

Les gens du peuple jetaient en l'air leurs bonnets ou faisaient des signes de croix, en poussant des hourras. On n'avait pas prévenu la troupe, que l'empereur assisterait à la parade : les soldats, émus et transportés d'allégresse, le saluaient de leurs acclamations et versaient des larmes d'attendrissement, en se disant l'un à l'autre : « Voici notre père qui revient, parmi nous, en bonne santé. »

— Oui, mes enfants, je me porte à merveille, répétait Nicolas. Bénissez Dieu qui m'a sauvé !

Le bruit du retour de l'empereur dans sa capitale s'y était répandu avec la rapidité de l'éclair ; déjà toutes les cloches des églises sonnaient en carillon et annonçaient cette heureuse nouvelle, en invitant le public à venir s'associer aux prières que le clergé célébrait en action de grâce. Durant toute la journée, une foule immense stationna sur la place du palais d'Hiver, impatiente de voir l'empereur qui se montra plusieurs fois sur le balcon, et qui fut chaque fois acclamé par cinquante mille spectateurs. Ceux-ci se retiraient satisfaits et laissaient la place à d'autres, en disant entre eux : « Nous l'avons vu, notre père ! »

Le soir même, la salle du théâtre Alexandra était comble, les femmes en grande toilette, la plupart des hommes en uniforme. On savait que l'empereur honorerait de sa présence la représentation. Quand il parut dans sa loge, accompagné de l'impératrice et du grand-duc héritier, l'assemblée tout entière se leva, en criant à plusieurs reprises : *Vive l'empereur !* Le spectacle commença aussitôt, mais les assistants ne regardaient que la loge impériale et n'écoutaient pas la pièce.

On représentait une jolie comédie russe, intitulée : *La Femme d'un officier de cavalerie.* Un couplet avait été seule-



ment ajouté à cette comédie-vaudeville, et ce couplet, chanté par un vieil invalide, contenait l'expression des vœux qu'il formait pour la conservation de son bien-aimé souverain. Toute l'assemblée se leva spontanément, en faisant retentir la salle d'acclamations mêlées d'applaudissements : l'empereur, alors, s'avança gracieusement au bord de la loge et salua les spectateurs qu'il remerciait de leur accueil sympathique.

Le souvenir de cette brillante représentation ne fut pas effacé par celle qui eut lieu, six semaines après, pour l'inauguration de la nouvelle salle du Grand-Théâtre de Saint-Pétersbourg.

Cette salle, entièrement reconstruite sur les dessins de l'architecte Cavos, était devenue la plus belle et la plus vaste de tous les théâtres de l'Europe; le bon goût et la richesse de la décoration intérieure ne laissaient pas regretter l'ancienne salle, où plusieurs restaurations successives avaient donné carrière au talent architectural et décoratif de Thomon et de Mauduit.

La réouverture du Grand-Théâtre se fit le 9 décembre, avec un éclat extraordinaire : toute la famille impériale y assistait, et pendant cette représentation, qui avait un caractère essentiellement national, puisque l'opéra russe, composé par Glonka, sur les paroles du baron de Rosen, ajoutait l'expression de sa musique indigène aux sentiments les plus patriotiques, l'empereur fut l'objet d'une touchante et chaleureuse ovation, dans laquelle on sentait revivre la pensée du terrible accident, qui avait mis ses jours en péril.

— Savez-vous ce qui me préoccupait le plus, à la suite de ma blessure? disait l'empereur à ses aides de camp généraux. C'était la crainte de ne pouvoir monter à cheval.



Je ne comprends pas, je l'avoue, un empereur qui ne monte pas à cheval.

Le voyage de Nicolas, si malheureusement interrompu, n'en avait pas moins produit d'utiles résultats, en lui permettant d'inspecter, avec le directeur en chef des voies de communication, tous les grands travaux publics qui s'exécutaient aux frais de l'État dans les provinces centrales et méridionales. Il avait pu se convaincre, par ses yeux, que le général Toll exerçait un contrôle très-attentif et très-sévère sur les ouvrages d'art, entrepris, sous la direction de son ministère, pour le percement des routes, l'établissement des ports, la construction des édifices religieux, civils et militaires. Il lui adressa donc le rescrit suivant, un des plus flatteurs qui soient sortis de sa plume :

« Le compte-rendu que vous M'avez présenté des travaux du département des voies de communication et des édifices publics, dont vous avez fait l'inspection dans le courant de l'année actuelle, offrant un tableau intéressant de toutes les constructions et des améliorations importantes pour l'utilité publique opérées sous votre direction, Je m'empresse d'ajouter au témoignage de Mon entière satisfaction, que Je vous ai déjà exprimée personnellement, celui de Ma reconnaissance, pour le zèle constant et infatigable que vous apportez à l'accomplissement des nombreuses obligations attachées au poste que vous remplissez.

« Je suis pour toujours votre affectionné,

« NICOLAS.

« Saint-Pétersbourg, 23 octobre (4 novembre, nouv. st.) 1836. »

Pendant ce long voyage, que l'empereur avait poussé à 1,400 werstes de Saint-Pétersbourg, il ne s'était pas privé



du plaisir de passer quelques revues et d'assister à quelques parades; mais, contrairement à son habitude, il n'avait pas concentré toutes ses préoccupations sur les hommes et les choses qui dépendaient du département de la guerre. Il avait eu néanmoins l'occasion de voir de près comment s'opérait la levée de cinq soldats par mille individus, conformément à son dernier ukase pour l'augmentation de l'armée active : non-seulement le choix des recrues était arbitraire et souvent injuste, mais encore les capitaines recruteurs n'admettaient aucune raison d'exception, dès que le recruté avait été déclaré propre au service.

Ce ne fut pas sans émotion, qu'en passant à Toula, il reçut la supplique d'une pauvre veuve, qui avait perdu son mari à la guerre, et à qui le recrutement enlevait son dernier fils, quoique trois autres de ses enfants fussent déjà sous les drapeaux. Il demanda des renseignements à ce sujet, et on lui répondit que le fait était vrai, les fils de cette veuve ayant été désignés comme capables de faire de bons soldats, eu égard à leur haute taille et à leur force corporelle. On n'avait pas même laissé à la malheureuse mère le dernier de ses enfants, pour lui servir de soutien!

L'empereur attendit son retour à Saint-Pétersbourg, pour remédier, autant que possible, à un état de choses aussi contraire à la justice qu'à l'humanité, mais le ministre de la guerre, Tchernycheff, résista longtemps, avant de consentir à affaiblir la loi de recrutement, par la tolérance de nouveaux cas d'exemption et d'incompatibilité : il se fondait sur cet argument, que certaines familles étaient originairement plus propres que d'autres à fournir des soldats; enfin, tout en maintenant le principe qu'il défendait comme base du système de recrutement, il voulut bien reconnaître que la veuve d'un militaire, mort au service de son pays, avait

quelque droit de conserver auprès d'elle un de ses fils, comme appui de sa vieillesse, en donnant ses autres enfants à l'impôt du sang.

L'empereur envoya donc cet ukase au Sénat-dirigeant, chargé de transformer en loi le privilége accordé aux veuves des sous-officiers et soldats morts sous les drapeaux :

« Voulant donner aux sous-officiers et soldats une nouvelle marque de Notre bienveillance, et adoucir le sort des veuves dont les maris ont été tués dans les combats ou sont morts au service, Nous ordonnons : Il sera rendu, pour toujours, à toutes les veuves qui se trouvent dans ce cas, et dont la bonne conduite sera certifiée par les gouverneurs civils, un de leurs fils légitimes, à leur choix, de même que, d'après les dispositions de Notre ukase du 5/17 décembre 1828 au Sénat-dirigeant, les fils de soldats estropiés à la guerre sont rendus à leurs pères.

« Cette disposition est applicable seulement aux fils de veuves, qui se trouvent encore près de leurs mères ou dans les établissements des cantonistes militaires. Ceux de ces enfants qui seraient déjà au service effectif ne pourront être rendus à leur famille.

« Le Sénat-dirigeant est chargé de l'exécution du présent.

« NICOLAS.

« Saint-Pétersbourg, 6 (18, nouv. st.) décembre 1836. »

Vers ce temps-là, l'empereur avait de fréquents entretiens avec le général Paul de Kisseleff. Ces conversations presque familières roulaient toujours sur des questions de réformes, car Nicolas reconnaissait la vaste intelligence, les vues élevées, le jugement et le sens droit de l'ancien président des divans de Valachie et de Moldavie : il son-



geait à le faire entrer dans le comité des ministres, et il lui cherchait un poste digne de sa capacité d'administrateur et d'homme d'État.

Le général Kleinmichel était jaloux de la faveur particulière que l'empereur accordait à Paul de Kisseleff; il n'essaya pas de se mettre en lutte avec ce dernier, mais il imagina un moyen de l'arrêter au milieu de sa carrière politique, en lui créant des embarras insurmontables. Il eut l'idée de le charger du fardeau des colonies militaires, qui se désorganisaient tous les jours davantage et qui devaient l'entraîner dans leur ruine.

Kleinmichel commença par renchérir sur l'éloge que l'empereur se plaisait à faire du mérite de Paul de Kisseleff; il exalta les éminentes qualités d'esprit et de caractère, qui distinguaient le futur ministre, et il finit par dire à l'empereur que c'était le seul homme en Russie auquel il voudrait voir confier le sort des colonies militaires. Nicolas conservait encore toutes ses illusions à l'égard de ces colonies : il adopta sans peine le projet de les placer sous la direction de celui que Kleinmichel désignait comme son successeur.

— J'ai trouvé la place qu'il te faut, dit tout à coup l'empereur au général de Kisseleff. Je te nomme chef de toutes les colonies militaires.

— Moi! répliqua le général, avec un mouvement de surprise. Sire, continua-t-il d'un ton calme et froid, Kleinmichel n'entend pas la plaisanterie sur ses colonies militaires...

— Ai-je donc l'air de plaisanter? reprit gravement l'empereur. Ceci est très-sérieux : tu es nommé, dès aujourd'hui, à la place de Kleinmichel, avec des attributions plus étendues.



— Votre Majesté n'a jamais douté de mon dévouement, répondit le général; mais il m'est impossible d'accepter des fonctions que je me déclare incapable de remplir...

— Tu n'acceptes pas ? interrompit Nicolas, en lui lançant un regard sévère. Certes, je ne m'attendais pas à un tel refus ! ajouta-t-il, en se modérant à peine. Et moi, qui croyais te faire plaisir !

— Sire, chacun est juge de ses forces ; il n'y a que les sots qui se croient propres à tout. Je suis aux ordres de Votre Majesté, qui ne voudra pas me contraindre...

— Non ! repartit vivement l'empereur. Mais j'ai confiance en tes talents, et je te prie de les employer à faire prospérer cette grande institution des colonies militaires...

— J'échouerais, Sire, et tout le monde échouera en pareille tâche, si Kleinmichel y renonce. Nous avons l'un et l'autre notre rôle et je désire garder le mien : j'ai promis de réorganiser le département des domaines...

— Ainsi, tu refuses les colonies militaires? J'en suis fâché ; personne n'était plus capable de succéder à Kleinmichel !...

— C'est une lourde succession ! murmura le général, qui, pour n'en pas dire davantage, changea le cours de l'entretien, en revenant au projet favori de l'empereur, l'émancipation des paysans de la couronne.

Le ministre des finances Cancrine, qui avait accompagné l'empereur dans son voyage, ne manqua pas d'en profiter, pour étudier sur place l'état de l'industrie locale et pour visiter les usines et les ateliers, pendant que son souverain visitait les établissements d'éducation et de bienfaisance ; il avait recueilli de la sorte les renseignements les plus précis, au sujet de l'industrie manufacturière dans les gouvernements de la Russie méridionale, et il put s'assurer,



par lui-même, que cette industrie était partout en pleine prospérité; ce qui l'autorisa à poursuivre son système de dégrèvement sur les droits de douanes, malgré l'opinion opposée soutenue par l'empereur, qui voulait s'en tenir à l'ancien système de prohibition.

Cancrine lui démontra que l'émulation et la concurrence seraient peut-être les meilleurs et les plus actifs stimulants de l'industrie nationale, car la main-d'œuvre se perfectionnait à vue d'œil en Russie, sans déterminer encore l'élévation du prix du travail. On pouvait donc, sans danger, admettre à l'importation une foule de marchandises étrangères qui serviraient de modèles à des imitations indigènes, et qui avaient été jusque-là entièrement prohibées.

Cancrine obtint la permission de réviser les tarifs de douane, en abaissant les droits d'entrée trop élevés, et d'y faire figurer la plupart des articles qu'on avait toujours frappés d'interdiction absolue.

L'empereur Nicolas, ramené par le raisonnement et par des preuves évidentes, à l'avis de son ministre des finances, voulut que le nouveau règlement douanier fût mis en vigueur sur-le-champ, c'est-à-dire au commencement de l'année 1837, et il adressa ce règlement au Sénat-dirigeant, à la date du 6/18 décembre 1836, en le faisant précéder de ces considérants :

« L'attention constante que Nous avons apportée à suivre la marche de l'industrie manufacturière de Notre empire, Nous a donné la satisfaisante conviction que, grâce à l'accroissement rapide de cette industrie, l'action des mesures sévères de protection, indispensables dans leur temps, pouvait être adoucie, non-seulement sans entraver les progrès ultérieurs de cette industrie, mais encore avec l'assurance que l'admission des produits étrangers, de qualité supé-



rieure, avec un droit proportionnel, encouragerait les classes productives à redoubler d'activité, en éveillant chez elles une utile émulation.

« C'est dans cette vue que Nous avons jugé convenable d'apporter aux tarifs, actuellement en vigueur, diverses modifications, consistant, d'une part, à autoriser l'importation de certains articles prohibés jusqu'ici, et, de l'autre, à diminuer les droits d'entrée sur certains autres articles, dont l'introduction dans le pays pourrait être facilitée, sans inconvénient pour les producteurs nationaux.

« A ces causes, Nous avons sanctionné le tableau et les dispositions réglementaires rédigés d'après ces bases par le ministre des finances et examinés par le Conseil de l'Empire, et nous les transmettons, avec le présent, au Sénat-dirigeant, en lui prescrivant de prendre les mesures nécessaires pour leur promulgation et leur mise à exécution. »

En même temps, l'empereur, par un second ukase adressé au Sénat-dirigeant, témoignait de son intention d'encourager, par tous les moyens possibles, l'industrie nationale : cet ukase, en date du 6/18 décembre 1836, faisait remise des droits de guilde, pendant six ans au lieu de trois, à tous les industriels russes ou étrangers, qui établiraient de nouvelles fabriques dans les chefs-lieux et dans les villes de district, ainsi que dans les bourgs appartenant à la couronne.

L'empereur apprit, avec plaisir, par les relevés des recettes de la douane de Saint-Pétersbourg, que l'exportation allait toujours s'accroissant et tendait à s'élever au niveau de l'importation. Quant aux produits fabriqués par les manufactures russes, ils se consommaient dans l'intérieur, ou ils alimentaient le commerce d'échange jusque dans les régions les plus reculées de l'Asie, là où le commerce anglais n'avait pas encore su pénétrer.



CCXXXII

Dans le courant du mois de novembre 1836, la cour de Russie avait pris le grand deuil, qu'elle porta rigoureusement pendant trois semaines, parce que l'empereur et la famille impériale lui en donnaient l'exemple : le vieux roi de France Charles X était mort d'une attaque de choléra, le 6 novembre, à Goritz, en Styrie.

Nicolas n'avait pas attendu que cette mort lui fût notifiée d'une manière officielle, ainsi que l'exigeait l'étiquette, pour faire prendre le deuil à sa famille et à sa maison, pendant vingt-quatre jours. Il exprima hautement les regrets qu'il accordait à la mémoire de ce souverain détrôné, qui avait montré un si noble caractère et tenu une conduite si digne dans l'infortune. Il chargea son ambassadeur à Vienne de présenter ses compliments de condoléance à la famille royale de France, et de transmettre particulièrement à la duchesse d'Angoulême le témoignage de la plus sincère sympathie. Ce n'était pas la première fois qu'il manifestait ainsi ses sentiments d'affection et ses dispositions bienveillantes pour les augustes exilés, qu'il considérait comme seuls représentants de la maison de France et de la royauté légitime.



Le duc d'Angoulême devenait, par la mort de son père, chef de la famille royale des Bourbons de la branche aînée, et l'on aurait pu croire qu'il prendrait le titre de roi, mais il n'en voulut rien faire et déclara qu'il gardait son titre de comte de Marnes, tous les droits héréditaires de la couronne ayant été transmis par Charles X lui-même à son petit-fils le duc de Bordeaux.

Ce jeune prince, qu'on appela depuis le comte de Chambord, fut désormais sacré, en quelque sorte, aux yeux des royalistes, sous le nom de Henri V. Cependant, les Bourbons de la branche aînée s'abstinrent, comme ils l'avaient toujours fait, de toute revendication bruyante vis-à-vis du peuple français, de toute protestation intempestive auprès des cours étrangères. La duchesse d'Angoulême écrivit seulement à l'empereur Nicolas, pour le remercier des marques de précieuse sympathie qu'il lui avait données dans les tristes circonstances où elle se trouvait, et pour lui faire savoir que Charles X, en mourant, lui avait recommandé avec confiance le comte de Chambord, sur la tête de qui reposaient le principe du droit divin et les espérances de la France monarchique.

Louis-Philippe, qui régnait de fait comme roi constitutionnel des Français, avait été bien mal conseillé par les hommes politiques de son intimité ou de son gouvernement, car, sous le prétexte apparent que la mort du roi Charles X n'avait pas été notifiée et n'aurait pu l'être à la cour des Tuileries, il fut décidé, en conseil des ministres, qu'on n'ordonnerait pas de deuil officiel, et que même on s'opposerait, autant que possible, à la célébration des services funèbres en l'honneur de l'auguste défunt, les cérémonies religieuses dans les églises de Paris pouvant donner lieu à des scandales et à des désordres.



Pendant que ces questions délicates se débattaient dans le conseil du roi, qui regretta, dit-on, de ne pouvoir rendre un dernier hommage à la mémoire de son prédécesseur et de son parent, plusieurs membres du corps diplomatique, sachant que leurs cours respectives avaient pris le deuil à l'occasion de la mort de Charles X, n'avaient pas hésité à se rendre, avec les insignes du grand deuil officiel, aux réceptions des Tuileries et des différents ministères. Le comte Pahlen n'avait pas été le dernier de ses collègues à se conformer aux instructions de son Gouvernement, en prenant le deuil que portaient l'empereur et la cour de Russie.

Le journal officiel de France annonça que les ambassadeurs étrangers, qui se présenteraient à la cour des Tuileries, étaient invités à ne point porter un deuil que le roi ne portait point. L'ambassadeur de Russie n'aurait pu, en aucun cas, se soumettre à une exigence exagérée qui dépassait les limites des convenances diplomatiques : il se contenta donc de ne point paraître aux Tuileries ni dans les salons ministériels pendant la durée du deuil de Charles X, mais il affecta de se montrer en public, à la promenade et au théâtre, vêtu de noir, avec un crêpe au chapeau, et d'imposer à ses gens la livrée de deuil la plus sévère.

L'empereur Nicolas approuva la conduite de son ambassadeur, et faillit regarder comme une injure personnelle l'avis inséré au *Moniteur*, pour prévenir les ministres étrangers qu'ils ne seraient pas reçus, en costume de deuil, aux Tuileries. Quand il apprit que la cour de France ne prendrait pas le deuil du roi Charles X, il exprima hautement son indignation contre un procédé malhonnête que la politique ne lui semblait excuser à aucun égard, et il accusa Louis-Philippe de manquer à tous ses devoirs de famille et à tous les usages des cours européennes.



— En vérité, dit-il au comte de Nesselrode, qui avait essayé timidement de justifier la conduite du roi, c'est une insulte faite à toutes les têtes couronnées. Il y a là-dedans quelque complaisance pour les révolutionnaires de 1830, quelque flatterie pour la révolution de 1789. Le duc d'Orléans était un prince poli, sachant vivre et respectant l'opinion, mais la démocratie a changé tout cela, et le roi des Français n'est plus que le premier des démagogues de ses États.

Ainsi échouèrent, par suite de la mort de Charles X, les habiles tentatives de rapprochement entre l'empereur de Russie et le roi des Français, que le baron de Barante n'avait pas cessé de poursuivre avec tant de zèle et d'adresse, depuis qu'il occupait le poste difficile d'ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg. Il fallut encore toute sa prudence, toute sa modération, pour mettre son Gouvernement hors de cause dans cette circonstance délicate, où s'étaient réveillées toutes les préventions, toutes les malveillances de Nicolas contre Louis-Philippe.

En effet, depuis que la mort de Charles X avait transmis au comte de Chambord l'héritage de la légitimité monarchique, l'empereur était devenu plus hostile que jamais à l'égard du roi, qu'il appelait satiriquement l'*éditeur responsable de la révolution de Juillet;* il n'avait jamais été plus agressif ni plus amer, en parlant du souverain, qui était pourtant son allié, comme l'impératrice le lui fit observer avec beaucoup de tact et de douceur :

— Allié? Sans doute, reprenait l'empereur frappé de la justesse de cette observation; allié politiquement, mais non sympathiquement. Dieu merci! quand je suis en famille, je reprends ma liberté et je donne carrière à mes véritables sentiments. Nous n'avons pas ici d'espions, et s'il y en avait,



par malheur, je ne serais pas fâché qu'on sût là-bas ce que je pense.

Il n'épargnait pas davantage le gouvernement constitutionnel, qu'il avait souvent poursuivi de ses sarcasmes :

— C'est une forme de gouvernement absurde, disait-il; elle n'a pu être imaginée que par des fripons et des intrigants.

M. de Barante savait à quelle violence de langage se portait le tzar, en parlant de Louis-Philippe dans l'intérieur de la famille impériale, et il en était profondément affligé : les attentions et les prévenances dont lui-même était l'objet, ne faisaient que rendre plus délicate sa position à la cour de Russie, quoique l'empereur eût toujours évité d'exprimer devant lui des opinions et des sentiments défavorables au roi qu'il représentait; mais, aussi, l'empereur, dès que le nom de Louis-Philippe était prononcé en sa présence, même dans les occasions les plus solennelles, se renfermait dans une réserve froide et dédaigneuse.

L'ambassadeur de France en fit plus d'une fois la pénible expérience, et tous ses efforts pour rétablir une apparence de conciliation entre les deux monarques furent inutiles.

La dernière parole bienveillante que l'empereur avait prononcée au sujet du roi Louis-Philippe, se rapportait à l'attentat dont ce prince faillit être victime le 25 juin 1836, quand le nommé Alibaud, embusqué près d'une des portes du Carrousel, lui tira, sans l'atteindre, un coup de fusil à bout portant.

— J'ai appris avec satisfaction, dit l'empereur, que le roi avait encore une fois échappé miraculeusement à un odieux assassinat; je prends une vive part aux inquiétudes que la reine doit éprouver.

Six mois plus tard, Louis-Philippe, en se rendant à la



séance d'ouverture des Chambres (27 décembre 1836), avec trois de ses fils, avait été l'objet d'un nouvel attentat, qui n'avait pas eu plus de succès que les précédents : un nommé Meunier tira sur le roi à quelques pas de distance et la balle du pistolet ne blessa personne, en brisant la vitre de la voiture, dans laquelle se trouvaient, avec leur père, les princes d'Orléans, de Nemours et de Joinville.

Le baron de Barante, à la nouvelle de cet événement qui semblait une fois de plus prouver que la Providence couvrait de sa protection la dynastie de la branche cadette des Bourbons, espéra que l'empereur lui adresserait au moins, à ce sujet, quelques mots polis ou sympathiques ; mais l'empereur, qu'il rencontra plusieurs fois dans les fêtes de cour, après la réception officielle du jour de l'an russe (13 janvier 1837), garda un silence prémédité sur l'attentat du 27 décembre, et se borna, comme à l'ordinaire, à faire le plus gracieux accueil à M. de Barante et à sa femme.

— L'empereur ne vous a pas prié de transmettre ses compliments de condoléance à la reine Amélie? demanda l'impératrice à l'ambassadeur.

— Non, Madame, répondit M. de Barante. Sa Majesté a de si graves affaires qui la préoccupent en ce moment, qu'elle aura oublié sa bonne intention à mon égard.

— Alors, ne lui en parlons pas, reprit l'impératrice : il réparera peut-être son oubli. En tout cas, je vous prie de faire savoir à la reine, que je me mets en idée à sa place, et que je comprends tout ce qu'elle souffre en ayant à trembler sans cesse pour la vie du roi.

Un soir, en rentrant à l'hôtel de l'ambassade, le baron de Barante trouva un magnifique service de table en porcelaine des fabriques impériales, que l'empereur lui avait

envoyé, avec une lettre autographe, qui témoignait de l'estime affectueuse que le monarque accordait à l'homme, à l'écrivain, au diplomate.

— C'est admirable ! répétait Madame de Barante, émerveillée de la richesse et de l'élégance de ces porcelaines ornées de son chiffre et de ses armes.

— L'empereur est bien bon pour nous, s'écria l'ambassadeur en soupirant, mais j'aurais préféré qu'il me demandât des nouvelles du roi !

On raconta, dans les salons de Saint-Pétersbourg, que c'était l'impératrice qui avait voulu offrir ce présent au baron de Barante, pour le dédommager du chagrin que l'empereur avait pu lui causer, en lui disant, par distraction ou par malice, à la réception du jour de l'an :

— Je suis toujours charmé, Monsieur de Barante, de recevoir vos félicitations, comme ambassadeur... des *ducs de Bourgogne.*

Selon les uns, ce n'était qu'une allusion flatteuse au célèbre ouvrage historique de l'ambassadeur de France ; selon les autres, les ducs de Bourgogne ne s'étaient présentés à l'esprit de l'empereur, que pour changer le sens d'une phrase où le nom du roi des Français allait forcément intervenir.

Le moment, au reste, eût été assez mal choisi pour rompre avec la France et même pour se brouiller avec son Gouvernement : l'Angleterre, si jalouse des prérogatives de sa puissance maritime, avait trouvé un prétexte de contester hautement la validité du traité d'Andrinople ; on attendait une flotte anglaise dans la mer Noire. C'était une guerre terrible qui menaçait d'éclater entre la Russie et la Grande-Bretagne, guerre dans laquelle la Turquie ne pouvait pas rester neutre et où la France n'eût pas négligé de prendre le rôle de médiatrice.



Dans les derniers jours de novembre, un schooner anglais, le *Vixen*, qui naviguait en vue des côtes de la Circassie, fut signalé comme suspect au commandant de la station de croisière, chargée de surveiller le blocus du littoral, où des navires de commerce, appartenant à diverses nations, ne cessaient de débarquer, en contrebande, du sel, du soufre, du salpêtre et de la poudre, destinés aux montagnards révoltés,

Le contre-amiral russe, commandant de la station, envoya un brick de la marine impériale, l'*Ajax*, commandé par le capitaine Woulf, à la poursuite du schooner portant pavillon anglais. Le schooner parvint à se dérober à cette poursuite, grâce au brouillard si fréquent dans ces parages en automne; il se réfugia dans la baie de Soudjouk-Kalé, qui n'avait encore ni douane ni quarantaine.

Il y était à l'ancre depuis vingt-quatre heures, quand l'*Ajax* vint s'en emparer, au moment où l'équipage, qui était descendu à terre, faisait force de rames dans ses canots pour regagner le bâtiment. Le capitaine du brick interrogea le capitaine anglais qui commandait le schooner, et un négociant anglais, nommé Georges Bell, qui se déclara propriétaire de la cargaison, composée exclusivement, disait-il, de cent tonnes de sel.

Or, le sel, étant un article de commerce absolument prohibé dans les ports russes de la mer Noire, par les règlements de douane, le fait de contrebande se trouvait acquis, quoique le propriétaire de la cargaison du *Vixen* essayât de s'en défendre, et que le capitaine de ce navire prétendît avoir été forcé de chercher un refuge contre le mauvais temps dans la baie de Soudjouk-Kalé.

L'interrogatoire des hommes de l'équipage confirma les soupçons que devait inspirer cette violation du blocus : il fut



avéré que le *Vixen* avait été en communication avec la côte pendant vingt-quatre heures, et que la cargaison, vendue aux Circassiens, contenait plus de poudre que de sel; d'ailleurs, le schooner ne portait plus que deux canons, au lieu de quatre que lui attribuait le journal de bord; les deux canons absents avaient donc été livrés aux Circassiens, comme la poudre et le sel.

Le bâtiment saisi fut conduit à Ghelendjik, où le contre-amiral russe fit faire une enquête, qui permit d'établir que le capitaine du *Vixen* et l'expéditeur de la cargaison avaient introduit en contrebande sur la côte russe des marchandises prohibées, et violé à la fois les règlements de douane et de quarantaine. On évita, dans l'enquête, de constater que la cargaison du *Vixen* se composait de poudre et d'armes, comme les journaux de Londres l'avaient annoncé, d'ailleurs, à l'époque de l'expédition de ce navire, frété par les négociants de Londres pour le compte de Schamyl, chef principal de l'insurrection du Caucase.

Le schooner fut donc déclaré de bonne prise et confisqué; mais, par ordre de l'empereur, on discontinua les poursuites contre le capitaine et son équipage; on les fit sortir de prison et on leur distribua même des secours en argent, avant de les ramener à Constantinople.

Cette affaire produisit en Angleterre une émotion inexprimable : les négociants de la Cité, qui entretenaient un commerce permanent de contrebande avec les populations du Caucase, sommèrent le Gouvernement de protéger ce commerce, et de défendre l'honneur du drapeau anglais; les journaux protestèrent à l'unanimité contre la saisie et la confiscation du *Vixen*, et demandèrent à grands cris la réparation d'un outrage aussi audacieux, fait à la marine britannique.



Le gouvernement anglais parut s'émouvoir, ordonna une enquête sur les faits relatifs au *Vixen*, chargea son ambassadeur à Saint-Pétersbourg d'adresser des représentations au comte de Nesselrode, et envoya des ordres secrets à la flotte anglaise qui se trouvait, comme par hasard, dans l'Archipel. On crut, dans toute l'Europe, que la guerre allait être déclarée à la Russie et, en effet, des préparatifs de guerre commençaient déjà dans les ports et les arsenaux.

L'empereur Nicolas ne fut pas le dernier à croire que l'affaire du *Vixen*, grossie et envenimée par la presse, travestie et défigurée par l'esprit de parti, ne devînt le boutefeu d'une guerre qui amènerait une nouvelle conflagration en Orient; mais, indigné des menaces que l'Angleterre osait lui adresser et qui avaient retenti en plein parlement, il résolut de ne pas céder à des prétentions exorbitantes, et de ne rien accorder qui pût coûter à sa dignité; il déclara, dans le conseil des ministres, qu'il soutiendrait, au besoin, son droit par les armes, et qu'il n'obtempérerait jamais aux réclamations injustes et insolentes du cabinet de Saint-James. En attendant, il enjoignit aux ministres de la guerre et de la marine de se mettre en mesure de suffire à toutes les éventualités.

— C'est la guerre! dit-il à son aide de camp général Paul de Kisseleff, avec lequel il aimait à s'entretenir confidentiellement et devant lequel il pensait tout haut, suivant sa propre expression. La guerre! répéta-t-il avec une profonde émotion. Il le faut! ajouta-t-il, en s'animant par degrés; l'audace et l'injure passent les bornes. Je n'ai plus le droit de fermer les yeux et les oreilles. Certes, je m'afflige de précipiter mes peuples dans le malheur de la guerre, d'une guerre terrible; mais un souverain doit faire respecter l'autorité qu'il a reçue de la Providence. Quoi-



qu'il m'en coûte, je suis tenu de remplir mon devoir de chef d'une grande nation et de me résigner à soutenir la guerre, en me confiant à la grâce de Dieu.

Lord Durham, suivant les instructions de son Gouvernement, voulut établir que le blocus des côtes occidentales de la mer Noire n'était pas effectif, attendu qne la station de croisière russe ne suffisait pas pour assurer l'exécution du blocus; il aurait tenté de faire entendre que ce blocus n'existait qu'en vertu du traité d'Andrinople, et que l'Angleterre n'avait pas reconnu ce traité; mais Nesselrode lui ferma la bouche, en lui rappelant que le traité était accepté et garanti par la Turquie.

Le vice-chancelier n'alla pas plus loin dans la défense et l'interprétation du traité d'Andrinople; il était autorisé, d'ailleurs, par son souverain, à fournir tous les renseignements utiles, toutes les explications désirables, au sujet de la saisie du *Vixen* qui s'était mis en contravention avec les règlements de la douane et de la quarantaine russes : il ajouta que la saisie serait maintenue, sauf à indemniser les négociants de Londres qui justifieraient de leurs intentions loyales dans l'expédition du navire. C'était laisser une porte ouverte à un arrangement pacifique.

Cependant la politique russe trouva moyen de répondre indirectement à l'Angleterre, avec autant de fermeté que d'adresse, en faisant savoir au gouvernement ottoman, que le littoral de la mer Noire, depuis l'embouchure du Kouban, jusqu'au port de Saint-Nicolas, se trouvant placé sous la domination de la Russie en vertu du traité d'Andrinople, des établissements de douane avaient été créés à Anapa et à Redoute-Kalé, et ces deux ports ouverts au commerce de toutes les nations, à l'exclusion de tout autre endroit de la côte; en conséquence, selon les principes du droit



des gens, toute tentative de communiquer avec le littoral, en dehors des deux ports où s'exerçait la double action de la douane et de la quarantaine, constituait le délit de contrebande, en exposant les coupables à la responsabilité légale qu'entraîne tout trafic illicite et clandestin.

En même temps, M. de Boutenieff, par une nouvelle note adressée au corps diplomatique de Constantinople, rappelait aux consuls des différentes nations, qu'une croisière de vaisseaux russes veillait au maintien des droits de la Russie dans la mer Noire, avec la double mission de préserver de la peste les côtes de l'Abasie et d'empêcher toute espèce de contrebande, d'autant plus que, depuis trois ans, divers navires étrangers avaient sans cesse essayé de se mettre en rapport clandestinement avec les habitants de ces côtes, qui appartenaient irrévocablement à l'empire russe, en leur fournissant, non-seulement des marchandises de contrebande, mais encore des munitions de guerre et des armes : les bâtiments de commerce qui ne seraient pas destinés pour Anapa ou Redoute-Kalé, étaient donc avertis de ne pas s'approcher de terre, sous peine d'être arrêtés et visités.

Ces démonstrations, aussi fermes que modérées, prouvaient à l'Angleterre que le gouvernement russe n'était pas disposé à renoncer aux droits que lui donnait le traité d'Andrinople ; le cabinet de Saint-James ne jugea pas le moment opportun pour soulever des difficultés à propos de ce traité, que toutes les Puissances avaient reconnu, du moins tacitement ; il ne voulait pas avouer l'intérêt qu'il avait à entretenir secrètement la résistance des peuplades du Caucase, et il attendit une occasion plus favorable de protéger le commerce anglais dans la mer Noire. Ainsi, l'affaire du *Vixen*, qui avait fait tant de bruit en Europe, tomba d'elle-même dans le silence et dans l'oubli.



CCXXXIII

L'empereur ne se faisait pas illusion sur les sacrifices que la soumission définitive des provinces du Caucase devait coûter encore à la Russie, mais il savait que cette soumission aurait lieu tôt ou tard, parce qu'elle était nécessaire aux intérêts politiques et commerciaux de l'Empire; il pouvait même prévoir un temps peu éloigné, où les montagnards indomptables, qui combattaient sous les ordres du prophète Schamyl, accepteraient, de guerre lasse, le régime de l'administration russe.

Ne voyait-il pas les Cosaques du Don, qui avaient été si longtemps impatients de toute espèce de frein légal, accepter avec confiance leur nouveau règlement organique, qui embrassait les différentes branches de leur administration militaire et civile? Ce règlement n'était mis à exécution que depuis un an à peine, et les hordes, qui s'y étaient soumises de bonne volonté, avaient à plusieurs reprises déposé aux pieds de l'empereur l'hommage de leur profonde gratitude, car déjà les Cosaques du Don appréciaient, ressentaient la bienfaisante influence de la loi nouvelle, qui assurait pour l'avenir la prospérité de leur agglomération guerrière, agricole et commerçante. Toutes les classes de



la population cosaque étaient d'accord sur les avantages de cette reconstitution fondamentale.

Des députés furent envoyés à Saint-Pétersbourg, comme interprètes de la reconnaissance de leurs concitoyens, et le 24 novembre 1836, le grand-duc héritier, en sa qualité de hetman de toutes les troupes cosaques, présenta cette députation à l'empereur. Le général-major Roribuschkine, député de la noblesse du pays, porta la parole à cette occasion, et remercia l'empereur, au nom des Cosaques du Don, qui devaient à sa sollicitude une puissante et féconde organisation solidement appuyée sur les lois nationales de l'Empire. Nicolas s'entretint familièrement avec les membres de la députation, sur tous les points de l'état militaire, civil et commercial des Cosaques, qui avaient toujours fourni à ses armées un si utile contingent de troupes régulières, et qui entretenaient alors dix régiments au service de l'expédition du Caucase.

Les Cosaques n'ignoraient pas que le général Tchernycheff, ministre de la guerre, qui avait été un de leurs chefs dans la guerre de 1812, et qui par conséquent connaissait mieux que personne leurs besoins, leurs vœux et leurs sentiments, pouvait revendiquer l'initiative du nouveau règlement, qui produisait de si heureux résultats; il avait été, en effet, président du comité auquel l'empereur avait demandé la réorganisation des Cosaques du Don. Ceux-ci avaient donc chargé la députation qu'ils envoyaient à Saint-Pétersbourg d'offrir au ministre de la guerre un sabre d'honneur, qui lui fut présenté solennellement le 12 janvier 1837.

Ce sabre, dont la garde, enrichie de diamants, portait cette inscription en russe : ***Au comte A. J. Tchernycheff, la Noblesse des Cosaques du Don***, avait un fourreau en or, du

plus beau travail, sur lequel étaient gravés les noms des victoires auxquelles les Cosaques avaient pris part sous les ordres de leur illustre chef.

— Nos Cosaques du Don, dit l'empereur à son ministre favori, ont voulu te remercier de leur avoir permis d'échanger la lance contre l'épée, dont ils savent maintenant se servir aussi bien que les Tscherkesses. Je ne voudrais pas cependant que la lance fût tout à fait abandonnée par notre cavalerie légère, car c'est l'arme traditionnelle de nos ancêtres.

— J'ai remarqué, dans la campagne d'Allemagne, où j'ai eu l'honneur de prendre Cassel, répondit Tchernycheff, que la lance des Cosaques était une arme excellente pour certaines charges de cavalerie, mais je puis affirmer que le sabre est d'un meilleur usage dans toute occasion et surtout dans les combats de montagne; voilà pourquoi les Cosaques de la ligne du Kouban ne veulent plus d'autre arme.

— J'irai en juger par mes yeux, à mon premier voyage au Caucase, reprit l'empereur, et sans doute vers la fin de cette année.

Nicolas n'était pas l'ennemi systématique des réformes en tout genre, mais, lors même qu'il les avait approuvées, il se tenait sur la réserve pendant des mois, pendant des années, jusqu'à ce que l'expérience eût réalisé les promesses qu'on lui avait faites et répondu aux espérances dont on l'avait flatté. Ainsi, il avait attendu trois ans, avant d'ordonner les premières mesures réformatrices, qui avaient pour objet la réorganisation radicale et complète des domaines de la couronne.

Depuis bien des années, ces domaines étaient en proie à des abus monstrueux, que tout le monde connaissait, et que

personne n'osait entreprendre de faire disparaître. Il en avait été souvent question au Conseil des ministres, mais chacun reculait devant les immenses difficultés d'une pareille tâche. Les excitations, les encouragements de l'empereur étaient restés sans effet, et quoique la nécessité d'une réforme générale fût admise en principe, on l'ajournait sans cesse à un terme prochain qui ne venait jamais.

Nicolas avait lu, par bonheur, le mémoire que le général Paul de Kisseleff lui avait adressé en 1834, pour lui rendre compte de sa mission, comme président ou vice-roi, dans les Principautés danubiennes, et cette lecture lui avait laissé une si vive impression d'estime et de confiance pour l'auteur du mémoire, où se trouvaient exposées tant d'idées neuves et pratiques sur l'administration civile, qu'il s'était résolu dès lors à mettre à l'épreuve les grandes qualités de ce génie organisateur.

Il avait dit, un jour, à Paul de Kisseleff, qui l'accompagnait quelquefois dans ses promenades, et qui s'entretenait longuement avec lui, en donnant carrière aux opinions les plus hardies sur des sujets économiques et politiques, qu'on n'eût jamais osé traiter dans le Conseil des ministres :

— Écoute, n'en parle pas aux autres qui ne comprendraient pas ou qui feindraient de ne pas comprendre : nous ferons ensemble de belles choses qui étonnerout bien des gens; nous nous entendons à merveille, et ce sera là notre affaire à tous deux, mais garde-moi le secret : nous organiserons les domaines et ensuite nous émanciperons les paysans.

Il avait été convenu qu'on commencerait par les domaines, qui se trouvaient placés dans le ministère des finances; l'empereur avait l'idée d'en former un ministère à part et de le confier au général Paul de Kisseleff. Celui-



ci était chargé sous-main d'étudier la question et de rassembler, dans des mémoires, qui ne devaient passer que sous les yeux de l'empereur, tous les renseignements les plus précis destinés à établir la situation présente des propriétés domaniales et de leurs habitants. Paul de Kisseleff n'avait pas eu de peine à faire ressortir les périls et les inconvénients de cette situation anomale, qui s'aggravait sans cesse, par l'insuffisance des lois relatives à l'organisation économique des terres et des forêts, et par le manque absolu d'une bonne administration en ce qui concernait les paysans de la couronne.

Ces paysans jouissaient, il est vrai, de leur liberté individuelle, ce que leur enviaient les paysans en servage dans les propriétés particulières; mais ces derniers étaient plus heureux sous le rapport du bien-être matériel. Une mauvaise répartition des impôts empêchait les paysans de la couronne, soumis à la capitation, d'avoir les moyens de nourrir leur famille et d'amasser quelques ressources pour leur vieillesse : non-seulement la plupart n'arrivaient pas à payer l'impôt qui les accablait, mais ils étaient éternellement écrasés sous le poids d'un arriéré que chaque année rendait plus lourd, et de temps à autre l'empereur faisait remise de ces arriérés, qui s'élevaient à des sommes énormes et qui n'offraient aucune chance de recouvrement.

Au reste, les terres domaniales étaient bien mal cultivées, les forêts bien mal aménagées, et cela faute de surveillance, de contrôle et de prévoyance. Les forêts et les terres étaient constamment exposées à des empiétements, à des dévastations, qui ne rencontraient aucune autorité répressive. Ici, les paysans incendiaient les bois pour faire des champs de céréales; là, ils laissaient les terres en friche et ne payaient plus de redevance. On confiait bien la



garde des forêts à de vieux paysans, à d'anciens militaires, mais ces vieillards se voyaient impuissants contre les malfaiteurs qui s'emparaient des bois à main armée; d'ailleurs, un seul homme avait parfois à garder vingt à trente milles carrés de forêts, ou bien, ce qui revenait au même, les forêts étaient abandonnées sans garde.

En outre, un fléau qui faisait tous les jours des progrès effrayants, l'ivrognerie, entraînait à sa suite la paresse et le vol : les fermiers d'eaux-de-vie avaient envahi les villages domaniaux, et le paysan, pour satisfaire sa passion pour cette liqueur funeste, eût vendu sa maison, son troupeau, son cheval et sa femme.

D'après un recensement fait en 1836, dans les gouvernements de la Russie centrale, sur six cent mille paysans domaniaux, il y en avait cent cinquante mille qui ne possédaient plus qu'une seule pièce de bétail par famille. Enfin, les terres et les forêts domaniales n'étant nulle part mesurées et délimitées, les voisins ne se faisaient pas scrupule de s'approprier çà et là des lambeaux de terrain boisé ou cultivé, que le fait seul d'une simple occupation temporaire détachait des domaines et que ne sauvegardait pas la création imparfaite d'un cadastre régulier.

L'empereur ne croyait point que le mal était aussi considérable, aussi général, aussi invétéré : il fut effrayé en apprenant que tous les ans le revenu des domaines diminuait, au lieu d'augmenter, de 15 à 20 millions de roubles. Il n'hésita plus à créer un ministère des domaines de l'Empire; mais, pour ménager l'amour-propre de Cancrine, qui avait eu ces domaines dans les attributions de son département des finances, et qui ne s'en était pas occupé comme il l'eût fallu, il déclara qu'il se faisait fort de travailler lui-même à leur organisation, en s'aidant des lumières d'un

comité ou conseil, annexé à la troisième section de sa chancellerie particulière.

Ce conseil, composé du lieutenant-général Kniajnine, des sénateurs Froloff et Kotchoubeï, et du chambellan prince Galitsyne, devait diriger provisoirement le nouveau département des domaines, en soumettant son travail au tzar, par l'entremise du général Kisseleff, chargé d'exécuter les ordres de Sa Majesté sur ces affaires spéciales. L'ukase qui avait nommé ce conseil était du 7/19 janvier 1837, et cinq jours après, un nouvel ukase autorisait le général Kisseleff à prendre séance au Comité des ministres, sans lui donner, toutefois, aucune qualification ministérielle.

Dès ce jour-là, ce ne fut plus un secret pour personne, que le général était, de fait, ministre des domaines. On sut bientôt de quelle manière il avait pris possession de son ministère anonyme, en réorganisant de fond en comble le système économique et administratif des domaines de la couronne.

Dans le même temps, l'empereur avait récompensé les services distingués et les utiles travaux d'un jurisconsulte éminent, d'un homme d'État remarquable, le baron Modeste de Korff, qui était secrétaire d'État faisant les fonctions de secrétaire du Conseil de l'Empire, et qui fut promu au rang de conseiller privé.

Le baron de Korff avait donné la mesure de sa capacité, en dirigeant, sous les auspices de Spéransky, la vaste compilation des codes anciens et modernes de l'Empire; il avait suffi presque seul à cette tâche gigantesque, que lui rendaient moins difficile qu'à tout autre sa merveilleuse facilité de travail et sa prodigieuse érudition.

Mais, après avoir publié, en si peu d'années, plus de cinquante volumes in-folio, qu'il avait dû réunir de toutes



pièces, il sentit qu'il avait trop compté sur ses forces physiques; il tomba malade dangereusement et resta six semaines entre la vie et la mort.

Durant sa maladie, l'empereur s'informa plusieurs fois de ses nouvelles avec intérêt, et lui écrivit même quelques lignes de sa main pour le féliciter, quand il apprit que le malade semblait être en voie de guérison. L'empereur avait fait plus : il lui avait envoyé son médecin ordinaire Arend, qui le soigna très-attentivement, et qui parvint à le sauver. Mais la convalescence devait être longue, et Arend ordonna à son malade d'aller prendre les eaux en Allemagne, d'autant plus que celui-ci se trouvait dans un état de faiblesse et de langueur, que compliquait encore une sorte de fièvre nerveuse.

Dès que le baron de Korff put se tenir debout, il se présenta chez l'empereur, qui le reçut à bras ouverts, en lui disant avec bonté :

— Eh bien! tu vas donc mieux, mon cher Korff?

Il lui parla d'abord de sa maladie, qui avait été fort sérieuse et qui réclamait encore beaucoup de soins pour éviter une rechute. Le convalescent répondit aux questions que l'empereur daignait lui adresser sur l'état de sa santé, et se plaignit seulement d'avoir gardé une affection nerveuse qui l'incommodait beaucoup.

— Oh! les nerfs! Mon ami, tais-toi! interrompit Nicolas, en riant. Il n'y a que les femmes qui parlent de leurs nerfs! A notre âge, nous ne devons pas nous efféminer ainsi. Dieu fasse que la maladie ne t'ait pas laissé des infirmités plus réelles! On m'a dit que tu paraissais avoir la poitrine faible, et que tu n'avais pas encore retrouvé toute ta mémoire, toutes les belles facultés de ton intelligence; mais cela reviendra bientôt, j'en suis sûr, et je t'approuve



fort de faire un voyage à l'étranger pour achever ta guérison. Où vas-tu prendre les eaux? à Ems ou à Wiesbaden?

Le baron de Korff répondit qu'il n'était pas fixé sur la cure d'eaux qu'il allait faire; il se proposait de consulter le docteur Mandt, qui venait de retourner en Allemagne.

— Certes, tu as raison de vouloir consulter Mandt, reprit l'empereur. Mandt est un habile homme, et d'autant plus habile, qu'il sait agir non-seulement sur le corps, mais aussi sur l'esprit. C'est bien là l'affaire de tes nerfs, mon cher Korff. Au reste, il a fait des miracles, en traitant ma femme, qui a vraiment les nerfs malades, et qui en souffre beaucoup. On a ici de grandes préventions contre Mandt; les autres médecins ne le ménagent pas et l'accusent de charlatanisme. C'est parce qu'il est mille fois plus savant qu'eux. Tu fais bien d'avoir confiance en lui.

L'empereur ajouta que, quant à lui, il n'avait pas une foi absolue dans la médecine et dans les médecins; que la nature était seule toute-puissante contre les maladies aiguës, mais que, dans les maladies chroniques, il ne fallait pas chercher d'autres remèdes que le changement de climat, les eaux minérales et la distraction, surtout celle qui résulte des voyages.

Tout à coup, il demanda au baron Korff s'il avait songé à se faire remplacer au Conseil de l'Empire, pendant les six mois de congé nécessaires à sa guérison.

— Votre Majesté y a pourvu, répondit de Korff, en daignant m'autoriser à choisir pour suppléant, en mon absence, le fonctionnaire qui vient immédiatement après moi dans l'ordre hiérarchique du cabinet de Votre Majesté.

— Oui, oui, repartit Nicolas, je n'y pensais plus. Cela est conforme au vieux proverbe russe : Il ne faut pas ouvrir la porte à un bouc étranger au bercail. Mais, dis-moi,



en conscience, peut-on se fier à Borobkoff? Est-il capable de remplir de si hautes fonctions?

— Oui, Sire, reprit Korff, c'est un homme sûr, sous tous les rapports, quoiqu'il n'ait pas le talent de la rédaction. J'ose demander à Votre Majesté d'avoir pour lui quelque indulgence à cet égard. La direction des affaires n'en souffrira pas. En général, je suis heureux de me voir entouré, à la chancellerie impériale, d'hommes distingués qui ont acquis la confiance des membres du Conseil et qui en sont dignes : il suffira de leur donner des instructions précises, et chacun tiendra à honneur de s'y conformer religieusement.

Alors l'empereur entra lui-même dans des détails très-exacts au sujet des principaux employés qui composaient sa chancellerie; il les désigna par leurs noms, il rappela leurs antécédents et leurs services, il parla de leur famille, et prouva ainsi qu'il n'ignorait rien de ce qui les concernait. Le baron de Korff restait muet d'étonnement.

Mais l'empereur le pria de formuler à son tour son opinion à l'égard de ses collègues: ce que fit Modeste de Korff avec autant de bienveillance que d'impartialité, accordant à chacun la justice qu'il méritait, louant les uns, évitant de blâmer les autres.

— Je te félicite, lui dit l'empereur, mon cher Korff, d'être aussi impartial, aussi juste vis-à-vis de tes collègues. Ordinairement, on se loue soi-même, et, toi, tu n'hésites pas à louer tout le monde. Au reste, cette conduite loyale et généreuse ne te fera pas tort; je sais ce que tu as fait pour améliorer la situation de ma chancellerie, et, Dieu merci, je ne suis pas quitte envers toi.

Dans cette espèce d'enquête concernant les fonctionnaires de la chancellerie impériale, un seul avait été ou-



blié, Baschutzky, qui remplissait les fonctions de directeur du secrétariat au département des affaires civiles. Nicolas demanda des renseignements sur ce fonctionnaire; Korff répondit qu'on devait surtout lui tenir compte de ses sentiments élevés èt de son désintéressement.

— Son désintéressement! s'écria l'empereur. En effet, au commencement de mon règne, je ne m'expliquais comment on pouvait tenir compte à quelqu'un, de sa probité, et je m'indignais que ce fût là un motif d'éloge, car la probité devait être, à mon sens, une condition ordinaire et naturelle de tout homme qui se respecte. Mais il me fallut bien reconnaître, hélas! que cette probité n'était pas chose si commune, et j'ai été forcé d'apprendre, à mes dépens, que le plus grand nombre n'était pas honnête. Il est pénible de penser que le mal est grand partout, et qu'on ne parviendra pas sans peine à le déraciner tout à fait.

— Sire, reprit le baron de Korff, Votre Majesté me permettra de lui déclarer que le mal était plus grand encore avant son avénement au trône. Je compte dix années de service sous le règne de l'empereur Alexandre, et je suis à même, par conséquent, de comparer le présent au passé. Ainsi, j'atteste que, dans les rangs supérieurs des fonctionnaires, il n'y a plus que des gens probes et honorables, car, suivant le proverbe français, noblesse oblige, et si quelqu'un d'entre nous commet une faute au point de vue de la probité la plus stricte, on peut dire d'avance qu'il a péché par erreur plutôt que par mauvaise intention.

— Oui, je pense comme toi, répliqua l'empereur; ce n'est que dans les basses classes, parmi les petits fonctionnaires, qu'on rencontre encore des habitudes de vénalité et d'indélicatesse. Je continuerai à faire une guerre implacable aux voleurs. Mais cependant, je suis d'avis de savoir

gré à tous les gens honnêtes qui résistent à la tentation de mal faire, et je consens volontiers à regarder comme un mérite ce qui n'est que l'absence du mal. Un jour, bientôt peut-être, tout le monde, en Russie, comprendra qu'on ne saurait se dispenser d'être probe, et que c'est là un devoir de droit commun.

CCXXXIV

Dans les premiers jours de 1837, l'empereur avait appris, par le prince Charles de Prusse, qui vint passer l'hiver à Saint-Pétersbourg, que le roi, son père, projetait le mariage de la princesse Hélène-Louise-Élisabeth de Mecklembourg-Schwerin avec le duc d'Orléans, fils aîné du roi Louis-Philippe.

Ce projet de mariage remontait au printemps de l'année précédente, lorsque le duc d'Orléans et son frère, le duc de Nemours, avaient fait un voyage en Allemagne, où ils furent reçus, à la cour de Vienne comme à celle de Berlin, avec les témoignages de la plus vive sympathie. Ce fut à l'occasion de ce voyage des princes français, que l'empereur Nicolas, étonné de l'accueil empressé qu'on leur faisait partout dans les cours allemandes, avait dit tout haut, devant l'impératrice et ses enfants :

— Si les princes avaient eu l'idée de venir en Russie, ils auraient été les bienvenus.

Cette parole, prononcée sans arrière-pensée, et qui n'avait pas d'autre sens qu'une intention de généreuse hospitalité, fut répétée et commentée de diverses manières.



On voulut y voir la pensée préconçue d'une alliance de famille entre la maison impériale de Russie et la maison royale de France. Des pourparlers diplomatiques de mariage se rattachaient, en effet, au voyage des princes, qui étaient allés, disait-on, faire leur choix entre les princesses d'Allemagne; mais, depuis ce voyage, qui avait été l'occasion de tant de fêtes brillantes, dans lesquelles les deux jeunes princes s'étaient fait remarquer par la distinction de leur figure, de leurs manières et de leur esprit, il n'avait plus été question de mariage dans les cours d'Allemagne, où les fils de Louis-Philippe avaient laissé pourtant un souvenir flatteur et sympathique.

Il n'est donc pas étonnant que le désir exprimé par l'empereur Nicolas, de recevoir à sa cour les ducs d'Orléans et de Nemours, fût considéré comme une disposition favorable à l'union de la grande-duchesse Marie avec le prince royal de France. C'est ainsi que le propos de l'empereur, relatif au voyage des princes, avait été rapporté au baron de Barante, qui n'en tira pas les mêmes inductions, et qui, dans tous les cas, s'abstint de toute démarche, de toute espèce d'ouverture concernant ce mariage problématique, qu'il regardait comme impossible.

L'acrimonie de l'empereur, à l'égard du roi des Français, n'avait jamais été plus violente ni moins déguisée. M. de Barante savait, d'ailleurs, le sentiment intime du roi, au sujet d'une alliance de famille avec la maison impériale de Russie, car Louis-Philippe ne pouvait se faire illusion sur les intentions véritables du tzar, et lui-même, tout en déclarant que le mariage de ses fils lui semblait devoir être un intérêt de famille étranger à la politique, nourrissait alors l'espérance d'obtenir, pour le duc d'Orléans, la main d'une archiduchesse d'Autriche.



Le baron de Barante resta donc, en apparence du moins, indifférent à ce qu'il appelait, dans son cercle intime, l'idée folle de marier une grande-duchesse de Russie à un prince de la branche cadette des Bourbons. Mais la baronne de Barante ne partagea pas son indifférence et son inaction à ce sujet : elle était liée avec une des dames d'honneur à portrait de l'impératrice, la baronne Frideriks, qui se trouvait, auprès de sa souveraine, dans les termes d'une amitié très-étroite, et ce fut la baronne Frideriks elle-même qui, la première, au milieu d'une conversation confidentielle, n'hésita pas à mettre en avant la possibilité d'un mariage entre la grande-duchesse Marie et le duc d'Orléans.

Madame de Barante n'attacha pas d'abord trop d'importance aux paroles de la baronne, qu'elle jugeait un peu romanesque, sinon légère et inconséquente; elle ne chercha pas depuis à ramener l'entretien sur un sujet aussi délicat, et elle supposa que la baronne Frideriks n'avait aucun mandat, même indirect, pour répondre des dispositions favorables de l'impératrice à l'égard de ce mariage.

Cependant, on avait parlé souvent du duc d'Orléans dans l'intérieur de l'impératrice : les lettres qu'elle avait reçues de sa famille de Prusse lui donnaient les renseignements les plus circonstanciés sur le séjour des deux fils aînés du roi des Français à la cour de Berlin, et toutes les personnes qui avaient eu l'occasion de voir de près le duc d'Orléans le représentaient comme un prince accompli.

La baronne Frideriks s'amusait à créer un roman, dont son imagination seule avait fait les frais; elle racontait à Madame de Barante, que la grande-duchesse Marie paraissait prendre plaisir à entendre parler du duc d'Orléans; que cette princesse avait voulu voir le portrait de ce prince, et

qu'elle ne cessait de s'enquérir de son caractère, de son esprit, de ses goûts et de ses talents.

Il y avait là beaucoup d'exagération, sans doute, et la grande-duchesse était bien éloignée de penser à une alliance, que quelques personnes de l'entourage avaient peut-être projetée ou désirée à son insu. Quoi qu'il en soit, l'empereur n'en avait jamais eu l'idée.

Cependant, le baron de Barante, dans un bal auquel l'impératrice assistait, avait eu avec elle une conversation dont le voyage des fils du roi Louis-Philippe fut l'objet, et il avait répondu à des questions sur le duc d'Orléans, questions qu'il ne pouvait attribuer qu'à une curiosité bienveillante. Peu de temps après, l'ambassadeur de France donna lui-même un bal, auquel l'empereur et l'impératrice lui avaient promis d'assister; il s'était cru autorisé à demander la permission d'inviter aussi la grande-duchesse Marie, et son invitation avait été acceptée. Mais la grande-duchesse étant indisposée ce jour-là, son auguste mère n'avait pas voulu l'exposer aux fatigues d'un bal.

On conçoit le regret que la grande-duchesse dut avoir de ne point assister à cette fête, qui fut très-brillante, et elle exprima elle-même ce regret à l'ambassadeur la première fois qu'elle le rencontra. Mais déjà on avait été informé, à la cour de Saint-Pétersbourg, que le duc d'Orléans allait épouser la princesse Hélène de Mecklembourg, et les faiseurs de nouvelles répétaient que l'empereur Nicolas voyait du plus mauvais œil ce mariage, pour lequel on ne l'avait pas même consulté.

L'empereur aurait eu lieu, sans doute, de se sentir blessé, si on avait à ce point manqué d'égards envers lui, car il il se qualifiait d'oncle de la princesse Hélène, qu'on mariait ainsi, disait-on, sans son aveu, parce que sa sœur aînée,



Hélène Paulovna, avait été la première femme du grand-duc héréditaire de Mecklembourg-Schwerin, Frédéric-Louis, père de la princesse Hélène, née d'un second mariage.

La vérité est que le grand-duc régnant de Mecklembourg, Frédéric-François, qui mourut le 1er février 1837, avait fait part, à l'empereur de Russie, de son intention de marier sa petite-fille Hélène au duc d'Orléans, et l'empereur accueillit ce projet assez froidement, mais ne fit rien pour l'empêcher. La mort du vieux grand-duc arrangea les choses, en lui donnant pour successeur son petit-fils, qui trouvait toutes sortes d'avantages dans une alliance de sa sœur avec a maison de France, et qui chargea son envoyé à la cour de Russie, le baron de Boddien, d'obtenir le consentement de l'empereur à cette union, que le roi de Prusse avait préparée, assurait-on, de concert avec la princesse de Liegnitz. Nicolas ne put s'abstenir de prononcer quelques paroles assez dures contre Louis-Philippe, et il fit dire au roi de Prusse, par le prince Charles, que sa petite-nièce Hélène (il l'avait toujours qualifiée ainsi, à cause de certains rapports lointains de famille) ne faisait peut-être pas un mauvais marché en épousant l'héritier présomptif du roi des Français, mais qu'il regrettait de voir les défenseurs naturels du principe de la légitimité sanctionner, par cette alliance, l'usurpation du chef de la branche cadette des Bourbons.

— Par bonheur, ajouta-t-il, le pauvre roi Charles X est mort, sans avoir eu cet affront et ce crève-cœur. Nous verrons maintenant à marier le duc de Bordeaux! murmura-t-il à demi-voix, sans expliquer sa pensée tout entière.

Il garda rancune quelque temps au baron de Barante, qui, pourtant, ne s'était entremis en rien dans les préliminaires du mariage du duc d'Orléans, et malgré les préve-



nances qu'il lui témoignait d'ordinaire, il lui tourna le dos et ne lui parla pas, en le rencontrant dans un bal, où il affecta de s'entrenir longuement avec les ambassadeurs d'Autriche et d'Angleterre.

A quelque temps de là, on lut, dans les journaux de Paris, les débats de la Chambre des députés, débats presque injurieux pour Louis-Philippe, à l'occasion d'un projet de loi pour augmenter la dotation du prince royal, et pour fixer le domaine de sa future épouse, ainsi que pour allouer les crédits nécessaires aux dépenses du mariage. L'empereur, qui avait lu aussi ces détails dans son ***Journal des Débats***, déclara hautement que la conduite des députés de l'opposition avait été indigne, et que c'était l'abaissement de la royauté, lorsque les représentants d'un pays tel que la France avaient le droit de mortifier, d'insulter leur roi, en lui marchandant quelques millions dont il avait besoin pour subvenir aux charges de sa liste civile.

— Quant à moi, je mourrais de honte, dit-il, si j'étais forcé de tendre la main, comme un mendiant, à ces petits tyrans bourgeois qui ont voulu avoir un roi au rabais.

Peu de temps après, l'empereur entra, un matin, chez l'impératrice, une dépêche à la main, riant à gorge déployée : son ambassadeur, le comte Pahlen, lui faisait savoir que le cabinet venait d'être disloqué en France, par suite de l'obstination du roi à demander aux Chambres, dans la circonstance la moins opportune, divers crédits pour la dotation de ses fils, pour le mariage du duc d'Orléans et pour le douaire de la reine des Belges ; un des ministres, M. Guizot, l'avait supplié vainement d'attendre une occasion plus favorable et de ne pas créer un pareil embarras au ministère ; Louis-Philippe n'avait pas voulu se rendre à ces raisons de politique et de convenance : il s'était ému, animé,



exalté, en parlant des difficultés de sa situation financière, en récapitulant ses charges, ses dettes, ses misères.

— C'est à n'y pas croire ! s'écria l'empereur, en riant : Louis-Philippe a essayé de persuader à son ministre qu'on le laissait se ruiner et manger son patrimoine, pour faire face aux dépenses de sa royauté ; on assure qu'il avait des larmes dans la voix, pendant qu'il plaidait ainsi la cause de sa liste civile, de telle sorte qu'il a fini par prononcer, en gémissant, ces paroles impayables : « Tenez, mon cher ministre, vous verrez que mes pauvres enfants n'auront pas de pain ! »

M. Guizot et plusieurs de ses collègues jugèrent devoir donner leur démission, afin de se soustraire à l'orage parlementaire que devait produire l'obstination du roi, mais les nouveaux ministres, appelés à remplacer ceux qui se retiraient, avaient imaginé alors une combinaison habile pour faire passer les dotations princières, et, en même temps, pour donner une espèce de compensation au parti démocratique.

Ce fut à propos de cette étrange capitulation gouvernementale, que Nicolas formula en ces termes la condamnation du régime constitutionnel :

— Je conçois le gouvernement monarchique et le gouvernement républicain ; quant au gouvernement constitutionnel, je ne le comprendrai jamais. C'est une jonglerie incessante, qui ne peut être exécutée que par des charlatans, aux dépens des peuples. Il est impossible que ces gens-là s'abusent eux-mêmes sur la malhonnêteté des moyens qu'ils emploient pour gouverner.

Le mariage du duc d'Orléans et de la princesse de Mecklembourg devait avoir lieu à Fontainebleau vers la fin du mois de mai : l'empereur de Russie ne daigna pas faire la



moindre démarche, en vue de le retarder ou de le faire échouer; il évita même de s'expliquer sur ce sujet avec le baron de Boddien, que le nouveau grand-duc de Mecklembourg-Schwerin lui avait envoyé, pour lui faire part de la mort de son aïeul, le grand-duc Frédéric-François, et de son avénement à la souveraineté de prince régnant.

— Si j'avais été le tuteur de ma nièce, dit-il seulement avec plus d'indifférence que de dépit, on m'aurait peut-être consulté. Au reste, ce sont les filles qui se marient, et les oncles, comme les pères, doivent éviter autant que possible de les contrarier dans leur choix, quand ce choix est honorable et ne porte préjudice à personne. On assure que le duc d'Orléans est un prince de grand mérite; j'en suis bien aise pour la femme qu'on lui donne et qui est une des princesses les plus distinguées de l'Allemagne. C'est ainsi que l'impératrice l'a jugée.

Malgré ces témoignages d'intérêt et de bienveillance, le baron de Barante craignit que l'empereur n'intervînt, d'une manière indirecte, auprès du roi de Prusse, pour rompre cette alliance qui lui déplaisait visiblement, ou qui, du moins, avait l'air de le contrarier. Il écrivit donc confidentiellement au prince Charles de Mecklembourg-Strélitz, général au service de Prusse, et fort en crédit à la cour de Berlin, pour le prier de prévenir les mauvaises dispositions du tzar et les démarches de son ambassadeur, en agissant auprès du roi Guillaume et de la princesse de Liegnitz, de manière à conjurer toute influence contraire au mariage du duc d'Orléans.

Mais l'empereur, tout en désapprouvant hautement la part que le roi de Prusse avait prise à ce mariage, évita même de paraître s'en préoccuper davantage, et bientôt on ne parla plus à Saint-Pétersbourg de cet événement, qui



était encore le principal entretien de la cour de Berlin.

Lorsque le baron de Boddien fut admis à prendre congé de la famille impériale, le dimanche 9 avril 1837, l'empereur lui fit l'accueil le plus gracieux, en lui conférant l'ordre de Saint-Stanislas de première classe, et le pria de transmettre tous les vœux de bonheur et de prospérité, qu'il formait, non pour la famille royale de France, mais pour la famille régnante de Mecklembourg-Schwerin. C'était un témoignage indirect de sympathie à l'adresse de la princesse Hélène. L'empereur, en effet, ne manqua pas d'envoyer à sa nièce un magnifique présent de diamants et de pierreries pour sa parure de noces.

Le prince Charles de Prusse, qui avait passé tout l'hiver à la cour de Russie, partit de Saint-Pétersbourg presque en même temps que le baron de Boddien, pour retourner à Berlin. Au moment de son départ, l'empereur s'excusa de ne pouvoir se rencontrer cette année avec le roi son beau-père, comme il l'avait promis à l'impératrice, car il avait à faire un long voyage en Crimée, où auraient lieu de grandes manœuvres militaires, et il se proposait même de visiter ses provinces du Caucase et d'aller jusqu'à Tiflis; il invitait donc le prince Charles et ses frères à venir le rejoindre, vers la fin d'août, à Voznessensk, où se trouverait rassemblée une armée de 80,000 hommes.

L'impératrice garda le silence et devint triste et rêveuse, en songeant d'avance aux fatigues que ce voyage lui préparait : elle renonçait, d'ailleurs, bien à regret, au plaisir qu'elle s'était promis de passer quelques semaines en Prusse au milieu de sa famille.

L'empereur ne devait pas, non plus, dans son voyage, traverser le royaume de Pologne; le maréchal Paskewitch vint lui rendre compte, à Saint-Pétersbourg, de l'état des



affaires de ce royaume, qui avait repris sa situation normale, et qui ne paraissait plus exposé à de nouvelles secousses politiques, nonobstant les complots permanents de l'émigration polonaise.

Paskewitch poursuivait méthodiquement l'œuvre de pacification et de transformation, que l'empereur lui avait confiée, et qui rattachait de plus en plus à l'administration russe le gouvernement de la Pologne. Les mesures radicales, auxquelles donnait lieu l'application persévérante de ce système, étaient accueillies, par la population, avec plus de calme et d'indifférence qu'elles ne l'étaient par les réfugiés à l'étranger; ceux-ci faisaient beaucoup de bruit, pour les moindres innovations qui touchaient à un usage national, pour les moindres changements administratifs, qui passaient souvent inaperçus dans le pays même.

Ainsi, ce fut dans toute la presse libérale de l'Europe un soulèvement de récriminations et d'injures, lorsqu'un ukase du 7 mars 1837 supprima quelques dénominations très-anciennes, il est vrai, mais appartenant à un ordre de choses politique qui avait cessé d'exister depuis longtemps: cet ukase, dans le but d'établir plus d'homogénéité entre les services administratifs de la Russie et de la Pologne, statuait que les waïvodies seraient appelées *gouvernements*; les présidents de waïvodies, *gouverneurs civils*, et les commissions de waïvodies, *régences*. Ces métamorphoses nominales furent regardées comme des sacriléges par les patriotes polonais.

Ils avaient été moins émus, l'année précédente, lorsque le Gouvernement avait fait publier que nul ne serait admis, à partir du mois de septembre 1837, à remplir un emploi public en Pologne, s'il ne possédait la connaissance de la langue russe. Cet ukase, en effet, si sensible qu'il pût être à



l'amour-propre national, n'avait pas la portée qu'on aurait pu croire; car on ne trouvait guère de Polonais appartenant à la classe noble ou à la classe bourgeoise, qui consentît à prendre du service dans l'administration russe. En revanche, ils s'adonnaient tous volontiers au commerce et à l'industrie, que l'on voyait prospérer, à ce point que, dans le cours de l'année 1836, il avait été accordé plus de cent cinquante *privilèges* ou brevets d'exploitation pour différentes espèces de fabriques, importées de l'étranger ou inventées par des nationaux.

La population, qui se désintéressait ainsi des questions politiques pour se remettre au travail et pour se livrer surtout à l'exploitation agricole, ne pouvait cependant se défendre d'une vive inquiétude, lorsque les actes du Gouvernement impérial semblaient vouloir réglementer l'exercice de la religion catholique romaine, qu'on pratiquait exclusivement en Pologne avec le culte grec-uni.

Depuis plusieurs années, le Gouvernement russe manifestait l'intention de relier ce culte à la religion grecque orthodoxe, en le détachant entièrement de la domination spirituelle de l'Église romaine. On accusait tout bas l'empereur Nicolas de chercher à substituer partout, dans son empire, à la religion catholique, la religion gréco-russe, dont il était le chef temporel. Deux ukases, qui avaient l'air de se rattacher au projet de réforme religieuse qu'on attribuait à l'empereur, troublèrent gravement la conscience des Polonais. Le premier de ces ukases, en date du 13 janvier 1837, avait placé les affaires du culte grec-uni sous la direction du Saint-Synode de Saint-Pétersbourg. Le second ukase, du 15 janvier, avait déclaré que les habitants des anciennes provinces polonaises annexées à la Russie, seraient tenus de servir pendant cinq années en

Russie, avant de pouvoir être admis comme fonctionnaires dans les départements ministériels et dans les administrations centrales de l'empire.

Un troisième ukase, relatif aux mariages mixtes, c'est-à-dire ceux dont l'un des époux professait la religion grecque, accusa une intention formelle de favoriser cette religion aux dépens du catholicisme romain; car cet ukase exigeait que les enfants nés de ces mariages mixtes fussent élevés dans le culte orthodoxe, comme l'époux catholique s'y serait obligé par écrit. Les procès en nullité ou dissolution desdits mariages devaient être poursuivis devant le tribunal ecclésiastique russe, dont les arrêts auraient force de chose jugée pour les deux époux, tandis que la même cause, portée devant les autorités ecclésiastiques qui relevaient du saint-siége de Rome, ne pouvait, en aucun cas, avoir d'effet contre l'époux appartenant au rite grec. Au reste, cet ukase eut pour conséquence naturelle de rendre encore plus rares les mariages mixtes.

D'autres ukases, plus rigoureux et peut-être plus nécessaires, avaient eu pour objet d'étendre et de fortifier le principe de la confiscation, appliqué exclusivement aux condamnés politiques, contumaces ou non. Le Conseil de l'Empire promulgua une série de dispositions qui réglaient l'application de ce principe dans une foule de cas où l'héritier perdrait ses droits de succession aux biens meubles et immeubles de ses parents, pour avoir participé à une conspiration contre l'État. Ainsi, ces biens patrimoniaux, au lieu de passer à l'héritier légitime qui serait frappé d'indignité par le seul fait de complicité dans une conspiration, devaient être revendiqués par le fisc. Enfin, la confiscation atteindrait toute succession qui s'ouvrirait au profit d'un conspirateur, soit pendant sa participation à un complot

et avant son jugement, soit après sa condamnation, s'il avait encouru la perte de ses biens.

Cependant, le système de confiscation, quoique établi par la loi, recevait des atténuations de toute espèce, en raison des personnes qui avaient à le subir et qui obtenaient souvent remise de la peine; par exemple, l'administration russe fermait les yeux sur des transactions de famille, dans lesquelles on avait usé de quelques subterfuges pour réserver les droits d'un absent suspect ou contumace.

Le feld-maréchal prince de Varsovie était l'arbitre suprême de ces grâces déguisées, qui permettaient aux grandes familles de Pologne de soustraire leur patrimoine héréditaire aux chances d'une confiscation plus ou moins éloignée; Paskewitch ne consultait l'empereur que dans des circonstances exceptionnelles; mais ordinairement il se dirigeait, en ces sortes de compromis secrets, d'après des raisons de haute politique, de rigoureuse justice ou de simple humanité.

Néanmoins, les ventes aux enchères publiques des terres et des maisons confisquées sur les émigrés polonais ne discontinuaient pas, et les journaux de Varsovie étaient pleins d'annonces relatives à ces ventes judiciaires qui ne trouvaient pas beaucoup de concurrence parmi les acquéreurs d'immeubles.

— Il faut en finir avec ces ventes à l'encan qui n'enrichissent que des juifs, dit l'empereur au maréchal Paskewitch; car nos Russes ne sont guère tentés de devenir propriétaires en Pologne, et les Polonais répugnent à se faire acquéreurs de biens confisqués, qui se vendent à vil prix, d'autant plus qu'on les menace d'être tôt ou tard forcés de restituer ce qu'ils auraient acquis. Je suis d'avis de laisser ces biens sous le séquestre et de les faire admi-



nistrer provisoirement au profit de l'État. Qui sait, d'ailleurs, si le repentir des émigrés ne nous amènera pas quelque amnistie partielle ou générale?

Pendant que le maréchal Paskewitch se trouvait encore à Saint-Pétersbourg, on apprit la mort du feld-maréchal Osten-Sacken, qui, malgré son grand âge et ses infirmités, avait conservé le commandement de la première armée.

Ce vieux général, qui, formé à l'école de Souvaroff et de Benningsen, avait pris une part brillante à toutes les guerres où le drapeau russe s'était déployé depuis le règne de Catherine II, et dont la gloire militaire se rattachait surtout aux grandes batailles d'Eylau, de Friedland et de Leipzig, venait de s'éteindre, dans sa quatre-vingt-cinquième année, à son quartier-général de Kiew, le 19 avril 1837.

L'empereur lui accorda des regrets, en faisant l'éloge de ses beaux faits d'armes, et ordonna en son honneur un deuil de trois jours pour toute l'armée.

— Osten-Sacken était un des plus dévoués serviteurs de l'empire, dit-il à un aide de camp général qui avait été sous les ordres du général Osten-Sacken dans la guerre de France en 1814. Tu l'as connu, au reste, aussi bien que moi? Il ne s'est pas épargné dans les nombreuses campagnes qu'il a faites, et il a toujours payé de sa personne sur le champ de bataille. Mais il n'entendait rien à la tenue des troupes en temps de paix, et il s'en préoccupait si peu, que, lors de ma dernière inspection à Kiew, il ne s'était pas aperçu que les soldats commandés pour la parade avaient laissé pousser leurs cheveux et leur barbe. Sur mon observation, au lieu de se troubler pour une pareille enfreinte à la règle, il me répondit avec le plus grand calme, que le barbier du régiment, étant mort la veille, n'avait pu faire son service réglementaire. Puis, il ajouta qu'il me pré-

senterait, d'ailleurs, un rapport sur les avantages de porter toute la barbe en campagne, conformément à l'opinion du grand Souvaroff. Je me bornai à répliquer : « Je lirai volontiers votre rapport, maréchal ; mais, en attendant, faites observer la règle, et veillez à ce que vos soldats aient les cheveux tondus et la barbe rase. »

L'empereur rappela ensuite qu'à l'époque du 14/26 décembre 1826, la première armée, que commandait Osten-Sacken, était un foyer actif de conspiration, et que le général en chef n'y prenait pas garde ; car il croyait que l'esprit d'insubordination, répandu alors parmi les soldats, et surexcité par les jeunes officiers russes de son état-major, n'était qu'un symptôme d'antipathie et de mauvais vouloir contre les officiers allemands qui maintenaient peut-être la discipline avec trop de dureté et qui n'étaient pas exempts d'injustice à l'égard des troupes. Plusieurs sous-officiers allèrent le prévenir qu'un complot se tramait dans les régiments pour chasser tous les chefs allemands : « Il paraît que l'empereur le sait, dirent ces sous-officiers, et qu'il ne désapprouve pas cette résolution des troupes, pourvu qu'il n'y ait pas de révolte ni de désordre. » Osten-Sacken ne tint aucun compte de ces avertissements, et renvoya les gens qui les lui donnaient, en leur disant que l'empereur savait, comme lui, que les officiers allemands n'étaient pas aimés à cause de leur sévérité, mais que ces officiers ne s'en souciaient guère et qu'ils auraient toujours le moyen de se faire obéir.

L'aide de camp général Paul de Kisseleff, qui était présent et qui pouvait confirmer l'exactitude des détails donnés par l'empereur sur l'esprit du corps d'officiers de la première armée en 1825, fit alors cette observation : que le défunt feld-maréchal, quoique d'origine allemande,



avait beaucoup de bienveillance et de modération dans le caractère; aussi, lorsqu'il fut nommé gouverneur de Paris à l'entrée des alliés en 1814, il exerça ces fonctions difficiles avec tant d'humanité, de prudence, de douceur, que les Parisiens lui en gardèrent une reconnaissance et une estime, qui rejaillirent sur toute l'armée russe.

— Je ne l'ai pas oublié, reprit l'empereur, car j'étais à Paris dans ce temps-là, et certes, les pauvres Parisiens eurent bien des motifs pour regretter Sacken l'année suivante, quand ils se trouvèrent sous la main de Blucher !

Osten-Sacken n'était pas Russe de naissance; sa famille, originaire de Poméranie, avait fait souche d'ancienne noblesse en Courlande, et ce fut dans cette province, à Bathen, que le feld-maréchal voulut être inhumé. On transporta son corps dans la chapelle des barons von der Osten-Sacken, et on lui éleva un monument funèbre sur lequel fut représentée la Muse de l'histoire planant au-dessus et couronnant de lauriers un bouclier aux armes de l'illustre défunt.

CCXXXV

La mort du feld-maréchal prince Osten-Sacken avait évoqué les sanglants et glorieux souvenirs de la guerre de 1812, dans laquelle il déploya un si fougueux courage, et peu de semaines après, l'empereur Nicolas rendait hommage à ces souvenirs, en ordonnant l'érection d'un monument commémoratif à la gloire des armées russes, dans la plaine de Borodino, où s'était livrée, le 7 septembre, la terrible bataille de la Moskowa, que l'un et l'autre parti belligérant eut le droit de considérer comme une victoire.

Nicolas avait promis d'aller lui-même poser la première pierre de ce monument; mais le long voyage qu'il voulait entreprendre dans le cours de l'été l'empêchait de s'éloigner, au mois de mai, de la capitale. Il chargea donc le gouverneur militaire de Moscou, prince Galitsyne, de le représenter à cette cérémonie, qui se fit, le 21 de ce mois, avec une pompe plus religieuse que guerrière.

Après le service divin, célébré dans l'église du couvent que Madame Touchkoff, veuve du général-major de ce nom, avait fondé sur le terrain même du champ de bataille, en mémoire de son mari qui y fut tué, Son Eminence Isidore,



évêque de Dmitrowsk, se rendit processionnellement à l'endroit où le monument devait s'élever, sur l'emplacement qu'avait occupé, pendant la bataille, la fameuse batterie de Raïewsky, et le vénérable prélat bénit d'abord le sol consacré déjà par les flots de sang que la garde impériale russe y avait versés pour la défense de la patrie.

La population était accourue de dix lieues à la ronde, et de Moscou même, qui est éloigné de plus de cent quinze werstes, pour assister à la cérémonie; on avait espéré que le grand-duc héritier, qu'on savait parti de Saint-Pétersbourg le 14 mai pour un voyage d'inspection dans les provinces de l'intérieur de l'empire, viendrait représenter son auguste père à cette solennité nationale.

Le césarévitch, qui allait faire le plus long et le plus pénible voyage qu'un prince de la famille impériale eût jamais entrepris, n'aurait pu déranger de vingt-quatre heures son itinéraire tracé d'avance, sans s'exposer à manquer au rendez-vous que l'empereur lui avait donné à jour fixe, au mois de septembre, en Crimée. Le but de ce voyage, que Nicolas avait imposé au césarévitch comme le complément de ses études et de son instruction, était de montrer l'héritier de la couronne aux populations les plus lointaines de l'empire et de les mettre en relation de sympathie et de dévouement avec le jeune prince qui devait un jour les gouverner.

Le grand-duc Alexandre, accompagné de ses aides de camp et d'une suite choisie, mais peu nombreuse, arriva, le 15 mai, vers quatre heures du matin, à Novogorod : les autorités de la ville étaient sur pied, pour le recevoir, au palais, où il descendit avec sa suite. Il remercia gracieusement les personnes qui avaient bien voulu, dit-il, se lever de si bonne heure dans l'intention de lui faire accueil, et il



les congédia, en s'excusant avec bonté de leur avoir causé un pareil dérangement.

— Monseigneur, lui répondit un des assistants, nous attendions Votre Altesse Impériale, et il n'est pas un de nous qui maintenant ne se trouve amplement récompensé de l'attente, puisque nous avons le bonheur de voir, les premiers, dans cette cité, l'auguste fils de notre bien-aimé monarque.

A neuf heures, le général-major Soukowkine, faisant par intérim les fonctions de gouverneur civil à Novogorod, vint le chercher, suivant son ordre, pour le conduire à la cathédrale, après que les corporations des marchands et des iamstchiks eurent été admises à lui présenter le pain et le sel, à la sortie du palais. La place était couverte d'une foule immense, qui fit éclater son enthousiasme, en voyant paraître le césarévitch, que l'évêque Anastase, assisté de son clergé, introduisit solennellement dans la cathédrale, en lui donnant la bénédiction.

Le prince, pour rentrer au palais, ne traversa pas sans peine cette multitude qui le saluait de joyeux hourras et qui ne se lassait pas de contempler ses traits. « Comme il ressemble à notre père! répétait-on autour de lui : il est aussi grand! Il est plus beau encore! Il a bien l'air d'un tzar! Que Dieu nous le conserve longtemps, ainsi que notre bien-aimé empereur! »

Le grand-duc répondait avec aménité à ces témoignages naïfs d'affection populaire; il en était encore ému, pendant les réceptions officielles qui lui apportèrent successivement les hommages des chefs militaires, des employés civils, de la noblesse et du commerce. Il parcourut ensuite la ville en détail, visita les anciennes églises, les établissements publics et les institutions de bienfaisance, et ne rentra que



pour le dîner, auquel il avait invité les généraux, les hauts fonctionnaires, l'évêque Anastase et le maire de Novogorod.

Après le dîner, il monta sur un bateau à vapeur et alla faire ses dévotions au célèbre monastère de Saint-Youry, où il fut reçu par l'archimandrite Photi. Le grand-duc obéissait à un désir de sa mère, en accomplissant cette espèce de pèlerinage, qui devait être, dans la pensée de l'impératrice, une garantie de sécurité et de protection pour tout le reste de son long et pénible voyage.

L'archimandrite Photi, par la vie ascétique qu'il menait dans son couvent, par la rigidité de ses mœurs et surtout par son orgueil inflexible, avait acquis une réputation de sainteté dans toute la Russie. On le regardait comme l'ange tutélaire de Novogorod, et on lui attribuait le don de seconde vue ou la faculté surnaturelle de prédire l'avenir. Il avait été l'ami du comte Araktchéïeff; il était la créature du métropolitain Séraphim et de l'aide de camp général Théodore Ouvaroff; quoique fils d'un simple chantre d'église, il s'était fait de puissants protecteurs et de plus puissantes protectrices, qui lui avaient fourni les moyens de relever l'antique splendeur du monastère de Saint-Youry, et de le rendre plus riche qu'il ne l'était autrefois.

On l'accusait d'avoir pris souvent le masque de l'hypocrisie, malgré les manières brutales et le langage grossier qu'il se permettait vis-à-vis de tous ceux qui venaient le voir dans sa cellule. Il n'avait pas eu plus d'égards pour l'empereur Nicolas lui-même, dans la visite que ce souverain avait faite au monastère de Saint-Youry en 1835.

Ce personnage insupportable, qui abusait de son rôle d'ermite et de saint pour se permettre toutes sortes d'inconvenances, était sorti alors du monastère, nu-tête et couvert d'une sale robe de moine, sans avoir daigné revêtir



ses ornements sacerdotaux d'archimandrite ; il vint d'un pas délibéré à la rencontre de l'empereur, à qui il offrit sa main à baiser. Nicolas se fit violence et, se tournant vers Benkendorff, il lui dit à demi-voix : « Tu conviendras que je sais me maîtriser ! » Puis, il baisa la main de l'archimandrite, qui, tout fier de ce triomphe, marcha devant lui et le conduisit, sans tourner la tête, dans l'église où étaient accumulées les richesses prodigieuses qu'il devait surtout à la générosité de sa pénitente la comtesse Anne Orloff-Tchemensky.

— Regarde ceci, dit Photi à l'empereur avec une impudente familiarité, et tu resteras convaincu que nous sommes tous égaux devant Dieu.

Et l'empereur lut cette inscription, gravée en lettres d'or sur la balustrade de marbre qui séparait le chœur, de la nef : *Ici l'empereur Alexandre, accompagné du comte Araktchéïeff, et d'autres grands personnages de sa cour, a été en prières, prosterné à côté de Photi.*

Nicolas ne voulut pas fournir matière à une nouvelle inscription du même genre, et se retira, sans faire sa prière.

Cette leçon tacite avait peut-être profité au superbe archimandrite, car, averti de la visite du grand-duc héritier, il alla, revêtu de ses habits pontificaux et suivi de tous ses moines, au-devant du césarévitch, et lui donna sa bénédiction, sans présenter sa main à baiser ; il souhaita la bienvenue au jeune prince dans les termes les plus respectueux et lui annonça que son voyage serait heureux.

— J'ai recommandé Votre Altesse Impériale, lui dit-il, à monseigneur saint Georges, qui n'a rien à me refuser.

Le grand-duc se retira aussi satisfait qu'étonné des attentions dont il avait été l'objet au monastère de Saint-Youry, et il s'empressa d'en rendre compte à sa mère, en n'ou-



bliant pas les paroles de bon augure que Photi lui avait adressées au sujet de son voyage.

Ces circonstances expliquent pourquoi, l'année suivante, au mois d'avril, l'empereur, ayant su que l'archimandrite Photi était gravement malade, voulut lui envoyer un médecin de la cour, nommé Markoussa, qui le soigna et le vit mourir entre ses bras.

Quand le grand-duc héritier revint à Novogorod par le bateau à vapeur, les habitants de toutes les classes, réunis au débarcadère, le supplièrent de les autoriser à dételer les chevaux de sa voiture et à la traîner eux-mêmes; le prince n'accepta pas cette marque de dévouement, et partit, dans la soirée, en chargeant le gouverneur civil, le maréchal de la noblesse et l'évêque de distribuer en secours une forte somme qu'il laissait entre leurs mains.

Il alla passer la nuit à Zaïtsovo et se remit en route, de grand matin; à midi, il s'arrêtait à Valdaï, pour une revue de plusieurs corps d'artillerie; il s'embarqua ensuite sur le lac, afin de visiter le célèbre monastère d'Iversk. Cette visite aux principaux monastères lui avait été recommandée par son auguste mère.

Il parvint, le soir, à Vyschnï-Volotchok, et il y resta jusqu'au lendemain pour assister au curieux défilé des barques marchandes entrant dans la grande écluse du canal qui fut construit sous le règne de Pierre le Grand. Il donna une partie du 17 mai à la ville de Torjok, où il passa une revue de cavalerie et visita le vieux monastère dont l'église est dédiée à saint Boris et à saint Gleb. Il remonta en voiture, après avoir parcouru la ville, et il arriva à Tver dans la soirée.

Il faisait encore grand jour, et le peuple s'était amassé dans les rues sur son passage, en le saluant de mille cris



d'allégresse ; il alla descendre à la cathédrale et, sa prière faite, il se rendit, à pied, au palais, à travers une foule compacte qui s'ouvrait respectueusement pour lui faire place. Il était fatigué de la route, et il ne reçut ce soir-là que le gouverneur civil de Tver.

La journée du 18 devait être plus fatigante encore que la précédente. Dès le matin, commencèrent les réceptions des principaux fonctionnaires militaires et civils, de la noblesse et du clergé. Le grand-duc héritier passa en revue plusieurs compagnies d'artillerie, et consacra près d'une heure à visiter l'antique monastère d'Otrotch, illustré par le martyre du saint évêque Philippe de Moscou. Ensuite il inspecta les établissements de charité et d'éducation, et rentra au palais, pour en parcourir les salles du rez-de-chaussée, dans lesquelles étaient exposés les produits de l'industrie du gouvernement de Tver. Au grand dîner d'apparât, où siégeaient toutes les notabilités administratives de la ville, succéda un bal magnifique offert au césarévitch par la noblesse.

Le grand-duc ne put quitter le bal qu'à une heure avancée de la nuit, et il partit néanmoins au point du jour, afin de continuer son voyage dans la direction d'Yaroslaw. Il avait abandonné la grande route de Moscou pour celle de Kortcheva; mais il ne poussa pas jusqu'à cette ville, dont le maire et les notables se trouvèrent sur son passage pour le complimenter.

En traversant le riche village de Kimra, il ne refusa pas de visiter la superbe église que les habitants y avaient fait construire sur le modèle de la cathédrale de l'Assomption, de Moscou. A huit heures du soir, il s'arrêtait à Kaliazine, pour faire ses dévotions dans le monastère situé au delà du Volga, et pour recevoir les félicitations de la noblesse et



des notables de la ville, tandis que les habitants se pressaient à l'envi, sous une pluie battante, afin d'apercevoir de loin, au milieu d'une foule compacte, quelque vague silhouette qu'ils pouvaient prendre pour le grand-duc héritier.

La pluie, qui tombait à flots, et qui ne cessa pas durant deux jours et deux nuits, retarda l'arrivée du césarévitch à Ouglitch, où il demeura jusqu'au lendemain. Après avoir assisté au *Te Deum* célébré en son honneur dans la cathédrale, il alla prier dans l'ancienne église de Saint-Dmitri, et se mit en route, vers neuf heures, pour Rybinsk.

La pluie continuait, et les chemins étaient détestables; il fallut atteler huit chevaux à la calèche de l'auguste voyageur. Grâce à ce surcroît d'attelage, on put atteindre Rybinsk dans la journée, et le prince, qui était descendu chez le maire de la ville, n'accepta son hospitalité que pendant une heure, qu'il employa d'abord à prier dans la cathédrale, et ensuite à visiter, en courant, l'hôpital, la Bourse, les quais et les embarcadères de cette ville commerçante, où l'on voit affluer, à cette époque de l'année, une multitude de barques chargées de marchandises; mais la saison était en retard, et la ville de Rybinsk n'avait pas encore ce mouvement commercial qui lui donne une physionomie si curieuse.

Le césarévitch, après sa prière dans la cathédrale, avait remarqué le fauteuil où s'était assise l'impératrice Catherine, à pareil jour, le 20 mars 1763, lors de son passage à Rybinsk. Le petit-fils de Catherine II se retrouvait à Rybinsk, pour y prier aussi dans la même église, soixante-quatorze ans, jour pour jour, après son auguste bisaïeule.

Le grand-duc héritier se remit en route, vers quatre heures : il aurait voulu s'arrêter à Borrissoglebsk, pour vi-



siter, sur l'autre rive du Volga, la ville de Romanow, qui portait le nom de ses ancêtres; mais l'heure était trop avancée, et les chemins devenaient presque impraticables, à la suite des pluies qui les changeaient en marécages. Tout ce qu'on put faire fut d'arriver à Yaroslaw, avant minuit.

La pluie avait cessé entièrement, et le matin du 21 mai, le césarévitch, après avoir entendu la messe dans la cathédrale d'Yaroslaw, visita les monastères et les lycées; le soir, il honora de sa présence le bal que la noblesse avait obtenu la permission de lui offrir.

Le jour suivant, il y eut revue d'un régiment de carabiniers, et le grand-duc héritier visita les établissements de charité, plusieurs usines appartenant à des particuliers, et enfin l'Exposition des produits de l'industrie manufacturière du gouvernement d'Yaroslaw. Le prince daigna, ce jour-là, admettre à sa table les autorités de la ville et les généraux en activité de service ou en retraite. Le soir, la ville fut illuminée, comme elle l'avait été la veille.

Le 23 mai, à sept heures du matin, le césarévitch partit d'Yaroslaw pour Rostow : à dix werstes de cette ville, il passa en revue les régiments des chasseurs de Toula et de Bélew, qui avaient été envoyés, avant son passage, pour réparer les routes que la pluie avait endommagées; le prince les remercia et leur laissa des marques de sa générosité.

A Rostow, ville célèbre par le souvenir de deux illustres personnages, qui jouèrent un rôle important dans l'histoire de l'Église russe, Philarète Nikitich Romanoff et saint Dmitri, le fils aîné du tzar Nicolas fut reçu, à la cathédrale, par le clergé et l'évêque Augustin, qui lui adressa une allocution.



Le prince n'avait pas le temps de prolonger son séjour dans cette ville historique, dont l'industrie et le commerce sont aujourd'hui si florissants. Il ne s'en éloigna pas sans avoir visité le monastère de Yakovlevsk; il avait hâte d'arriver, d'ailleurs, à Péréyaslaw, pour visiter les monastères de Nikita et de Danilow; il alla voir, à quatre werstes, l'édifice que les habitants de Péréyaslaw avaient fait construire, sur les bords du lac, pour y conserver un petit bateau que Pierre le Grand dirigeait lui-même, dans ses premiers essais de navigation.

Le césarévitch passa sur l'autre rive du lac, pour se rendre à Youriew-Polsky, où il coucha. Le lendemain, il fit ses prières à la cathédrale et visita ensuite, avec intérêt, les antiquités d'Youriew, ainsi que la plaine de Lipetsk et les bords de la rivière de Kza, où s'était livrée une grande bataille au treizième siècle.

On partit, dans la matinée, pour Souzdal. Le bourg de Gavrilow, que le césarévitch trouva sur sa route, attira son attention par la quantité d'usines qu'on y voyait en activité, et par l'innombrable population qui était sortie des maisons pour le voir et l'acclamer. A Souzdal, le prince visita l'ancien Kremlin, la cathédrale, le monastère, où se conservent beaucoup d'objets précieux du moyen âge, et le nouvel hospice fondé par un négociant de Moscou, nommé Blokhine.

Ce négociant était venu exprès de Moscou, pour faire les honneurs de sa fondation au césarévitch, qui daigna l'entretenir avec affabilité.

Le grand-duc ne resta que quelques heures à Souzdal : il devait être, dans la soirée, à Schouya, ville ancienne enrichie par l'industrie qui y créent les manufactures les plus importantes de l'Empire. Sur la route, il visita le cou-



vent de Zolotnikow, et il examina avec beaucoup d'interêt le riche village de Lejnévo, appartenant au prince Basile Dolgorouky.

Arrivé, vers sept heures de l'après-midi, à Schouya, dont il parcourut les belles églises, rebâties et ornées aux frais des principaux fabricants du pays, il passa la nuit dans cette ville, qui avait été magnifiquement illuminée en son honneur. Le lendemain 25 mai, il voyagea toute la journée, sans s'arrêter ailleurs qu'au village d'Yvanovo, pour voir la grande fabrique d'étoffes de coton appartenant aux frères Garéline, et recevoir les touchants hommages des habitants de la petite ville commerçante de Nérekta.

La population de Kostroma était sortie de la ville en habits de fête, et l'attendait sur les bords du Volga : il n'arriva que le soir, et se rendit d'abord à la cathédrale, où l'évêque Vladimir vint le bénir et lui adresser une allocution. Le prince était trop fatigué pour commencer ses réceptions le soir même; il les remit au jour suivant.

A neuf heures du matin, les autorités du gouvernement de Kostroma, la noblesse, les marchands et les Tatars lui présentèrent leurs félicitations. Il alla inspecter ensuite les établissements de bienfaisance et le gymnase, où il daigna assister à l'examen des élèves; il examina l'Exposition, qu'on avait préparée exprès pour lui, des produits industriels et naturels de la province. Mais il avait surtout prolongé son séjour à Kostroma, pour visiter en détail l'antique monastère d'Ipate, si cher à tous les Russes par le souvenir de l'avénement au trône de Michel Féodorovitch Romanoff, chef de la famille régnante.

L'évêque Vladimir était venu exprès pour faire les honneurs du couvent à l'auguste visiteur, et pour lui montrer les cellules que le jeune Michel et sa mère avaient habi-



tées au commencement du dix-septième siècle. Le prince réunit, ce jour-là, dans un grand dîner, l'évêque, le gouverneur, le maire de la ville, le lieutenant-général Borstchoff, et d'autres fonctionnaires. Le soir, il parut sur le boulevard, où les habitants s'étaient donné rendez-vous pour lui faire l'accueil le plus sympathique, et il fit une promenade en barque, sur le Volga, d'où il put admirer l'illumination féerique de la ville.

Il quitta Kostroma, dans la matinée du 27 mai, et mit plus de deux jours à gagner Viatka, où il se reposa un jour entier. Il avait recueilli partout, sur son passage, les témoignages d'amour et de respect que le peuple russe est toujours heureux de donner aux personnes de la famille impériale.

La vieille ville de Viatka, laquelle fut, au quatorzième et au quinzième siècle, le théâtre de plusieurs luttes sanglantes entre les Tatars et les Moscovites, intéressa beaucoup le grand-duc héritier, qui se voyait entouré d'une étrange population de Votiaks, de Tchouvaches et de Tchérémisses. Il visita les églises, le couvent, le gymnase et les fabriques de cuirs, qui font la richesse de cette ville.

Dans toutes les localités où il séjournait, le prince prenait des notes sur le personnel des officiers et des fonctionnaires, notes qu'il envoyait à l'empereur, qui y avait égard sur-le-champ : ainsi, le gouverneur civil de Viatka, Tufaeff, était mis à la retraite, vingt jours après que le grand-duc héritier eut quitté cette ville.

La saison commençait à devenir moins hostile, quoique les pluies continuassent avec une insupportable monotonie, et que les chemins fussent de plus en plus mauvais ; mais le césarévitch ne changea rien à son itinéraire. Le 1er juin, après avoir traversé le fleuve Viatka, il arrivait, vers dix



heures, à Slobodskoï, cette ancienne colonie novogorodienne, dont les habitants sont tous marchands de blés ou fabricants de cuirs. Il alla coucher à Glazow, qu'il s'étonna de trouver presque désert, au milieu d'un pays admirablement cultivé et riche de ses produits agricoles. En partant de cette ville, il inspecta en détail les grandes fabriques d'armes d'Ijewsk et de Wotkine.

Il resta, dans ce dernier village, jusqu'au lendemain, à cause du mauvais temps, et courut la poste, toute la journée suivante, à travers la steppe. Enfin, le 4 juin, à neuf heures du soir, il atteignit Perm, qui, de simple village habité par des mineurs, était devenu une ville considérable, et qui s'augmentait sans cesse par suite de l'exploitation des mines de fer et de cuivre appartenant à la Couronne et aux particuliers.

Il passa deux jours à Perm, pour visiter les nombreux établissements que cette ville renferme, le gymnase, l'École des enfants d'employés de chancellerie, les hôpitaux, les prisons; il eut occasion de voir une curieuse Exposition, où l'on avait groupé tous les produits d'histoire naturelle, et divers produits industriels sortant des fabriques du Gouvernement.

Il partit le 6 juin et voyagea trois jours, avant d'arriver à Ékatherinbourg, qui n'a fait que s'accroître depuis sa fondation par Pierre le Grand, et qui est aujourd'hui le centre de toutes les mines et forges de la Couronne. Le grand-duc héritier employa les dernières heures de la journée du 8, en sortant de la cathédrale, à visiter avec soin l'hôtel de la Monnaie, la fabrique pour la taille des pierres de couleur, et l'établissement pour le lavage des sables aurifères.

Il consacra la matinée du lendemain à la visite des écoles



et des hôpitaux; puis, dans une tournée qui ne demanda pas moins de deux jours, il parcourut successivement, aux environs de la ville, les nombreuses usines métallurgiques qui dépendent du domaine impérial, ou qui appartiennent à des particuliers. Il prit une foule de notes sur l'exploitation des richesses minérales du pays, et contrôla les travaux du Conseil des mines, lequel a son siége à Écatherinbourg, d'où il surveille toutes les mines de la Sibérie.

Le 11, il se rendit dans les montagnes de l'Oural, à Bérézow, où se trouvent les mines d'or, dans le voisinage de cette ville : non-seulement il osa descendre dans les profondeurs des mines, mais encore il étudia tous les détails de l'exploitation aurifère.

De retour à Ékatherinbourg, il y demeura un jour de plus, pour continuer ses études sur l'industrie des mines de cuivre et de fer. Le but extrême de son voyage devait être Tobolsk, la capitale de la Sibérie, et il n'en était plus éloigné que de cinquante à soixante lieues.

Le grand-duc héritier entra en Sibérie le 12 juin, et ne s'arrêta plus qu'aux relais de poste jusqu'à Tobolsk, après avoir passé la nuit à Tumène, la première ville qui fut bâtie par les Russes en Sibérie, et dont la plupart des habitants sont des Tatars et des Boukhares.

L'arrivée du grand-duc héritier à Tobolsk, dans cette ville située à trois mille trente-trois werstes de Saint-Pétersbourg, et qui n'avait jamais été visitée par un membre de la famille impériale, eut un immense retentissement par toute la Sibérie, où la plus grande partie de la population se composait de condamnés russes et polonais.

Cependant, l'empereur Nicolas, en autorisant son fils à pousser jusqu'en Sibérie le voyage qu'il lui avait fait entreprendre, ne l'avait chargé d'aucune mission spéciale re-



lative au sort des déportés politiques ou autres, qui avaient une condamnation à subir dans ces contrées lointaines. On devait supposer, néanmoins, que le césarévitch, qui venait d'achever son cours de droit sous la direction du savant jurisconsulte Spéransky, et qui, dans les différentes stations de son voyage, avait porté ses observations sur tous les objets qu'il jugeait propres à perfectionner son instruction, ne laisserait pas de côté un sujet d'études aussi grave et aussi intéressant que la déportation, qui, dans le code russe, remplaçait presque toutes les catégories de la pénalité.

L'empereur avait prouvé plus d'une fois que la situation des déportés ne lui était pas indifférente, et récemment, il avait conféré l'ordre de Saint-Vladimir de la deuxième classe, avec un rescrit flatteur en date du 17/29 avril 1837, au conseiller d'État actuel Demidoff, pour lui témoigner avec quelle satisfaction il avait vu un projet, présenté au Comité de Sibérie par ce riche propriétaire de mines, pour améliorer à la fois le moral et le sort des déportés, et concourir ainsi à la prospérité du pays, longtemps regardé comme inhabitable, que la déportation avait peuplé et enrichi.

Il y avait alors trois sortes d'exils et, par conséquent, trois catégories de déportés en Sibérie; premièrement, l'exil simple, à Tobolsk ou dans une ville ayant un gouverneur militaire, avec privations de droits civiques, mais sans aucune atteinte à la liberté du transporté, qui vivait de ses revenus, comme bon lui semblait; secondement, la colonisation, qui reléguait le condamné dans un village, en l'inscrivant parmi les paysans des domaines de la couronne et en l'astreignant ainsi à des occupations journalières plus ou moins pénibles; enfin, les travaux forcés, à temps ou



à perpétuité, soit dans les fabriques, soit dans les mines de la couronne.

On peut donc croire que le césarévitch avait promis à son auguste père de lui rapporter des renseignements exacts et authentiques sur l'organisation du travail des usines et des mines, dans le gouvernement de Tobolsk, car l'exploitation des métaux précieux dans la Sibérie, exploitation qui ne commença qu'en 1829, avait fait de cette contrée, naguère inculte et presque déserte, la source inépuisable de la richesse métallique de l'Empire, et déjà la production aurifère y était plus abondante que dans les monts de l'Oural, qui fournissaient chaque année plus de 300 pouds d'or, au prix moyen de 12,500 roubles par poud ; mais, dans les mines de la Sibérie, malgré le nombre croissant des déportés, on manquait de bras pour l'exploitation.

CCXXXVI

L'empereur, qui était allé s'installer, avec sa famille, à Tzarskoé-Sélo, pour la saison d'été, avait profité du calme plat de la politique européenne, pour faire beaucoup de mutations dans le personnel de ses ambassadeurs; mais ces changements n'avaient pas été faits en vue d'une nouvelle direction des affaires diplomatiques, car le vice-chancelier comte de Nesselrode avait cru pouvoir demander un congé et se faire remplacer par intérim, au ministère des affaires étrangères, par le sénateur Rodofinikine.

Plusieurs ministres de l'empereur avaient obtenu également de confier leurs portefeuilles à leurs adjoints.

— Toi aussi! avait dit Nicolas à son ministre de l'instruction publique, qui sollicitait un congé. Toi qui travailles jour et nuit et qui ne t'es jamais plaint d'avoir trop de travail, tu veux prendre des vacances, comme les autres! Et c'est moi qui vais rester seul chargé du fardeau de tous! Non, tu attendras mon départ, et je te permettrai de venir avec moi en Crimée, tandis que Potassoff remplira ici tes fonctions. Je suis très-content de ton dernier rapport sur



l'état de l'instruction publique : tu es dans la bonne voie, et je te prie de ne pas t'y arrêter.

Le comte Worontzoff, gouverneur-général des provinces de la Nouvelle-Russie, avait été mandé à Saint-Pétersbourg, afin de préparer, avec l'empereur, ce voyage en Crimée et au Caucase, que l'accident arrivé sur la route de Tambow avait fait échouer l'année précédente.

Dans les derniers jours de mai, lord Durham, ambassadeur extraordinaire de Sa Majesté britannique, vint annoncer à l'empereur, qu'on le rappelait subitement à Londres, mais qu'il espérait que son absence ne serait pas de longue durée. La vérité était que lord Durham, ayant été averti que le déplorable état du roi d'Angleterre, Guillaume IV, faisait prévoir une catastrophe imminente, ne voulait pas se trouver éloigné de son pays, au commencement d'un nouveau règne. Nicolas lui témoigna son regret de le voir partir et lui offrit de visiter, avant son départ, la forteresse et les arsenaux de Saint-Pétersbourg, comme l'ambassadeur anglais lui en avait témoigné le désir. Lord Durham accepta cette offre avec empressement.

Le lendemain, l'empereur, escorté d'un seul aide de camp, accompagna l'ambassadeur dans cette visite, qui fut très-minutieuse et qui dura deux heures, pendant lesquelles Nicolas remplit l'office de cicerone, en expliquant lui-même tout ce qu'il avait fait, tout ce qu'il se proposait de faire, pour mettre son nouvel Arsenal au niveau des superbes arsenaux anglais de Chatam et de Woolwick.

Lord Durham écoutait, regardait attentivement, mais s'abstenait de toute espèce de réflexion; quelquefois il approuvait d'un signe tacite, mais plus souvent aussi, son air froid et sérieux accusait une critique polie. L'empereur s'en aperçut et pria l'ambassadeur de lui faire part fran-

chement et loyalement de ses réflexions, lors même qu'elles ne seraient pas favorables à l'organisation qu'on avait voulu établir.

— Sire, répondit lord Durham, le vieil Arsenal m'a vivement intéressé; c'est un musée d'armes anciennes et de monuments historiques, qui a quelque analogie aveç la Tour de Londres, mais qui est plus curieux. Quant au nouvel Arsenal, l'édifice est grandiose et imposant, mais l'aménagement intérieur laisse beaucoup à désirer; je ne sais pourquoi, par exemple, on a rassemblé soixante-dix mille mauvais fusils pris par l'armée russe dans différentes guerres, et qui ne peuvent servir à rien; il y a des piles de boulets mal fondus, que je voudrais renvoyer à la fonte; il y a des canons et des mortiers qui ne valent pas mieux. Il ne faudrait, dans ce nouvel Arsenal, que de bonnes armes en bon état...

— Oui, je reconnais que cette partie de l'Arsenal est tout à fait défectueuse! interrompit l'empereur, que ces critiques inattendues avaient attristé plutôt que blessé. C'est la seule partie de l'Arsenal que je n'ai pas eu le temps de surveiller moi-même, et cependant, je l'avais confiée à...

Il ne prononça pas de nom et fit un geste de colère, que suivit un intervalle d'abattement et de tristesse.

— Confié! répéta-t-il en hochant la tête, confié! c'est un mot que je ne devrais plus employer. Ils sont tous de même : ils font mal leur devoir, les plus grands comme les plus petits. Je tiendrai compte de vos conseils, Milord, ajouta-t-il en souriant, et à votre retour, vous verrez ici bien du changement. Que voulez-vous? il faut que je voie tout, tout, de mes propres yeux; il faut une surveillance de tous les instants, pour ne pas être trompé ou mal servi. Vraiment, j'y succomberai! Je fais un métier de forçat.



— Sire, reprit lord Durham en s'inclinant avec respect, vous faites ce qu'a fait le tzar Pierre Ier : vous voulez tout voir et tout savoir, par vous-même. Votre Majesté s'est donné là une tâche au-dessus des forces humaines.

— Et je ne suis qu'un homme, tout empereur que je sois, repartit Nicolas avec une gaieté qui n'était pas sans malice; d'accord, mais je vous jure que je n'accepterai jamais le programme bouffon des gouvernements constitutionnels : le roi règne et ne gouverne pas.

Lord Durham comprit cette épigramme déguisée, qui s'adressait au roi de la Grande-Bretagne aussi bien qu'au roi des Français, mais il eut l'air de l'appliquer seulement à ce dernier, que l'opposition essayait, en ce moment même, de réduire au rôle d'automate royal. Il partit, peu de jours après, à bord du bateau à vapeur de la marine impériale, l'*Ijora*, que l'empereur avait mis à sa disposition pour le conduire à Stockholm, d'où il devait passer en Angleterre.

Immédiatement après son départ, arrivait, à Saint-Pétersbourg, un nouveau ministre plénipotentiaire, Milbank, qui venait remplacer définitivement lord Durham. Il fut admis, le 19 juin, à l'audience de l'empereur, au palais d'Yélaguine, et il annonça, en remettant ses lettres de créance, que le roi Guillaume IV devait avoir cessé de vivre. Il reçut, en effet, à quelques jours de là, la nouvelle officielle de la mort du roi, auquel succédait sa nièce, la princesse Alexandrine Victoire, fille du duc de Kent, qui, ayant accompli sa dix-huitième année, âge de la majorité pour les reines d'Angleterre, était déjà mise en possession de la couronne des trois royaumes-unis, sans avoir à subir une tutelle ou une régence.

La cour de Russie prit le deuil pour vingt-quatre jours,



et l'empereur chargea son aide de camp général comte Orloff de porter à Londres ses compliments de condoléance à la reine douairière, et ses félicitations à la jeune reine Victoria.

Les nouvelles que l'empereur reçut de l'armée du Caucase n'étaient pas de nature à lui faire regretter de n'avoir pas eu part personnellement aux opérations militaires qu'on avait entreprises au début de la campagne de cette année, et qui avaient été pourtant préparées depuis plusieurs mois : ainsi, l'attaque générale contre les montagnards révoltés, exécutée simultanément de trois côtés différents, par Anapa, par le Kouban et par Soukoun-Kalé, n'avait pas eu d'autre résultat effectif, après plusieurs combats sanglants et acharnés, que l'établissement d'un poste fortifié sur la côte de la mer Noire, à Pschadt, et la petite garnison de ce nouveau fort était déjà menacée et comme assiégée par un ennemi presque invisible et insaisissable.

C'était, au reste, la condition de tous les forts de la côte, que reliaient entre eux des routes militaires assez peu sûres, et souvent coupées par des excursions de cavaliers sortis des gorges du Caucase. Les garnisons russes étaient sans cesse bloquées du côté des montagnes, et ne pouvaient guère s'éloigner hors de la portée du canon de leurs retranchements.

Dans les premiers jours du mois de juin, deux peuplades indépendantes caucasiennes, les Czeczeniens et les Avariens, avaient tenté avec succès une invasion subite sur les territoires colonisés par les Russes : ils avaient mis en déroute les Cosaques réguliers, levé des contributions dans les villages voisins du Terek, occupé la forteresse de Buinaky, et menacé la ville de Derbent, sur les bords de la mer Caspienne.

En même temps, il est vrai, les Russes prenaient une



terrible revanche dans le Daghestan. Ils avaient résolu de détruire dans la montagne le village fortifié d'Aschilta, qui était la place d'armes d'une population guerrière, fanatisée par les exhortations du prophète Schamyl, que toutes les peuplades du Caucase avaient reconnu pour leur iman ou chef suprême, depuis son élection par les principaux chefs murides, le 2 octobre 1834. Le détachement de troupes russes, auxquelles fut confié le périlleux honneur de s'emparer d'Aschilta, se divisa en trois colonnes soutenues par plusieurs pièces d'artillerie, pour pénétrer dans ce village, qui formait une immense forteresse et dont les défenseurs, au nombre de deux mille hommes, avaient juré sur le *Coran* de vaincre ou de mourir.

Ces fanatiques avaient renvoyé les femmes, les enfants et les vieillards, pour n'être pas entravés dans l'exécution de leur serment. Toutes les maisons étaient devenues des espèces de forts; on avait crénelé les murs, garni les toits de parapets, barricadé les rues, et les deux grosses tours, construites à l'entrée du village, semblaient imprenables, à moins d'un siége qui permettrait aux assiégés d'attendre des renforts.

Les Russes s'en emparèrent cependant à la suite d'un assaut meurtrier et s'avancèrent jusqu'au centre du village, combattant corps à corps. Il fallait emporter de vive force chaque maison. Une partie des défenseurs de la place, désespérant de soutenir la lutte, s'était retirée en désordre sur les hauteurs, derrière le village; mais la voix de leurs mollahs leur rappelait leur serment et les ramenait au combat. Ils se précipitèrent à six reprises sur les colonnes russes et se battirent en désespérés; aucun ne s'était rendu, aucun n'avait demandé grâce : la bataille se termina, lorsqu'ils furent tous morts.



C'était l'âme de Schamyl le prophète, le réformateur, l'organisateur ; c'était sa grande âme patriotique et religieuse qui passait, en quelque sorte, dans le sein des populations, si diverses, si divergentes, pour en faire un seul corps de nation, réuni et retenu invinciblement par les liens du fanatisme mahométan.

Désormais, la guerre, ayant changé de caractère dans les provinces caucasiennes, devait changer de tactique. Schamyl avait organisé la guerre sainte, et il travaillait à transformer, en armée permanente et n'obéissant qu'à lui, des bandes indisciplinées que dirigeaient naguères exclusivement l'amour de l'indépendance, l'attrait du pillage et l'ardeur du combat; déjà il avait fait surgir, du chaos de ces mœurs sauvages qui ne connaissaient ni frein ni loi, un système de gouvernement civil et administratif. Il parlait toujours, au nom de Dieu, et il était écouté comme un oracle.

Cette guerre sainte, qu'il prêchait sans cesse contre l'oppression de la Russie, allait prendre une extension, une importance, une activité, qu'elle n'avait jamais eues depuis son origine. Ce n'était pas quand Schamyl se flattait de rassembler sous ses drapeaux quatre-vingt mille combattants, que la Russie pouvait se contenter de quarante mille hommes de troupes régulières et de trente mille Cosaques indigènes pour défendre les lignes du Kouban et du Terek, et pour repousser les invasions continuelles qui menaçaient ses provinces caucasiennes.

L'empereur ne devait pas quitter Saint-Pétersbourg avant le mois d'août, et le voyage du grand-duc héritier allait se poursuivre jusqu'à cette époque dans l'intérieur de l'empire. Ce voyage, de plus de deux mille lieues, qui était pour le jeune prince une excellente école où il allait ap-



prendre la science de gouverner les hommes, ne pouvait se prolonger pendant trois mois consécutifs, qu'au prix des plus grandes fatigues physiques.

Le césarévitch avait passé trois jours à Tobolsk, qui était dès lors le point central de tout le commerce de la Russie d'Asie et qui promettait de devenir un jour une capitale aussi grande, aussi peuplée et aussi riche que Moscou. Il avait inspecté les nombreux établissements publics de cette ville, où les Tatars et les Boukhares composaient une partie de la population, et partout il avait été accueilli comme le représentant de son auguste père; il n'avait eu que des encouragements à donner, en visitant les maisons de charité, les écoles, les institutions religieuses.

La police, pendant son séjour, avait eu soin d'éloigner et d'interner tous les déportés qui étaient ordinairement autorisés à résider à Tobolsk et aux environs. Le césarévitch n'eut donc pas sous les yeux le triste spectacle de ces exilés plus ou moins coupables, plus ou moins intéressants, qui soupiraient après leur retour dans leurs familles et dont un grand nombre était pour toujours retranché de la société russe.

Le 16 juin, le grand-duc Alexandre quitta Tobolsk et revint coucher à Tumène où il visita plusieurs anciennes églises en bois, qui datent de la fondation de la ville et qui sont fort curieuses au point de vue de leur décoration primitive. En partant de Tumène, il abandonna la route qu'il avait prise pour entrer en Sibérie, et il se dirigea vers le gouvernement d'Orenbourg, par Yaloutorowsk et Kourgane.

Le 18 juin, il avait franchi la chaîne des monts Ourals et il coucha dans la slobode de Tchoumlatsk, au milieu des Baskirs. Le lendemain, il s'arrêta quelques instants à



Tchéliabinsk, pour passer en revue les invalides et les Cosaques qui formaient la garnison de ce poste militaire.

Pendant qu'il visitait les usines de Midsk, on vint l'avertir que le maire d'Ekatherinbourg, accompagné de plusieurs notables de cette ville, sollicitait la grâce d'être admis en sa présence. Ces braves gens avaient fait un trajet de cent lieues pour venir lui demander, au nom des marchands d'Ekatherinbourg, la permission de consacrer la somme de 30,000 roubles, qu'ils avaient recueillie entre eux, à la fondation d'un hospice des invalides, en souvenir de son passage dans leur ville. Le grand-duc les remercia et les pria de vouloir bien ajouter sa souscription à la leur.

Il n'arriva que le soir à la manufacture d'armes de Zlatooust, où il devait se reposer une journée entière. Il employa cette journée à l'inspection des travaux de la manufacture et à la visite de l'hôpital et de l'arsenal, qui y sont annexés. Le lendemain fut consacré à parcourir dans le voisinage les gisements aurifères que l'empereur Alexandre avait visités aussi en 1824, et à examiner, dans le plus minutieux détail, l'exploitation de ces gisements, exploitation que la science avait singulièrement améliorée depuis quelques années.

Le ministre des finances avait ordonné de faire, aux mines de Zlatooust, divers essais pour reconnaître la richesse des sables métalliques et pour remplacer le lavage de ces sables par la fonte et par l'emploi des acides : on était parvenu à centupler le produit de l'extraction de l'or. Les nouveaux procédés avaient été dès lors appliqués, dans les usines appartenant à la couronne, et ils donnaient tous les jours des résultats plus satisfaisants, avec moins de frais. Le traitement des sables aurifères par tous les moyens en usage avait produit, en 1836, une masse totale de 400 pouds d'or,



environ 4,000 kilogrammes, ce qui faisait craindre aux économistes russes que cette abondance de métal précieux ne finît par l'avilir.

Le césarévitch, qui avait suivi avec beaucoup d'intérêt les travaux de l'extraction de l'or, continua sa route, en suivant la ligne des anciennes frontières du gouvernement d'Orenbourg; il coucha successivement à Verkné-Ouralsk et dans les forteresses de Tanalitskaïa et de Verkné-Osernaïa.

Lorsqu'il passait, avec la rapidité de l'éclair, à travers les steppes verdoyantes, il rencontrait, à chaque instant, des Kirghises et des Baskirs conduisant d'immenses troupeaux de moutons ou des chevaux sauvages, et ces tribus errantes, qui avaient entendu parler du voyage du fils de l'empereur dans leurs régions reculées, accouraient, en poussant des cris de joie, pour le saluer à son passage. Ces Kirghises et ces Baskirs, curieux de voir le prince et désireux de lui présenter leurs hommages, étaient venus l'attendre à Orenbourg, et leurs tentes de poil de chameau formaient un vaste camp autour de la ville.

Le grand-duc héritier arriva, dans l'après-midi du 24 juin, à Orenbourg, et employa le reste de la journée à visiter les établissements publics, la Douane, la Cour de commerce, l'hôpital et la cathédrale. Le lendemain, il alla se promener dans le camp des Kirghises et des Baskirs, qui se prosternaient sur ses pas, et il prit plaisir à être spectateur de leurs courses de chevaux et de leurs exercices d'équitation.

Le 26, il alla visiter la fameuse mine de sel gemme d'Iletsk, située à seize lieues d'Orenbourg, au milieu des steppes, et il ne craignit pas de descendre dans cette mine profonde. Il partit d'Orenbourg, le 27 juin, et arriva de nuit



à Ouralsk, capitale des Cosaques de l'Oural. Après sa visite ordinaire aux établissements publics de cette grande ville encore peu civilisée, il ne refusa pas d'assister aux différents genres de pêche dans le fleuve de l'Oural, ces pêcheries étant la principale occupation des gens du pays et l'unique source de leur richesse.

Parti d'Ouralsk le 29 juin, il traversa, sans s'y arrêter, les villes de Bouzoulouk, de Bougoulma et de Tchistopol, et arriva, après trois pénibles journées de route, à Kasan, où il devait rester deux jours.

Ce n'était pas assez pour voir les monuments et les établissements publics que renferme cette vieille cité, brûlée par Pugatscheff et reconstruite par Catherine II; il y passa quarante-huit heures et il en partit, le 5 juillet, pour Simbirsk, en faisant seulement une courte station à Bouïnsk.

Son arrivée à Simbirsk coïncidait avec la grande foire annuelle qui s'y tient au mois de juillet et qui y amène une énorme affluence de marchands et de marchandises. Il quitta cette ville commerçante, le 7 juillet, pour aller dîner à Syzrane et coucher à Khvalinsk.

En changeant de chevaux au village de Klutchitschy, il avait trouvé le maître de la Cour, Pérowsky, vice-président du département des apanages, qui l'attendait pour lui faire les honneurs de toutes les dépendances de son département, et qui ne lui fit pas grâce de la visite d'un magasin ni d'un bâtiment d'exploitation. Le césarévitch n'échappa point sans peine à cette contrainte, qui était bien faite pour l'empêcher de prendre intérêt à la question des apanages, et le jour suivant, afin de reprendre sa liberté, il alla visiter les colonies allemandes établies sur le Volga, près de la ville de Volgsk, en face de Saratow.

Il était dans cette ville, le 8 juillet, et il n'eut pas trop



d'un jour entier pour en visiter les antiquités et les monuments. De Saratow, il voulait aller coucher à Penza, et il ne descendit de voiture qu'un moment à Pétrowsk pour visiter le Kremlin bâti par Pierre le Grand.

Les pluies, tombées depuis trois jours, avaient gâté les chemins et retardaient la marche de l'auguste voyageur, qui n'arriva que vers minuit à Penza. Il aurait désiré voir, en passant, l'endroit où son père avait fait une dangereuse chute de voiture l'année précédente, mais il eût fallu faire un long détour et subir un retard de quatre ou cinq heures pour se rendre à Tchembar, et il dut renoncer à cette espèce de pèlerinage que lui avait conseillé sa piété filiale.

Il visita en détail la ville de Penza et ses établissements. Il ne manqua pas d'aller à la cathédrale, pour remercier Dieu d'avoir, dans l'accident du 6 septembre dernier, veillé sur les jours de l'empereur. Il se remit en route le 13 juillet, et, quittant la grande route à Nijny-Lomow, où il avait dîné, il alla descendre à Bourtas, propriété du comte Wielhorski. Le lendemain matin, avant de remonter en voiture, il parcourut avec plaisir les établissements agricoles de ce beau domaine, les haras et les bergeries de mérinos.

Arrivé dans l'après-midi à Morschansk, où il dîna et où on lui fit remarquer le superbe moulin appartenant au comte Koutaïssoff, et qui moud annuellement cent mille tchetverts de grains, il repartit pour Tambow, où il arriva dans la soirée. Il parcourut avec intérêt cette ville, fondée par le tzar Michel Féodorovitch, pour arrêter les incursions des Tatars, et il en visita les établissements religieux et hospitaliers. De Tambow, il alla dîner à Kozlow, dans l'après-midi du 16 juillet, et s'arrêta en route, avant d'atteindre Lipetsk, où il devait coucher, pour examiner avec un vif intérêt les retranchements en terre, qu'on y avait éle-



vés au dix-septième siècle, afin de défendre le pays contre les brigandages des Tatars.

De Lipetsk, où il avait visité, en arrivant, l'établissement d'eaux minérales, il partit pour Voronèje, le 17, en passant par Ousmane. Il aurait voulu rester plusieurs jours dans cette vieille cité moscovite, toute pleine des souvenirs de Pierre le Grand, que n'ont pas effacés les trois ou quatre incendies qui consumèrent ses palais et ses monuments, mais il ne pouvait disposer que d'une seule journée. Il partit, pour Toula, le 19; rencontra sur sa route la ville de Zadonsk et celle d'Eletsk, où se fait le plus grand commerce de blé de la Russie, passa la nuit dans cette dernière ville, s'arrêta le lendemain à Yéfremow et à Bohoroditsk, et arriva, dans l'après-midi, à Toula.

La visite des nombreux établissements publics que renferme Toula eût suffi seule pour le retenir longtemps, mais il n'avait qu'une matinée à leur donner, et le reste de son temps fut consacré à l'inspection de la fameuse manufacture d'armes, créée par le tzar Pierre Ier, et sans cesse augmentée et améliorée depuis par ses successeurs. Le césarévitch, dans cet examen approfondi de tous les services de la manufacture, fit un cours complet d'armurerie.

Le temps le pressait plus encore que la fatigue; il quitta Toula dans la matinée du 23, fit une pose à Alexine, pour voir les ruines de l'ancienne ville fondée par le grand-duc de Moscou, Michel Alexandrovitch, et arriva, dans l'après-midi, à Kalouga, qu'il se plut à parcourir, le soir même, en admirant la beauté et la richesse de cette ville, une des plus anciennes et des plus importantes de l'empire. Il visita, le lendemain, les principaux établissements, et se rendit au monastère de Saint-Laurent, situé hors de la ville, où l'évêque avait fixé sa résidence.



Le lendemain soir, il se trouvait à Viazma. Son voyage, dans lequel il s'était occupé de préférence jusqu'alors de visiter les églises et les monastères, les établissements publics et les manufactures, allait changer d'objet, en se rapprochant des localités qui avaient été les témoins des événements militaires de la guerre de 1812. Le soir même de son arrivée à Viazma, il parcourut les environs de cette ville, où s'étaient livrés divers combats entre les Russes et la grande armée de Napoléon, et reconnut les positions que l'armée russe avait défendues. Il partit, de grand matin, pour aller examiner la position du village d'Ousviate, à treize werstes de la ville de Dorogobouge, qui avait été aussi le théâtre de divers faits de guerre mémorables.

L'aide de camp général Diakoff, gouverneur général de Smolensk, un des acteurs de cette sanglante campagne, était venu à la rencontre du césarévitch, pour lui servir de cicerone sur le champ de bataille de Lubino, que le prince alla parcourir, à cheval, avant de se rendre à Smolensk, où il arriva dans la soirée. Il ne manqua pas de visiter, comme partout ailleurs, les établissements de cette ville, qui n'était pas encore relevée des désastres de 1812; mais il visita surtout avec intérêt les anciennes murailles et la partie des remparts contre laquelle avaient été dirigés les efforts des Français dans le siége de cette ville qui fut alors incendiée et mise à sac.

Le 28, le grand-duc fit une longue promenade dans la direction de Krasnoï, et alla vérifier sur le terrain les belles positions que l'armée russe avait voulu défendre depuis Korytnia jusqu'à Krasnoï. Le césarévitch, pour achever son inspection stratégique des champs de bataille de 1812, devait retourner à Kalouga, par une autre route.

Il partit, à dix heures du matin, le 29 juillet, de Smo-

lensk; ne fit que traverser la ville de Roslavl, et passa la nuit à la station de poste d'Ostrovny; il put arriver, le lendemain, à Briansk, dans l'après-midi, et visiter en détail l'arsenal, les magasins et l'hôpital de cette ville forte; le jour suivant, il se leva de bonne heure pour assister à la fonte des canons dans l'arsenal, et il partit, avant midi, pour aller, par Karatchew et Bolkow, coucher à Bélew.

Il y passa la matinée du 31 juillet, afin de visiter la maison dans laquelle était morte l'impératrice Élisabeth, veuve d'Alexandre Ier, après avoir assisté à un service funèbre en l'honneur de cette auguste victime de la tendresse conjugale. Cette maison, à laquelle se rattachaient ces touchants souvenirs, avait été convertie en un hospice, où vingt-quatre veuves, âgées et indigentes, étaient entretenues aux frais de l'État. Le prince alla voir aussi le jardin de l'hospice, où l'empereur Nicolas avait fait élever un monument à la mémoire de la défunte impératrice.

Le grand-duc héritier, étant arrivé dans la matinée à Koselsk, où la valeur des Russes s'était signalée au treizième siècle, put accepter l'invitation du conseiller Omélianska, maréchal de la noblesse du gouvernement de Kalouga, qui eut l'honneur de lui offrir à dîner dans son beau domaine de Podborky. Il se remit en route dans l'après-midi, traversa la ville de Pérémyschl, et arriva, vers cinq heures, à Kalouga. Il eut encore le temps et le courage d'aller, à douze werstes de la ville, dans le village d'Avtchourino, voir les perfectionnements agricoles que le propriétaire Poltaratsky avait introduits dans la culture de ses terres.

Le lendemain 2 août, le césarévitch se rendit à Malo-Yaroslavets, et s'y arrêta louguement pour examiner avec soin les lieux qui avaient été témoins d'événements mili-



taires si remarquables; à neuf lieues plus loin, il visita le champ de bataille de Taroutino et le magnifique monument commémoratif que le comte Roumiantsoff y avait fait élever. A huit werstes de là, il alla visiter un autre champ de bataille, près du village de Tchérischny, et il coucha cette nuit-là à Borowsk, où avait couché aussi Napoléon dans sa retraite de Moscou. Il voulut voir, le lendemain, la maison que l'empereur des Français avait occupée et sur laquelle planait encore l'ombre du grand capitaine, si fatalement inspiré dans cette guerre injuste contre la Russie. Il continua sa route par Véréïa, et n'oublia pas d'aller visiter le tombeau du général Dorokhoff dans les caveaux de la cathédrale. Après avoir traversé Mojaïsk, il arriva, vers deux heures de l'après-midi, à Borodino, et parcourut immédiatement le champ de bataille, en commençant par la position que tenait le flanc gauche de l'armée russe; il voulut voir le village de Séménowskaïa, où l'action s'était concentrée pendant quelques heures; puis, il entra dans les retranchements, au centre desquels la veuve du général Toutchkoff a fondé le monastère Spaskoï, à la place même où son mari avait été tué dans le fort du combat; il rendit visite à cette noble veuve et revint coucher à Borodino.

Le lendemain, il continua l'examen du champ de bataille; il se rendit, par la route de Smolensk, au monastère de Kolotsk, et visita ensuite la position où s'appuyait le flanc droit de l'armée russe. Il étudiait le terrain, la carte à la main, et prenait des notes.

Il retourna au monastère de Spaskoï et y assista à un service funèbre, en souvenir des braves qui étaient morts sur le champ de bataille de Borodino pour la patrie et pour l'empereur. Après la cérémonie, il se dirigea vers l'emplacement de la batterie de Raïewsky, où l'on travaillait avec



activité au monument commémoratif, dont la première pierre avait été posée solennellement le 21 mai précédent, et il daigna mettre la main à la pose d'une des pierres de ce monument.

Il revint à Borodino, après de nouvelles études sur le champ de la bataille, et partit dans l'après-midi; en passant près de Mojaïsk, il chercha sur le terrain l'indication des mouvements de l'armée russe pendant sa retraite sur Moscou, et il s'arrêta quelques heures au monastère de Lonjuitsk, où Napoléon avait fait aussi une station après la bataille.

Le césarévitch, étant remonté en voiture, ne devait plus en descendre qu'à Moscou. Il rencontra, sur la route, un convoi de déportés qui s'en allaient en Sibérie, sous la conduite de quelques soldats, et qui chantaient en marchant des psaumes et des hymnes religieux. Le prince donna ordre à son cocher d'arrêter un moment, et fit approcher le chef du convoi pour l'interroger sur les prisonniers qui lui étaient confiés.

Ce chef était un vieil officier de police, qui avait fait plus de trente fois le voyage de Sibérie, à pied, pour y conduire des condamnés : aux questions que le grand-duc lui adressa, il ne put que répondre, en balbutiant, par des saluts réitérés, car il ne comprenait ni le sens ni la portée de ces questions; mais il fut heureusement suppléé par un médecin allemand, nommé Haase, qui, par charité chrétienne et aussi par une espèce de monomanie philosophique et statistique, avait pris l'habitude d'accompagner, pendant quatre ou cinq jours, chaque convoi de prisonniers partant de Moscou pour la Sibérie. Le dévouement désintéressé de ce médecin philanthrope n'avait pas encore été récompensé.

Les renseignements qu'il put fournir, au sujet des indi-



vidus qui composaient le convoi, intéressèrent beaucoup l'auguste voyageur. Ces individus, à l'exception de deux incendiaires et de deux assassins, qui étaient gardés à vue par les soldats et enchaînés l'un à l'autre, n'éprouvaient aucun regret de se rendre en Sibérie, où ils comptaient bien faire fortune en travaillant aux mines d'or; ils n'avaient commis que des vols de peu d'importance, et quelques-uns même étaient exilés, par leurs communes ou par leurs seigneurs, pour vice d'ivrognerie et de paresse. Les femmes de plusieurs d'entre eux avaient obtenu la permission de les suivre et de s'établir avec leurs maris dans les domaines de la couronne en Sibérie.

Haase demanda, de la part du césarévitch, aux condamnés, s'ils se portaient bien, s'ils avaient besoin de quelque chose et s'ils étaient contents. Tous répondirent qu'ils se portaient à merveille, et que les bonnes âmes ne les laissaient manquer de rien pendant la route. Deux ou trois seulement réclamèrent la permission de fumer, et reçurent de l'argent pour acheter du tabac. On leur annonça qu'à leur première étape ils assisteraient aux prières qui seraient dites pour le grand-duc héritier et pour l'empereur. Ils témoignèrent de leur satisfaction en poussant des hourras.

— Monseigneur, dit Haase au grand-duc Alexandre, le moment n'est pas loin où la déportation en Sibérie ne sera plus une peine, car tous les jours il arrive des lettres de ce pays, dans lesquelles ceux qui l'habitent, et qui s'y trouvent bien, invitent leurs amis à venir les y rejoindre, pour s'enrichir au lavage des sables aurifères.

Ce fut par suite de son entretien avec le césarévitch, que le docteur Haase obtint une décoration, avec le titre d'inspecteur général des condamnés à la déportation, dans le gouvernement de Moscou.

CCXXXVII

Le grand-duc héritier n'arriva pas avant minuit au Kremlin de Moscou.

Il était en parfaite santé, à la suite de ce long et pénible voyage, accompli sans danger et sans accident. Le lendemain, il songea d'abord à rendre grâces à Dieu, qui l'avait visiblement protégé, et en sortant du palais, il se rendit, à pied, à la cathédrale de l'Assomption.

Le métropolitain Philarète, revêtu de ses habits pontificaux et entouré de son clergé, le reçut, au bruit des cloches sonnant en joyeux carillon, et lui adressa cette noble et touchante allocution, que le prince écouta, tête nue, avec recueillement, avec émotion :

« Prince, ton arrivée, comme l'aurore du soleil de la Russie, nous est toujours chère : mais, cette fois, elle fait naître de nouvelles considérations, de nouveaux sentiments, de nouvelles pensées.

« C'est avec une joie particulière que nous venons à ta rencontre, après un voyage dans lequel tu as parcouru même une autre partie du monde, sans sortir d'une seule et même patrie, car notre cœur t'avait suivi avec anxiété dans ta course si précoce, si éloignée, si rapide.



« Mais quelle pensée a dicté ce voyage? La trouverions-nous dans ce mot d'un ancien sage : « La sagesse s'accroît « en parcourant le monde? » Tu es appelé à hériter de cette sagesse, qui embrasse le plus vaste des empires de la terre, et la prévoyante sollicitude de l'auguste Auteur de tes jours a voulu que la Russie entière te servît d'école, pour le développement de cette sagesse, dont tu as reçu les préceptes près de Lui.

« Quels en sont les résultats? En parcourant la Russie, tes pas ont été plus loin qu'aucun de ses monarques; tu recueilles par toi-même, ou tu vérifies ou accrois la connaissance de ses forces, de ses ressources, de ses besoins. Quels heureux fruits ne doit-elle pas en attendre?

« Maintenant, tes regards observateurs sont tournés sur cette antique capitale. Une pensée profonde t'amène ici, aux pieds de la Divinité qui dirige les souverains, et dans le sein de laquelle reposent, dignes d'une éternelle mémoire, tes ancêtres, objets de ses bénédictions. Ici surtout, tu touches au cœur de la Russie, à sa force vitale, qui consiste dans son amour héréditaire pour ses monarques heréditaires, sentiment, qui, de nos jours et dans les siècles passés, a triomphé de tant de forces ennemies; tu la vois, cette force, dans les libres élans de sa joie, dans ces flots de peuple qui se pressent autour de ta personne, dans ces regards animés par l'enthousiasme, dans ces cris de triomphe!

« Que l'amour des Russes te rende légère la tâche que t'impose l'amour pour la Russie!

« Et lorsque tu retourneras auprès de ton père, objet de ton amour et du nôtre, dis-lui que la Russie sait apprécier sa prévoyante sollicitude pour elle; dis-lui que nous le bénissons pour nous-mêmes et pour nos descen-



dants, et enfin, que nous demandons au Ciel que les générations à venir croissent et mûrissent sous ses yeux et les tiens, afin que vos noms soient bénis par elles, comme par nous. »

Le césarévitch se reposa des fatigues de son voyage, en consacrant ses journées à visiter les nombreux établissements publics de Moscou, et partout, sur son passage, dans les rues et dans les promenades, il se voyait entouré des témoignages les plus sympathiques de l'affection des habitants, pour l'héritier présomptif de la couronne.

Le moment était venu où la famille impériale allait quitter Tzarskoé-Sélo. Les ministres en congé, de retour à Saint-Pétersbourg, avaient repris leur poste et leurs fonctions, excepté le comte Ouvaroff, qui venait de remettre au comte Protassoff, premier procureur du Saint-Synode, la direction intérimaire du ministère de l'instruction publique, pendant sa tournée d'inspection dans les provinces méridionales. L'empereur, avant son départ, avait pourvu à toutes les affaires urgentes, signé une foule de nominations dans l'armée, ajouté quelques nouveaux membres au Conseil de l'Empire et au Conseil privé, désigné des fonctionnaires pour remplir les places vacantes dans la haute administration ; en un mot, comme il le dit lui-même, mis les choses en si bon ordre et en tel état, qu'il pouvait s'absenter durant trois ou quatre mois, sans crainte de laisser en souffrance une seule affaire sérieuse.

Le 12 août, il accompagna, jusqu'à certaine distance de Tzarskoé-Sélo, l'impératrice, qui devait se rendre à Moscou avec la grande-duchesse Marie, pour y retrouver le césarévitch, et il revint seul, dans l'après-dîner, à Gatchina, d'où il partit le soir même, en compagnie de ses deux



aides de camp généraux Alexandre Benkendorff et Adlerberg.

Le jour suivant, à deux heures de l'après-midi, il s'arrêtait à deux werstes de la ville de Pskow, pour inspecter les travaux de construction de l'hôtel des états-majors de la deuxième division de grenadiers; puis, étant remonté en voiture, il alla descendre à la cathédrale de Pskow, au milieu des joyeuses acclamations du peuple. Il reçut ensuite le corps des marchands de la ville, qui lui présentèrent le pain et le sel. Après le dîner, auquel avaient été invités les chefs militaires et les autorités civiles, il visita les établissements publics et passa en revue quatre bataillons d'infanterie de réserve. Il se remit en route à sept heures du soir, voyagea toute la nuit et tout le jour, afin d'arriver à Dunabourg, vers cinq heures de l'après-midi.

Il put ainsi, dans la soirée, inspecter le nouvel arsenal, le magasin des vivres et la forteresse, où s'exécutaient de grands travaux. Le lendemain, il passa en revue la deuxième division d'infanterie et voulut revoir les travaux de la forteresse, sans oublier l'hôpital militaire. Il avait invité à dîner tous les généraux et tous les officiers supérieurs des régiments cantonnés à Dunabourg. Au sortir de table, suivi de ses convives, il alla visiter les ambulances des régiments et parcourir le camp, au moment où les soldats prenaient leur repas du soir. Il goûta leur soupe, et il la fit goûter à tous ceux qui l'entouraient.

— On ne dira pas, s'écria-t-il gaiement, que cette soupe avait été préparée pour nous : elle est fort bonne, n'est-ce pas, Messieurs? Mais il est bien juste que cette soupe-là soit accompagnée d'un toast en mon honneur.

Et il ordonna de distribuer une demi-ration d'eau-de-vie à chaque homme. Tout le camp éclata en joyeux hourras.



Le lendemain, il désira retrouver sous les armes la deuxième division d'infanterie, dont il avait été si satisfait la veille, et il la fit exercer sous ses yeux, ainsi que le bataillon de sapeurs des grenadiers. A midi, il partit pour Kowno et y arriva dans la nuit.

Il était sur pied, de bon matin, pour passer en revue les troupes du premier régiment d'infanterie. Cette belle revue n'eut pas moins de succès que la précédente. Le feld-maréchal Paskewitch était arrivé avec son état-major et les généraux qui commandaient l'armée de Pologne. Ils dînèrent avec l'empereur et l'accompagnèrent au camp établi sous les murs de Kowno.

Le 18 août, fête de la Transfiguration, l'empereur retourna au camp, pour assister à la parade en tenue d'Église et à la messe militaire. Rentré en ville, il visita l'hôpital temporaire des troupes et les ambulances. Il alla visiter aussi la Pension des demoiselles nobles polonaises, où une jeune élève lui adressa un compliment en russe : il donna des boucles d'oreilles en diamants à cette élève, et une somme de 3,000 roubles à l'institution.

Les trois jours suivants virent se renouveler les parades, les exercices et les manœuvres du premier corps d'infanterie, les visites au camp et les dîners offerts aux généraux présents à Kowno. Chaque soir, la ville était illuminée.

Le 21 août, à midi, l'empereur partit pour Wilna, et arriva, le lendemain soir, dans cette ville, dont toute la population s'était portée à sa rencontre, malgré l'heure avancée, pour le saluer d'acclamations de bienvenue. L'empereur commença la journée du 22, par se rendre à la cathédrale grecque orthodoxe, pour y faire ses dévotions; il alla ensuite à la cathédrale catholique, où l'évêque, à la tête de son clergé, le reçut en grande pompe. Après l'inspection



de la citadelle et de l'hôpital militaire, l'empereur reçut les généraux et les officiers, les fonctionnaires civils, la noblesse et le clergé; il visita ensuite les établissements d'instruction, de charité et d'utilité publique, entre autres l'Académie médico-chirurgicale, l'Académie ecclésiastique catholique, l'hospice des Sœurs de la Miséricorde et la Pension noble. Il se montra satisfait de l'ordre qui régnait dans tous ces établissements.

Le maréchal Paskewitch n'avait pas suivi l'empereur à Wilna, mais beaucoup de généraux avaient obtenu la permission de l'accompagner; il avait, en outre, auprès de lui, les gouverneurs civils et les maréchaux de la noblesse des gouvernements de Wilna, de Grodno, de Biélostock et de Minsk.

L'empereur ne pouvait séjourner dans toutes les villes qu'il traversait : à Minsk, il ne fit que descendre à la cathédrale, pour y prier; à Bobruisk, où il était arrivé dans la nuit du 26, il resta un jour entier pour se reposer, mais néanmoins il passa en revue une division du deuxième corps d'infanterie, inspecta les travaux de fortifications, reçut à sa table les commandants de régiments, et finit la journée par une visite à l'hôpital militaire. Il ne quitta Bobruisk, qu'après avoir passé une seconde revue, et parcouru le camp qui s'étendait aux alentours de la ville.

Partant pour Kiew dans l'après-midi du 27, il ne s'arrêta qu'un instant à Tchernichow, pour ses dévotions à la cathédrale, et en arrivant à Kiew, vers neuf heures du soir, il alla descendre au monastère des Catacombes, où le métropolitain de Moscou, Mgr Philarète, était venu le recevoir. Il y entendit la messe, le lendemain, fête de l'Assomption. Après la messe, il passa en revue le troisième corps d'infanterie et visita ensuite la cathédrale de Sainte-



Sophie, le monastère de Saint-Michel et l'arsenal. Il parcourut la ville dans l'après-midi et recueillit partout, sur son passage, l'expression du respect et de l'amour de ses sujets.

La matinée du 30 fut consacrée aux manœuvres du cinquième corps d'infanterie, après lesquelles Nicolas visita les fortifications, les hôpitaux militaires et les établissements d'instruction publique. Il partit, le soir même, pour Voznessensk, où il devait être rendu, comme il l'avait annoncé, dans l'après-midi du 31 août.

Déjà, de tous les points de la Russie et de l'Allemagne, accouraient d'illustres personnages qui avaient été nominativement invités aux fêtes militaires de Voznessensk. Les princes Auguste et Adalbert de Prusse avaient passé par Varsovie, le 25 août, se dirigeant vers le gouvernement de Nicolaïew. Le duc Bernard de Saxe-Weymar et le prince Guillaume son fils, venus d'abord à Saint-Pétersbourg rendre visite à la famille impériale, y avaient trouvé le prince Frédéric de Wurtemberg, frère de la grande-duchesse Hélène, et s'étaient mis en route avec lui pour Voznessensk.

La grande-duchesse Hélène et le grand-duc Michel n'avaient pas tardé à les suivre.

L'impératrice et sa fille la grande-duchesse Marie, arrivées à Moscou le 15 août, avec le césarévitch qui était allé à leur rencontre jusqu'à la seconde station de poste, y avaient passé six jours, au palais de Nicolaïewsky, et chaque jour ils avaient visité ensemble quelques-uns des nombreux établissements de bienfaisance placés sous la direction immédiate de l'impératrice. La population ne se lassait pas de les attendre à leur sortie et de leur faire cortége, en leur donnant des marques de vive et respectueuse sympathie.



Le 20 août, veille de leur départ, les augustes hôtes de Moscou avaient honoré de leur présence l'Exposition de la Société des amateurs d'horticulture. Le prince Galitsyne et le comte Pierre Tolstoï, président et vice-président de cette Société, leur firent les honneurs de l'Exposition et leur présentèrent les élèves de la nouvelle École d'horticulture, au milieu du parterre et des superbes orangeries créés sur un terrain qui était encore en friche deux années auparavant.

Le 21, l'impératrice et la grande-duchesse Marie partirent pour Voronèje; le grand-duc héritier, pour Vladimir. L'impératrice et sa fille, qui s'étaient arrêtées pour déjeuner à Zaraïsk, où le prince Pierre Wolkonsky, ministre de la maison de l'empereur, leur avait présenté ses hommages comme maréchal de la noblesse du district, arrivèrent à Riazan, vers cinq heures du soir; elles vinrent descendre à la cathédrale, où l'archevêque Gabriel les reçut avec les honneurs accoutumés; puis, elles se rendirent à la maison du conseiller Rumine, où elles devaient prendre résidence pendant leur séjour.

Une foule immense stationnait devant cette maison et remplissait l'air de joyeuses acclamations, qui redoublèrent, quand l'impératrice et la grande-duchesse se montrèrent sur le balcon.

Après quelques instants de repos, l'impératrice, accompagnée du prince Pierre Wolkonsky et du gouverneur civil de Riazan, alla visiter, avec sa fille et les personnes de sa suite, l'Exposition des produits de l'industrie du gouvernement de Riazan. Elle daigna ensuite se rendre à la belle maison de campagne du conseiller Rumine, où la noblesse du pays avait préparé la splendide réception qu'on voulait lui faire. Ce n'étaient que tentures de toiles d'or et d'argent,

que trophées et guirlandes de fleurs. A la tombée de la nuit, de magnifiques illuminations dessinèrent des palais féeriques, où brillaient en traits de feu les chiffres de l'impératrice, mêlés à d'ingénieux emblèmes.

Dans la soirée, l'impératrice et la grande-duchesse reçurent les hommages de l'archevêque et de son clergé, des fonctionnaires civils et militaires et de la noblesse, parmi lesquels avaient été choisis les convives de la table impériale. L'impératrice, à son grand regret, n'avait pas le temps de visiter les établissements de bienfaisance et d'éducation; mais elle permit que les élèves de la *Maison d'amour du travail* lui offrissent quelques petits ouvrages de leurs mains. Elle ne se borna pas à laisser des marques de munificence à cette maison hospitalière : elle remit à l'archevêque et au gouverneur civil une somme considérable, en les priant de la distribuer aux indigents.

La grande-duchesse Marie avait été frappée du costume élégant et pittoresque des paysannes de Riazan; sur son désir, on en fit venir quelques-unes, dont elle examina de près l'habillement et qu'elle renvoya bien récompensées du petit dérangement qu'elle leur avait causé, leur dit-elle avec une grâce charmante.

Le lendemain, 23 août, l'impératrice autorisa la supérieure du couvent de femmes de Riazan, à lui offrir un pain bénit, et les corporations de marchands, à lui présenter le pain et le sel, de concert avec les bourgeois et les yamtchiks; elle monta en voiture vers dix heures du matin, et la population, qui l'avait accompagnée en l'acclamant jusqu'à ce que la voiture eût disparu, revint en masse dans la cathédrale pour demander à Dieu de veiller sur l'auguste voyageuse.

Au reste, le service du département des voies de com-



munication avait envoyé en avant une escouade de terrassiers chargés de réparer les routes en mauvais état, que l'impératrice allait suivre en se rendant à Varsovie.

Sa Majesté avait dîné au village de Souïsk; elle alla coucher à Riajsk, chez le marchand Marozoff, maire de la ville, qui vint, à la tête des bourgeois, lui offrir le pain et le sel. Elle arriva, l'après-midi du 25 août, à Voronèje, toujours escortée par le prince Pierre Wolkonsky, et s'arrêta d'abord, avec la grande-duchesse, à la cathédrale du monastère de Saint-Mitrophane, où l'archevêque Antoine lui fit une réception solennelle.

Cette pompe, ces honneurs n'avaient pas répondu à la disposition mélancolique de son âme; car, deux heures plus tard, elle revenait incognito, avec sa fille, au monastère, et là, dans l'église déserte, à la lueur des lampes du sanctuaire, elle déposait ses ferventes prières au pied de l'autel où sont les reliques vénérées de saint Mitrophane. Le lendemain, à onze heures du matin, elle entendit la messe, avec toute sa suite, et, après le service divin, elle déploya elle-même, sur la châsse contenant les reliques du saint, une riche couverture de brocart, tandis que la grande-duchesse étendait devant l'autel un tapis brodé de ses propres mains.

Dans la journée, eut lieu la réception des dames, des fonctionnaires civils et militaires, des maréchaux, de la noblesse et des marchands notables. Cette réception fut suivie du baise-mains et d'un dîner de gala, auquel étaient invités les principaux personnages de la ville et du gouvernement de Voronèje. L'impératrice assista aux vêpres dans l'église du monastère.

Son séjour à Voronèje eut tout le caractère de l'accomplissement d'un vœu de dévotion. Elle resta un jour de



plus, cédant aux instances de l'archevêque qui l'y retint jusqu'au 28 août : elle renouvela plusieurs fois ses pieuses stations au monastère de Saint-Mitrophane, et elle visita le couvent de femmes et plusieurs églises.

La foule était assemblée, jour et nuit, autour du palais de Pierre le Grand, qu'elle habitait : tous attendaient là des heures entières pour la voir paraître un instant aux fenêtres. Chaque soir la ville était illuminée.

L'impératrice et la grande-duchesse Marie quittèrent Voronèje, enchantées de l'accueil qu'on leur avait fait, pour se rendre directement à Voznessensk.

Le grand-duc héritier, qui devait y arriver le même jour et presque à la même heure, avait eu à faire encore une assez longue tournée dans les provinces du centre. Il était arrivé, le soir du 21 août, à Vladimir, et il avait consacré le jour suivant à parcourir cette ancienne ville, dont l'histoire, semée de terribles désastres, se rattache à celle des premiers grands-ducs de Russie ; il visita les établissements publics et surtout la cathédrale de l'Assomption, bâtie au douzième siècle, et deux fois brûlée par les Tatars, la cathédrale de Dmitri de Salonne et le célèbre monastère de Youry, dédié à saint Georges.

Il prit beaucoup d'intérêt à examiner le petit musée de la cathédrale de l'Assomption, où l'on conserve les manteaux des premiers grands-ducs, les costumes des souverains russes au moyen âge, et des armures complètes de ces époques reculées.

Il traversa, dans la journée du 23, les villes de Kourow, Viaznikow, Gorokhovets et Gorbatow, pour arriver à Nijny-Novogorod fort avant dans la nuit, et passa deux jours entiers dans cette antique capitale de la Russie, pleine de souvenirs et de monuments historiques.

Il commença par faire une visite à la cathédrale de Sainte-Sophie, aux sépultures des grands-princes russes, et au tombeau de Minine, où tous les Russes orthodoxes viennent apporter leurs prières en pieux pèlerinage. Il examina en détail le Kremlin, bâti par le grand-duc Vladimir, au douzième siècle, les plus anciennes églises, les vieux palais, les boutiques et les magasins de la célèbre foire qui proteste seule contre la décadence de Nijny-Novogorod.

Le 26 août, il ne fit qu'une courte station à Mourom, dont l'antiquité remonte au delà du dixième siècle, et il vint coucher à Melenka. Le lendemain, après avoir entendu la messe dans la cathédrale de cette ville qui n'a rien d'important que son industrie, il partit de bon matin, traversa, dans la journée, la ville de Kassimow, et arriva le soir à Riazan, que l'impératrice avait quitté depuis quatre jours. Le 28 août, il reçut les hommages du clergé, des autorités civiles et militaires, de la noblesse et des corporations des marchands.

Le maréchal de la noblesse du gouvernement de Riazan lui annonça que la noblesse avait formé le projet de fonder à ses frais une école de cent enfants pauvres, et le pria de vouloir bien prendre sous sa protection cet établissement, qui porterait le nom d'*École d'Alexandra*, en mémoire du séjour de l'impératrice à Riazan.

Le grand-duc, après une prière dans la cathédrale, passa en revue une division du quatrième corps d'infanterie, visita les établissements publics, et honora de sa présence la fête brillante que lui offrit la noblesse du gouvernement de Riazan. Il partit, le 29, au matin, en laissant des marques de sa bienfaisance aux indigents de la ville : ce qui détermina la noblesse à voter pour le même objet une somme de 5,000 roubles.



Le prince traversa, dans la journée, les villes de Zaraïsk et de Venew, où il ne s'arrêta que quelques moments pour recevoir les félicitations de ces deux villes commerçantes. Arrivé dans la nuit à Toula, il en repartit, dès le matin, pour Orel, cette ville marchande qui fut, au dix-septième siècle, le théâtre de combats continuels entre les Russes et les Polonais.

Le grand-duc héritier continua sa route, sans se hâter, à travers les gouvernements de Koursk, de Poltava et d'Ekatherinoslaw, s'arrêtant dans les principales villes et visitant avec soin les établissements publics, de manière à pouvoir être, le 5 septembre, à Voznossensk.

L'empereur s'y trouvait depuis le 29 août; il avait voulu s'assurer, par ses propres yeux, que ses ordres avaient été exactement remplis et que tout était prêt pour les fêtes militaires qu'il devait offrir à ses illustres invités.

La petite ville de Voznessensk n'avait rien par elle-même qui pût motiver le choix qu'on en avait fait pour servir de centre à ces fêtes brillantes, qui allaient réunir un si grand nombre de princes et de généraux étrangers, ainsi qu'une énorme foule de curieux venus de cinquante lieues à la ronde. Cette ville, ou plutôt ce village, situé sur le Boug, à trente-cinq lieues d'Odessa, n'aurait pas suffi pour loger la moitié des personnes que la curiosité y attirait de toutes parts; mais on avait construit, aux portes de Voznessensk, toute une ville en bois, destinée à disparaître avec les circonstances qui l'avaient fait sortir de terre, et capable de fournir un abri à quinze cents habitants temporaires.

On avait, en outre, comme au temps de Catherine II, élevé des palais, des salles de bals et de spectacle, des arcs de triomphe et des monuments d'architecture, qui n'étaient que des charpentes couvertes de toiles peintes, mais qui



n'en avaient pas moins un aspect imposant ; il y avait aussi des promenades grandioses, avec des jardins, des fontaines et des statues. Toute cette décoration architecturale semblait être l'œuvre de quelque magicien qui l'aurait créée d'un coup de baguette.

Le général de cavalerie comte de Witte, chef des colonies militaires de l'Ukraine, avait le commandement de toutes les troupes réunies au camp de Voznessensk : c'était lui qui avait eu l'idée de ce camp et qui l'avait fait agréer par l'empereur ; c'était lui qui avait rassemblé plus de quatre-vingt mille hommes dans une localité où d'immenses plaines se prêtaient merveilleusement à tous les mouvements stratégiques qu'on voudrait exécuter.

La cavalerie, qui ne comptait pas moins de quarante mille chevaux, avait dressé ses tentes sur les rives du Boug, et sa ligne, coupée çà et là par quelques bouquets d'arbres, occupait un espace de plus de quatre lieues. Le camp de l'infanterie, établi sur un plateau qui dominait la ville au nord-est, couvrait un terrain qui n'avait pas moins de cinq werstes de longueur. Cette infanterie se composait de vieux soldats en congé illimité, au nombre de vingt-cinq mille hommes : le reste appartenait à l'artillerie et au génie, avec un matériel de deux cents bouches à feu.

Le lendemain de son arrivée au camp, l'empereur passa en revue toute la cavalerie et toute l'artillerie. Trois cent cinquante escadrons de cavalerie, avec cent quarante-quatre pièces de canons, étaient rangés, sur cinq lignes, dans cette plaine de Voznessensk, qui, malgré son étendue, semblait à peine assez vaste pour le déploiement de cette masse de troupes. L'empereur, suivi de son état-major, qui comprenait plus de cent cinquante généraux, parcourut au galop les cinq lignes de cavalerie, en saluant

chaque régiment; de joyeux hourras répondaient à ce salut.

Un autel avait été dressé en avant de la première ligne; tous les étendards des régiments furent placés en tête, et le clergé entonna le *Te Deum*, au milieu du plus profond silence. Ensuite les troupes défilèrent dans le plus bel ordre devant l'empereur.

Après le défilé, on fit l'essai d'une nouvelle manœuvre, qui réussit parfaitement : le corps de dragons, s'étant rangé en bataille sur une seule ligne, se mit en mouvement au grand galop; tout à coup les dragons, quittant leurs chevaux, formèrent huit bataillons d'infanterie, et cette infanterie improvisée manœuvra comme de vieux fantassins.

Le lendemain eut lieu la revue de l'infanterie, composée de douze bataillons de réserve du cinquième corps, et de seize bataillons, avec trois compagnies d'artillerie, fournis par des soldats en congé illimité, qu'on avait fait venir de huit gouvernements voisins.

Les invités russes et étrangers arrivèrent, la plupart, dans la journée du 31 août; les princes de Prusse furent les premiers au rendez-vous. Ils étaient accompagnés du jeune prince Maximilien, duc de Leuchtenberg, fils du prince Eugène et neveu du roi de Bavière.

Ce prince, âgé de vingt ans à peine, s'était fait aimer et apprécier dans toutes les cours d'Allemagne, malgré les antipathies et les préjugés qui s'attachaient au nom et au souvenir de Napoléon. Sa jolie figure, son air noble, ses manières élégantes, sa brillante éducation, son excellente nature, lui gagnaient tous les cœurs et le distinguaient partout entre les princes allemands, ses parents et ses amis. Il avait désiré être invité aux fêtes de Voznessensk, et les princes de Prusse s'étaient chargés de lui faire adresser une invitation.



Il fut présenté, par eux, à l'empereur Nicolas, qui l'honora du plus bienveillant accueil, en lui disant :

— J'ai beaucoup entendu parler de vous à Berlin, où vous avez laissé les meilleurs souvenirs. J'espère que vous me ferez le plaisir de venir nous voir à Saint-Pétersbourg ; au reste, l'impératrice vous en priera elle-même.

Le grand-duc Michel arriva, de son côté, avec le prince Frédéric de Wurtemberg, le duc Bernard de Saxe-Weymar, et le prince Guillaume, son fils, tandis que l'archiduc Jean d'Autriche venait de Vienne.

La plupart des souverains de l'Europe s'étaient fait représenter par leurs ambassadeurs ou par des délégués en mission spéciale : on remarquait ainsi le comte de Ficquelmont, ambassadeur d'Autriche, le mouskir Achmet-Pacha, ambassadeur du sultan ; le roi de Suède avait envoyé son aide de camp, le comte de Lilienkrautz ; le roi de Bavière, le colonel comte Paumgmarten ; le roi de Wurtemberg, le major comte de Lippe.

Quant aux notabilités russes, elles étaient si nombreuses, qu'on ne pouvait douter de leur empressement à se grouper autour du tzar, dans une circonstance où l'honneur national semblait intéressé à mettre en évidence la force et la grandeur de la Russie. Là se trouvaient réunis le feld-maréchal prince Wittgenstein, le feld-maréchal Paskewitch Erivansky, prince de Varsovie, le ministre de la Maison de l'empereur, Pierre Wolkonsky, le vice-chancelier comte de Nesselrode, et tous les hauts dignitaires de l'Empire.

La série des exercices et des manœuvres militaires commença le 1er septembre, quatre jours avant l'arrivée de l'impératrice.

Les premières furent exécutées, sur une étendue de quatre lieues, par quatre corps de cavalerie avec leur artil-



lerie. L'empereur arriva vers dix heures et prit le commandement des troupes, qui avaient pour objectif la ville de Voznessensk, et qui en simulèrent l'attaque. L'avant-garde se mit en marche dans la direction de la ville; des colonnes de grosse cavalerie et de cavalerie légère la suivaient : bientôt quatre-vingts pièces d'artillerie à cheval ouvrirent le feu, et les cuirassiers firent de brillantes charges en front découvert et en colonnes; l'action se termina par un mouvement rapide des dragons, qui s'approchèrent de la ville, en faisant des feux roulants.

Le lendemain, on exécuta, en présence de l'empereur, différents exercices à feu : des buts avaient été placés à distance pour l'artillerie et la mousqueterie. Le corps de dragons était disposé en colonnes épaisses, avec l'artillerie sur les flancs; l'artillerie se porta rapidement en avant et ouvrit le feu, d'abord à boulets, et ensuite à mitraille. Les régiments de dragons se formèrent à la hâte en ordre de bataille, et firent plusieurs décharges en tirant à balles par rangs. L'empereur parcourut les buts et constata la justesse du tir.

Les dragons étant retournés au camp, l'empereur s'approcha subitement de la division des pionniers et fit sonner le boute-selle : aussitôt les pionniers furent sur pied et défilèrent avec leurs équipages, en exécutant divers exercices particuliers à leur arme. La journée finit par une visite d'inspection au camp de la cavalerie.

Le 3 septembre étant l'anniversaire du couronnement de l'empereur et de l'impératrice, les exercices militaires furent suspendus. Seulement, l'empereur se rendit au camp de l'infanterie, avec tous ses hôtes et tous ses généraux, pour assister à la messe en tenue d'Église.

A quatre heures, il y eut grand dîner des invités, au pa-



lais impérial; après le repas, l'empereur, avec une suite nombreuse, alla visiter les haras des régiments colonisés. Le soir, la ville fut illuminée, et sur la place qui fait face au palais, les trompettes de la cavalerie, les tambours et les musiciens de l'infanterie, au nombre de plus de quinze cents, exécutèrent l'hymne national russe.

Le lendemain, toute la cavalerie était commandée pour faire la petite guerre en tirant à poudre. On sonna la générale, à dix heures du matin, dès que l'empereur fut arrivé sur le terrain. Aussitôt les cavaliers montèrent à cheval, et dans l'intervalle de quelques minutes, se formèrent en colonnes et se mirent en mouvement. On établit des batteries qui ouvrirent le feu. Toute la ligne de bataille se porta en avant, et l'artillerie se mit en marche. Alors les divisions de cuirassiers, se faisant jour entre les créneaux qu'on avait réservés dans la ligne de bataille, se formèrent par escadrons et firent plusieurs charges à front déployé. Ensuite, les dragons, qui étaient restés jusque-là immobiles en réserve, passèrent à travers les deux lignes et se formèrent en colonnes; puis, envoyant des tirailleurs en avant, ils se rangèrent en ordre de bataille et ouvrirent un feu roulant. Enfin, toute la cavalerie se serra en colonnes.

L'empereur fut très-satisfait de ces belles manœuvres, et il se plut à en rapporter l'honneur au comte de Witte, qui avait le commandement général des troupes.

Dans la matinée du 5 septembre, le grand-duc Michel commanda en personne les exercices de la division des pionniers à cheval. La plupart des généraux et des grands personnages étrangers étaient présents, et ils admirèrent la rapidité et l'adresse, avec lesquelles ces pionniers jetèrent un pont sur la petite rivière de Mertvovode.

L'empereur n'assista point à ces exercices; il attendait



l'impératrice et la grande-duchesse Marie, qui n'arrivèrent qu'à sept heures du soir. Il était allé au-devant, hors de la barrière de la ville, accompagné d'une suite de cent cinquante généraux et de toutes les personnes de distinction qui se trouvaient à Voznessensk.

Le soir, les illuminations furent plus brillantes que la veille : la place du palais avait été décorée d'obélisques, de colonnes, d'arcs et de piédestaux, qui resplendissaient de mille feux de couleurs, reproduisant, de tous côtés, les chiffres de l'empereur et de l'impératrice. Sur la place, trois mille chanteurs cantonistes exécutaient des airs nationaux.

Le grand-duc héritier, qui était attendu en même temps que son auguste mère, n'arriva que dans la nuit, par suite de la difficulté des chemins, qui retardèrent jusqu'au 8 l'arrivée de la grande-duchesse Hélène.

Les grandes manœuvres ne devaient commencer que le 7 septembre. Par un ordre du jour sous cette date, l'empereur nomma le grand-duc héritier chef du régiment des dragons de Moscou; le grand-duc Michel, chef du régiment des dragons de Tver; la grande-duchesse Marie, chef du régiment des cuirassiers de Catherinoslaw; l'archiduc Jean d'Autriche, chef du bataillon de sapeurs des grenadiers; le prince Auguste de Prusse, chef de la première brigade d'artillerie des grenadiers, et le prince Adalbert, attaché à l'artillerie à cheval.

Ces nominations furent publiées pendant une grande parade de toute la cavalerie : l'empereur et l'impératrice, accompagnés du grand-duc héritier, de la grande-duchesse Marie et du grand-duc Michel, suivis des princes étrangers, des généraux et des grands personnages invités, passèrent à cheval devant les lignes; puis, toutes les troupes défi-



lèrent devant eux, par trois fois, au pas, au galop et au trot.

Le lendemain, l'empereur passa en revue vingt-huit bataillons d'infanterie de réserve, et fit exercer les cantonistes, qui, après l'exercice, chantèrent en chœur l'hymne national.

Le 9, un spectacle, bien curieux et bien imprévu, attendait la foule des visiteurs qui, dès le matin, se portaient vers le camp. On avait, pendant la nuit, dressé comme par enchantement, au milieu de la steppe, une décoration peinte qui représentait une ville chinoise entourée de remparts et défendue par des pièces de canon. Vers cinq heures du soir, l'empereur, avec son état-major et sa suite, prit position sur la gauche de la ville chinoise, contre laquelle allait être dirigé le feu de l'artillerie; les spectateurs, au nombre de plusieurs milliers, se rangèrent et s'entassèrent sur la droite; en face, des tentes richement ornées reçurent l'impératrice, la grande-duchesse Marie et la grande-duchesse Hélène, avec leurs suites.

Six heures sonnaient, quand l'artillerie, s'avançant à cinq cents mètres de la place chinoise, commença contre ses murailles de toile peinte une vive canonnade qui eut bientôt mis le feu en plusieurs endroits. Des mines et des fougasses avaient été préparées de manière à produire des feux d'artifice, en faisant explosion, à mesure que l'incendie se propageait dans la ville chinoise, qui s'abîma dans les flammes au bruit du canon.

Le 11, fête du césarévitch et anniversaire de la naissance de la grande-duchesse Olga, le service divin fut célébré au camp de la cavalerie, en présence de Leurs Majestés. A deux heures, réception chez l'impératrice et chez la grande-duchesse Hélène. Le soir, il y avait bal à l'hôtel



du comte de Witte, qui donnait ce bal en l'honneur du grand-duc héritier.

Devant la façade de l'hôtel s'élevait une colonnade, ornée de trophées d'armes et richement illuminée; au-dessus de la porte d'entrée, le chiffre du césarévitch resplendissait en feux de couleurs. Les murs et le plafond de la salle de bal étaient tendus en mousseline blanche avec des festons d'étoffe bleue à franges d'or. Des trophées d'armes reflétaient de distance en distance les clartés des lustres et des candélabres; au fond de la salle, la muraille entière n'offrait qu'un amas de fusils, de baïonnettes, de sabres, de lances et de pistolets, artistement distribués en faisceaux, qui s'élevaient jusqu'au plafond avec un ingénieux mélange de fleurs, de verdure et de bougies. Dans une salle voisine, on avait exposé tout un musée d'armures et d'armes anciennes, de toutes les époques et de toutes les nations, surtout des armes russes et tartares, qui couvraient les murs et qui rappelaient à la pensée mille souvenirs historiques.

A neuf heures, la famille royale fit son entrée dans la salle de danse, et l'empereur ouvrit le bal avec l'impératrice.

On ne peut imaginer un spectacle plus magnifique, plus imposant, plus extraordinaire, que celui de cette salle étincelante de lumières, de toilettes, de diamants et d'uniformes. On ne comptait pas plus de mille cinq cents personnes présentes à cette fête merveilleuse, mais ce n'étaient que princes, ambassadeurs, généraux, ministres d'État, grands dignitaires, grands seigneurs, personnages de distinction, et tout ce que la cour de Russie pouvait offrir de grandes dames et de femmes charmantes.

La famille impériale daigna prendre part aux danses, qui se prolongèrent jusqu'à deux heures du matin; la grande-



duchesse Marie, dont la grâce et la beauté n'étaient pas un des moindres ornements du bal, dansa plusieurs fois avec le prince de Prusse; le duc de Leuchtenberg, que l'empereur avait présenté lui-même à l'impératrice, eut l'honneur de danser aussi avec la grande-duchesse.

L'empereur se promenait dans le bal avec le comte de Witte qui lui en faisait les honneurs; il adressa la parole aux assistants et surtout à ses invités, et ne se retira qu'après le souper, servi dans quatre salles somptueusement décorées, et offrant aux convives tout ce que le luxe de la table peut inventer et réunir dans un repas.

Les exercices et les manœuvres des troupes continuèrent les jours suivants : le 12 septembre, l'empereur fit exercer le premier et le deuxième corps de cavalerie de réserve avec leur artillerie; le 13, dès la pointe du jour, toute la cavalerie ayant pris position à trois lieues de la ville, il fit exécuter, en un seul corps d'armée, des manœuvres qui se terminèrent sous les murs de Voznessensk; dans la soirée, toutes les troupes allèrent occuper les positions qui leur avaient été d'avance assignées pour de nouvelles manœuvres beaucoup plus compliquées, qui commencèrent le 14 et se poursuivirent, dans la journée du 15, avec un succès complet, en présence des hôtes illustres de Voznessensk.

Ce fut là fin de ces fêtes militaires sur lesquelles l'Europe avait les yeux fixés.



CCXXXVIII

L'empereur remercia ses troupes dans un ordre du jour où il faisait un juste éloge de leur tenue, de leur zèle et de leur instruction; il prit congé des princes et des ministres étrangers, dans la soirée du 15 septembre, et partit pour Odessa, le lendemain, avec l'impératrice, la grande-duchesse Olga et le césarévitch.

Il laissait, comme adieux à ses hôtes, une abondante distribution de croix de tous les ordres de Russie; on remarqua que l'ordre de Saint-Alexandre Newsky, que l'empereur réservait de préférence aux personnes de son entourage, fut décerné au prince Maximilien de Leuchtenberg. Les décorations, les présents et les grades étaient distribués aussi à profusion, comme récompense, aux chefs de corps et aux officiers qui avaient figuré dans les exercices et les manœuvres.

Le général de cavalerie comte de Witte, qui avait été l'instigateur et l'ordonnateur des fêtes de Voznessensk, reçut les insignes en diamants de l'ordre de Saint-André, avec un rescrit autographe, daté du 4/16 septembre, où l'empereur lui exprimait, dans les termes les plus flatteurs, « toute sa reconnaissance et sa satisfaction pour le parfait



état dans lequel il avait trouvé, sous tous les rapports, les troupes qui avaient manœuvré en sa présence. »

Le prince Wolkonsky, ministre de la Maison de l'empereur, qui avait eu pour mission d'escorter l'impératrice pendant son voyage, fut le premier honoré des grâces de son auguste maître, qui le nomma inspecteur général de toutes les troupes de réserve.

On vit avec quelque surprise reparaître, parmi les nominations officielles, le nom du général Yermoloff, qui était tenu à l'écart depuis la guerre de Perse; mais l'ordre du jour du 27 août/8 septembre, qui le rattachait au comité d'artillerie, ne fut pas suivi, comme chacun s'y attendait, d'un ukase qui l'eût appelé au commandement de toutes les troupes du Caucase, à la place du général Véliaminoff.

L'empereur, qui avait invité les princes de Prusse, le prince de Leuchtenberg et quelques autres de ses hôtes de Voznessensk, à le rejoindre à Odessa, s'arrêta en route avec le césarévitch et le grand-duc Michel, pour faire plusieurs revues et inspections; il n'arriva que dans la nuit du 17 au 18 septembre, à Odessa, où l'impératrice était arrivée avec la grande-duchesse Marie, vingt-quatre heures avant lui.

L'impératrice avait déjà fait ses dévotions à la cathédrale et visité la pension impériale des demoiselles nobles, où elle se proposait de retourner plusieurs fois.

Le 18, à onze heures du matin, l'empereur, accompagné du grand-duc héritier et du grand-duc Michel, se rendit à la cathédrale, où il fut reçu avec la croix et l'eau bénite par monseigneur Gabriel, archevêque de Kherson et de Tauride, assisté de son clergé. Au sortir de l'église, il alla visiter la forteresse et inspecta la garnison composée de

chasseurs de Podolie et de Cosaques du Danube. Ensuite, sous la conduite du comte Worontzoff, gouverneur de la Nouvelle-Russie, il parcourut la ville, qui avait bien changé d'aspect depuis dix ans, et qui s'était embellie d'un grand nombre d'édifices publics.

Le soir, Leurs Majestés honorèrent de leur présence le bal donné par la ville. Les princes de Prusse, le duc de Leuchtenberg et l'archiduc Jean d'Autriche étaient présents à ce bal, qni fut magnifique.

Le lendemain matin, l'empereur, avec le grand-duc héritier, visita en détail la Quarantaine et l'hôpital de la ville; s'étant rendu ensuite à l'Institut des demoiselles nobles, il y rencontra l'impératrice, qui, assise dans la classe, présidait à l'examen des élèves et vérifiait les progrès de leurs études.

L'empereur termina sa journée, en inspectant les casernes et en visitant la prison.

Le 20, toujours suivi de son fils aîné et du comte Worontzoff, il fit une longue station au lycée Richelieu, admira l'ordre qui y régnait, et reconnut la sollicitude des maîtres dans les soins qu'ils donnaient à la jeunesse. Il ne fut pas moins satisfait de l'organisation des autres établissements de bienfaisance, en visitant les écoles juives des filles et des garçons, l'Hospice des orphelins, l'Hospice des indigents et l'Hôpital des juifs.

Il trouva encore le temps, ce jour-là, de visiter l'Exposition des produits de l'industrie locale, et il y prit d'autant plus d'intérêt, que la plupart de ces produits différaient absolument de ceux des autres gouvernements de l'empire.

La grande-duchesse Hélène s'était aussi beaucoup intéressée à cette Exposition, qu'elle avait visitée plusieurs fois



avec attention, ainsi que le Musée d'antiquités, la Bibliothèque publique et le Jardin impérial botanique. Mais l'impératrice, fatiguée de la vie de représentation qu'elle avait menée à Voznessensk, n'était pas sortie du palais dans la journée du 20 septembre, et avait reçu seulement ses parents les princes Auguste et Adalbert de Prusse, qui devaient s'embarquer, le 23, pour Constantinople, avec le prince Maximilien de Leuchtenberg, à bord du bateau à vapeur l'*Empereur Nicolas*.

Au dernier moment, le prince Auguste de Prusse se sépara de ses compagnons de voyage, pour faire une excursion en Crimée, avec l'archiduc Jean d'Autriche, le duc Bernard de Saxe-Weymar, et le prince Guillaume, fils de ce dernier.

La grande-duchesse Hélène, qui voulait entreprendre le même voyage que l'impératrice, resta quelques jours de plus à Odessa et partit, peu de temps après elle, pour se rendre par mer à Yalta, un des points les plus délicieux de la côte méridionale, où Madame Olga Naryschkine eut l'honneur de la recevoir dans sa maison.

Le 21, à dix heures du matin, la famille impériale s'était embarquée, sur le pyroscaphe l'*Étoile polaire*, pour Sébastopol. A vingt-cinq milles du port d'Odessa, parut la flotte de la mer Noire, qui venait à sa rencontre. Cette belle flotte, composée de plus de trente bâtiments de guerre à voiles et à vapeur, sous les ordres du vice-amiral Lazareff, exécuta seulement quelques manœuvres, le vent et la mer étant peu favorables à ses évolutions. Le drapeau impérial avait été arboré sur le navire qui portait l'empereur, sa famille et sa suite : il fut salué par l'artillerie de toute la flotte, et quand il approcha de la côte, l'artillerie des forts de Sébastopol répéta le même salut.

Ce navire jeta l'ancre dans le port, et Leurs Majestés descendirent à terre.

Le lendemain matin, l'empereur et le césarévitch visitèrent le port et les arsenaux. Vers midi, la famille impériale se rembarqua sur l'*Étoile polaire*, pour faire une promenade au célèbre monastère de Saint-Georges, situé sur la côte, à quatre lieues de Sébastopol; on dîna donc à bord, pendant la traversée. La famille impériale fut reçue, en débarquant, par le métropolitain Agathangelos, qui lui fit visiter l'église et le monastère dans tous ses détails. L'impératrice ne se lassait pas d'admirer les sites romantiques, au milieu desquels le monastère est situé. Les augustes voyageurs revinrent, le soir même, à Sébastopol.

Le jour suivant, pendant que l'empereur continuait son inspection dans les chantiers de Sébastopol et de Nicolaïew, l'impératrice et la grande-duchesse Marie, accompagnées d'une suite nombreuse, entreprirent une excursion à Bachtchissaraï, l'ancienne capitale des Tatars.

Le gouverneur général de la Nouvelle-Russie, comte Worontzoff, vint au-devant d'elles, à trois werstes de la ville, avec la noblesse de Tauride et les muftis des mosquées de Bachtchissaraï. Des deux côtés de la route, qui descend dans la vallée profonde où la ville est bâtie en amphithéâtre, des mourzas à cheval, revêtus des plus riches costumes, et une foule de Tatars, remarquables par la diversité de leurs superbes habillements, attendaient le passage de l'impératrice et lui firent cortége jusqu'au vieux palais des Khans, où ses appartements étaient préparés.

Sa Majesté reçut les hommages du conseiller d'État Mouromtseff, qui remplissait par intérim les fonctions de gouverneur civil de Tauride et celles du maréchal de la noblesse de la province. L'impératrice et sa fille étaient im-



patientes de visiter l'intérieur de cet immense palais, qui conserve les restes de son antique magnificence, son architecture étrange et pittoresque, ses galeries découvertes, ses escaliers de marbre, ses fontaines et ses jardins.

Elles se rendirent ensuite à la grande mosquée, où elles regardèrent les cérémonies religieuses des derviches, du haut de la galerie dans laquelle les Khans assistaient au service divin.

Le soir, palais, mosquées, minarets furent illuminés, et les feux de couleurs, qui rayonnaient jusqu'aux sommets des montagnes, semblaient l'auréole d'une ville enchantée des *Mille et une Nuits*.

L'empereur et le césarévitch arrivèrent, le lendemain, à Bachtchissaraï, où les chefs tatars leur firent une réception solennelle, en allant à leur rencontre, à cheval, et en les conduisant, aux sons de la musique mongole, à l'ancien palais des Khans. La population, malgré son flegme caractéristique, poussait des cris de joie sauvage, avec de folles contorsions, comme si elle avait vu reparaître un de ses souverains indigènes.

Le soir, la famille impériale alla voir les cérémonies religieuses des derviches; puis, lorsque ceux-ci se furent retirés, elle obtint la faveur exceptionnelle de descendre de la galerie où on l'avait placée, et de visiter l'intérieur de la mosquée, ainsi que les tombeaux des Khans de la Taurique, depuis le milieu du quinzième siècle jusqu'au règne de Catherine II. Ensuite, un mariage tatar, avec ses singulières cérémonies, fut célébré, en présence de Leurs Majestés, dans la salle du divan.

Le lendemain, l'empereur partit, de grand matin, avec le césarévitch, pour retourner à Sébastopol; il devait inspecter la flotte réunie dans la rade et la passer en revue;

mais le temps ne fut pas plus propice à cette revue, qu'il ne l'avait été aux grandes manœuvres nautiques du 21.

Le commandant de la flotte, vice-amiral Lazareff, était désolé de manquer à son programme, et il exprima ses regrets, en disant qu'on le ferait responsable du mauvais vouloir de la mer et des vents; il suppliait l'empereur d'attendre à Sébastopol un ou deux jours, dans l'espoir que les vents changeraient; mais l'empereur, dont les moments étaient comptés, avait promis à l'impératrice de la rejoindre, le soir même, à Bachtchissaraï, pour faire une tournée de dix jours en Crimée.

Il ne voulut pas, cependant, que le brave vice-amiral Lazareff restât sous le coup d'une critique injuste et malveillante : il lui adressa un rescrit des plus flatteurs, daté du 13/25 septembre, en lui conférant l'ordre de Saint-Alexandre Newsky.

Peu d'instants après le départ de l'empereur et du césarévitch pour Sébastopol, l'impératrice avait entrepris une agréable excursion aux environs de Bachtchissaraï, sous la direction et la garde du comte Worontzoff.

Elle était montée à cheval, ainsi que la grande-duchesse Marie et toute sa suite, pour se rendre au monastère de l'Assomption. Il fallut gravir, à pied, la montagne sur laquelle est bâti ce monastère. Après les prières d'usage, dans l'église, les deux augustes voyageuses inscrivirent leurs noms, avec la date du 13/25 décembre 1837, sur les murs du couvent; elles redescendirent une pente escarpée, pour remonter à cheval, traverser la vallée de Josaphat et gagner une élévation, d'où la vue pouvait s'étendre au loin sur la mer et sur les montagnes environnantes.

L'impératrice continua sa promenade jusqu'au village de Tchoufout-Kalé, où l'on déjeuna, après avoir visité la mos-



quée des Karaïmes qui habitent ce village, et qui accueillirent leur souveraine avec des transports d'allégresse et des témoignages de profond respect. On revint, dans l'après-midi, à Bachtchisarraï, où l'empereur et le césarévitch devaient être de retour dans la soirée.

Le lendemain, la famille impériale quitta tout à fait cette ville curieuse, dans laquelle on pouvait se croire encore à l'époque où Catherine II s'était emparée de la capitale des descendants de Gengiskhan. On n'arriva pas, avant cinq heures du soir, à Simphéropol, ville à demi asiatique, non moins intéressante que Bachtchisarraï.

La population, dont la moitié seulement est tatare, était accourue à la rencontre de la caravane impériale.

L'empereur et sa famille s'arrêtèrent d'abord à la cathédrale grecque orthodoxe, tandis que les cloches des églises et des couvents, sonnant en carillon, accompagnaient la voix perçante des muezzins appelant à la prière, du haut des minarets, les fidèles croyants.

Leurs Majestés furent reçues par le clergé et par les autorités de la ville. Elles allèrent ensuite occuper la charmante villa du comte Worontzoff, située aux portes de Simphéropol, et préparée magnifiquement pour leur réception.

Dans la journée, la famille impériale visita l'Exposition des produits de l'industrie de la Crimée, et remarqua tout ce que cette industrie avait de particulier et d'original. Ainsi, la fabrication des bijoux d'or et d'argent reproduisait les formes et les ornements de l'ancienne orfévrerie tatare.

L'empereur examina surtout avec beaucoup d'intérêt les vases de marbre et de porphyre qui sortaient des mines de Krukow. Les augustes visiteurs de l'Exposition y firent un grand nombre d'achats, pour encourager l'industrie locale.

Il y avait aussi, parmi les objets exposés, des échantillons de raisins et de fruits qui prouvaient que le sol et le climat n'avaient rien à envier aux pays méridionaux de l'Europe.

L'empereur, en sortant de l'Exposition, visita l'hôpital militaire, qui lui parut établi dans les meilleures conditions.

Le lendemain, les fonctionnaires publics lui furent présentés, ainsi qu'une députation des colons étrangers du gouvernement de Tauride; il parcourut ensuite la ville, qui se divise en deux parties si distinctes, la partie tatare, avec ses rues tortueuses et malpropres; la partie européenne, avec ses belles rues larges et aérées; il s'arrêta dans les principaux établissements de bienfaisance, et reconnut avec satisfaction les heureux résultats de l'administration russe.

Le même jour, la famille impériale poursuivit son voyage, en se dirigeant vers la côte : à la deuxième station de poste, l'empereur et le césarévitch descendirent de voiture pour continuer la route à cheval. Le temps était magnifique, et les augustes voyageurs ne cessaient d'admirer la beauté pittoresque du paysage qui les entourait et qui changeait d'aspect à chaque instant.

On fit halte à Alouschta pour dîner, et le propriétaire des vignobles voisins offrit à l'impératrice une corbeille de raisins, qu'on aurait pu supposer cueillis en Sicile. La famille impériale se remit en route, à travers les montagnes, par une route commode et sûre, pour se rendre à Artek et passer la nuit dans le superbe domaine appartenant au colonel Potemkine.

L'empereur et le césarévitch étaient à cheval; l'impératrice et sa fille avaient pris place dans un de ces petits cabriolets très-légers et très-solides, qu'on emploie dans cette



contrée montueuse, où il serait dangereux de voyager dans une grande voiture de poste.

L'empereur félicita, en passant, le major du génie Slavitch, qui avait construit à ses frais la route d'Artek. Il était émerveillé de la fertilité de ces collines plantées de vignes qui donnaient un vin exquis, et il demandait, à tous les colons français ou allemands qu'il rencontrait sur sa route, des renseignements sur la production viticole du pays.

— Je ne savais pas, répétait-il, que la Russie possédait d'aussi beaux vignobles et récoltait d'aussi bon vin. On me l'avait dit souvent, mais je ne voulais pas le croire, car les essais de culture tentés par le duc de Richelieu n'avaient pas trop bien réussi. Je veux avoir toujours du vin de Crimée à ma table.

Il se fit rendre compte des grands travaux de culture que la vieille princesse Anne Galitsyne avait dirigés elle-même, pendant vingt ans, avec autant d'intelligence que de ténacité, pour acclimater, sur la côte méridionale de Crimée, les plus fameux crus de la France, de l'Espagne et de l'Italie.

Le comte Worontzoff était allé en avant, pour prévenir Madame Potemkine de l'arrivée inattendue des hôtes augustes qu'il lui amenait. Il n'avait fallu que quelques heures aux riches propriétaires du domaine d'Artek, pour préparer la réception qu'ils firent à la famille impériale, et qui fut digne d'elle. On n'eût jamais soupçonné que leur délicieuse résidence se trouvait à six lieues de la ville la plus proche, car le luxe et le bien-être s'y étaient donné rendez-vous au milieu des paisibles jouissances de la vie des champs : rien ne manqua donc à cette confortable et splendide hospitalité.

L'impératrice et la grande-duchesse Marie furent en-



chantées de retrouver à Artek une des notabilités de la Société patriotique des dames de Saint-Pétersbourg.

— Madame Potemkin, dit l'impératrice à cette dame qu'elle honorait d'une si haute estime, comme vous devez vous ennuyer ici, dans ce paradis terrestre! Vous n'avez pas d'indigents à nourrir ni de malades à soulager.

— Oh! Madame, reprit Madame Potemkin avec une noble simplicité, il y a partout des êtres qui souffrent! Ce ne sont pas les pauvres qui font défaut ici, comme ailleurs, comme partout, hélas!

Madame Potemkin avait invité plusieurs de ses voisins et voisines de campagne, qu'elle présenta elle-même gracieusement à la famille impériale, en disant à l'impératrice avec sa bonté ineffable :

— M. le comte Worontzoff pourra dire à Votre Majesté que nous ne sommes pas dans une île déserte, Dieu merci! Nous avons, à dix ou quinze lieues à la ronde, une colonie de gens aimables, de bons amis, de femmes charmantes, en un mot, tout ce qu'il faut pour faire une société très-agréable, comme Votre Majesté peut en juger. Nous donnons même des bals...

— Et Madame Potemkin n'oublie jamais d'y quêter pour ses pauvres! ajouta la comtesse Sobanska qui était la reine des réunions d'Artek et d'Alouschta. Grâce à elle, nous aurons bientôt un hôpital.

En effet, Madame Potemkin pensait à fonder, à Alouschta, un hôpital pour les colons étrangers, et la famille impériale offrit de contribuer à cette fondation qui fut dès lors décidée en principe, car tous les assistants se firent un point d'honneur d'y contribuer à l'envi.

— Madame, vous m'avez porté bonheur, dit Madame Potemkin à l'impératrice; l'année prochaine, notre hôpital

sera prêt à recevoir des malades ; quant au médecin, nous l'avons déjà sous la main ; c'est mon meilleur ami, que je suis heureuse de présenter à l'empereur, c'est le bon docteur Patenotre.

— Vous êtes Français, Monsieur ? lui dit l'empereur avec bienveillance. Je vous félicite d'être attaché à la maison d'une personne aussi recommandable que Madame Potemkin. Je ne doute pas qu'elle ne vous fasse aimer la Russie.

L'empereur et le césarévitch partirent à cheval d'Artek, où l'impératrice et la grande-duchesse avaient consenti à prolonger de quelques heures le séjour que Madame Potemkin s'était efforcée de leur rendre agréable. Ils s'arrêtèrent à Gourzouf, où le propriétaire de ce domaine, le conseiller Fondouklei, fidèle aux anciens usages, eut l'honneur de leur offrir le pain et le sel. Ils continuèrent leur route, au milieu des jardins, des vergers, des vignobles, des maisons de plaisance et des établissements agricoles. Ils arrivèrent à Massandra, propriété du comte Worontzoff, et l'impératrice et la grande-duchesse ne tardèrent pas à les rejoindre.

On passa la nuit à Massandra, où la réception qui les attendait avait surpassé ce qu'on pouvait espérer des attentions et de la magnificence du comte Worontzoff.

Le 29, on partit à cheval et en cabriolet pour Yalta, charmante ville toute nouvelle, où l'on avait inauguré le jour même l'église dont la construction n'était pas encore achevée. Les augustes voyageurs ne s'arrêtèrent que pour déjeuner, et regrettant de ne pouvoir visiter les charmantes villas des environs, ils se rendirent à la propriété impériale d'Orianda et en parcoururent à la hâte les superbes cultures et les bâtiments d'exploitation : l'empereur et le



grand-duc daignèrent goûter l'excellent vin qu'on y fabriquait, et qui n'était jamais venu jusqu'à Saint-Pétersbourg.

— Quelle est cette maison rose ? demanda Nicolas, en désignant une sorte de chalet peint en rose, qui semblait s'épanouir comme une fleur au milieu de la verdure.

— C'est la retraite d'une dame polonaise, répondit Worontzoff, de la comtesse Sobanska, que Madame Potemkin a eu l'honneur de présenter à Votre Majesté.

— Vous lui direz de ma part, reprit l'empereur, que je regrette de n'avoir pas le temps de lui rendre visite ; mais nous aurons sans doute le plaisir de la voir à Saint-Pétersbourg, car, si je ne me trompe pas, son frère Adam Rzevuski est un de mes aides de camp.

Ils étaient annoncés et attendus à la propriété du général comte de Witte, qui avait fait construire, pour les recevoir à sa table, une salle à manger formant un vaste berceau tapissé de vignes chargées de grappes de raisins : le dîner fut servi en vaisselle plate, et ce repas fit la réputation du cuisinier français qui l'avait préparé. Pendant ce dîner somptueux, des musiciens invisibles exécutaient des airs nationaux, et, tout à coup, une illumination féerique multiplia ses feux jusqu'aux sommets des montagnes les plus éloignées.

Après une nuit passée à Orianda, la famille impériale partit par la route de poste et alla descendre au domaine de Gouspra, appartenant au prince Alexandre Galitsyne, qui eut le bonheur de la recevoir lui-même.

Ce prince, qui avait été dans les bonnes grâces d'Alexandre I[er], s'était fait aimer de tout le monde à la cour, où sa bonté, sa belle humeur et sa franchise lui gagnaient toutes les sympathies ; cependant il se plaisait dans son domaine de Gouspra, créé par sa tante, la vieille princesse Anne



Galitsyne, et il y passait souvent l'hiver; car, dit-il à l'empereur, il avait là de bons amis.

La famille impériale lui fit l'accueil le plus cordial et voulut lui laisser un souvenir de cette visite, en écrivant quelques mots dans un album qui se trouvait sur une table. L'empereur prit la plume, et regardant un portrait de son estimable hôte, il traça ces lignes sur l'album : « Je suis charmé de voir ici ton portrait, mais je ne voudrais pas que l'original y restât si longtemps, car on ne doit pas se séparer des personnes que l'on aime de tout son cœur. N'est-ce pas, Alexandre? »

Puis, il data et signa ; l'impératrice, le césarévitch et la grande-duchesse Marie signèrent après lui.

— Sire, s'écria le prince Galitsyne ému jusqu'aux larmes, Votre Majesté ne sait pas ce qu'elle vient de faire: elle m'a rendu désormais intolérable le séjour de Gouspra. Je ne saurai plus vivre loin de la famille impériale.

L'empereur se fit raconter, par le prince Galitsyne, une foule de détails singuliers sur sa parente la vieille princesse Anne Galitsyne, qui était la créatrice du beau domaine de Gouspra, et qui y avait amené la célèbre baronne de Krudener, son amie, morte à Khouréis, et enterrée dans l'église catholique de Karassou-Bazar. La princesse Alexandre Galitsyne conduisit la famille impériale à l'église de Khouréis, construite pour l'accomplissement d'un vœu de Madame de Krudener au lit de mort.

De Khouréis, la famille impériale se rendit à Miskore, propriété de Madame Naryschkine, où se trouvait encore la grande-duchesse Hélène, qui eut beaucoup de plaisir à revoir les augustes voyageurs. Ceux-ci arrivèrent, dans l'après-midi, à Aloupka, et descendirent dans une merveilleuse propriété appartenant au comte Worontzoff, qui voulut se



conformer au vieil usage, en offrant lui-même à ses hôtes le pain et le sel. La réception qui attendait la famille impériale au château d'Aloupka, égala peut-être celle que leur avait faite à Orianda le comte de Witte.

La grande-duchesse Marie se promena longtemps dans le jardin du château, qui domine la mer, et permet au regard d'embrasser un immense horizon.

Dès lors, il était question, dans l'entourage de l'impératrice, de la possibilité du mariage de la grande-duchesse avec le prince de Leuchtenberg.

Le jardin, où la grande-duchesse s'était assise, regardant la mer, avec les dames de sa suite, s'éclaira soudain d'une illumination fantastique, qui faisait de chaque arbuste un buisson ardent avec des fruits lumineux.

Le dimanche 1er octobre, la famille impériale entendit la messe dans l'église de Khouréis. Après le service divin, l'empereur inspecta un bataillon du régiment d'infanterie de Modlin, et témoigna la plus grande bienveillance à ces jeunes soldats polonais, dont quelques-uns pourtant avaient pris part à l'insurrection de Pologne. Il retourna ensuite à Aloupka, pour y dîner en famille, chez le comte Worontzoff.

Au sortir de table, il dit adieu à l'impératrice et à la grande-duchesse Marie, qu'il laissait au château d'Aloupka, pendant le voyage qu'il allait faire sur les côtes du Caucase. Il partit avec le grand-duc pour Yalta, où ils s'embarquèrent, le soir même, à bord du bateau à vapeur l'*Étoile-Polaire*.

L'empereur, qui se rendait d'abord à Ghelendjik, le point extrême de ce voyage maritime, eut à supporter une traversée de trente-six heures; la mer était mauvaise, et il en fut très-incommodé : ce qui ne l'empêcha pas de rédiger



lui-même ce rescrit adressé au comte Worontzoff, comme un souvenir de gratitude, que le gouverneur général de la Nouvelle-Russie avait bien mérité.

« Pendant le séjour que Je viens de faire à Odessa, J'ai remarqué avec une satisfaction particulière l'ordre parfait qui règne dans cette ville que Je n'avais pas vue depuis neuf ans. L'extension considérable qu'elle a prise et le grand nombre de beaux édifices qui se sont élevés dans son sein, témoignent hautement de sa prospérité. Après un intervalle de vingt et un ans, J'ai visité de nouveau la Crimée, avec non moins de satisfaction, et J'ai observé avec un sentiment de joie sincère les rapides progrès de ce pays, si riche en sources de prospérité intérieure, au développement desquelles devra certainement contribuer l'excellente construction de routes solides et commodes, qui s'ouvrent sur la côte méridionale de la Crimée. Reconnaissant, dans tous ces résultats, le fruit de votre constante et sage sollicitude et de vos infatigables efforts pour le bien public, Je me fais un devoir et en même temps un plaisir de vous exprimer Mon entière et parfaite gratitude pour de si utiles et si importants services, et Je suis pour toujours votre affectionné.

« NICOLAS.

« A bord du bateau à vapeur l'*Étoile-Polaire*, le 20 septembre (2 octobre, nouv. st.) 1837. »

L'impératrice n'avait pas vu sans inquiétude partir l'empereur, non-seulement pour une navigation en mer, dans une saison où les marins les plus intrépides redoutaient les brouillards et les tempêtes du Pont-Euxin, mais encore pour un voyage dans l'intérieur des provinces du Cau-



case; car, si l'empereur était resté muet sur son itinéraire, il n'avait pas caché qu'il comptait visiter quelques parties de l'Abasie et de la Mingrélie, et que son voyage ne durerait pas moins de vingt-deux à vingt-quatre jours.

Dès que le bateau à vapeur l'*Étoile-Polaire* parut dans la rade de Ghelendjik, le matin du 3 octobre, l'étendard impérial qui flottait à la poupe de ce navire, révéla la présence à bord de l'empereur : cette heureuse nouvelle fut annoncée à la population du pays, par des salves d'artillerie, tirées simultanément des remparts de la forteresse, des batteries du camp retranché et des vaisseaux de guerre qui stationnaient dans la rade pour le blocus des côtes.

L'empereur, avec le césarévitch, débarqua, vers onze heures : une chaloupe les avait conduits à terre, le vapeur n'ayant pu entrer dans le port, dont l'accès était dangereux et difficile. Le lieutenant-général Véliaminoff, commandant de toutes les troupes du Caucase, vint recevoir l'empereur, à la tête d'un détachement de ces troupes, qui accueillirent avec le plus vif enthousiasme les deux augustes visiteurs.

Ceux-ci se rendirent sur-le-champ au camp retranché, qu'occupaient les troupes que la dernière expédition avait employées au delà de la ligne du Kouban, et qui s'étaient distinguées par leur courage intrépide, leur persévérance inflexible et leur dévouement sans bornes. L'empereur les passa en revue et remercia tous les officiers et soldats, au nom de la patrie qu'ils avaient servie avec tant de zèle et d'abnégation. La joie que ces braves militaires éprouvaient à la vue de l'empereur, se manifestait par des larmes et par des hourras redoublés, que les montagnards pouvaient entendre dans leurs retraites du Caucase.

L'empereur inspecta ensuite la forteresse, où de grands



travaux s'exécutaient pour la rendre inexpugnable; il visita l'hôpital, où se trouvaient un assez grand nombre de blessés : il leur distribua de l'argent à tous, et des décorations à quelques-uns; il voulut aussi faire une visite au général-major Steuben, qui n'était pas encore guéri d'une blessure grave, reçue dans un combat contre les murides de Schamyl.

— Eh bien! lui dit l'empereur en le voyant debout et en uniforme, es-tu déjà en convalescence? Il faut prendre un congé et venir te rétablir à Saint-Pétersbourg, où ton fils est arrivé de France, sans doute pour se fixer en Russie et pour nous faire de beaux tableaux. Nous lui demanderons de peindre le combat dans lequel tu as été blessé.

— Sire, répondit le vieux général-major, je supplie Votre Majesté de me laisser ici jusqu'à ce que j'aie pris ma revanche. Je ne suis plus jeune, et je n'ai pas de temps à perdre, si je veux gagner encore un grade avant de me retirer du service.

— Soit, repartit l'empereur; je t'ordonne donc d'aller d'abord aux eaux du Caucase, et dès que tu seras guéri, je t'invite à venir voir ton fils et ta famille, pour leur montrer tes épaulettes de lieutenant-général. Après quoi, tu retourneras ici, où nous avons besoin de généraux aussi courageux et aussi devoués que toi.

L'empereur se proposait d'aller coucher à bord de l'*Étoile-Polaire*, mais le vent qui s'était élevé des montagnes avec violence ne lui permit pas de regagner le navire en rade. Il fut obligé de passer la nuit à Ghelendjik, et d'y rester même toute la journée du lendemain. Il employa cette journée à inspecter les fortifications extérieures de la place, et pendant son inspection, il eut le plaisir de voir un parti de cavaliers abases, qui, s'étant trop approchés du

camp russe, furent vigoureusement attaqués et poursuivis par les Cosaques de la Ligne.

A quatre heures, le vent ne soufflant plus du côté de la côte, il put revenir à bord de l'*Étoile-Polaire*, qui leva l'ancre le lendemain dans l'après-midi, et qui arriva, le soir même, mais fort tard, dans la rade d'Anapa.

L'empereur, toujours accompagné du grand-duc héritier, descendit à terre dans la matinée du 5 octobre, inspecta la forteresse et les hôpitaux, passa en revue les troupes de la garnison, et se rembarqua, vers midi, pour se rendre à Kertch, où il aurait pu descendre à quatre heures; mais il préféra rester en rade jusqu'au lendemain matin, malgré l'impatience des habitants, qui lui avaient préparé une brillante réception.

Au point du jour, les canons de la forteresse saluèrent l'étendard impérial, et le canot de l'*Étoile-Polaire* entra dans le port, où l'attendaient le gouverneur de la ville et le général prince Bagration. L'empereur et le grand-duc héritier allèrent d'abord à la cathédrale, pour remercier Dieu de leur heureuse traversée, puis ils visitèrent le musée de la ville, qui, par suite des fouilles faites dans les *tumuli* du Bosphore Cimmérien, avait réuni la plus précieuse collection d'antiquités grecques et romaines.

L'empereur admira, en fin connaisseur, surtout un casque en acier avec ornements en relief, un thyrse en marbre délicatement sculpté, et trois vases, dont l'un représentait une chasse au tigre. Le directeur du musée pria Sa Majesté de les accepter.

On fut très-surpris de voir avec quelle sûreté de jugement et de goût l'empereur décidait du mérite des objets antiques. Ainsi, on lui présenta, comme un monument unique et inappréciable, une pierre trouvée à Taman, sur



laquelle était marquée la distance de Kertch à Tmoutarakane, en chiffres romains. L'empereur, après l'avoir examinée, déclara, d'après la forme des lettres de l'inscription, que cette espèce de borne milliaire était fausse.

Les augustes voyageurs donnèrent quelques instants à la Pension des demoiselles nobles, dirigée par Madame Télesmitsky; mais ils n'avaient pas le temps de parcourir les autres établissements de la ville. L'empereur, comme il l'avait écrit à l'impératrice, devait lui renvoyer son fils, et achever seul son voyage dans les provinces du Caucase.

A dix heures, le grand-duc héritier partit, avec ses aides de camp, pour rejoindre son auguste mère à Aloupka, et l'empereur, après avoir remercié avec courtoisie les personnes qui l'avaient accompagné, ne tarda pas, quoique l'état de la mer fût peu rassurant, à remonter dans le canot qui le ramena, au bruit des salves d'artillerie, à bord de l'*Étoile-Polaire*.



CCXL

Après une traversée de cinquante heures, très-pénible et assez périlleuse, l'*Étoile-Polaire* entra dans le port de Redoute-Kalé. Il était minuit, et l'on n'attendait plus, à cette heure-là, l'empereur, qu'on avait attendu vainement depuis la veille. L'arrivée du vapeur impérial n'avait pas même été signalée, et lorsque l'auguste voyageur descendit à terre, à la lueur de quelques lanternes, le commandant du corps détaché du Caucase accourut à la hâte, avec quelques officiers, pour le recevoir.

L'empereur n'écouta pas les excuses qu'on lui adressait, et refusa de se reposer à Redoute-Kalé. Il monta à cheval, très-mécontent d'une pareille réception, et partit à l'instant pour Koutaïs, avec ses aides de camp généraux et le lieutenant-général Véliaminoff.

A la distance de quelques werstes, il rencontra le prince de Mingrélie, Dadiane, qui venait au-devant de lui avec une cavalcade composée des principaux seigneurs indigènes, pour lui rendre hommage et pour lui faire escorte.

L'empereur, que cette rencontre inattendue avait rassuré à l'égard des dangers qu'il pouvait courir la nuit dans



un pays inconnu, dont les habitants exerçaient souvent encore des actes de brigandage, ne poussa pas cependant son voyage nocturne au delà de Zougdidi, où le prince de Mingrélie avait une splendide résidence.

Il se fit ouvrir les portes de l'église dédiée à Notre-Dame de Khopi, et après avoir achevé ses dévotions en recommandant à Dieu le succès de son entreprise, il accepta l'hospitalité du prince Dadiane, et les seigneurs de Mingrélie formèrent une garde d'honneur qui veilla sur leur hôte auguste pendant son sommeil.

Dès neuf heures du matin, l'empereur était remonté à cheval, et les personnages les plus considérables de la Mingrélie, sous la conduite du prince Dadiane, l'escortèrent jusqu'aux limites de la principauté. Là se trouvaient, pour recevoir l'empereur et l'accompagner à Koutaïs, les gentilshommes et les princes d'Iméréthie, qui s'étaient rendus à l'appel du gouverneur général de cette province.

L'empereur n'arriva que fort tard, dans la soirée, à Koutaïs, et les princes, sous la garde desquels il avait voyagé, composèrent une garde d'honneur, qui s'établit aux portes de la maison où il était descendu, au milieu des joyeux hourras de la population indigène. Il se leva de bonne heure pour donner audience à l'archevêque d'Iméréthie, au métropolitain de Koutaïs, et à plusieurs princes iméréthiens, qui lui furent présentés par le gouverneur général de la province. L'empereur visita ensuite l'école du district, les hôpitaux et les casernes des Cosaques de la mer Noire.

A dix heures du matin, l'empereur continua son voyage sous l'escorte des seigneurs et des princes de l'Iméréthie, qui devaient le conduire jusqu'à l'entrée de la Géorgie.

La route sûre et commode que suivait Nicolas avait été



construite nouvellement par l'armée russe, à travers des marais, des forêts séculaires et des montagnes impraticables, pour faciliter les communications entre la Géorgie et la mer Noire.

A la station militaire de Molitsk, où l'empereur passa la nuit, les seigneurs et les princes d'Iméréthie, qui l'avaient escorté jusque-là, cédèrent la place aux princes et seigneurs de la Géorgie et aux chefs assètes des défilés du voisinage, sous les ordres du gouverneur civil de la province et du maréchal de la noblesse.

Cette escorte était trop nombreuse et trop bien armée, pour que l'empereur eût à craindre aucune attaque, aucune embûche, comme on l'en avait menacé; les pays qu'il traversait étaient entièrement soumis à la domination russe, et les habitants, en dépit des anciennes traditions de pillage et de rapine, eussent été incapables de se prêter à un complot contre la personne du souverain qui se confiait à leur hospitalité. D'ailleurs, l'occupation de la Mingrélie, de l'Iméréthie et de la Géorgie, était désormais définitive.

Il y avait, de distance en distance, des *stanitzes* ou postes fortifiés, qui correspondaient l'un avec l'autre, et qui formaient une ligne de défense presque infranchissable : ces stanitzes étaient sous la garde spéciale des Cosaques du Caucase; les troupes régulières se trouvaient concentrées, avec de l'artillerie, dans des places de défense ou dans des camps. La guerre était perpétuelle contre les tribus indépendantes, qui reconnaissaient l'autorité suprême du prophète Schamyl, et qui, renfermées dans leurs *aouls* ou villages fortifiés, sur les sommets inaccessibles de la chaîne caucasienne, croyaient pouvoir braver toujours la puissance de la Russie; mais les provinces soumises jouissaient d'une



paix profonde et se livraient aux travaux agricoles, sous la protection du drapeau russe.

L'empereur, en poursuivant sa route au milieu de cette population laborieuse, paisible et inoffensive, ne pouvait se faire une idée de l'acharnement de la lutte sanglante qui se renouvelait tous les jours sur la ligne du Kouban et sur celle du Terek. Il arriva, le 12 octobre, à la station militaire de Souram, située sur la rive gauche du Kour; il y passa la nuit et entra le lendemain dans le pachalik d'Akhaltsykh, qui était si florissant par l'industrie et le commerce, quand les Russes l'avaient conquis sur les Turcs.

Les beks et les notables des colons arméniens, qui avaient émigré d'Erzeroum, pour s'établir sur le territoire russe, vinrent à la rencontre de l'empereur et l'accompagnèrent jusqu'à la capitale du pachalik, qui avait cessé d'être une ville commerçante et prospère en devenant une place forte.

Le lendemain, l'empereur inspecta la forteresse, les casernes, le lazaret et l'école du district; il examina les constructions de la ville neuve et la grande cathédrale, qu'on avait élevée pour le culte orthodoxe grec.

D'Akhaltsykh, il alla coucher à Akalkalaki, autre ville forte sur la route de Gumri. A son réveil, les beks et les notables de la ville demandèrent à lui rendre hommage, et après lui avoir laissé le temps de visiter la forteresse, l'accompagnèrent jusqu'à Gumri.

Les alentours de cette ville forte étaient habités par des colons arméniens qui avaient émigré de Kars, à la suite de la guerre contre la Turquie. Les anciens de ces colons reçurent l'empereur aux portes de Gumri, et le menèrent, en grande pompe, à la maison préparée pour le recevoir.

Le jour suivant, l'empereur parcourut cette ville, dont il jugea l'importance au point de vue militaire, car elle était



située sur la route d'Erivan, près de la frontière de la province turque de Kars; il inspecta la forteresse dont la construction était déjà fort avancée, et il alla ensuite poser solennellement la première pierre d'une église sous l'invocation de sainte Alexandra.

Cette cérémonie lui inspira la pensée de changer le nom de la ville et de la nommer Alexandrapol, en l'honneur de l'impératrice sa bien-aimée épouse.

Avant de quitter Gumri, il admit auprès de sa personne le sérasquier d'Erzeroum, qui était venu pour le complimenter de la part du sultan Mahmoud. Dans cette entrevue, l'empereur put deviner que son voyage dans les provinces annexées à la Russie par le traité d'Andrinople, ne laissait pas de causer quelque défiance et quelques inquiétudes au gouvernement de la Porte ottomane.

Il dut même supposer que le sérasquier d'Erzeroum avait eu l'intention de lui faire interrompre ce voyage, en lui annonçant que la peste se propageait sur tout le littoral de la mer Noire, et qu'elle avait même fait son apparition à Odessa. L'empereur se consulta sur le parti qu'il avait à prendre, en supposant que cette nouvelle fût vraie, mais comme les lettres qu'il recevait chaque jour de l'impératrice et du comte Worontzoff ne lui parlaient pas de cas de peste constatés à Odessa et sur la côte russe, il résolut de continuer sa route vers Tiflis.

A la frontière d'Arménie, il fut reçu par les beks et les anciens des Kourdes, qui l'attendaient au village de Masteri. Il arriva, le même jour, à la forteresse de Sardar-Abad et y coucha.

L'impératrice, dans les longues lettres qu'elle lui écrivait régulièrement tous les jours, lui donnait les plus minutieux détails sur le genre de vie qu'elle menait en Cri-



mée. L'impératrice et sa fille, la grande-duchesse Marie, avaient continué à jouir de la meilleure santé pendant leur séjour à Aloupka ; elles faisaient sans cesse des promenades à cheval dans le parc et aux environs.

Le 7 octobre, elles étaient allées déjeuner chez la princesse Kotchoubey, à Seméis, délicieuse propriété appartenant à la comtesse Potocka, demoiselle d'honneur de l'impératrice; elles y avaient retrouvé une dame polonaise, d'une rare beauté et d'un grand esprit, la comtesse Sobanska, sœur d'un aide de camp de l'empereur; le soir, le célèbre violon Guilloni avait eu l'honneur de jouer devant elles, et son talent les avait ravies; le dimanche 18, après la messe à Khouréis, elles avaient déjeuné à Miskore, chez Madame Naryschkine.

Le même jour, le césarévitch était revenu de Kertch à Yalta, sur le bateau à vapeur le *Tonnant* : son auguste mère avait éprouvé une bien douce joie à le revoir bien portant et très-satisfait de son excursion à Ghelindjik. Le grand-duc avait passé la journée entière du 9, avec sa mère et sa sœur, dans la propriété impériale d'Orianda. Le soir, on s'était promené longtemps dans les jardins d'Aloupka, magnifiquement illuminés.

Le lendemain 10, le césarévitch était parti pour Simphéropol, par Yalta et Alouschta, pour continuer son voyage d'inspection et d'étude chez les Cosaques du Don.

Le 11, promenade à cheval et entrevue avec la grande-duchesse Hélène, qui était toujours en villégiature chez Madame Naryschkine. Le soir, on avait représenté une pièce française jouée par des amateurs.

Le 13, un spectacle plus curieux, à moins de frais : on avait servi à dîner, dans le parc d'Aloupka, aux femmes et aux enfants des Tatars de la localité. La gaieté et l'appétit



de ces pauvres gens faisaient plaisir à voir. Ce fut le dernier épisode de cette charmante semaine passée au château du comte Worontzoff.

L'impératrice et la grande-duchesse Marie en partirent, dans la matinée, pour retourner à Simphéropol. Durant leur séjour à Aloupka, elles avaient planté de leurs mains, dans le parc, deux jeunes arbres à côté de celui que le césarévitch y planta aussi en souvenir de ce beau voyage. La grande-duchesse Marie avait voulu également perpétuer ce souvenir, par la plantation d'un laurier, dans le domaine d'Orianda.

Les bonnes nouvelles que l'empereur recevait de sa famille, par le courrier de chaque jour, lui donnaient la résolution de suivre jusqu'au bout l'itinéraire qu'il s'était tracé. Il approchait d'Érivan, qui était la dernière étape de son voyage sur les frontières des provinces turques. Une partie de la journée du 17 octobre devait être consacrée à la visite qu'il avait promis de faire au célèbre monastère arménien d'Etchmiadzin.

Sur la route de Sardar-Abad à Érivan, il vit venir à sa rencontre un nombreux et imposant cortége de gens à cheval, revêtus de riches habits qui, de loin, brillaient au soleil, et dont les couleurs éclatantes se mêlaient aux reflets des métaux précieux. C'était le vénérable Jean, patriarche des Arméniens, accompagné des principaux évêques et archimandrites de la contrée, en costume de cérémonie, avec sa garde d'honneur et ses dignitaires ecclésiastiques. L'un de ces dignitaires portait la crosse patriarcale, l'autre la bannière du couvent. L'écuyer d'honneur du prélat conduisait à la main deux superbes chevaux de race géorgienne, richement harnachés, que le patriarche, suivant l'antique usage, offrait en présent à son souverain.

Le patriarche et les prélats arméniens qui l'avaient accompagné mirent pied à terre et saluèrent humblement l'empereur de toutes les Russies. Au même instant, la cavalerie indigène de Nakhitchévan, ayant à sa tête le colonel Eskhan-Khan, naïb de la capitale de ce district, se présentait, aux sons de sa musique, pour escorter l'auguste voyageur.

Celui-ci, qui s'était découvert en présence du patriarche, le pria de remonter à cheval avec sa suite, et le cortége se mit en marche, dans le même ordre, vers le monastère. Les cloches d'Etchmiadzin et celles des couvents voisins commencèrent à sonner.

Le clergé du monastère, avec tous les moines, précédés du grand-trésorier en habits pontificaux, attendait l'auguste voyageur, en dehors de l'enceinte fortifiée du couvent. A l'approche de Sa Majesté, les chantres firent entendre un hymne chanté en chœur, et deux évêques s'avancèrent pour offrir au tzar, l'un le pain et le sel, l'autre une image miraculeuse de Notre-Dame.

Pendant tout ce temps-là, le patriarche et son cortége étaient entrés par derrière dans l'église; les portes dites du *roi Tiridate*, par lesquelles l'empereur devait être introduit solennellement, s'ouvrirent tout à coup : le patriarche, dans toute la pompe des insignes et des ornements de sa dignité, parut, sur le seuil du temple, assisté de deux évêques en habits pontificaux et de deux archidiacres portant la crosse patriarcale et le bénitier; de riches étoffes de soie et de laine furent étendues sur le pavement de l'église, depuis la porte d'honneur jusqu'à l'autel, où le patriarche conduisit l'empereur, après lui avoir présenté la croix et l'eau bénite. Là, il prononça une courte allocution, en remerciant l'empereur d'être venu de si loin



visiter ses fidèles sujets, et récita les prières d'usage.

Au sortir de l'église, l'empereur, accompagné du patriarche, parcourut les parties les plus curieuses de ce vaste monastère, le trésor, le synode, le séminaire, l'imprimerie et le réfectoire. Il alla se reposer quelques instants dans les appartements du patriarche, qui le pria d'accepter, en mémoire de sa visite, un fragment de la vraie Croix enfermé dans un reliquaire d'or.

L'empereur, après avoir pris congé du patriarche, passa en revue la belle cavalerie de Nakhitchévan, qui était rangée en bataille devant l'enceinte fortifiée, et continua son voyage jusqu'à Érivan, où il arrivait avant la nuit.

Il se fit conduire d'abord à la cathédrale, et se promena ensuite dans cette grande et belle ville arménienne, qui avait conservé son ancienne physionomie, malgré l'occupation russe.

Il n'avait pas l'intention de s'approcher davantage des frontières de la Perse, et il devait, le lendemain, prendre directement la route de Tiflis.

A son réveil, on lui annonça qu'une ambassade envoyée par le schah de Perse, pour le complimenter, demandait à être admise en sa présence; il s'empressa de la recevoir, et le prince Valiat, héritier de la couronne de Perse, lequel faisait partie de cette ambassade, porta la parole, au nom de son souverain. L'empereur, dans sa réponse, se félicita des relations amicales qui existaient désormais entre la Perse et la Russie.

Il ne prolongea pas son séjour à Érivan, et en partit, dans la matinée du 18 octobre, toujours entouré d'une nombreuse escorte de gentilshommes géorgiens, bien montés et bien armés.

Le voyage à cheval était pénible, surtout à cause de la



grande chaleur, car les routes ne laissaient rien à désirer, lors même qu'elles traversaient des pays montagneux. L'empereur ne faisait pas plus de quinze lieues par jour, tantôt à cheval, tantôt en calèche; mais un accident de voiture, qui aurait pu être fort grave et qui n'eut aucune suite fâcheuse, lui conseilla de mettre pied à terre et de remonter à cheval toutes les fois que le passage devenait trop dangereux, surtout dans les descentes et les anfractuosités du chemin.

— Je ferai, dit-il à un de ses aides de camp généraux, ériger une croix de pierre avec une image de saint Nicolas, mon patron, à l'endroit où nous avons couru un danger, dans lequel la main de Dieu nous a visiblement protégés. Mais il ne faudra pas dire à l'impératrice, qu'il s'en est peu fallu que nous ne fussions lancés dans un précipice : elle ne me laisserait plus voyager sans elle.

Il coucha, le 18, à Tchouboukli, et le 19, à Koda. Le 20, à trois heures de l'après-midi, il arrivait à Tiflis.

La réception enthousiaste que lui firent les habitants de Tiflis le récompensa des fatigues qu'il avait supportées avec tant d'énergie. Il avait à rester plusieurs jours à Tiflis, et après avoir reçu les autorités militaires de la ville et de la province, il donna la soirée entière au repos.

Ce repos était le temps qu'il consacrait à écrire à l'impératrice de longues lettres, où il lui rendait compte, dans les plus grands détails, de tous les épisodes de son voyage. Ces lettres si intéressantes, écrites en français avec autant de facilité que d'élégance, ont été conservées, comme un précieux souvenir, dans la famille impériale : elles forment un récit complet du voyage de l'empereur au Caucase.

Le 21 octobre, il commença la journée par se rendre à la cathédrale de l'Assomption, et par passer en revue le régi-

ment des carabiniers d'Érivan. A midi, il passa en revue les khans et les notables asiatiques des provinces transcaucasiennes, qui lui furent présentés; ensuite, pendant trois heures consécutives, il fit une visite d'inspection à l'hôtel de l'état-major du corps détaché du Caucase, au gymnase de Tiflis, à l'arsenal, aux casernes, à l'École des nobles géorgiens.

Le 22, il entendit la messe, à l'église de Saint-Georges de Kaschou-Ett, et passa en revue toutes les troupes réunies à Tiflis. Le 23, après avoir assisté à la parade et à l'exercice du bataillon des sapeurs du Caucase, il visita l'hôpital militaire, le dépôt du commissariat de la guerre et l'établissement-modèle pour la filature de la soie. A une heure, les princes et gentilshommes géorgiens, qui avaient fait partie de son escorte et qui montaient la garde dans ses appartements, se rassemblèrent à cheval sous ses fenêtres, et lui donnèrent le spectacle des courses et des jeux nationaux, dans lesquels ils faisaient preuve d'une agilité et d'une adresse remarquables.

Le soir, l'empereur honora de sa présence le bal que lui offrirent la noblesse et les habitants de la Géorgie, et dans lequel la richesse des costumes asiatiques et la beauté merveilleuse des femmes indigènes excitèrent l'étonnement et l'admiration de l'auguste voyageur.

Ce soir-là, comme les précédents, la ville fut illuminée avec toutes les magnificences de la pyrotechnie orientale.

L'empereur partit le 24 pour Stavropol, capitale du Cis-Caucase, où il ne pouvait arriver qu'après quatre ou cinq jours de route, par des chemins escarpés, du moins jusqu'au bord du Terek.

Il avait à franchir le Caucase, dans un moment où les sommets du Goutt et du mont de la Croix étaient déjà cou-



verts de neige. Les chefs et les autorités militaires avaient, d'ailleurs, pris leurs précautions les plus soigneuses pour que la route fût partout éclairée et gardée par des postes de Cosaques, qui rendaient aussi sûr que possible le passage des montagnes.

L'empereur alla coucher, ce jour-là, à Kvischett, au pied du principal versant du Caucase. Le lendemain, il se remit en route, à six heures du matin, malgré un froid très-vif qui succédait à une chaleur étouffante. Il traversa heureusement les montagnes et suivit à cheval les rives du Terek jusqu'au Kazbek. La nuit était venue, quand il arriva dans la ville forte de Vladi-Caucase, où il devait s'arrêter.

Il ne quitta pas cette ville importante, dans la journée du lendemain, sans avoir donné audience aux députés des peuplades qui habitent les montagnes au delà du Terek, ni sans avoir inspecté l'hôpital et les casernes des chasseurs de la Koura, qui composaient la garnison. Il poursuivit sa route par le plateau de la Kabarda, sous l'escorte des princes et gentilshommes kabardiens, qui l'accompagnèrent jusqu'à Catherinograd.

Il repartit, le 27 octobre, après avoir visité les hôpitaux militaires de cette ville, et vint coucher à Piatigorsk. Le lendemain, il parcourut les établissements publics, surtout les bains d'eaux minérales, renommées à si juste titre. Dans la même journée, il arriva, de bonne heure, à la vieille forteresse de Georgiewsk et s'y reposa, après une visite à l'hôpital militaire.

Le 28, il voyagea, toute la journée en voiture, et fit un trajet de quarante lieues, sans arrêt. Il arriva, dans la soirée, à Stavropol.

Le lendemain matin, il reçut les hommages des fonctionnaires civils et militaires, des marchands et des bour-



geois ayant à leur tête le maire de la ville. Ensuite, il donna audience à plusieurs princes montagnards et aux députés des peuplades qui occupent la rive gauche du Kouban. Il passa une grande revue, inspecta l'hôpital militaire, un des plus considérables des provinces du Caucase, visita les établissements de bienfaisance, et compléta cette journée fatigante par une visite à l'Exposition des produits de l'industrie caucasienne.

L'empereur aurait désiré rester davantage à Stavropol, mais il était contraint de partir, en toute hâte, pour rejoindre le grand-duc héritier qui allait l'attendre sur le territoire des Cosaques du Don. Il venait, d'ailleurs, de recevoir une triste nouvelle : la peste avait fait invasion à Odessa, et l'on craignait que la terrible épidémie n'eût bientôt gagné Sébastopol.

L'empereur, quoique rassuré par les lettres du comte Worontzoff, qui avait déjà, sur tout le littoral de la mer Noire, établi des règlements sévères pour les quarantaines, ajouta de nouvelles mesures à ces précautions sanitaires, et ordonna de fermer, par des cordons de troupes, les villes où la peste se serait déclarée.

Il n'avait pas lieu de craindre pour l'impératrice et la grande-duchesse Marie, qui avaient quitté hâtivement Simphéropol le 21 octobre, pour se diriger vers Moscou. La grande-duchesse Hélène les avait suivies de près à Simphéropol et devait se rendre aussi à Moscou, en retournant à Saint-Pétersbourg. Quant au grand-duc Michel, il était parti d'Odessa, dès le 21 septembre, pour rentrer dans les provinces de l'intérieur, et achever une tournée d'inspection dans quelques centres militaires.

L'impératrice, qui avait obtenu la permission de faire venir tous ses enfants à Moscou au-devant d'elle, devait



retourner avec eux, à Tzarskoé-Sélo, sans attendre l'empereur et le césarévitch.

Nicolas n'avait pas cessé, dans le cours du voyage du Caucase, de s'occuper des affaires de l'Empire : il recevait tous les jours de Saint-Pétersbourg le portefeuille des travaux ministériels, et il approuvait les propositions de ses ministres, en datant ses ukases des différentes villes où il s'était arrêté depuis Koutaïs jusqu'à Stavropol. C'est ainsi qu'il avait daté d'Érivan, de Tiflis, de Georgiewsk, les nominations de plusieurs dames et demoiselles d'honneur de l'impératrice, et en même temps les nominations d'une foule d'officiers supérieurs appartenant à tous les corps.

Les officiers indigènes de l'armée du Caucase ne furent pas oubliés, et l'empereur, qui avait pu juger par lui-même des dangers et des fatigues du service dans l'état de guerre permanent qu'exigeait l'insurrection des montagnards, avait distribué généreusement les grades et les décorations, parmi les princes et les gentilshommes géorgiens qui servaient sous le drapeau russe contre les tribus rebelles soulevées et groupées en une seule agrégation nationale, par les excitations religieuses et guerrières de Schamyl.

L'empereur était parti de Stavropol le 30 octobre, à quatre heures de l'après-midi : il voyagea en poste, toute la nuit, sans s'arrêter, et arriva enfin, le lendemain, dans l'après-midi, à la stanitza ou village cosaque de l'Aksaï, un des bras du grand fleuve du Don, à quelques lieues du Vieux-Tcherkask.

Le grand-duc héritier, qui depuis le 10 octobre s'était séparé de son auguste mère et de sa sœur la grande-duchesse Marie pour repasser dans la Russie méridionale par Simphéropol et Pérékop, en se dirigeant vers le gouvernement des Cosaques du Don, y était entré par Taganrog,



en suivant le littoral de la mer d'Azoff, au risque de compromettre sa santé dans ces pays marécageux où la fièvre pernicieuse est endémique. Il avait eu le temps d'inspecter différents corps de troupes et de visiter diverses colonies militaires, avant de se rendre à la stanitza de l'Aksaï, où son auguste père l'avait prié de l'attendre.

Il y était arrivé, le matin même du jour où l'empereur y arriva de son côté, devançant de deux ou trois jours l'époque fixée pour son retour.

L'empereur n'eut pas trop de toute la soirée, pour raconter à son fils les particularités de l'intéressant voyage qu'il venait de faire dans les provinces du Caucase, et pour déduire les conséquences de ses observations personnelles, conformes au nouveau plan militaire proposé par le comte Worontzoff : il s'agissait, en effet, de doubler et même de tripler l'armée qui devait opérer dans le Caucase, en ouvrant des routes de communication protégées par des postes fortifiés; de s'avancer de plusieurs côtés à la fois dans les montagnes, en détruisant les *aouls* ou villages rebelles et les centres de résistance de l'ennemi, en occupant lentement et sûrement les points du territoire conquis par les armes, et en poussant toujours devant soi les peuplades insoumises, de manière à rétrécir de plus en plus ce cercle de fer et de feu, dans lequel les colonnes de l'armée russe devaient finir par les enfermer.

L'empereur data de la stanitza de l'Aksaï un grand nombre de nominations à des grades supérieurs dans le corps détaché du Caucase. La journée du 1er novembre fut consacrée principalement à des travaux de cabinet. C'était là le repos que Nicolas s'accordait, après un voyage aussi long et aussi fatigant. Il avait besoin de reprendre le courant des affaires de l'Empire, dont les moins urgentes étaient res-



tées en suspens, et il dut, selon son expression ordinaire, déblayer le portefeuille de ses ministres.

Il partit, le lendemain, à neuf heures du matin, pour Novo-Tcherskask, avec le grand-duc héritier, et y arriva en moins d'une heure et demie : toutes les troupes cosaques étaient sous les armes, pour le recevoir ; toute la population accourait, pour saluer, par des cris d'allégresse, son souverain et l'héritier de la couronne.

L'empereur fit son entrée, à cheval, accompagné de son fils et d'une nombreuse suite militaire. Le général Vlassoff, remplissant par intérim les fonctions d'hetman, *locum tenens*, des Cosaques du Don, vint au-devant d'eux, à la tête des généraux et des états-majors, et conduisit les augustes voyageurs à la cathédrale de l'Ascension, en face de laquelle on avait formé, suivant l'usage du pays, le *Cercle solennel*, composé des bannières et insignes des troupes du Don. L'empereur et le grand-duc entrèrent dans le Cercle où l'archevêque de Tcherkask et de Géorgiewsk les attendait avec la croix et l'eau bénite, pour les introduire dans l'église.

Après le *Te Deum*, ils revinrent au milieu du Cercle, et là, le général Vlassoff, en qualité d'hetman intérimaire, remit dans la main du césarévitch le bâton de commandement qu'il devait porter comme hetman de toutes les troupes cosaques. Les autres insignes de cette haute dignité furent ensuite déposés dans les appartements que le prince allait occuper. La cérémonie se termina par des salves d'artillerie.

L'empereur et le grand-duc héritier, escortés par les principaux fonctionnaires des Cosaques du Don, descendirent à la maison qu'on leur avait préparée, et les généraux de ces troupes eurent l'honneur de leur être présentés.



L'empereur resta enfermé pour travailler avec ses secrétaires, et le césarévitch, revêtu de son costume d'hetman, alla visiter divers établissements civils et militaires de Novo-Tcherkask : l'hôtel de la Régence des Cosaques du Don, leurs Archives et leurs divers tribunaux.

Une grande revue des troupes devait avoir lieu, le lendemain. A dix heures du matin, les troupes cosaques furent réunies en bataille, au nombre de dix-sept mille hommes : elles se composaient de quatre escadrons du régiment des Cosaques de la garde, de deux escadrons du régiment de S. A. I. le césarévitch, d'un régiment de cavalerie et de tireurs d'élite, et de vingt régiments des quatre arrondissements militaires, avec une nombreuse artillerie à cheval. L'empereur, qui passait la revue, adressait les commandements au césarévitch, et celui-ci les faisait exécuter, en conduisant, à titre d'hetman, les troupes qui défilaient devant Sa Majesté.

Cette belle revue ne présentait pas, sans doute, la totalité des troupes, que la communauté des Cosaques du Don pouvait mettre sur pied de guerre et qui auraient formé alors cinquante-huit régiments de cavalerie, avec seize batteries d'artillerie, mais elle était bien assez nombreuse, pour faire apprécier les progrès de l'instruction et de la discipline, parmi ces troupes que la nouvelle organisation tendait à rendre tout à fait régulières, en achevant de détruire l'esprit d'insubordination, entretenu, chez les Cosaques, par les anciens privilèges de leur association égalitaire et indépendante, et en même temps, les habitudes de mollesse et d'insouciance, que le développement du bien-être domestique et de la richesse agricole avait répandues dans la population naguère encore si énergique et si belliqueuse.



Après la revue, l'empereur, accompagné du grand-duc héritier et des hauts fonctionnaires du pays, visita le gymnase, l'hôpital, la prison, l'Hospice des aliénés et l'Exposition des produits de l'industrie. Il avait invité à sa table tous les généraux et commandants des régiments cosaques, et, après ce dîner d'apparat, il honora de sa présence le bal que lui offrit la noblesse du Don.

Le 4 novembre, de grand matin, l'empereur et le césarévitch partirent pour Voronèje, où ils n'arrivèrent que le lendemain dans la soirée. Le 6, ils se remirent en route, pour Moscou, après avoir assisté, dans la cathédrale de Voronèje, à un *Te Deum* en action de grâces pour l'heureux achèvement de leur long et pénible voyage.

CCXLI

L'empereur Nicolas ne devait pas retrouver à Moscou l'impératrice, qui s'y était reposée quelques jours avec la grande-duchesse Marie, et qui avait eu la joie de revoir tous ses enfants, les grands-ducs Constantin, Nicolas et Michel, et les grandes-duchesses Olga et Alexandra. L'impératrice n'avait pas tardé à se remettre en route pour Saint-Pétersbourg, avec toute sa famille, d'après le désir de son époux, qui craignait pour elle et pour sa famille le voisinage de pays où régnait alors le choléra asiatique.

L'empereur n'avait pas les mêmes inquiétudes pour son propre compte, car il se proposait de faire un assez long séjour dans la seconde capitale de son empire. Il y resta, en effet, plus de six semaines, avec le grand-duc héritier. Le motif probable de cette résidence prolongée à Moscou était l'inquiétude que causait à l'empereur l'invasion de la peste d'Orient à Odessa. Quoique le terrible fléau fût enfermé dans la ville, où, d'ailleurs, il avait fait peu de ravages, on pouvait craindre qu'il ne se fît jour à travers les cordons sanitaires, pour se propager dans les provinces méridionales. L'empereur ne voulait donc pas s'en éloigner, afin

de présider aux mesures nécessaires qui pourraient être requises dans ces provinces menacées.

En tous cas, depuis son arrivée à Moscou, le 7 novembre, sa vie était plus active qu'elle ne l'eût été à Saint-Pétersbourg. Toujours accompagné du grand-duc héritier, et souvent du gouverneur-général militaire prince Galitsyne, il employait ses journées à passer des revues, à inspecter les casernes et les hôpitaux, à visiter les établissements d'éducation et de bienfaisance; il paraissait quelquefois au théâtre, mais ordinairement il donnait ses soirées au travail.

Le voyage de son fils en Sibérie et dans l'intérieur de la Russie, le voyage qu'il avait fait lui-même dans les provinces du Caucase, lui fournissaient les éléments de bien des réformes administratives, et il en résultait un mouvement indispensable dans le personnel des fonctionnaires. C'est ainsi que, par un ordre du jour du 12 novembre, le général-major Nicolaïeff était nommé hetman-lieutenant des Cosaques de la ligne du Caucase, en remplacement du général-major Verziline; que, par ordre du jour du 16, le général-major Espéjo, administrateur de l'Iméréthie, passait dans le corps de l'état-major; que, par ordre du jour du 25, le lieutenant-général comte Gourieff, gouverneur militaire de Kiew, gouverneur-général de Podolie et de Wolhynie, était admis à la retraite. Un grand nombre de généraux furent également autorisés à quitter le service, et d'autres officiers, plus jeunes et plus capables, eurent alors de l'avancement.

L'empereur n'oublia pas de récompenser son ministre, le prince Pierre Wolkonsky, auquel il avait confié le soin d'accompagner l'impératrice pendant une grande partie de son voyage en Crimée : il lui envoya son portrait et celui

de l'impératrice, réunis dans un entourage de diamants et surmontés de la couronne impériale, pour être suspendus au ruban de l'ordre de Saint-André, et l'impératrice, qui était chargée de lui transmettre cette brillante décoration, y ajouta une lettre autographe des plus flatteuses.

L'empereur distribua beaucoup d'autres décorations, et le 1er décembre, après avoir visité, en compagnie du gouverneur-général de Moscou, le nouvel hôpital militaire, il fut si satisfait de cette visite, qu'il remercia de vive voix le colonel Baryschnikoff, directeur de l'établissement, et qu'il adressa, le jour même, ce rescrit au prince Galitsyne :

« J'ai vu, avec une satisfaction particulière, par le rapport que vous M'avez adressé, que l'hospice militaire établi à Moscou, pour l'entretien des sous-officiers et soldats congédiés du service qui se trouvent sans moyens d'existence, établissement dont la fondation est due aux bienfaits de feu le conseiller privé actuel, prince Gagarine, possède maintenant, grâce aux sacrifices d'autres particuliers, tous les moyens nécessaires pour remplir à l'avenir le but de son institution. D'après la demande que vous M'en avez faite, J'ai ordonné de placer cet établissement sous la protection du Comité institué le 18/30 août 1814, en le réunissant, par la suite, à l'hospice militaire qui doit être établi dans le bourg d'Izmaïlovskoé. Je Me plais en même temps à vous exprimer Ma reconnaissance particulière, pour votre sollicitude exemplaire dans toutes les entreprises d'utilité publique, et Je vous charge d'être l'organe de Ma haute bienveillance auprès de toutes les personnes qui concourent à cet établissement.

« Je suis pour toujours votre affectionné,

« NICOLAS.

« Moscou, 19 novembre (1er décembre, nouv. st.) 1837. »



L'empereur ne fut pas moins satisfait de sa visite à l'Université de Moscou, qu'il inspecta, le 4 décembre, dans le plus grand détail. L'ordre et la bonne tenue qu'il avait observés dans toutes les parties de cette savante institution, furent l'objet des éloges qu'il voulut bien adresser à l'aide de camp général comte Strogonoff, curateur de l'établissement universitaire. Mais il avait hâte de revoir enfin sa femme et ses enfants, après une absence qui durait depuis plus de deux mois et demi.

L'hiver, qui régnait dans toute sa rigueur, avait rendu les communications plus faciles et plus promptes sur les routes couvertes de neige. L'empereur partit en traîneau, avec le césarévitch, et voyagea jour et nuit jusqu'à Tzarkoé-Sélo, où il arrivait, en bonne santé, le 22 décembre; il y trouva la famille impériale, qui l'attendait impatiemment, et il se reposa pendant deux jours, avant de rentrer définitivement à Saint-Pétersbourg.

Son retour au palais d'Hiver fut le signal des fêtes de cour, qui précédaient les grandes réceptions de Noël; les bals de l'Assemblée de la noblesse avaient commencé, tous les théâtres étaient ouverts, et l'on se préparait, dans le monde officiel et dans l'aristocratie, à tous les plaisirs de luxe que l'hiver amène à sa suite.

L'empereur, un des premiers matins qui suivirent son arrivée, avait voulu se rendre compte, par lui-même, de l'avancement des travaux de l'église-cathédrale de Saint-Isaac, d'autant plus que l'architecte en chef de ce monument, M. de Montferrand, s'occupait alors de faire poser autour du dôme, qui devait s'élever à trois cent quarante pieds au-dessus du sol, les vingt-quatre colonnes en granit, formant chacune un seul bloc, et ayant quarante pieds de hauteur.

Cette entreprise gigantesque, qui, dans l'histoire de l'art, n'avait pas de précédent, s'effectuait néanmoins avec plein succès, grâce à des machines nouvelles en charpente assez fortes et assez mobiles à la fois pour élever un poids de deux cent mille livres, à plus de deux cents pieds en l'air. De plus, le marchand Martinoff, entrepreneur du transport des marbres de l'église, avait construit plusieurs petits chemins de fer combinés, qui permettaient de conduire, presque sans effort, sur l'emplacement des travaux, d'énormes blocs qui ne pesaient pas moins de dix à quinze mille livres.

L'empereur arriva, dans les chantiers, avec un seul aide de camp, et les parcourut, en adressant la parole aux ouvriers, que le froid n'empêchait pas de continuer leur rude besogne. On était allé à la hâte avertir l'architecte en chef; mais, lorsqu'il arriva, l'empereur avait déjà constaté, de ses propres yeux, que, dans la dernière campagne d'été, le stylobate en marbre de la tour du dôme, ainsi que le grand entablement et une partie des attiques, avaient été achevés par les trois mille ouvriers, qui y travaillaient constamment et presque jour et nuit. En outre, douze des vingt-quatre colonnes du dôme étaient déjà en place sur leurs bases, et l'on pouvait espérer que le reste serait placé avant le printemps.

L'édifice en construction était toujours environné d'une forêt d'échafaudages, quoique les voûtes fussent terminées depuis l'année précédente, et que les travaux d'ornementation, à l'intérieur, continuassent sans interruption.

— C'est bien, dit l'empereur à M. de Montferrand; nous sommes encore loin de l'achèvement total, mais il y a progrès et progrès notable. J'avais lu le rapport de la commission, qui m'a rendu compte de la pose de la première co-

lonne du dôme, mais je ne soupçonnais pas que ce fût une entreprise aussi difficile, aussi extraordinaire. En vérité, on n'a rien vu de pareil depuis la construction de Saint-Pierre de Rome, par Michel-Ange. Je vois aussi avec plaisir que nous allons plus vite que lui, car notre cathédrale sera sans doute complétement finie en 1843 ou 1844.

— En 1841, Sire, répondit l'architecte français, en s'inclinant respectueusement.

— Très-bien, repartit Nicolas; si vous avez besoin de six mille ouvriers au lieu de trois mille, prenez-les; si les crédits alloués annuellement pour les travaux ne suffisent pas, on les augmentera : l'important, c'est de finir le plus tôt et le mieux possible.

La pieuse prodigalité de l'empereur pour cette cathédrale grecque orthodoxe, dont il avait voulu faire le plus vaste et le plus beau monument du monde, ne l'empêchait pas de favoriser en même temps la construction des églises catholiques dans tout l'Empire. En 1836, il avait affecté une somme de 200,000 roubles à l'érection d'une église catholique à Cronstadt, et le 28 août 1837, la première pierre de cette église, dédiée aux saints apôtres Pierre et Paul, avait été posée solennellement par l'évêque catholique Ignace Paulowski, en présence du gouverneur militaire et des autorités de la ville.

Peu de mois auparavant, l'empereur, à la demande du prieur et des marguilliers de la paroisse catholique de Sainte-Catherine, à Saint-Pétersbourg, leur avait accordé un prêt, sans intérêt, pour quatre ans, de 500,000 roubles, sur la Banque d'emprunt, pour réparer et agrandir cette église, et pour faire rebâtir les bâtiments annexes. D'autres églises catholiques avaient été fondées simultanément, par ordre du tzar, dans diverses parties de ses États, alors



que les journaux étrangers, obéissant aux inspirations mensongères de l'esprit de parti, accusaient injustement l'empereur de persécuter ses sujets catholiques, et de rêver l'anéantissement de la religion romaine, dans l'Empire, au profit du culte grec orthodoxe.

Cependant, les catholiques romains n'avaient pas cessé, en Russie, de jouir partout de la liberté la plus complète dans l'exercice de leur culte, et le Gouvernement russe, qui ne leur refusait jamais des secours pour l'entretien de leur clergé, poussait la tolérance jusqu'à leur fournir, avec l'approbation de l'empereur, les fonds nécessaires pour fonder des églises nouvelles ou pour réparer les anciennes.

Dans plusieurs ukases publiés cette année-là, l'empereur s'était préoccupé, il est vrai, de montrer qu'en sa qualité de chef temporel de l'Église grecque russe, il entendait protéger efficacement les intérêts de cette religion d'État, sans toutefois leur sacrifier aveuglément ceux des autres cultes. Ainsi, ne porta-t-il aucune atteinte à la religion catholique romaine, qui était la religion nationale en Pologne, mais il plaça seulement les affaires de l'Église grecque-unie sous la direction du Saint-Synode.

Les catholiques ne lui pardonnaient pas d'avoir ordonné que les enfants nés de mariages mixtes, c'est-à-dire de père et mère professant l'un et l'autre une religion différente, fussent élevés, sans exception, dans la communion gréco-russe.

— Le souverain est le père de ses sujets, disait-il à cette occasion, et il est tenu, devant Dieu et la patrie, de les mettre dans la bonne voie lorsqu'ils ne s'appartiennent pas encore, c'est-à-dire avant l'âge de raison.

La fin de l'année 1837 fut marquée par un grave si-



nistre, qui prit le caractère et les proportions d'un malheur national : le palais d'Hiver brûla de fond en comble, dans la nuit du 29 au 30 décembre.

L'empereur assistait, ce soir-là, avec l'impératrice et le grand-duc héritier, à la représentation d'une pièce française, au Grand-Théâtre, et le public ordinaire des représentations *par ordre*, la cour et les personnes présentées, ainsi que l'aristocratie de rang, de nom et de fortune, remplissaient la salle.

Vers neuf heures un quart, un adjudant de service entra dans la loge impériale, et s'approchant sans bruit du ministre de la Maison de l'empereur, lui dit quelques mots à l'oreille et sortit aussitôt. Le prince Wolkonsky ne bougea pas, mais il regardait le spectacle avec une distraction que plusieurs personnes remarquèrent : il était inquiet, soucieux.

Au bout de dix minutes, le même adjudant revint, parla bas au ministre, et celui-ci, se penchant vers l'empereur, lui transmit à voix basse la nouvelle qu'on venait de lui apporter.

L'empereur changea de visage; il se leva tout à coup et sortit précipitamment, sans avoir annoncé à l'impératrice le motif de ce brusque départ. La représentation continua, au milieu d'une agitation sourde et anxieuse.

L'empereur s'était élancé sur un cheval qu'on lui avait amené à la porte du théâtre, et suivi d'une escorte de la garde impériale, sans un seul aide de camp de service, il partit au galop dans la direction du palais d'Hiver.

Les rues étaient pleines de monde, et cette foule se pressait d'arriver sur le théâtre d'un grand incendie, que des lueurs rougeâtres et des colonnes de fumée noire accusaient à l'horizon. De tous côtés roulaient avec fracas les pompes



municipales; on voyait passer, en courant, les escouades de pompiers, avec des torches allumées; on sonnait l'alarme à toutes les vigies de quartier : il faisait un froid de vingt-cinq degrés.

Quand l'empereur mit pied à terre devant le palais d'Hiver, où le feu s'était déclaré depuis une demi-heure à peine, il jugea, du premier coup d'œil, qu'on ne pouvait plus sauver le palais : une partie de la toiture était déjà embrasée au-dessus de la salle de Pierre le Grand, et la flamme qui jaillissait de ce foyer commençait à s'étendre de tous cotés dans les combles du vaste édifice.

Le grand-duc Michel était arrivé le premier, à la tête de la garde imperiale, pour combattre ce terrible incendie : il avait jugé, comme l'empereur, que le palais était perdu sans ressources; en conséquence, il avait donné ordre, aux régiments qu'il commandait, de mettre en sûreté d'abord tout l'ameublement, et en même temps de couper la galerie qui communiquait du palais d'Hiver à celui de l'Ermitage, afin de sauver au moins ce dernier palais, renfermant tous les musées impériaux. A l'instant, les soldats s'étaient répandus, par escouades, dans les appartements de l'empereur et de l'impératrice, dans les galeries et les salons d'honneur, où étaient accumulées tant de richesses, et malgré la fumée épaisse, malgré les flammes qui gagnaient du terrain avec une effrayante rapidité, on avait enlevé à force de bras les meubles les plus lourds et les moindres objets, pour les transporter pèle-mêle à l'Amirauté, à l'hôtel de l'État-Major-Général, et dans l'immense Salle d'exercice de l'infanterie.

Ce sauvetage se fit avec un certain ordre militaire, et la plupart des objets d'art et des meubles précieux furent emportés ainsi sans accident, tandis que les pompiers, ai-

dés par d'autres soldats des régiments Préobrajensky et Semenowsky, s'efforçaient d'arrêter les progrès du feu et de le circonscrire au moins, en lui faisant une large part; mais le feu, qui avait éclaté dans la partie supérieure du palais, s'y propageait avec d'autant plus de facilité, que les voûtes des grandes salles de réception étaient en bois, et que la vieille charpente des combles offrait à l'incendie un actif aliment.

Avant même l'arrivée de l'empereur sur le lieu du sinistre, tous ses enfants avaient été emmenés hors du palais, par leurs gouvernantes et leurs gouverneurs, qui les conduisirent d'abord à l'hôtel du ministère des affaires étrangères : ils n'y restèrent pas longtemps, car l'empereur, pour les éloigner d'un affreux spectacle et peut-être aussi pour les mettre à l'abri de tout danger, avait ordonné qu'on les transportât sur-le-champ au palais d'Annitchkoff, où il se voyait forcé de fixer sa résidence.

Puis, il envoya prévenir l'impératrice de la catastrophe, qui le tiendrait éloigné d'elle, sans doute, une partie de la nuit : il la priait d'aller l'attendre, sans aucune inquiétude, au palais d'Annitchkoff, où elle trouverait ses enfants qui l'attendaient.

L'impératrice, en apprenant que les flammes consumaient le palais d'Hiver, pensa d'abord à une de ses demoiselles d'honneur, la jeune comtesse S. Golenischeff-Koutousoff, qui était restée gravement malade au palais. Elle quitta en toute hâte la représentation, et, sans vouloir écouter les objections qu'on put lui faire pour l'en empêcher, elle se fit conduire immédiatement à l'hôtel du ministère des affaires étrangères, où l'empereur vint la rejoindre un instant, et elle ne consentit à se retirer au palais d'Annitchkoff, qu'après s'être assurée que la comtesse Gole-



nischeff-Koutousoff avait été sauvée et transportée dans une maison voisine.

Cependant l'incendie suivait son cours, en redoublant de violence : la place du Palais et celle de l'Amirauté étaient encombrées d'une foule de peuple, qui regardait douloureusement cet horrible tableau, en versant des larmes, et en priant à voix basse, sans oser prendre part au sauvetage des objets précieux que les soldats emportaient dans leurs bras et sur leurs épaules ; car la loi de police, qui interdisait absolument aux habitants de porter des secours effectifs en cas d'incendie, était religieusement observée à Saint-Pétersbourg. Il n'y avait que les troupes et le corps des pompiers qui eussent le droit d'intervenir alors sous la direction de leurs chefs.

On vint dire à l'empereur, que les sentinelles préposées à la garde extérieure et intérieure du palais refusaient de se retirer, sans avoir été relevées régulièrement, et attendaient l'arme au bras, chacune à son poste, malgré le danger qui les menaçait. Déjà plusieurs, disait-on, avaient péri victimes de leur respect pour la consigne militaire.

Nicolas alla lui-même les chercher ; non-seulement il fit le tour du palais, mais encore il pénétra dans quelques salles que l'incendie n'avait pas atteintes : il y trouva un grand nombre de soldats qui travaillaient à enlever les meubles et même les ornements décoratifs avec autant d'ordre et de sang-froid, que s'ils eussent été à la parade, sans s'inquiéter des flammes qui couraient en grondant sous leurs pieds et sur leurs têtes.

Dans un salon, dont le plancher se trouvait en partie consumé, quatre de ces braves travailleurs étaient occupés à détacher une magnifique glace qu'ils voulaient sauver. L'empereur, voyant le péril que couraient ces hommes in-



trépides, leur cria de loin de se retirer, et comme ils ne l'entendaient pas et s'obstinaient à leur périlleuse entreprise, Nicolas s'avança jusqu'à eux, sur le parquet brûlant, à travers la fumée ; puis, ayant tiré son épée, il frappa violemment avec la poignée cette glace qu'il brisa en mille éclats.

— Maintenant, vous n'avez plus rien à faire ici ! cria-t-il, en obligeant les quatre soldats à sortir de la salle.

Un moment après, le plafond s'écroulait derrière eux avec un épouvantable fracas.

L'empereur redescendit sur la place par le grand escalier d'honneur, qui était encore intact : il ne fut pas peu surpris de rencontrer, sur cet escalier, un troupeau de vaches et de chèvres, qui descendaient aussi, en beuglant et en bêlant, des étages supérieurs où ces animaux avaient leurs étables, à son insu, et sans doute aussi à l'insu des surveillants du palais, car les combles étaient transformés, pendant l'hiver, en une véritable vacherie qui fournissait de lait, de crème, de beurre, la table impériale.

L'empereur ne put s'empêcher de sourire, en voyant, au milieu des horreurs de l'incendie, cette révélation inattendue de l'ingénieuse cupidité des employés subalternes de l'office et des cuisines.

Le bruit se répandit aussitôt, que l'incendie avait pris d'abord dans les fourrages accumulés pour la nourriture de ces bestiaux domestiques.

La plus grande partie des objets précieux que contenait le palais d'Hiver : meubles, soieries, tapisseries, tableaux, statues, avaient pu être sauvés ; mais le feu continuait son œuvre, et tous les efforts tentés pour l'arrêter étaient et devaient être impuissants : malgré le voisinage de la Newa, où l'on avait brisé la glace épaisse de trois ou quatre pieds, l'eau manquait, ou bien gelait dans les pompes, ou n'arri-



vait qu'en glaçons dans le brasier ardent qui embrassait toute la superficie du palais, laquelle n'a pas moins de 634,237 mètres carrés.

La flamme s'élevait, dans les airs, à cent pieds au-dessus des toits, qui ressemblaient au cratère d'un volcan en éruption; la flamme sortait à la fois de toutes les fenêtres sur les quatre faces de cet immense édifice; les planchers s'écroulaient avec fracas, et il n'était plus possible de pénétrer dans l'intérieur du palais.

Tout à coup, on annonce à l'empereur qu'un incendie venait de se déclarer sur un autre point de la ville, à l'extrémité de Vassili-Ostrow, dans le port des Galères. Nicolas fait appeler le césarévitch, qui aidait le grand-duc Michel à préserver les trésors d'art de l'Ermitage, et il lui ordonne de se rendre en toute hâte au port des Galères, afin de diriger les secours, et de conjurer, s'il est possible, un nouveau désastre.

Le grand-duc héritier se jette dans le premier traîneau qu'il rencontre; puis, en passant à fond de train devant les casernes du régiment des gardes de Finlande, il donne ordre au premier bataillon d'accourir sur le lieu du second incendie qui répand au loin une sinistre lueur.

Quelques instants après, le traîneau qui portait le grand-duc Alexandre est renversé, au détour d'une rue, et se brise : le jeune prince, qui n'est ni blessé ni contusionné, se relève, en ne s'inquiétant que du retard qu'il peut subir; il arrête un gendarme qui passait, lui demande son cheval, s'élance dessus et poursuit sa course précipitée.

Son apparition inattendue dans le port des Galères, au milieu des pompiers, des soldats et des marins, redonna du courage et de l'espoir à tous ces braves gens, qui travaillaient à éteindre le feu; son exemple, ses paroles exci-



tèrent le zèle et l'enthousiasme ; les habitants des quartiers menacés d'une conflagration générale, demandèrent la permission de combattre l'incendie, et ce surcroît de secours énergiques eut pour effet immédiat d'arrêter les progrès du feu.

Le port des Galères fut sauvé, et, une heure après, le césarévitch revenait auprès de son père, auquel il rendait compte du succès de sa mission.

L'incendie du palais d'Hiver était alors dans toute sa force ; il ne restait pas une seule chambre que la flamme n'eût envahie ; pas une seule fenêtre qui ne donnât issue à la flamme.

Malgré la rigueur du froid, cent mille curieux, debout sur la place éclairée comme en plein jour, contemplaient, immobiles et silencieux, ce spectacle effrayant, et gémissaient tout bas sur la destruction du palais impérial, le plus vaste, le plus riche, le plus magnifique de tous les palais de l'Europe. Minuit allait sonner à l'horloge, dont l'aiguille marchait encore sur le cadran environné d'une auréole flamboyante. Le timbre rendit un son étrange en frappant les onze premiers coups, mais, avant que le douzième coup eût retenti, l'horloge se détacha du faîte de l'édifice et disparut dans le gouffre enflammé.

Dès ce moment, l'incendie diminua peu à peu, sans pouvoir s'étendre hors de l'enceinte du palais, où son activité se trouvait concentrée dans un brasier incandescent.

Il n'y avait plus de danger pour les édifices publics les plus voisins, et l'empereur se retira, vers trois heures du matin, en laissant un cordon de troupes autour du palais qui brûlait encore et qui brûla pendant plusieurs jours.

— Dieu soit béni ! s'écria l'empereur, en retrouvant toute sa famille, qui l'attendait avec anxiété au palais d'An-



nitchkoff. Le palais d'Hiver est entièrement consumé, mais personne n'aura péri, je l'espère.

On ne savait pas, ou plutôt on avait caché à l'empereur que le nombre des blessés était considérable, et que treize personnes, neuf pompiers et quatre soldats, avaient été victimes de leur intrépidité ou de leur imprudence.

Pendant que l'impératrice, entourée de ses enfants, refusait absolument de prendre du repos avant le retour de son auguste époux, son secrétaire particulier, le conseiller intime Chambeau, avait fait emporter du palais d'Hiver au palais d'Annitchkoff les meubles et tous les objets de prix et d'affection qui garnissaient l'appartement de l'impératrice; puis, avec le concours d'une centaine de fidèles serviteurs, il s'était occupé de replacer ces meubles et ces objets dans l'ordre exact et minutieux qu'ils avaient au palais d'Hiver : ce fut, en quelque sorte, une répétition parfaite des appartements que le feu venait de détruire : les vases, les montres, les souvenirs de jeunesse, les albums, les livres, rien n'était oublié; chaque chose semblait à sa place, et l'impératrice, en se retrouvant tout à coup au milieu de ces objets qu'elle croyait anéantis par l'incendie, imagina qu'elle rêvait, et s'abandonna au charme de l'illusion, en disant :

— Sommes-nous toujours au palais d'Hiver? L'incendie a-t-il donc épargné tout ce que j'aimais, tout ce qui me rappelait mon enfance, mon éducation, mon mariage, mes enfants, les meilleurs jours, les heures les plus douces de ma vie !

Le lendemain, une commission, instituée par ordre de l'empereur, pour rechercher les causes de l'incendie, commença son enquête. Cette commission était composée des aides de camp généraux Benkendorff, Kleinmichel et Martynoff, du lieutenant-général Zakharjevsky, du fonction-



naire de la quatrième classe Stauberg, et du conseiller d'État Stassoff.

Un grand nombre de personnes furent appelées et entendues en témoignage; plusieurs architectes durent fournir des renseignements techniques. Le résultat de cette enquête, qui dura deux semaines entières, fut que la vraie cause de l'incendie provenait d'une bouche de chaleur qu'on avait eu la maladresse de laisser subsister lors de la reconstruction de la salle des Feld-maréchaux, et qui, étant trop rapprochée d'une cloison en bois, avait communiqué le feu aux boiseries du plafond de la salle de Pierre le Grand. La sécheresse des charpentes expliquait la rapidité de l'incendie, qui avait gagné promptement la toiture et envahi les greniers; dès ce moment, tout secours était impossible pour les bâtiments.

Mais, en revanche, on avait eu le temps d'enlever la plupart des meubles que renfermait le palais. L'Amirauté, l'hôtel de l'État-Major-Général et la Salle d'exercice de l'infanterie en étaient encombrés. La commission, nommée pour le triage et la mise en ordre de tous ces meubles, fonctionna, sans désemparer, pendant un mois, et l'on reconnut avec surprise qu'il ne manquait, dans ce prodigieux amas de choses précieuses, que les objets qui n'avaient pu être emportés à cause de leur poids et de leur volume. L'argenterie et les services de table furent déposés au cabinet impérial; les bronzes, les rideaux et les étoffes de soie entrèrent dans les magasins de l'intendance de la cour; les vases de porcelaine et tous les objets mobiliers qui décoraient quatre-vingts salles du palais, furent transportés au palais de Tauride.

On avait déjà mis en sûreté, pendant l'incendie, une foule d'objets précieux, tels que les reliques, images, orne-



ments de la chapelle du palais; les trônes, les lustres et les candélabres d'argent massif; les insignes et les diamants de la couronne, les joyaux de l'impératrice, etc. On avait aussi extrait de la Galerie militaire et de la galerie des Feld-maréchaux les tableaux et portraits historiques, ainsi que le fameux meuble chinois qui faisait l'ornement des appartements de l'impératrice Catherine.

Un fait vraiment incroyable, mais qui n'étonna personne en Russie, avait pu être signalé : il n'y eut pas un voleur, qui songeât à profiter du désordre de l'incendie pour mettre la main sur quelque objet de prix ; on ne constata point un seul détournement.

L'empereur et la famille impériale allèrent visiter plusieurs fois ces riches épaves de l'incendie, et ils purent juger, de leurs propres yeux, que la plupart des trésors d'art et de luxe, que contenait le palais d'Hiver, avaient échappé aux flammes.

La première fois que Nicolas, accompagné de l'impératrice, alla voir, à l'hôtel de l'État-Major-Général, tout ce qu'on avait pu sauver, dans son appartement particulier, il reconnut que rien ne manquait, pas un meuble, pas un cadre, pas un carton, pas même le fameux manteau militaire, qu'il croyait perdu, et qu'il regrettait plus que tout le reste.

Tout à coup, son front se rembrunit, son visage devint soucieux : une pensée chagrine lui avait traversé l'esprit; il cherchait des yeux quelque objet qui ne s'était pas offert à sa vue. Mais bientôt il aperçut dans un coin un petit secrétaire en bois de rose, de peu d'apparence; il s'en approcha vivement, avec émotion, s'assura que les tiroirs n'avaient pas été forcés, et fit jouer un ressort secret, sous l'action duquel s'ouvrit un de ces tiroirs remplis de papiers.



— Dieu soit loué ! ma chère ! s'écria-t-il, en s'adressant à l'impératrice, avec une joie expansive et tendre. Nous pouvons nous consoler de l'incendie du palais d'Hiver. J'ai là toutes vos lettres, depuis nos fiançailles !

CCLXII

La cour s'était installée provisoirement au palais d'Annitchkoff, qui paraissait bien insuffisant pour sa nouvelle destination : aussi, l'empereur jugea-t-il convenable, pour les cérémonies d'apparat, de se transporter au palais de l'Ermitage, qui avait été sauvé, grâce aux intelligents efforts du grand-duc Michel, et qui était disposé de manière à remplacer, autant que possible, le palais d'Hiver.

Ce fut au palais d'Annitchkoff que l'empereur et l'impératrice reçurent, le 31 décembre 1837, le baron de Barante, ambassadeur de France, qui prit congé d'eux pour faire un voyage en Turquie, et le nouvel envoyé extraordinaire du roi des Pays-Bas, le comte de Schinmelpenninck, qui remit ses lettres de créance. Mais ce fut dans la chapelle de l'Ermitage, qu'on célébra, en présence de toute la cour, la messe solennelle de Noël; ce fut dans les salons de l'Ermitage, qu'eut lieu le baise-main à l'occasion du 1er janvier de l'année russe 1838.

L'incendie du palais d'Hiver avait produit, dans toutes les classes de la société, depuis le grand seigneur jusqu'au plus pauvre serf, une profonde et douloureuse impression : les jours qui suivirent ce triste événement virent éclater, sur tous les points de la Russie, les sentiments de vénération, d'amour et de dévouement, que les Russes professent



pour leur souverain. Il y eut, de toutes parts, un élan général et spontané pour concourir, par des offrandes volontaires, à la reconstruction immédiate du palais impérial. Le Comptoir de la cour reçut officieusement, dans ce but, une multitude de dons, nominatifs ou anonymes, qui s'élevèrent, en peu de jours, à des sommes énormes. Les pertes causées par l'incendie étaient estimées à plusieurs millions de roubles, et personne ne doutait que le produit d'une souscription nationale ne s'élevât bien au-dessus du chiffre de ces pertes.

L'empereur, touché de l'empressement de ses sujets à vouloir réparer, à leurs frais, un désastre que chacun considérait comme un malheur public, crut devoir cependant arrêter les dons et les souscriptions, en adressant le rescrit suivant à son ministre de l'intérieur Bloudoff :

« L'incendie, qui a détruit en partie Notre palais d'Hiver, a été pour Nos fidèles sujets une occasion de nouvelles manifestations de leur zèle. D'après les rapports qui Nous parviennent de toutes parts, toutes les classes de la population rivalisènt d'empressement à concourir à la reconstruction de cet édifice, par des offrandes spontanées et proportionnées à leurs moyens. Ces sacrifices ne seront pas nécessaires : Nous ne les acceptons point; mais Notre cœur est vivement touché des sentiments qui les ont inspirés, sentiments de dévouement profond et fidèle à Notre personne et au trône, qui se révèlent avec une nouvelle force à chaque événement plus ou moins important de Notre règne.

« Désirant le témoigner hautement, Nous vous ordonnons de faire parvenir, à Nos fidèles et bien-aimés sujets de toutes conditions, par l'organe des administrateurs en



chef des gouvernements et par celui des maréchaux de la noblesse, l'expression de Notre gratitude impériale pour ces marques de leur attachement. Nous remercions cette Noblesse, qui, dans les circonstances actuelles comme en toute occasion, a prouvé comment elle savait se montrer fidèle au but de son institution, ainsi qu'à ses principes, en étant toujours la première à servir d'exemple et de modèle de dévouement.

« Ce dévouement Nous est plus cher que les trésors les plus précieux et les productions de l'art les plus parfaites. La pensée de l'amour franc et loyal de Nos fidèles sujets, de cet amour inaltérable, quelles que soient les circonstances, Nous allége le poids des soucis et des soins inséparables du gouvernement, puisqu'il est pour nous le gage de la prospérité future et de la gloire de Notre patrie bien-aimée.

« NICOLAS.

« Saint-Pétersbourg, le 25 janvier (6 février, nouv. st.) 1838. »

En même temps, on publiait, dans les casernes du corps détaché de la garde, cet ordre du jour, adressé par le grand-duc Michel aux régiments, escadrons et batteries, dont il était le commandant en chef :

« J'ai eu l'honneur de recevoir aujourd'hui, de S. M. l'impératrice, un Rescrit, par lequel Sa Majesté daigne remercier le corps de la garde d'avoir, dans l'incendie du palais d'Hiver, sauvé les effets appartenant à Leurs Majestés Impériales, ainsi qu'aux membres de la famille impériale.

« J'éprouve une satisfaction particulière à faire connaître à tous mes camarades ce témoignage si gracieux du prix

que S. M. l'impératrice a daigné mettre au simple accomplissement de notre devoir, comme fidèles sujets; persuadé qu'ils partageront tous avec moi les sentiments de gratitude profonde que doivent inspirer les expressions, si flatteuses pour chacun de nous, de Sa Majesté Impériale.

« La copie ci-annexée de ce Rescrit sera lue, avec le présent ordre du jour, dans toutes les compagnies, escadrons et batteries; le Rescrit original sera conservé à l'état-major du corps, avec les autres rescrits impériaux, comme une preuve de la bienveillance dont S. M. l'impératrice a daigné honorer le corps détaché de la garde.

« *Le grand-maître de l'artillerie*,

« MICHEL. »

Le rescrit de l'impératrice à son beau-frère le grand-duc Michel était conçu en ces termes :

« En visitant hier, avec S. M. l'empereur, le palais de Tauride et tous les effets sauvés, de l'incendie du palais d'Hiver, par le corps de la garde, et qui y ont été transportés, J'ai été aussi étonnée de l'énormité des efforts et des travaux de la garde dans cette circonstance, que profondément touchée du soin apporté à la conservation des objets appartenant à S. M. l'empereur, à Moi et à Notre famille. Cette sollicitude, qui, même au milieu du trouble et des dangers de l'incendie, s'est étendue jusqu'aux moindres effets, ne peut avoir été inspirée que par le zèle et le dévouement sans bornes du corps tout entier de la garde pour la Maison impériale! S. M. l'empereur a su pleinement apprécier une aussi belle action, et Moi, guidée par le sentiment le plus vrai, J'offre à Votre Altesse Impériale



l'expression de Ma gratitude sincère pour sa coopération personnelle dans cette circonstance. Je la prie instamment de vouloir bien exprimer Ma reconnaissance à tous les généraux et officiers du corps de la garde, qui y ont pris part, et de faire remercier, en mon Nom, tous les sous-officiers et soldats qui ont déployé, dans cette occasion, un zèle si louable et si exemplaire.

« Je suis, pour toujours, Votre sincèrement affectionnée,

« ALEXANDRA.

» 24 janvier (5 février, nouv. st.) 1838. »

L'empereur ordonna que le palais d'Hiver fût rétabli, dans son ancien état, aux frais du Comptoir des bâtiments de la couronne : la commission, nommée pour l'enquête sur les causes de l'incendie, resta en permanence pour surveiller les travaux de reconstruction, qui commencèrent, aussitôt que le déblaiement des décombres eut été achevé.

Les architectes visitèrent les lieux et constatèrent que les murs extérieurs n'avaient pas souffert, malgré la violence du feu. Ce palais, construit sous le règne de l'impératrice Élisabeth, par l'architecte italien Rastrelli, devait donc être restauré dans son ensemble et dans ses détails architectoniques; une fois que les bâtiments seraient couverts (la toiture à rétablir n'avait pas moins de deux werstes d'étendue), il n'y aurait qu'à refaire de fond en comble les aménagements intérieurs de cet immense édifice, et ensuite à en reconstituer la décoration primitive, d'après les anciens dessins qui pourraient avoir été conservés. La commission demanda, aux architectes, des planchers et des toits incombustibles. Il fut décidé qu'on ne se servirait que de pierre et de fer dans cette reconstruction. L'incendie n'avait



fait que noircir les façades et les statues qui couronnaient le faîte du palais : l'empereur désira qu'on laissât subsister cette teinte noirâtre que la fumée et la flamme avaient donnée à la pierre, comme un souvenir de la catastrophe du 29 décembre 1837.

Nicolas insista surtout pour que les travaux fussent terminés, un an, jour pour jour, après l'incendie, malgré l'immensité d'une telle œuvre, qui semblait exiger plusieurs années de travaux incessants et gigantesques. Mais le désir du tzar était un ordre, et quoique les architectes eussent déclaré d'abord qu'il était matériellement impossible de réparer en quelques mois le désastre accompli en quelques heures, la commission, inspirée, entraînée par le général Kleinmichel, prit l'engagement formel d'obéir à la volonté impériale. Les architectes, à bout d'objections et de résistance, prirent le parti de céder, à condition qu'on ne ménagerait pas l'argent, et qu'on leur permettrait d'employer autant de bras qu'il en faudrait pour mener à bonne fin cette prodigieuse entreprise.

Dès que leur devis fut accepté, ils appelèrent à leur aide quatre mille ouvriers appartenant à tous les corps d'état, et ils ouvrirent des chantiers où l'on devait travailler jour et nuit jusqu'à la fin de l'année. Le général Kleinmichel avait été désigné, par la commission, pour avoir la haute main sur les travaux et pour exciter le zèle et l'activité des travailleurs : il commença aussitôt à exercer sa mission avec tant d'exactitude et tant de rigueur, qu'il devint la terreur des ouvriers et même des architectes.

— Vous n'aurez pas un jour, pas une heure de plus, pour l'exécution de vos devis, répétait-il sans cesse du ton le plus bourru et de l'air le plus rébarbatif : il faut que l'empereur soit obéi ponctuellement, et je vous rendrai respon-



sables du moindre retard. L'inauguration du nouveau palais d'Hiver aura lieu irrévocablement le 18/29 décembre 1838.

Le rescrit de l'empereur à son ministre de l'intérieur n'avait pas fait cesser entièrement les offrandes qui affluaient auparavant dans les caisses de l'État. Il y avait des donateurs obstinés qui continuaient d'envoyer, au Comptoir de la cour, mais en ne se faisant pas connaître, des dons importants, affectés à divers usages, qu'ils déterminaient d'avance. Ainsi, l'un de ces anonymes fit remettre une somme de 2,000 roubles pour rétablir l'horloge du palais, qui avait sonné la dernière heure de ce magnifique monument. Un autre attribuait une somme considérable à la restauration de la salle des Feld-maréchaux.

Peu de jours après le rescrit impérial, qui refusait toute espèce de dons, l'empereur sortit en traîneau, pour aller voir le commencement des travaux du palais : son traîneau fut arrêté, au milieu de la Perspective-Newsky, par un accident, qui venait d'avoir lieu, et qui accumulait la foule sur ce point de la voie publique : un cheval avait pris le mors aux dents et blessé plusieurs personnes. L'empereur mit pied à terre et s'informa de ce qui était arrivé. Pendant ce temps-là, un paysan perça la foule et jeta un gros sac d'argent sur la fourrure qui recouvrait le traîneau impérial.

L'empereur aperçut le sac, en remontant dans sa voiture, mais il ne put découvrir quel était le paysan qui l'y avait déposé. Ce billet anonyme, enfermé dans le sac avec 800 roubles, n'était pas fait pour faciliter les recherches : « Sire, nous ne sommes pas riches, mais nous sommes reconnaissants. Il y a deux ans, lorsque le feu eut détruit notre pauvre village, tu as relevé nos maisons : tu nous permettras bien de t'aider aussi à relever la tienne. Ce que nous



t'offrons est peu de chose, nous le savons, mais notre amour pour toi est bien grand : nous t'aimons comme notre père et notre empereur. Nos biens, notre sang, tout ce que nous possédons, tout ce que nous sommes, tout t'appartient. Que Dieu t'accorde bonheur, joie et santé! »

Toutes les recherches pour retrouver l'auteur ou les auteurs de cette offrande furent inutiles. L'empereur se vit alors forcé d'accepter un don, qui lui était offert d'une manière si délicate, et que personne ne voulait reprendre : il déclara donc, par un ukase, que cette somme serait consacrée aux premiers travaux de la réédification du palais d'Hiver, « afin, dit-il, que les fondations du nouveau palais reposassent, en quelque sorte, sur l'amour de son peuple. »

L'incendie du palais avait empêché l'inauguration solennelle des statues des deux feld-maréchaux Barclay de Tolly et Koutouzoff-Smolensky, sur la place de la cathédrale de Notre-Dame de Kasan : seulement, au premier coup de canon tiré de la forteresse, le 6 janvier 1838, pour annoncer la fête de Noël au jour fixé par le rituel gréco-russe, on avait débarrassé des voiles qui les cachaient ces deux statues, modelées avec talent par Orlowsky, et fondues en bronze par Jakimoff.

Quatre jours plus tard, l'empereur, dans une grande revue des troupes de la garnison de Saint-Pétersbourg, rendit les honneurs militaires à la mémoire de ces deux héros des campagnes de 1812 à 1815. A onze heures du matin, toutes les troupes étaient rangées sur la place de l'Amirauté ; à midi, l'empereur, à cheval, accompagné de son état-major, passa devant leurs rangs; puis, se mettant à leur tête, les conduisit sur la Perspective-Newsky, aux sons de toutes les musiques des régiments : les troupes firent halte suc-



cessivement en face de chacune des deux statues, et poussèrent un hourra en l'honneur de chacun des deux grands capitaines qui avaient joué un si glorieux rôle dans la guerre de 1812. Toute la cour et une multitude de peuple assistaient à cette solennité patriotique.

L'empereur avait attendu, pendant plus d'une année, que la retraite volontaire du prince Pierre Wolkonsky permît de lui donner, pour successeur, le général Paul de Kisseleff, qu'il avait fait entrer, sans portefeuille, au comité des ministres, en lui confiant l'administration des domaines de la couronne; mais le ministre de la cour impériale, dont la santé s'était remise à la suite de son voyage avec l'impératrice en Crimée, manifesta le désir de continuer son service, jusqu'à ce que ses infirmités le forçassent à demander sa retraite. L'empereur crut devoir, en conséquence, régulariser la position du général Paul de Kisseleff, en lui donnant, par ukase du 27 décembre 1837/8 janvier 1838, le titre et les attributions de ministre des domaines de la couronne, et en laissant les apanages à Wolkonsky, qui s'intitula dès lors ministre de la cour et des apanages.

L'administration des domaines de la couronne, en devenant un ministère où il y avait beaucoup à faire et surtout à innover, devait augmenter considérablement son personnel, et le général Paul de Kisseleff choisit d'abord, pour former le conseil de son ministère, des hommes qu'il appréciait de longue date, et qui pouvaient lui apporter le concours empressé de leur haute intelligence, de leur expérience éprouvée et de leur ténacité laborieuse. Nommés par un ukase, daté du jour de la création du nouveau ministère, les membres de ce ministère furent le lieutenant-général Kniajnine, les conseillers privés Froloff et Kotchoubeï, le conseiller d'État Nitikine et son collègue



Bégitchkeff. En outre, l'empereur confirma par ukase toutes les nominations que le ministre avait faites de son propre mouvement.

— Il est bien juste, lui dit-il, que tu choisisses toi-même tes collaborateurs : tu sais mieux que personne quels sont les instruments capables de te servir, et je ne doute pas qu'avec ces instruments de ton choix, tu ne fasses d'excellente besogne. Je t'ai donné carte blanche pour mener les affaires de ton ministère, parce que je sais le but où tu tends et auquel tu arriveras certainement. Je n'interviendrai que pour aider et soutenir tes efforts, d'autant plus que j'ai accepté d'avance ton programme : l'amélioration du sort des paysans de la couronne.

Les fonctionnaires du nouveau ministère, qui devait bientôt acquérir une si grande importance dans les services de l'Empire, avaient été désignés par le ministre lui-même : le conseiller d'État Gamaléi, gouverneur civil de Tambow, fut nommé directeur du premier département de ce ministère ; l'aide de camp général, baron Dellingshausen, directeur du troisième département ; le conseiller d'État Encholm, vice-directeur du premier département, et le conseiller d'État Klokoff, vice-président du second. La direction de la chancellerie du ministre fut confiée à Toukmatchaeff, sortant du ministère de l'intérieur, un des plus habiles et des plus actifs fonctionnaires que le ministre pût attacher à son cabinet.

— Nous travaillerons tous avec la même ardeur, dit le général Paul de Kisseleff à ses employés supérieurs, car j'ai répondu de vous à l'empereur ; j'ai promis à Sa Majesté de vous montrer l'exemple.

En effet, l'administration des domaines de la couronne, dans laquelle tout était à créer, donna en quelques mois



la mesure de ce qu'on pouvait attendre d'elle en quelques années. Le ministre travaillait deux fois par semaine avec l'empereur, et mettait à profit les idées et les aspirations de Sa Majesté, presque toujours en harmonie avec les siennes, et sans cesse dirigées vers les moyens de changer radicalement la position des paysans, en leur préparant un avenir de bien-être, de prospérité et de civilisation.

Ce fut dans le cours du mois de février 1838 que Nicolas fit sa visite d'inspection annuelle à l'École des pages; il n'avait pas fait annoncer cette visite, qui surprit à la fois les professeurs et les élèves.

En parcourant les classes, il aperçut le tableau sur lequel étaient inscrits, d'une part, les noms des élèves qui avaient mérité d'être bien notés, et de l'autre les noms de ceux qui avaient commis des fautes et qui se trouvaient signalés pour leur mauvaise conduite. L'empereur s'arrêta devant ce tableau et lut en silence la première liste de noms. Puis, il appela successivement tous ceux qui étaient marqués sur cette liste; il leur adressa des éloges, les remercia même de se distinguer dans leurs études, et leur dit avec bonté :

— Soyez sûrs, mes enfants, que je me souviendrai de vos noms.

Ensuite, il regarda les noms qui figuraient sur la seconde liste, et ordonna qu'on passât l'éponge sur ces noms, pour les effacer du tableau, dit-il, comme il les effaçait de sa mémoire.

— Pour cette fois, je vous pardonne, ajouta-t-il d'un ton grave et sévère. Je consens à mettre vos fautes, quelles qu'elles soient, sur le compte de votre jeunesse, et je veux bien me faire garant que vous n'en commettrez plus à l'avenir; je m'y engage volontiers vis-à-vis de vos maîtres,



et j'espère que vous ne me ferez pas manquer à ma parole. Rappelez-vous, mes enfants, que vous êtes ici pour apprendre à devenir des hommes, et pour vous préparer à bien servir la patrie et l'empereur.

Après le départ de Nicolas, les élèves, dont les noms venaient de disparaître sur la liste de punition, s'engagèrent entre eux, par serment, à ne rien épargner pour être inscrits sur le tableau d'honneur, « afin de pouvoir, disaient-ils, dégager la parole de Sa Majesté. »

De pareils traits, qui se rencontrent si fréquemment dans la vie de l'empereur Nicolas, font comprendre comment il s'était fait aimer de toutes les classes de ses sujets et surtout de ses serviteurs, malgré la sévérité inflexible qu'il déployait au besoin, et malgré les éclats accidentels de son caractère, naturellement violent et toujours impérieux, qui avait pris une habitude de calme et de douceur. Les sentiments d'affection et de dévouement qu'il inspirait autour de lui, et qu'il savait si bien gagner, avec quelques paroles bienveillantes, tempéraient l'impression de crainte respectueuse que produisait son seul aspect, et que son regard imposait aux natures les plus indépendantes et les plus rebelles. Aussi, le poëte Alexandre Pouschkine, lui-même, dont l'esprit léger et impétueux à la fois ne connaissait ni règle ni frein, avait-il été subjugué par la toute-puissance de ce regard dominateur.

C'est à Pouschkine qu'on attribue ce jugement, qui daterait de ses dernières années : « Jamais femme au monde, fût-ce la plus belle et la plus gracieuse, n'aura eu tant d'adorateurs que l'empereur Nicolas. »

Pouschkine était devenu, à son insu, un de ces adorateurs, depuis que l'empereur, qui faisait plus de cas du poëte que de l'homme, l'avait prié d'écrire l'histoire de



Pierre le Grand. Pouschkine, dont le génie se transformait avec l'âge, en accusant des tendances graves, patriotiques et religieuses, n'avait pas eu le temps de répondre au désir de Nicolas : il avait succombé, le 10 février 1837, à la suite d'une blessure reçue dans un duel, accompagné de circonstances tragiques et mystérieuses.

Pendant sa longue agonie, le peuple de Saint-Pétersbourg avait manifesté pour lui une sympathie, qui prit les proportions d'un deuil national, à l'occasion des funérailles de ce grand poëte. Pouschkine était mort à trente-sept ans : « existence bien courte pour un homme ordinaire, avait dit alors l'organe officiel de *l'Abeille du Nord*, mais longue, eu égard à ce qu'il avait accompli en si peu de temps, quoique sa patrie eût beaucoup encore à attendre de lui. » L'empereur, s'identifiant avec la Russie, qui avait fait une perte irréparable en perdant l'auteur du poëme d'*Onéguine* et de l'histoire de la *Révolte de Pougatcheff*, accorda une pension de 10,000 roubles à sa veuve et plaça tous ses enfants dans les établissements de l'État.

L'empereur n'avait pas été moins généreux pour le second poëte de la Russie, Ivan Kriloff, que ses compatriotes avaient surnommé le *La Fontaine russe*.

Kriloff, âgé de soixante-dix ans à cette époque, vivait retiré dans le poste modeste qu'il occupait à la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg, où l'empereur Alexandre l'avait placé en 1807, en lui attribuant une pension qui devait lui permettre de s'adonner aux lettres, sans avoir à se préoccuper d'attendre d'elles des moyens d'existence. L'empereur Nicolas avait augmenté cette pension et n'avait pas oublié d'honorer, par différentes distinctions, le poëte philosophe, dont les ouvrages honoraient son pays natal.

Une fête touchante, qui eut beaucoup de retentissement



à Saint-Pétersbourg, réunit, le 14 février 1838, les amis et les admirateurs de Kriloff : deux cents personnes, parmi lesquelles se trouvaient plusieurs hauts fonctionnaires civils et militaires, des artistes, des littérateurs et des gens du monde connus par leur zèle pour les progrès des arts et des lettres, notamment les princes Galitsyne, qui avaient été les Mécènes du fabuliste, célébrèrent ce qu'on appelait son jubilé littéraire, c'est-à-dire le cinquantième anniversaire de la publication de son premier ouvrage.

Kriloff, dont la distraction silencieuse avait quelque analogie avec celle du fabuliste français immortalisé sous le nom du *Bonhomme*, s'était laissé conduire à la salle de l'Assemblée de la noblesse, sans savoir qu'une petite fête y devait avoir lieu en son honneur; et, au sortir de sa rêverie ordinaire, il se vit entouré de l'enthousiasme et de l'admiration des nombreux convives de ce banquet. Il en fut fort ému, surtout lorsque le comte Ouwaroff, ministre de l'instruction publique, ouvrit la séance par la lecture de ce rescrit impérial adressé à l'illustre académicien.

« Les succès éclatants qui ont toujours accompagné vos longs travaux dans la carrière de la littérature nationale, et les nobles sentiments, ces sentiments véritablement russes, qui respirent dans toutes vos productions, devenues populaires en Russie, n'ont cessé d'attirer sur vous Notre attention constante. Voulant vous en donner un témoignage, Nous vous nommons chevalier de Notre ordre impérial et royal de Saint-Stanislas de la 2e classe, dont Nous vous adressons les insignes, en vous ordonnant de les porter conformément aux statuts. Nous sommes, avec une haute bienveillance, votre affectionné,

« NICOLAS.

« Saint-Pétersbourg, le 2 (14, nouv. st.) février 1838. »



Ce n'est pas tout : le ministre annonça que Sa Majesté avait daigné non-seulement consentir à ce qu'une médaille à l'effigie du poëte populaire fût frappée aux frais de la couronne, mais encore autoriser une souscription pour former un capital, dont les intérêts, sous le nom de *Fondation Kriloff*, seraient destinés à subvenir à l'éducation de plusieurs jeunes gens pauvres dans les établissements publics. En conséquence, l'empereur s'inscrivait en tête de la liste des souscripteurs.

On voit que Nicolas n'était pas indifférent à la gloire de la littérature russe, quoiqu'on lui reprochât de ne pas s'intéresser aux œuvres des écrivains nationaux; il est vrai qu'il lisait peu leurs ouvrages, non parce qu'ils étaient écrits en russe, mais parce que le temps lui manquait absolument pour donner à la lecture un moment de sa journée. On assure, pourtant, qu'il se dédommageait de cette privation, pendant ses longs voyages, et qu'il ne partait jamais sans emporter avec lui quelques livres nouveaux.

Au reste, sa bibliothèque particulière, dont il avait confié la direction à Fl. Gille, ancien précepteur du grand-duc héritier, était abondamment formée de bons livres français, auxquels il accordait une préférence marquée. Il avait donné ordre de faire acheter, à Paris, tous les ouvrages dont on rendait compte dans le *Journal des Débats*. A l'exemple de Napoléon Ier, il ne dédaignait pas la lecture des romans en vogue, et souvent, dans son intérieur, il analysait, critiquait et jugeait ceux qu'il avait lus; il n'avait aucun goût pour les romans du genre sombre et terrible, encore moins pour les romans métaphysiques et philosophiques, mais il s'amusait volontiers d'un récit plaisant et facétieux, tel qu'on en trouve dans les romans de Paul de Kock.



On comprend qu'il avait une sorte d'antipathie naturelle contre la plupart des philosophes du dix-huitième siècle. Voltaire surtout, en raison du caractère sceptique et frondeur de ses écrits, était, pour lui, l'objet d'une aversion absolue. Aussi, avait-il recommandé qu'on ne laissât personne faire des recherches dans la bibliothèque du philosophe de Ferney, acquise par Catherine II et reléguée dans un coin obscur du palais de l'Ermitage.

— Si je n'écoutais que mon propre sentiment, dit-il un jour à son bibliothécaire Fl. Gille, je ferais brûler cette bibliothèque, car elle contient sans doute beaucoup de venin distillé par ce méchant; je ne veux pas être complice du mal qu'il peut faire après sa mort.

Voilà pourquoi, pendant le règne de Nicolas, la bibliothèque de Voltaire fut interdite à tout le monde et mise, en quelque sorte, sous le scellé. Cette haine de l'empereur, pour Voltaire et ses œuvres, était d'autant plus inexplicable, que son gouverneur, le général Laharpe, avait professé une espèce de culte à l'égard du chef de l'école philosophique du dix-huitième siècle.

Nicolas, malgré sa prédilection pour la littérature française, ne souhaitait pas qu'elle fût imitée en Russie; car il avait à cœur de favoriser l'élan que son règne semblait avoir donné à la production littéraire nationale. Depuis son avénement au trône, le nombre des ouvrages originaux écrits en russe avait doublé chaque année, et par suite d'une émulation qui s'activait d'elle-même, tous les genres de littérature étaient alors représentés en Russie par des écrivains d'un mérite réel. Plus d'une fois, l'empereur avait encouragé ces écrivains, par des pensions et des décorations. Divers grands travaux historiques avaient été entrepris par ses ordres et d'après ses inspirations.

C'est ainsi que le lieutenant-général sénateur Mikhaïlowsky-Danilewsky avait entrepris d'écrire l'*Histoire de la Guerre de* 1812, sur les documents fournis par les Archives du ministère de la guerre. L'empereur l'avait chargé spécialement de cette œuvre importante, qui fut exécutée avec autant d'exactitude et d'impartialité que de patriotisme. Lorsque le livre de Mikhaïlowsky-Danilewsky eut paru dans les premiers mois de 1838, et fut accueilli par des éloges unanimes, l'empereur ne tarda pas à joindre les siens à ceux des hommes compétents, qui lui recommandaient cette savante Histoire, composée, dit-on, dans le but de réfuter les ouvrages français publiés sur le même sujet, et particulièrement l'éloquente et romanesque *Histoire de Napoléon et de la grande Armée pendant l'année* 1812, par le comte Philippe de Ségur.

Voici le rescrit que l'empereur adressa à l'auteur de la nouvelle *Histoire de la Guerre de* 1812, en lui envoyant les insignes de l'ordre de l'Aigle-Blanc, comme récompense de son bel ouvrage.

« Une Histoire de la guerre de 1812, basée sur des données certaines, manquait à Notre patrie. J'ai voulu l'en enrichir, et connaissant vos talents distingués, Je vous ai chargé de ce soin. Vous avez dignement accompli cette tâche importante, et j'ai trouvé avec une vive satisfaction, dans votre ouvrage, la relation si exacte et si véridique des mémorables événements de cette époque, et le tableau si animé, si chaleureux, des actes immortels de l'empereur Alexandre, de son inébranlable fermeté pour sauver la patrie, et de ses hautes vertus, puissante égide de la Russie dans ces temps de malheurs et de gloire. Vous avez su peindre avec non moins de vérité les brillants exploits de



l'armée et le courage de la nation, son inaltérable dévouement au trône, son profond amour de la patrie.

« J'éprouve une satisfaction particulière à vous exprimer Ma sincère reconnaissance pour ce beau travail, qui a si complétement répondu à Mon attente et à Mes intentions, et afin de vous le témoigner d'une manière éclatante, Je vous nomme chevalier de l'ordre impérial et royal de l'Aigle-Blanc, dont vous recevrez ci-joint les insignes. Je suis toujours votre affectionné,

« Nicolas.

« Saint-Pétersbourg, le 26 février (10 mars, nouv. st.) 1838. »

Ce rescrit, et on le devine sans peine en le lisant, était de ceux que l'empereur rédigeait ou dictait lui-même, et qui recevaient une publicité spéciale à titre de document officiel. L'empereur n'en adressait pas souvent de pareils aux personnes qu'il voulait honorer d'un témoignage particulier de sa satisfaction. Les autres rescrits impériaux n'étaient, en général, que des pièces de chancellerie, et le *Journal de Saint-Pétersbourg* se bornait à les mentionner, sans en publier le texte.

Quant aux rescrits de l'impératrice, ils étaient tous de sa main, comme les lettres qu'elle écrivait en allemand ou en français, rarement en russe.



CCXLIII

La plupart des rescrits de l'impératrice Alexandra concernaient les établissements de bienfaisance et d'éducation charitable, qu'elle avait sous sa protection et dont elle dirigeait les affaires avec un soin minutieux, en s'aidant des lumières et de l'expérience du conseiller privé Villamoff, qu'elle avait fait nommer membre du Conseil de l'Empire et à qui elle fit conférer en 1838 les insignes en diamants de l'ordre de Saint-Alexandre Newsky.

On applaudit surtout à ce rescrit, si noble et si touchant dans sa simplicité, que l'impératrice adressa, vers la fin de janvier 1838, à la Société patriotique des dames de Saint-Pétersbourg :

« Ma fille bien-aimée la grande-duchesse Olga m'ayant témoigné le désir de prendre une part active aux travaux de la Société patriotique, Je satisfais à l'empressement de se livrer à des œuvres de bienfaisance, qu'il m'est si doux de lui voir éprouver ; mais, comme Je désire qu'il soit dirigé par l'expérience pratique, Je propose, avec le consentement de l'empereur, au Conseil de la Société patriotique, d'admettre Son Altesse Impériale au nombre de



ses membres effectifs et de lui confier le soin de l'école de quartier de cette capitale, qui, par suite de la retraite ou de l'absence de quelques-unes des dames de la Société, se trouverait privée d'une protection immédiate. J'espère que, dans cette nomination, la Société patriotique verra une nouvelle preuve de l'intérêt particulier, que Sa Majesté l'empereur et Moi prenons à ses travaux consacrés au bien général et un gage de ma constante bienveillance. »

Le Conseil de la Société patriotique s'empressa de souscrire au désir de l'impératrice et de la grande-duchesse Olga, en nommant cette dernière *membre effectif* de la Société.

Le rapport que le Conseil fit parvenir à l'impératrice pour lui annoncer cette nomination, contenait ce passage remarquable, où l'on rendait hommage à l'infatigable bienfaisance de la famille impériale : « Dans l'intime persuasion que le désir de prendre part aux travaux de la Société, exprimé par Son Altesse Impériale, a été inspiré à la jeune grande-duchesse par l'intérêt flatteur dont ses augustes parents daignent honorer les efforts de la Société patriotique, le Conseil ne trouve pas d'expression pour manifester sa profonde reconnaissance autrement que par l'engagement solennel de continuer, avec la même ardeur que par le passé, les soins qu'il consacre au bien général et qui reçoivent aujourd'hui leur récompense dans une marque si éclatante de la bienveillance de Leurs Majestés Impériales. »

Selon le vœu de l'impératrice, la grande-duchesse Olga fut chargée de la surveillance de l'école du quartier de la Millione, en l'absence de Madame Potemkin qui passait l'hiver, pour rétablir sa santé, dans sa propriété d'Artek en Crimée.

— C'est un grand honneur pour toi, ma chère, dit l'impératrice à sa fille Olga, que de remplacer la bonne Potemkin ; il ne te serait pas possible de la faire oublier, car tous les pauvres la connaissent et la regrettent, mais du moins efforce-toi de l'imiter et tâche de faire paraître son absence moins longue, en apprenant à faire le bien.

La famille impériale de Russie s'occupait sans cesse d'œuvres de bienfaisance ; c'était là un de ses passe-temps. Depuis l'impératrice jusqu'au plus jeune de ses enfants, l'émulation était la même, pour contribuer à soulager quelque genre de misère, qui aurait échappé à ce vaste réseau d'institutions charitables, que la société russe ne cessait d'étendre, comme un voile, sur les plaies et les souffrances de l'humanité ; car il y avait, dans les classes riches, une générosité inépuisable et une sorte d'impatience de faire le bien, en créant, en dotant des établissements hospitaliers.

L'empereur, il est vrai, était toujours là pour donner l'exemple et la leçon. Ainsi, quoique Nicolas eût prononcé ces belles paroles : « Il ne doit pas y avoir de pauvre à Saint-Pétersbourg, tant que je résiderai dans ma capitale ! » il avait été forcé de reconnaître que si la charité publique prenait soin des pauvres, la mendicité ne tenait aucun compte des secours qu'on lui offrait pour la faire disparaître, et qu'elle renaissait sans cesse comme un cancer social qu'il faut extirper pour le guérir. Il avait donc approuvé la formation d'un comité ayant pour objet de supprimer la mendicité, en supprimant les mendiants.

Ce comité, composé d'hommes de bonne volonté choisis par le ministre de l'intérieur, avait commencé à fonctionner dans les derniers mois de l'année 1837, sous la direction de l'aide de camp général prince Troubetskoï, et les résultats obtenus avaient été si satisfaisants, que la ville



était déjà purgée des mendiants qui l'avaient envahie. L'empereur invita le comité à poursuivre avec le même zèle ses utiles travaux, en adressant le rescrit suivant à son honorable président, qui avait consacré une somme considérable, sur sa fortune personnelle, au succès de l'œuvre qu'il pouvait revendiquer comme sienne.

« Après avoir créé, sous votre direction supérieure, un comité spécial temporaire, chargé de recueillir les mendiants, d'en avoir soin et de rechercher les moyens de diminuer la mendicité à Saint-Pétersbourg, J'ai vu, avec satisfaction, par le rapport du ministre de l'intérieur, que les membres de ce comité, qui a commencé ses fonctions au mois de décembre de l'année dernière, ont organisé à leurs frais un établissement, dans lequel les mendiants, renvoyés au comité, trouvent un asile, en attendant une destination ultérieure. Voulant, dans ma constante sollicitude pour le bien général, coopérer aux travaux du comité et augmenter ses ressources, J'ai ordonné de mettre annuellement à sa disposition une somme de 10,000 roubles assignée sur la Trésorerie impériale, et Je prends sous Ma protection spéciale l'établissement qu'il a organisé.

« Je suis votre affectionné,

« NICOLAS.

« Pétersbourg, le 18 mars (30, nouv. st.) 1838. »

Un établissement non moins vaste que la salle d'Asile des mendiants arrêtés sur la voie publique, c'était l'Hôpital d'enfants, fondé par des particuliers à Saint-Pétersbourg, et qui ne possédait pas d'autres ressources, pour son entretien, que les dons de ses fondateurs et les bienfaits de l'empereur et de la famille impériale.



Cet hôpital, qui, dans le courant de l'année 1837, reçut et soigna 2,779 enfants des deux sexes, avait pu, grâce aux dons de ses bienfaiteurs ordinaires, conserver un fonds de 34,768 roubles, après avoir couvert ses dépenses qui s'étaient élevées à 42,892 roubles.

La principale préoccupation de l'impératrice, en fait de fondations hospitalières, était alors l'établissement de Pensions gratuites pour les demoiselles nobles dans les différents gouvernements de l'Empire, et Nicolas, qui approuvait fort ces institutions destinées à l'éducation de la noblesse pauvre, faisait appel volontiers à l'initiative privée pour leur création, qu'il entourait d'une sollicitude particulière.

Madame Rodianoff avait légué, pour fonder un institut de demoiselles nobles, la belle terre qu'elle possédait dans le gouvernement de Kasan, et une maison qui lui appartenait dans la ville chef-lieu : l'empereur accepta le legs, y ajouta une somme prise sur sa cassette et sanctionna le règlement du nouvel institut, qui s'ouvrit sous les auspices de l'impératrice. Quatre-vingts jeunes personnes devaient être élevées aux frais de l'établissement, quinze aux frais du gouvernement de Kasan et de six gouvernements voisins : en outre, quarante-deux autres pensionnaires pouvaient y être admises, aux frais des familles.

Un institut de même genre, et non moins important, avait été créé, par ukase du 21 décembre 1837/2 janvier 1838, dans la ville de Belostock, pour les demoiselles nobles des provinces de Belostock, de Minsk, de Grodno et de Wilna. L'empereur, en plaçant sous la protection de l'impératrice cette maison d'éducation dont il venait de promulguer les statuts, lui attribuait, pour s'y établir, le palais impérial de Belostock et lui assurait, en outre, les revenus des terres dépendant de ce palais, avec diverses allocations considé-



rables sur la Trésorerie impériale, le ministère de l'instruction publique, et la curatelle des établissements de charité des quatre provinces polonaises, aux frais desquelles seraient élevées la plupart des pensionnaires. L'empereur et l'impératrice ne se réservaient que la nomination à vingt places gratuites attribuées aux filles des fonctionnaires russes occupant des emplois dans lesdites provinces.

Mais ce qui prouve l'esprit de tolérance et de justice que l'auguste fondateur de cet utile établissement apportait dans les questions religieuses, c'est que les demoiselles nobles, admises à l'institut de Kasan, devaient être instruites dans la religion gréco-russe ou catholique, selon leur profession de foi, et même dans la religion luthérienne ou calviniste, sans qu'on exerçât jamais la moindre pression sur leurs sentiments et leurs croyances. Quant à l'éducation qui leur était offerte, elle embrassait les connaissances les plus variées et les plus étendues en tout genre.

L'institut de Kasan était, du reste, établi sur le modèle de celui d'Odessa, qui avait si bien réussi, mais qui, dans ce moment, se trouvait fermé et désorganisé par suite de la peste.

Depuis deux mois, en effet, la peste avait éprouvé cruellement la ville d'Odessa, non pas en y faisant un grand nombre de victimes, mais en suspendant tout à fait le mouvement et la vie de cette cité commerçante, qui s'était vue enfermée dans un cordon de troupes et, pour ainsi dire, retranchée du monde. Enfin, grâce aux ingénieuses précautions que le comte Worontzoff s'était hâté de prendre pour empêcher la propagation de l'épidémie, le danger avait été conjuré, et les relations d'Odessa avec le reste de l'Empire étaient rétablies, après une touchante cérémonie religieuse où les habitants s'étaient portés en foule, à la

cathédrale, pour remercier le ciel d'avoir fait cesser ce redoutable fléau.

L'empereur, qui avait puisé largement dans sa cassette pour venir en aide aux familles des morts et des malades, adressa ce rescrit au gouverneur-général de la Nouvelle-Russie, dont le courage et le dévouement ne s'étaient pas démentis pendant tout le temps qu'il avait passé au milieu des pestiférés.

« Votre rapport du 24 février dernier (8 mars, nouv. st.) M'ayant fait connaître que le délai de quatre-vingts jours, que j'avais fixé pour la levée du cordon de sûreté établi autour de la ville d'Odessa, s'était heureusement écoulé, sans qu'il se fût présenté aucun nouvel accident de peste, ni même un seul cas douteux, tant à la Quarantaine que dans l'enceinte de la ville et des faubourgs, et qu'en conséquence les communications en libre pratique avaient été rétablies; Je m'empresse de vous exprimer Ma reconnaissance la plus sincère, pour les sages et actives mesures que vous avez prises dès le commencement de la contagion, et à l'exécution desquelles a présidé un ordre rigoureux et sévère, joint à l'esprit de bienfaisance et de sollicitude qui vous distinguent. Grâce à ces dispositions, le fléau qui avait atteint la ville d'Odessa a été restreint et borné dans son action et ses suites, au delà de Nos espérances : les moyens de subsistance de cette cité, quoique entravés, en pareille circonstance, par les plus graves obstacles, ont été assurés avec abondance, et les relations commerciales mêmes d'Odessa, tant à l'étranger qu'avec les provinces voisines, n'ont souffert presque aucune interruption.

« Pénétré de la plus profonde gratitude pour les bienfaits de la Providence divine, qui a béni d'une manière si



évidente vos travaux et vos soins assidus, J'éprouve une satisfaction particulière à vous témoigner, par le présent rescrit, le haut prix que J'attache à vos éminents services.

« Je suis, pour toujours, Votre affectionné,

« Nicolas.

« Saint-Pétersbourg, le 4 (16, nouv. st.) mars 1838. »

Dès le début de l'épidémie, le tzar avait eu la pensée de se rendre en personne à Odessa, et de s'y enfermer avec ses sujets menacés de l'atteinte de la peste. Mais l'impératrice, le grand-duc héritier et toute la famille impériale, avaient supplié l'empereur de renoncer à une si funeste résolution; les ministres eux-mêmes étaient sortis de leur rôle d'obéissance passive et de respectueuse discrétion, pour mettre obstacle aux intentions généreuses et imprudentes du souverain, en lui représentant que sa précieuse vie n'appartenait pas seulement à la ville d'Odessa, mais à tout l'Empire.

Le comte de Nesselrode, qui avait consenti à porter la parole dans cette circonstance solennelle, dit à l'empereur que, malgré son pouvoir absolu, il n'avait pas le droit de mettre en péril sa personne sacrée, dans la louable et paternelle intention de sauver quelques-uns de ses sujets, qui donneraient cent fois leur vie pour conserver la sienne.

Mais ces représentations, dictées par l'intérêt de l'État et l'amour du souverain, eurent moins d'influence sur la volonté de Nicolas, qu'un sérieux délabrement de la santé de l'impératrice, qui ne pouvait se remettre des fatigues du dernier voyage en Crimée. Les accidents nerveux auxquels elle était toujours sujette, avaient pris un caractère alarmant, et le médecin prussien Mandt, qui lui donnait des soins, hors du contrôle des médecins en titre d'office, eut



encore le bonheur, sinon de la guérir, du moins de la ramener à un état de santé plus satisfaisant. Mais il jugea que l'impératrice ne pourrait se rétablir complétement qu'après une cure d'eaux minérales, dès que la belle saison lui permettrait d'aller achever sa convalescence en Allemagne.

Mandt, en qui l'empereur avait plus de confiance que dans tous les médecins de sa maison, flattait sans doute les goûts de l'impératrice, et allait au-devant de ses vœux, en lui conseillant de faire ce voyage d'Allemagne.

— Mandt est d'avis que je change d'air au printemps, dit-elle à l'empereur, et le meilleur air pour moi est celui de mon pays natal.

En même temps, la santé du grand-duc héritier paraissait aussi ébranlée, à la suite des voyages continuels, souvent pénibles, qu'il avait faits, presque sans interruption, pendant près de huit mois consécutifs. Il était affecté d'une toux sèche, qui donnait de l'inquiétude à sa mère; il semblait atteint d'une sorte de langueur qui dégénérait en mélancolie et qui répandait sur ses traits une ombre de tristesse.

Mandt fut consulté et proposa, pour le césarévitch, les mêmes moyens curatifs que l'impératrice avait acceptés pour elle-même : un voyage d'agrément à l'étranger et les eaux d'Ems.

Il fallait forcément, pour partir, attendre le printemps, et jusque-là toute espèce de fatigue physique fut interdite au jeune prince, qui dut renoncer momentanément aux exercices de corps et se contenter de distractions sédentaires et studieuses. On eut donc, cet hiver-là, peu de fêtes à la cour, d'autant plus que le palais d'Annitchkoff, où résidaient l'empereur et sa famille, n'était pas trop pro-



pice aux grandes réceptions, qui s'y trouvaient à l'étroit.

Il y eut aussi, parmi les grands personnages de l'État, plusieurs morts successives, qui laissèrent des vides et qui furent très-sensibles à l'empereur. Trois membres du Conseil de l'Empire, entre autres le prince Nicolas Khovansky, étaient décédés, à la fin de l'année précédente; l'impératrice avait accordé des regrets à la plus ancienne de ses dames d'honneur, la princesse N. Galitsyne, née comtesse de Tchernycheff, qui avait fini à l'âge de quatre-vingt-dix-sept ans une carrière illustrée par de rares qualités.

Un de ses contemporains, le conseiller privé, comte Serge Roumiantsoff, était mort, à Moscou, dans sa quatre-vingt-quatrième année, en laissant le souvenir d'un des hommes les plus aimables et les plus distingués de la société russe.

L'empereur fut encore plus frappé de la fin prématurée du général Martynoff, gouverneur militaire de Saint-Pétersbourg, qui mourut subitement, au mois d'avril 1838, en sortant d'un bal que l'impératrice avait donné au palais d'Annitchkoff, pour distraire le césarévitch, disait-elle, et le tirer de ses humeurs noires. Cette mort affecta beaucoup l'empereur, qui, en l'apprenant au milieu du bal même, accorda sur-le-champ au défunt cette oraison funèbre:

— Nous nous connaissions depuis plus de trente ans; il avait été mon professeur de théorie militaire. C'était un homme bon et honnête, c'était un serviteur fidèle et dévoué. J'aurai de la peine à le remplacer.

Il fut remplacé, peu de jours après, par le général Zaharzewsky, lequel n'avait pas les qualités de Martynoff, mais qui en avait d'autres que l'empereur appréciait.

Malgré son embonpoint excessif, Zaharzewsky était d'une activité infatigable, et il traitait les affaires les plus minimes avec autant de soin que les plus importantes.

Le grand-duc Michel dit, en plaisantant, à l'empereur, que le gouverneur de Saint-Pétersbourg était si obèse, qu'il aurait bien de la peine à remplir ses fonctions, qui demandaient un homme vif et alerte, et non pas un hippopotame, aussi capable qu'il pût être.

— Au contraire! répondit l'empereur, dont la gaieté se mettait parfois à l'unisson avec celle de son frère; je suis bien aise que Zaharzewsky soit tellement gros et lourd, car il y regardera toujours à deux fois, avant de venir, à tout propos, comme faisait mon pauvre Martynoff, m'obséder de détails insignifiants et me fatiguer d'affaires mesquines; il fera d'autant mieux son service, qu'il évitera de se déplacer sans motif sérieux. Au fait, je n'ai pas besoin de connaître toutes les extravagances que peuvent faire de jeunes officiers, qu'il faut diriger d'une main ferme, sans me faire intervenir, par exemple, pour leur infliger dix jours d'arrêt.

La mort du comte Nicolas Novossiltsoff, président du Conseil de l'Empire, décédé le 20 avril après une courte maladie, passa presque inaperçue, parce que l'empereur avait peu de sympathie pour cet homme d'État, peut-être à cause de son caractère trop obséquieux, quoiqu'il eût été l'ami personnel de l'empereur Alexandre et le complaisant du grand-duc Constantin.

Le successeur de Novossiltsoff à la présidence du Conseil de l'Empire, où celui-ci n'avait marqué que par son insuffisance, fut l'aide de camp général Vassiltchikoff, qui était déjà président du département des lois à ce Conseil, et qui n'eut pas de peine à faire oublier son prédécesseur.

L'empereur dut, à cette époque, accepter la démission de plusieurs hauts fonctionnaires, qui l'avaient bien servi

et qui se retiraient, faute de pouvoir continuer leur service. Le comte Koutaïssoff, président de l'intendance du Comptoir de la cour, et le conseiller d'État Stcherbine, maître de la cour, cédèrent leurs places au prince Basile Dolgorouky, que l'empereur avait pris en amitié, et au conseiller d'État Seniavine, membre du cabinet impérial.

L'empereur avait résisté plus longtemps aux sollicitations du général d'artillerie Soukhozanet, qui voulait résigner les dernières charges qu'il avait conservées, et sous le poids desquelles il se sentait prêt à succomber. L'empereur, pour le retenir encore au service, lui adressa ce rescrit, avec le plus envié des ordres de Russie :

« Votre dévouement et l'utilité des services que vous avez rendus au trône et à la patrie, et qui ont été signalés par de nombreuses preuves d'un zèle ardent, d'une infatigable activité et d'une assiduité constante, dans la vaste sphère de vos devoirs, comme membre du Conseil de la guerre, directeur de l'Académie impériale militaire, et président du Comité de l'artillerie, vous ont de tout temps concilié Notre bienveillance et Notre gratitude. Nous éprouvons une satisfaction particulière à vous en renouveler le témoignage par le présent rescrit, et pour vous donner une preuve manifeste de Notre constante estime pour vos services distingués, Nous vous conférons les insignes en diamants de l'ordre de Saint-Alexandre Newsky, que Nous vous transmettons ci-joints, et sommes pour toujours Votre affectionné,

« NICOLAS.

« Saint-Pétersbourg, le 3 (15, nouv. st.) avril 1838. »

En même temps, l'empereur donna un nouveau témoi-



gnage d'affection à son aide de camp général Kleinmichel, qui avait déjà les allures d'un favori, sans être courtisan, et qui réussissait, par son mauvais caractère, sa brusquerie et son opiniâtreté, mieux que ses collègues par leur obéissance respectueuse et leur réserve polie. Le rescrit suivant, que l'empereur lui adressa, était une juste récompense du zèle et de l'exactitude, que ce général, plus estimé et plus craint qu'il n'était aimé, apportait dans tout ce qui tenait au service de l'État-Major général et du département des colonies militaires :

« Nous avons examiné le compte rendu du ministre de la guerre, sur les travaux de son ministère pendant l'année 1837, et Nous y avons acquis de nouveau, à Notre vive satisfaction, la conviction de la situation, parfaite sous tous les rapports, et répondant complétement à Nos vues et à Nos intentions, dans laquelle se trouvent les départements d'inspection et des colonies militaires, qui vous sont confiés : dans la vaste sphère de ces départements, toutes les parties ont atteint, avec le succès désiré, le but qui leur a été assigné dans l'organisation du ministère, et les affaires y sont traitées avec la plus grande activité, comme avec la régularité la plus stricte. En vous exprimant Notre complète et entière gratitude pour des services si distingués et si utiles, de même que pour le zèle avec lequel vous accomplissez nombre d'autres travaux importants dont Nous vous avons chargé, Nous vous nommons chevalier de l'ordre de Saint-Vladimir de la première classe, dont Nous vous transmettons ci-joint les insignes, demeurant pour toujours, avec une haute bienveillance, Votre affectionné,

« NICOLAS.

« Saint-Pétersbourg, le 3 (15, nouv. st.) avril 1838. »



Le général Kleinmichel, qui ne reculait jamais devant un surcroît de labeur et d'activité, avait consenti à se charger de surveiller la reconstruction du palais d'Hiver, au nom de la commission de haute surveillance, qui s'en reposait exclusivement sur lui, et il avait donné aux travaux une telle impulsion, une telle ardeur, un tel déploiement, qu'on pouvait déjà prévoir qu'une œuvre aussi immense serait achevée dans les délais fixés.

Il est vrai que le ministre des finances Cancrine s'était engagé à fournir, pour l'exécution de ces travaux, toutes les sommes qui lui seraient demandées, et qui devaient dépasser vingt millions.

— Où trouveras-tu l'argent? lui avait dit l'empereur.

— Dans vos économies, Sire, repartit le ministre, et un peu dans les miennes. Ainsi, pour cette année, le ministre des domaines de l'Empire a promis d'augmenter de quinze millions de roubles les revenus de Votre Majesté.

Ce fut sous l'impression de cet entretien avec Cancrine, que l'empereur lui adressa ce rescrit amical :

« Désirant vous donner une preuve nouvelle de Ma constante bienveillance et de Ma gratitude la plus sincère pour les éminents services que vous rendez au trône et à la patrie, Je vous accorde de porter Mon chiffre sur vos épaulettes, et suis pour toujours Votre affectionné,

« NICOLAS.

« Saint-Pétersbourg, le 3 (15, nouv. st.) avril 1838. »

L'empereur n'adressa pas de rescrit au ministre de l'instruction publique, quoiqu'il fût très-satisfait du développement extraordinaire que le comte Ouvaroff avait donné à



l'enseignement dans toutes les classes de la nation; mais il le nomma, suivant son désir, membre du Conseil privé.

Nicolas avait éprouvé quelque hésitation, quand il lui fallut choisir un ambassadeur extraordinaire pour se faire représenter au couronnement de la reine Victoria, où les souverains de l'Europe seraient représentés par les plus illustres personnages de leur gouvernement.

On savait déjà que le maréchal Soult avait été désigné pour représenter le roi des Français et qu'un crédit énorme lui était alloué, afin que le luxe et la magnificence de son train éclipsassent toutes les ambassades étrangères. Le comte Orloff, qui était allé à Londres complimenter la jeune reine sur son avénement au trône, ne voulait plus retourner en Angleterre dans une circonstance, dit-il à l'empereur, où sa fortune personnelle suffirait à peine, au prix des plus grands sacrifices, à donner à sa mission l'éclat qu'elle devait avoir, pour l'honneur de son auguste souverain.

L'empereur aurait alors répliqué, en riant :

— Vraiment! mon cher, je ne te croyais pas si pauvre. Mais, rassure-toi, je te garde près de moi, d'autant mieux que nous avons à faire un assez long voyage en Allemagne et que tu nous y accompagneras à moins de frais pour toi et avec plus de plaisir pour nous.

Quelqu'un de l'entourage ayant rappelé que le comte Grégoire Strogonoff avait dépensé plusieurs millions dans son ambassade à Constantinople en 1821, le choix de l'empereur fut fixé, et Strogonoff, qu'il fit pressentir au sujet de la mission de pompe et d'apparat pour laquelle on l'avait proposé, accepta sans balancer et s'occupa sur-le-champ des préparatifs somptueux de son voyage à Londres : ses équipages, ses chevaux, ses services de table et toutes les splendeurs de son état de maison devaient surpasser les



merveilles qu'on annonçait à l'égard des magnificences du maréchal Soult.

Le général Alexandre Benkendorff dit alors, en parlant du grand-échanson Strogonoff :

— Vous verrez, Sire, qu'il est homme à se ruiner le plus galamment du monde, pourvu que sa femme, que l'on peut citer avec raison comme un de ses plus beaux titres de gloire, soit placée au premier rang, à la cérémonie du couronnement de la reine d'Angleterre.

— Nous devons donc remercier la comtesse, repartit l'empereur, puisqu'elle est assez belle et assez gracieuse, pour que son mari dépense de bon cœur trois ou quatre cent mille roubles dans l'interêt de la Russie.

Au moment où le tzar pensait à se faire représenter par le comte Grégoire Strogonoff au couronnement de la reine Victoria, les relations diplomatiques entre la Russie et l'Angleterre étaient sur le pied d'une défiance réciproque, non-seulement à cause des affaires d'Orient, qui continuaient à mettre en antagonisme et presque en hostilité ouverte le sultan Mahmoud et le vice-roi d'Égypte, mais encore par suite des prétentions continuelles du gouvernement anglais à exercer une action prépondérante dans tous les événements politiques dont l'Asie pouvait être le théâtre, sans tenir compte des traités existant entre la Russie et les nations asiatiques.

En dernier lieu, le cabinet de Saint-James avait voulu agir contre la Perse, par voie de menaces et d'intimidation, lorsque le schah de Perse, Mohammed-Mirza, était venu mettre le siége devant l'antique cité de Tamerlan, Hérat, capitale de la province de Khorassin, sur la frontière de l'Afghanistan.

Mohammet-Mirza n'avait pas d'autre objet que d'obtenir



par force un tribut qu'on lui refusait à l'amiable et dont il revendiquait l'ancien droit, cette ville ayant été conquise par les Afghans et détachée de la Perse en 1749. Mais la politique anglaise avait cherché à découvrir dans cette expédition l'influence secrète de la Russie, qui aurait eu intérêt à détourner l'attention des Anglais, en leur faisant craindre pour leurs possessions de l'Inde, tandis que la guerre du Caucase semblait devoir prendre plus d'extension et plus d'énergie dans le but de soumettre définitivement l'Abasie et de comprimer l'insurrection des montagnards de Circassie.

Le gouvernement russe, de son côté, soupçonnait l'intervention anglaise dans cette recrudescence de la révolte des Circassiens, qui avaient maintenant des canons, des officiers d'artillerie, des armes et des munitions en abondance, et qui formaient une armée régulière de sept à huit mille hommes. Le blocus des côtes circassiennes et avariennes ne s'était pas relâché depuis un an, et néanmoins des navires frétés à Constantinople et dans les ports de la Turquie ne cessaient de porter aux insurgés la contrebande de guerre que leur envoyait le commerce anglais.

Un agent du gouvernement britannique, Marc Niel, avait été chargé de sommer le schah de Perse d'abandonner le siége d'Hérat et d'évacuer aussitôt le territoire des Afghans, s'il voulait rester l'ami de l'Angleterre. Le gouverneur de l'Inde rassemblait déjà des troupes pour appuyer l'action diplomatique de Marc Niel.

Le schah de Perse, qui sentait le besoin de conserver de bonnes relations de politique, sinon d'amitié, avec ses puissants voisins de l'Hindoustan, était prêt à céder et à laisser le siége d'Hérat, lorsqu'il se vit soutenu ouvertement par le cabinet russe, qui fit savoir au gouverneur de



l'Inde, que la moindre démonstration armée contre la Perse serait un cas de guerre avec la Russie, qui n'avait pas l'habitude d'abandonner ses alliés. Puis, pour que les faits confirmassent les paroles, l'ordre fut donné d'échelonner un corps d'armée russe sur les frontières de la Géorgie, le long des bords de l'Araxe, afin de donner la main au schah de Perse, s'il était attaqué par une armée de l'Inde.

Les pourparlers continuèrent à Téhéran, sans amener aucun résultat immédiat, car l'envoyé russe persistait à déclarer que son Gouvernement ne souffrirait pas qu'on portât la moindre atteinte aux droits de son allié. Le schah de Perse ne leva donc pas le siége d'Hérat, mais ce siége fut transformé en blocus, et l'Angleterre n'osa point intervenir.

C'était peut-être pour opérer une diversion favorable aux intérêts anglais, que des officiers de l'armée britannique avaient présidé à l'organisation de la petite armée des Circassiens. Cette armée obtint un succès signalé contre un détachement russe, dans le cours du mois de février 1838.

L'empereur apprit cet échec inattendu, en même temps qu'une nouvelle non moins grave, qui expliquait la ténacité et le développement de l'insurrection des Tartares-Avariens : un aventurier, membre de la famille de Giraps, l'un des derniers khans de Crimée, était venu se mettre à la tête de cette race belliqueuse, et la poussait à une guerre à outrance contre les Russes.

L'empereur, comprenant le danger de cette situation, prit les mesures les plus énergiques pour étouffer une révolte qui pouvait se propager jusqu'en Crimée, en faisant revivre une question de dynastie et de nationalité tartare.

L'échec que les troupes du Caucase avaient subi, par suite d'une surprise, il est vrai, avait paru assez sérieux au ministre de la guerre, pour provoquer la destitution du général en chef et de plusieurs de ses officiers supérieurs, qu'on accusait de négligence ou d'incapacité. L'empereur souscrivit à regret aux rigoureuses propositions de son ministre, qui frappait un des meilleurs généraux de l'armée, le baron de Rosen.

— J'en suis fâché, dit l'empereur en signant le rappel de ce général; mais, dans cette interminable guerre du Caucase, une défaite constatée nous est plus funeste que ne nous serait avantageuse la plus éclatante victoire. Il ne faut pas que les insurgés puissent croire qu'il soit possible de nous vaincre : le moindre échec détache de nous nos amis et donne confiance à nos ennemis. Cependant je ne veux pas faire de peine à Rosen, et sa destitution ne sera qu'un changement de fonctions. Le mieux est donc de n'en pas parler.

Le lieutenant-général Golowine fut nommé, à la place du baron de Rosen, commandant en chef dans les provinces de Grusie, Arménie et Caucasie, mais sa nomination ne parut pas dans les journaux où le ministre de la guerre empêcha de publier les nouvelles du Caucase. On voulait attendre que le corps détaché qui guerroyait dans ces provinces et qui venait encore d'être augmenté, eût pris une revanche digne de son nouveau chef.

Le ministre pensait aussi à destituer le lieutenant-général Véliaminoff, commandant les troupes cantonnées sur la ligne frontière du Caucase et dans le territoire des Cosaques de la mer Noire; mais on avait su, à Saint-Pétersbourg, que ce brave général qui, deux mois auparavant, avait reçu, comme récompense de ses services militaires et admini-



stratifs, la décoration de l'ordre de Saint-Vladimir de la première classe, était tout à coup tombé malade de chagrin, en s'attribuant l'échec sanglant que ses troupes avaient éprouvé ; on désespérait de sa guérison.

L'empereur qui, à la fin de l'année précédente, avait déjà eu le regret de perdre le frère aîné de Véliaminoff, un des meilleurs généraux d'infanterie, membre du Conseil de la guerre, ne voulut pas affliger le second Veliaminoff, qui l'avait toujours bien servi, et qui s'était distingué surtout dans l'administration de la province du Caucase. Ce n'est qu'après la mort de ce général, que le lieutenant-général Grabbe fut nommé, pour lui succéder, par ordre du jour du 10/22 avril 1838.

Le baron Taube, qui était gouverneur de la même province, fut rappelé, à cette époque, avec d'autres fonctionnaires civils et militaires, que n'avait pas maintenus le Conseil d'administration supérieure des provinces caucasiennes, créé par ukase du 19 février/3 mars 1838. En vertu de cet ukase, tous les pouvoirs de l'administration civile passaient dans les mains du gouverneur-général de Géorgie, qui aurait sous sa présidence un Conseil supérieur, composé de plusieurs membres nommés par l'empereur et du gouverneur civil de Tiflis.

Ce Conseil, auquel devait appartenir exclusivement la surveillance des affaires administratives, y compris le règlement de toutes les questions financières, avait pour objet de garantir les droits et priviléges des différentes classes de la population. Ledit Conseil d'administration supérieure, qui fonctionnait à Tiflis, était destiné surtout à faire sentir son influence dans les parties du pays, entièrement soumises à la domination russe, de manière à prouver aux peuplades si diverses de ces provinces loin-



taines, que le tzar entendait que leur religion, leurs mœurs, leurs coutumes fussent respectées et protégées.

Une des nominations les plus importantes dans la hiérarchie militaire, en vue des prochaines opérations de la guerre du Caucase, fut celle du contre-amiral Krouchoff comme chef d'état-major de la division navale de la mer Noire. Il s'agissait de renforcer le blocus des côtes de l'Abasie et de débarquer sur le littoral plusieurs convois de troupes, qui auraient à construire de nouvelles routes stratégiques et à créer de nouveaux postes fortifiés.

L'empereur, qui se disposait à partir pour Berlin avec l'impératrice et ses enfants, voulait faire auparavant l'inauguration du chemin de fer de Tzarskoé-Sélo, mais, la veille de cette inauguration (23 avril), un accident avait eu lieu, qui aurait pu compromettre l'avenir des chemins de fer en Russie, pour longtemps peut-être, si l'empereur n'eût pas tenu à effacer immédiatement la fâcheuse impression que l'opinion publique pouvait en conserver.

Les étincelles de la machine avaient communiqué le feu à un wagon ouvert, qui contenait les services de table, le linge et les bagages du fourrier de la cour; un incendie s'était déclaré, et plusieurs personnes, pour échapper au danger d'être brûlées vives, avaient sauté à terre et s'étaient blessées grièvement. Par bonheur, on fit arrêter le train, et l'on put éteindre le feu.

Dans la soirée, cet événement avait pris de telles proportions, en passant de bouche en bouche, qu'on en était à maudire l'établissement du chemin de fer et à protester contre cette fatale invention. Mais tout fut oublié le lendemain, quand on vit l'empereur et l'impératrice monter tous deux en wagon, et parcourir, en moins de vingt-neuf minutes, la distance de cinq lieues, qui sépare Saint-Péters-



bourg de Tzarskoé-Sélo. Dès lors, le succès du nouveau chemin de fer, un moment compromis, se trouva tout à fait assuré ; les voyageurs accoururent de toutes parts, et l'on ne songea plus à l'accident qui avait précédé le voyage en wagon de l'empereur et de l'impératrice.

FIN DU TOME VII.



TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE CCXIII.



CHAPITRE CCXIV.

CHAPITRE CCXV.



CHAPITRE CCXVI.



CHAPITRE CCXVII.



CHAPITRE CCXVIII.



CHAPITRE CCXIX.

CHAPITRE CCXX.



CHAPITRE CCXXI.



CHAPITRE CCXXII.



CHAPITRE CCXXIII.



CHAPITRE CCXXIV.



« empereur, pour son plaisir. » — L'empereur et Paskewitch arrivent à Brzesc-Litewski (19 octobre). — Séjour dans cette ville ; grandes manœuvres de troupes. — Nicolas se met en route pour Kiew, avec ses aides de camp. — Le comte Gourieff, gouverneur militaire de Kiew, mal averti de l'arrivée de l'empereur. — Réception préparée au monastère de Petchersky et contremandée. — Nicolas arrive quand on ne l'attend plus. — Les moines dans leurs cellules, l'église dans les ténèbres. — Le tzar donne une leçon d'exactitude aux moines de Petchersky. — Il ne manquait jamais, dans ses voyages, de faire sa prière devant l'autel de l'église de la localité où il s'arrêtait et de baiser la main du pope. — Les mains sales d'un prêtre de campagne et les mouchoirs aux chiffres du tzar. — Brillante réception de l'empereur à Kiew. — Entrée aux flambeaux. — Remercîment délicat qu'il adresse au gouverneur de la ville (22 octobre). — Sa visite au feld-maréchal prince Osten-Sacken. — Il le trouve en uniforme, cloué par la goutte dans un fauteuil. — Son entretien avec le vieux maréchal. — Il lui rappelle la bataille de Hoekem où sa bravoure l'avait fait nommer général. — Il visite la Pension des demoiselles nobles, comme fondé de pouvoirs de l'impératrice. — Il donne audience à lord Durham, nouvel ambassadeur d'Angleterre. — Voyage, à travers la Russie, de cet ambassadeur venant de Constantinople. — Les cabinets européens se préoccupent de la mission secrète de lord Durham en Turquie et en Russie. — Nicolas part pour Belaïa-Tserkoff. — Il voulait juger des premiers résultats de l'ukase du 30 août/11 septembre 1834, relatif à l'armée de réserve. — Appel des sous-officiers et soldats en congé dans les gouvernements de Kiew et de Wolhynie. — Revue de ces belles troupes de réserve (25 octobre). — Départ pour Novaïa-Praga. — Etablissements d'agriculture appartenant aux régiments de cavalerie. — L'empereur félicite le comte de Witte de la prospérité de ses colonies militaires. — Il demande un rapport sur ces colonies. — Arrivée de Nicolas à Poltava (30 octobre). — Sa visite à l'Institut des demoiselles nobles. — Il remercie, au nom de l'impératrice, la directrice Madame de Sass. — Passage à Karkow (31 octobre). — Les établissements de bienfaisance de cette ville. — Séjour à Tchougouieff. — Revue des troupes de cavalerie de réserve, commandées par le général Nikitine. — Belle apparence des travaux agricoles des colonies militaires. — L'empereur à Koursk. — A Orel. — Service funèbre pour l'anniversaire de la mort de sa mère. — Son entrevue avec le vieux colonel en retraite Michel Backtine. — Fondation du corps des Cadets d'Orel. — Ukase à ce sujet (6/18 décembre 1835). — Préoccupation de Nicolas à l'égard de la santé de ses soldats. — Le thermomètre des corps de garde. — L'empereur voyage en calèche ouverte, malgré le froid. — Son séjour à Toula. — Il arrive, en traîneau, à Moscou (7 novembre). — Il repart le lendemain presque incognito. — Danger de la route. — Chasse-neige à Novogorod. — Nicolas ne sait pas attendre ni se faire attendre. — Retour à Tzarskoé-Sélo (11 novembre). — Tristesse du césarévitch. — Mort de son professeur de fortification le général-major Christiani. — Mort de Bulhakoff, directeur du département des postes. — La meilleure oraison funèbre. Pag. 189 à 202.

CHAPITRE CCXXV.

Mort de H. Fr. de Storch, ancien professeur du grand-duc Nicolas. — Aversion de son élève pour l'économie politique. — Rentrée de l'empereur au palais d'Hiver.



CHAPITRE CCXXVI.



contre les auteurs des troubles de Cracovie. — Madame de Barante reçue par l'impératrice et par la grande-duchesse Marie. — Conséquences de cette réception sympathique. — L'empereur assiste à quelques séances du Conseil de l'Empire. — Rescrit adressé au comte Novossiltsoff, président de ce Conseil (31 décembre/12 janvier 1836). — Rescrit au baron Modeste de Korff, secrétaire du Conseil (même date). — Quarante-huit heures de travail par jour. — Le comte Orloff et le prince Troubetskoï entrent dans le Conseil de l'Empire. — L'empereur ne sait comment témoigner sa satisfaction au comte Tchernycheff, ministre de la guerre. — Tchernycheff lui recommande le conseiller privé Hitroff, conseiller de l'Empire. — Rescrit impérial à ce fonctionnaire, au sujet de la comptabilité du ministère de la guerre (14/26 janvier 1836). — Rescrit autographe au ministre Tchernycheff (même date). — Le plus bel éloge d'un ministre. — Tchernycheff était le principal auteur du projet pour l'organisation civile et militaire des Cosaques du Don. — Le général Kouteïnikoff, hetman *locum tenens* des Cosaques du Don, résigne ses fonctions. — Il est remplacé par le lieutenant-général Vlassoff. — Nouveau rescrit à Tchernycheff, pour la réorganisation des Cosaques du Don (26 février/9 mars 1836). — Mort du vieux général comte de Suchtelen, ministre de Russie en Suède (6 janvier 1836). — Regrets exprimés par Nicolas, à l'occasion de cette perte. — Mort du sénateur F. Baschoutsky, membre de l'Auditoriat général. — L'empereur assiste à ses obsèques. — Mort du grand-échanson Moussine Pouschkine-Bruce. — Présence d'esprit et sagacité de l'empereur dans le choix des personnes à appeler aux fonctions publiques. — Son admirable mémoire à cet égard. — Spontanéité de ses choix et de ses décisions. — Le général Soulima, gouverneur de Sibérie, mis à la retraite. — Le prince Gortchakoff II lui succède. — Un souverain ne saurait s'exposer à manquer à sa parole. — Le prince Bariatinsky, nommé aide de camp du césarevitch (12 février 1836). — Réceptions et fêtes de cour. — Bals de l'Assemblée de la noblesse. — Attrait des bals masqués pour l'empereur. Pag. 217 à 228.

CHAPITRE CCXXVII.

Suite du tumulte séditieux de Cracovie à l'occasion de la fête du tzar. — Rassemblement des agitateurs polonais dans cette ville. — Plaintes des ministres résidents des trois cours protectrices au sénat de Cracovie. — Sommation menaçante pour l'expulsion des étrangers suspects dans un délai de huit jours. — Le président du Sénat, Wieloglowski, adresse des représentations aux ministres résidents, pour obtenir un délai moins court. — Mesures rigoureuses que prend le Sénat. — Les Polonais occupant des charges publiques à Cracovie sont déclarés démissionnaires. — Émigration générale des Polonais. — Aucun ne veut se rendre à Podgorze, afin d'y recevoir un passe-port pour l'Amérique. — Occupation du territoire de Cracovie par les troupes des trois cours protectrices. — Déclaration du général en chef Fr. Kaufman (17 février 1836). — Mise en état de siége de la capitale. — Recherche des personnes suspectes. — Arrestations et dénonciations. — Erreurs et malignité des journaux étrangers à ce sujet. — La Terreur à Cracovie. — Réorganisation de la république cracovienne. — Incendie d'un théâtre ambulant à Saint-Pétersbourg (14 février). — Le feu éclate avant la représentation du *Jugement dernier*. — Le directeur-acteur Lehman. — L'empereur accourt le premier. — Il organise le sauvetage des spectateurs. — Le paysan russe Tikon se précipite plusieurs fois dans les flammes et sauve huit personnes.



CHAPITRE CCXXVIII.



CHAPITRE CCXXIX.



CHAPITRE CCXXX.





CHAPITRE CCXXXI.

Départ pour Penza. — L'empereur au milieu des Baskirs, des Kalmouks, des Tchérémisses et des Tchouvaches. — Il se met en route pour Tambow. — Accident de nuit. — La calèche de l'empereur est renversée dans la steppe (nuit du 6 septembre). — Nicolas blessé. — Ses compagnons de voyage sains et saufs. — Il se décide à faire la route à pied jusqu'à Tchembar. — Les Kalmouks lui font cortége avec des torches. — L'empereur console son cocher qui déplore l'accident qu'il attribue à une maladresse de sa part. — Il refuse de laisser visiter sa blessure par son médecin Arend. — Tableau de cette marche lugubre à la lueur des torches. — On parvient à Tchembar. — Arend constate la fracture de la clavicule gauche. — L'empereur écrit lui-même à l'impératrice pour la rassurer. — Le courrier arrive à Saint-Pétersbourg le 10 septembre. — Effroi et douleur de l'impératrice. — Sa première pensée est de partir pour Tchembar. — La réflexion lui fait changer d'avis. — Elle ordonne de publier la nouvelle de l'accident qui interrompt le voyage de l'empereur. — Un second bulletin achève de la rassurer. — La fête du césarévitch a lieu comme à l'ordinaire. — L'impératrice, avec sa famille, assiste à la cérémonie religieuse au monastère de Saint-Alexandre Newsky. — Ses pleurs pendant la messe d'action de grâces. — Nouveaux bulletins de la santé de l'empereur. — Nicolas forcé d'ajourner son voyage au Caucase. — Il ordonne au comte Worontzoff de faire une tournée d'exploration sur le littoral de la Circassie. — Il reçoit avis de la remise du fort de Silistrie au gouvernement turc. — Mirza-Seid-Pacha, gouverneur de Routschouk, chargé par la Porte ottomane de prendre possession de cette forteresse. — Il est reçu par Avriloff, commandant du régiment des Cosaques du Don, et par le lieutenant-colonel Bair, commandant militaire de Silistrie. — Cérémonie pour la substitution du drapeau turc au drapeau russe. — Les troupes russes passent sur la rive gauche du Danube. — *Te Deum* militaire. — Note du *Journal de Saint-Pétersbourg*, au sujet de l'évacuation de Silistrie. — Retour de l'empereur à Tzarskoé-Sélo. — Sa convalescence. — Sa visite au nouveau chemin de fer de Paulowsky. — L'ingénieur allemand de Gertsner. — Curiosité des paysans. — Nicolas prévoit l'avenir du système des chemins de fer. — Un paysan, Vasilieff Fedotoff, invente une machine à vapeur. — La bouilloire à thé lui en donne idée. — Il essaye son petit bateau à vapeur sur la Newa. — Nouvelle École forestière créée à Lisnik par le ministre des finances. — L'École des chasseurs. — L'empereur reparaît à cheval dans Saint-Pétersbourg (17 octobre 1836). — Joie du peuple. — Représentation solennelle au théâtre Alexandra. — Ovation faite à l'empereur. — Réouverture du Grand-Théâtre. — Salle reconstruite par l'architecte Cavos. — Représentation d'apparat (9 décembre). — Opéra russe, par Glonka, musique du baron de Rosen. — Ce qui préoccupait le plus l'empereur après son accident. — Utiles résultats du dernier voyage de l'empereur. — Rescrit au général Toll, sur les travaux de son département (26 octobre/4 novembre 1836). — Nicolas constate par lui-même les inconvénients du système adopté pour la levée des troupes. — La veuve de Toula disputant son dernier fils au recrutement. — Tchernycheff se refuse longtemps à une modification de la loi militaire. — Ukase au Sénat-dirigeant, concernant les fils de veuves (6/18 décembre 1836). — Fréquents entretiens de l'empereur avec le général Paul de Kisseleff. — Kleinmichel jaloux de la faveur particulière accordée à ce général.



CHAPITRE CCXXXII.



CHAPITRE CCXXXIII.



CHAPITRE CCXXXIV.

Mariage projeté du duc d'Orléans avec la princesse de Mecklembourg-Schwerin. — Voyage du duc d'Orléans et de son frère, le duc de Nemours, en Allemagne. — L'empereur Nicolas disposé à leur faire bon accueil en Russie. — Cette parole bienveillante fait supposer une idée d'alliance entre la maison impériale de Russie et la maison royale de France. — On en conclut que l'union de la grande-duchesse Marie et le duc d'Orléans ne serait pas impossible. — M. de Barante juge cette union tout à fait problématique. — Le roi Louis-Philippe a la même opinion. — La baronne de Barante s'attache pourtant à cette chimère. — Elle y est encouragée par la baronne Frideriks, dame d'honneur de l'impératrice. — Éloge du duc d'Orléans. — La baronne Frideriks donne carrière à son imagination. — L'empereur absolument étranger à ces projets ou à ces désirs. — Conversation du baron de Barante avec l'impératrice, au sujet du duc d'Orléans. — Il invite au bal de l'ambassade la grande-duchésse Marie. — La nouvelle du prochain mariage de la princesse Hélène de Mecklembourg avec le duc d'Orléans se répand à Saint-Pétersbourg. — L'empereur de Russie, oncle de la princesse Hélène. — Mort du grand-duc régnant de Mecklembourg, Frédéric-François, aïeul de cette princesse (1er février 1837). — Son petit-fils, frère de la princesse, lui succède. — Il envoie à la cour de Russie le baron de Boddien, pour obtenir le consentement de l'empereur à l'union préparée par le roi de Prusse et la princesse de Liegnitz. — Mauvaise humeur de Nicolas. — Son objection contre ce mariage. — Il songe à marier le duc de Bordeaux. — Un moment de rancune contre le duc de Barante. — Il affecte de ne pas lui adresser la parole. — Débats de la Chambre des députés de France, relatifs à la dotation de la future épouse du duc d'Orléans. — Dédain de Nicolas pour ces mesquineries tracassières. — Les petits tyrans bourgeois et le roi au rabais. — Une dépêche du comte de Pahlen, concernant les efforts de Louis-Philippe pour grossir sa liste civile. — Un mot impayable du roi des Français. — Retraite d'une partie des ministres et de M. Guizot. — Nicolas qualifie et condamne le régime constitutionnel. — Mariage du duc d'Orléans et de la princesse de Mecklembourg (mai 1837). — L'empereur s'en explique avec le baron de Boddien. — Il fait l'éloge des nouveaux époux. — Le baron de Barante craint néanmoins une opposition à ce mariage, de la part de l'empereur. — Il fait intervenir auprès du roi de Prusse le prince Charles de Mecklembourg-Strélitz et la princesse de Liegnitz. — Mais déjà on ne parlait plus de ce mariage à Saint-Pétersbourg. — Audience de congé du baron de Boddien. — Présents de noce envoyés par l'empereur à sa petite-nièce. — Le prince Charles de Prusse quitte Saint-Pétersbourg, où il avait passé l'hiver. — L'empereur décide que l'impératrice et lui n'iront pas en Prusse cette année-là. — Il invite les princes de Prusse aux fêtes militaires de Voznessensk, pour le mois d'août prochain. — L'impératrice renonce avec peine à faire un voyage à Berlin. — Le maréchal Paskewitch vient à Saint-Pétersbourg rendre compte de l'état des affaires de Pologne. — Calme et résignation dans le royaume. — Colères et récriminations des exilés polonais. — Ukase du 7 mars 1837, qui modifie quelques dénominations administratives. — Ces changements regardés comme des sacriléges. — Ukase statuant que nul ne serait admis à un emploi public, en Pologne, sans savoir la langue russe. — Cet ukase cause peu d'émotion. — Les Polonais se



CHAPITRE CCXXXV.





— Le pouvoir absolu est un métier de forçat. — Mais il n'acceptera jamais le programme des gouvernements constitutionnels : Le roi règne et ne gouverne pas. — Départ de lord Durham pour l'Angleterre. — Le nouveau ministre plénipotentiaire, Milbank. — L'empereur lui donne audience (19 juin). — Mort du ro Guillaume IV. — Sa nièce la princesse Victoria lui succède. — Mauvaises nouvelles du Caucase. — Combats sanglants sans résultat effectif. — Établissemen d'un poste fortifié, à Pschadt. — Les garnisons russes bloquées dans leurs retranchements. — Les Czeczeniens et les Avariens font irruption sur les territoires colonisés par les Russes. — Ils occupent la forteresse de Buinaky et menacent la ville de Derbent. — Revanche des Russes dans le Daghestan. — La population d'Aschilta fanatisée par les prédications de Schamyl. — Deux mille hommes jurent sur le Coran de vaincre ou de mourir. — Le village d'Aschilta mis en état de soutenir un siége. — Les troupes russes y pénètrent de vive force. — Il faut faire l'assaut de chaque maison. — Les défenseurs d'Aschilta reviennent six fois à la charge. — Ils meurent tous. — L'âme de Schamyl. — La guerre change de caractère et devient une guerre sainte. — Schamyl veut rassembler quatre-vingt mille combattants sous ses drapeaux. — La Russie est obligée de doubler son armée du Caucase. — Le voyage du grand-duc héritier continue dans l'intérieur de l'Empire. — Il passe trois jours à Tobolsk. — Il ne rencontre pas un seul deporté, la police ayant eu soin de les éloigner tous. — Il quitte Tobolsk (16 juin). — Va coucher à Tumène. — Se dirige vers Orenbourg par Kourgane. — Il franchit les monts Ourals. — S'arrête à Tchoumlatsk, au milieu des Baskirs. — Visite les usines de Midsk. — Le maire et les notables d'Ekatherinbourg viennent lui offrir de créer un hospice d'invalides, en mémoire de son passage dans leur ville. — Il visite la manufacture d'armes de Zlatooust. — Il parcourt les gisements aurifères du pays. — Il étudie les différents modes d'exploitation. — Lavage des sables remplacé par la fonte et l'emploi des acides. — Rendement des sables en 1836. — Il continue sa route en suivant les frontières du gouvernement d'Orenbourg. — Il s'arrête à Verkné-Ouralsk, à Tanalitskaïa, à Verkné-Osernaïa. — Il traverse les steppes désertes et ne rencontre que des Baskirs et des Kirghises conduisant des troupeaux. — Son arrivée à Orenbourg (24 juin). — Il visite le camp des Baskirs et assiste à leurs exercices d'équitation. — Il descend dans la mine de sel gemme à Iletsk (26 juin). — Il arrive à Ouralsk. — Il assiste aux différents genres de pêche, qui font la richesse des habitants. — Il traverse les villes de Bouzoulouk, de Bougoulma et de Tchistopol. — Arrivée à Kasan. — Départ pour Sembirsk. — Station à Bouïnsk. — Foire de Sembirsk. — Dîner à Syzrane. — Coucher à Khvalinsk. — Perowsky, vice-président du département des apanages, vient l'attendre à Klutchitschy. — Il lui fait visiter en détail les dépendances de ce département. — Le césarévitch se débarrasse de lui, en allant voir les colonies allemandes en face de Saratow. — Il s'arrête dans cette ville (8 juillet). — Il en visite les antiquités et les monuments. — Il va coucher à Penza. — Le temps lui manque pour se rendre à Tchembar. — Il descend, à Bourtas, chez le comte Wielhorsky. — Il parcourt avec intérêt ce vaste établissement agricole. — Station à Morschansk. — Superbe moulin appartenant au comte Koutaissoff. — Arrivée à Tambow. — Passage à Kozlow. — Exploration des anciens retranchements en terre élevés contre les Tatars. — Séjour à Lipetsk. — Il passe par Outzmane. — Antiquités de Voronèje. — Départ pour Toula (19 juillet). — Il traverse Zadousk. — Passe la nuit à Eletsk. — S'arrête à Yéfremow et à Bohoroditsk. — Arrivée à Toula. — Visite à la manufacture d'armes.



CHAPITRE CCXXXVII.



— Dispositions pour le départ de la famille impériale. — Retour des ministres en congé. — Le comte Protassoff, premier procureur du Saint-Synode, prend l'intérim de l'instruction publique. — L'empereur met au courant toutes les affaires, pour une absence de trois mois. — Départ de l'impératrice avec la grande-duchesse Marie (12 août). — L'empereur part le soir même de Gatchina. — Séjour à Pskow. — Arrivée à Dunabourg. — Inspections, revues. — Visite au camp. — L'empereur goûte la soupe des soldats. — Il leur fait distribuer une ration d'eau-de-vie. — Il fait exercer le bataillon de sapeurs des grenadiers. — Départ pour Kowno. — Grande revue du 1er régiment d'infanterie. — Le maréchal Paskewitch et les généraux de l'armée de Pologne se trouvent à Kowno. — Parade et messe militaire (18 août). — Nicolas visite la Pension des demoiselles nobles polonaises. — L'une d'elles lui adresse un compliment en russe. — Présent qu'il lui fait. — — Exercices et manœuvres du 1er corps d'infanterie. — Départ pour Wilna (21 août). — Séjour dans cette ville. — Dévotions à la cathédrale grecque. — Visite à l'église catholique. — Il inspecte les établissements d'instruction de charité et d'utilité publique. — Nicolas sort du royaume de Pologne par Minsk. — Séjour à Bobruisk. — Inspection militaire. — Départ pour Kiew (27 août.) — Dévotions à la cathédrale de Tchernikow. — Arrivée à Kiew. — Station au monastère des Catacombes. — Fête de l'Assomption. — Visite aux églises et aux monastères. — L'empereur part pour Voznessensk, où il arrive le 31 août. — Les invités de Voznessensk s'y rendaient de tous côtés. — Les princes Auguste et Adalbert de Prusse passent à Varsovie (25 août). — Le duc Bernard de Saxe-Weymar et son fils le prince Guillaume, le prince Frédéric de Wurtemberg, viennent de Saint-Pétersbourg. — L'impératrice et la grande-duchesse Marie arrivent à Moscou (15 août). — Le césarévitch va au-devant d'elles. — Leur résidence au palais de Nicolaïewsky. — Leur visite à l'exposition de la Société d'horticulture. — Le prince Galitsyne et le comte Pierre Tolstoï, président et vice-président de cette Société. — L'impératrice et sa fille partent pour Voronèje (21 août). — Le césarévitch part pour Vladimir. — Le prince Pierre Wolkonsky, chargé d'accompagner l'impératrice, la rejoint à Zaraïsk. — Arrivée à Riazan. — L'archevêque Gabriel reçoit l'impératrice avec les honneurs accoutumés. — L'impératrice loge chez le conseiller Rumine. — Elle se montre au balcon, avec la grande-duchesse Marie. — Elle visite l'Exposition des produits de l'industrie locale. — Elle va dîner à la maison de campagne du conseiller Rumine. — Magnifiques illuminations. — Grande réception. — Inspection des établissements de bienfaisance. — Les élèves de la *Maison d'amour du travail* offrent de petits ouvrages à Sa Majesté. — Le costume pittoresque des paysannes de Riazan intéresse la grande-duchesse. — Départ de Riazan (23 août). — Des escouades de terrassiers réparent les routes jusqu'à Woznessensk. — L'impératrice dîne à Souisk. — Couche à Riajsk dans la maison du marchand Marozoff. — Arrive à Voronèje (25 août). — Est reçue à la cathédrale de Saint-Mitrophane, par l'archevêque Antoine. — Elle accomplit un vœu de dévotion, en y retournant le soir incognito. — Offrandes à l'autel du saint patron de l'église. — Réception et dîner de gala. — Séjour à Voronèje. — Pieuses stations au monastère de Saint-Mitrophane. — Départ pour Voznessensk. — Voyage du grand-duc héritier. — Séjour à Vladimir (21 août). — Visite aux monuments historiques. — La cathédrale de l'Assomption, la cathédrale de Saint-Dmitri, le monastère de Youry. — Musée historique de la cathédrale. — Le césarévitch arrive à Nijny-Novogorod (23 août.) — Passe deux jours dans cette ville. — Visite la cathédrale de Sainte-Sophie, les sépultures des grands princes

russes et le tombeau de Minine, les anciennes églises, les vieux palais, le champ de foire. — Station à Mourom. — Coucher à Melenka. — Passage à Kassimow. — Séjour à Riazan (28 août). — La noblesse demande à fonder en son honneur une école d'enfants pauvres. — Fête brillante que lui offre la noblesse. — Départ pour Toula. — Le grand-duc passe par Zaraïsk et Wenew. — Couche à Toula. — Arrive à Orel. — Traverse les gouvernements de Koursk, de Poltava et d'Ekatherinoslaw. — Arrive à Voznessensk (5 septembre). — L'empereur y était arrivé depuis le 29 août. — Dispositions et constructions provisoires pour recevoir les invités à Voznessensk. — Toute une ville magnifique en charpente et en toile peinte. — Le général comte de Witte, commandant de toutes les troupes réunies au camp. — Leur nombre et leurs campements. — Nicolas passe en revue la cavalerie et l'artillerie (30 août). — Messe au camp et *Te Deum*. — Nouvelle manœuvre des dragons. — Revue de l'infanterie (31 août). — Arrivée des invités russes et étrangers. — Les princes de Prusse, accompagnés du prince Maximilien, duc de Leuchtenberg, fils du prince Eugène de Beauharnais. — Portrait de ce prince. — Bienveillant accueil que lui fait l'empereur. — Il l'invite à venir le voir à Saint-Pétersbourg. — Arrivée du grand-duc Michel, avec le prince Frédéric de Wurtemberg, le duc de Saxe-Weymar et l'archiduc Jean d'Autriche. — Le comte de Ficquelmont, ambassadeur d'Autriche. — Achmet-Pacha, ambassadeur du sultan. — Le comte de Lilienkrautz, envoyé du roi de Suède. — Le colonel Paumgmarten, envoyé du roi de Bavière. — Le comte de Lippe, envoyé du roi de Wurtemberg. — Notabilités russes : le maréchal prince Wittgenstein, le prince Paskewitch, le prince Pierre Wolkonsky, le comte de Nesselrode. — Commencement des exercices et manœuvres militaires (1er septembre). — Attaque simulée de Voznessensk par la cavalerie et l'artillerie. — Exercices à feu, tir à boulets, tir à balles. — Exercices des pionniers. — Visite au camp, en l'honneur de l'anniversaire du couronnement de l'empereur (3 septembre). — Visite aux haras des régiments colonisés. — Illumination. — Concert de musique militaire. — Petite guerre de la cavalerie et de l'artillerie (4 septembre). — Le grand-duc Michel commande les exercices des pionniers à cheval (5 septembre). — L'empereur va au-devant de l'impératrice et de la grande-duchesse Marie. — Merveilleuses illuminations. — Le grand-duc héritier arrive pendant la nuit. — Nominations des princes russes et étrangers au commandement de différents régiments. — La grande-duchesse Marie nommée chef du régiment des cuirassiers de Catherinoslaw. — Revue et défilé des troupes devant l'empereur, sa famille et ses hôtes. — Revue de l'infanterie de réserve (8 septembre). — Siége et bombardement d'une ville chinoise (9 septembre). — Service divin au camp, en l'honneur de la grande-duchesse Olga (11 septembre). — Réception chez l'impératrice et la grande-duchesse Hélène. — Bal à l'hôtel du comte de Witte. — Description de la salle de bal. — Aspect du bal. — La grande-duchesse Marie danse avec les princes de Prusse et le duc de Leuchtenberg. — Le souper. — Grandes manœuvres depuis le 12 jusqu'au 15 septembre.

CHAPITRE CCXXXVIII.

Ordre du jour dans lequel l'empereur remercie les troupes. — Il prend congé de ses invités. — Il part pour Odessa avec sa famille. — Distribution d'ordres



russes. — Le duc de Leuchtenberg reçoit l'ordre de Saint-Alexandre Newsky. — Le comte de Witte, l'ordre de Saint-André en diamants. — Rescrit adressé à ce dernier. — Le prince Wolkonsky nommé inspecteur général de toutes les troupes de réserve.— Le général Yermoloff nommé membre du comité d'artillerie (27 août/8 septembre). — N'est pas appelé au commandement de l'armée du Caucase, comme on le croyait. — Les princes de Prusse et le duc de Leuchtenberg se rendent à Odessa. — L'impératrice et la grande-duchesse Marie arrivées dans cette ville (17 septembre). — L'empereur n'y arrive que le lendemain. — Visite solennelle à la cathédrale. — Mgr Gabriel, archevêque de Kherson, lui donne la bénédiction. — Il parcourt la ville et en inspecte les établissements publics. — Bal magnifique en son honneur. — Il trouve, à l'Institut des demoiselles nobles, l'impératrice présidant la classe. — Visite au lycée Richelieu et aux établissements de bienfaisance. — Exposition des produits de l'industrie locale. — La grande-duchesse Hélène visite le musée et la bibliothèque. — Le duc Maximilien de Leuchtenberg part pour Constantinople. — Le prince Auguste de Prusse fait une excursion en Crimée avec le duc Bernard de Saxe-Weymar et son fils. — La grande-duchesse Hélène s'embarque pour Yalta, allant s'établir chez Madame Olga Naryschkine. — Départ de la famille impériale sur l'*Étoile polaire* (21 septembre). — On rencontre en mer la flotte russe commandée par le vice-amiral Lazareff. — Le vent et la mer empêchent les manœuvres navales. — L'*Étoile polaire* entre dans le port de Sébastopol. — L'empereur et le césarévitch visitent le port et les arsenaux. — Promenade en mer de la famille impériale au monastère de Saint-Georges. — Le métropolitain Agathangelos lui fait les honneurs de ce célèbre monastère. — L'empereur inspecte les chantiers de Sébastopol et de Nicolaïew. — L'impératrice et la grande-duchesse Marie font une excursion à Bachtchissaraï. — Le comte Worontzoff vient au-devant d'elles, avec la noblesse de Tauride. — Cortége des chefs tatars. — Le conseiller d'État Mouromtseff, gouverneur civil de Tauride, reçoit les augustes voyageuses. — Visite intéressante dans le palais des Khans. — Visite à la grande mosquée. — Cérémonies religieuses des derviches. — Illumination digne des *Mille et une Nuits*.— L'empereur et le césarévitch arrivent à Bachtchissaraï.— Leur réception solennelle. — Enthousiasme sauvage de la population. — Visite dans l'intérieur de la mosquée. — Les tombeaux des Khans de la Tauride. — Mariage tatar célébré en présence de Leurs Majestés. — L'empereur et le césarévitch retournent à Sébastopol. — Le temps peu favorable à la revue de la flotte. — Chagrin du vice-amiral Lazareff. — Rescrit flatteur que l'empereur lui adresse (13/25 septembre 1837). — Excursion de l'impératrice et de sa fille aux environs de Bachtchissaraï. — Station au monastère de l'Assomption. — Les augustes voyageuses inscrivent leurs noms sur les murs du couvent. — Elles traversent la vallée de Josaphat. — Déjeunent au village de Tchoufout-Kalé. — Visitent la mosquée des Karaïmes. — Retour à Bachtchissaraï. — L'empereur et le césarévitch viennent les retrouver. — Départ de la famille impériale pour Simphéropol. — La population tatare accourt au-devant d'elle. — Sonneries des églises et des couvents. — Villa du comte Worontzoff. — Exposition des produits de l'industrie locale. — Orfévrerie tatare. — Vases de marbre et de porphyre fabriqués aux mines de Krukow. — L'empereur parcourt la ville. — Continuation du voyage en Crimée. — Halte à Alouslchta. — Marche à travers les montagnes. — Les vignobles du major Slavitch. — Le vin de Crimée. — Travaux de culture exécutés par la vieille princesse Anne Galitsyne. — Le domaine d'Artek, appartenant à Madame Potemkin. —



CHAPITRE CCXL.



arrive à la station militaire de Souram (12 octobre). — Il entre dans le pachalik d'Akhaltsykh. — Les beks et les notables arméniens l'accompagnent jusqu'à Alkhaltsykh. — Son séjour dans cette ville. — A Akalkalaki. — A Gumri. — Il y est reçu par les colons arméniens, émigrés de Kars. — Séjour à Gumri. — Nicolas change le nom de cette ville et l'appelle Alexandropol, en l'honneur de l'impératrice. — Le sérasquier d'Erzeroum vient le complimenter de la part du sultan Mahmoud. — Le voyage de l'empereur inquiète la Porte ottomane. — Le sérasquier lui apprend que la peste a éclaté à Odessa. — Nicolas doute du fait et continue sa route. — A la frontière d'Arménie, il est accueilli par les anciens des Kourdes. — Il s'arrête à la forteresse de Sardar-Abad. — Lettres que lui adresse l'impératrice. — Elle lui rend compte de son séjour en Crimée. — Journée du 7 octobre passée à Seméis, chez la princesse Kotchoubey.— Concert donné par le violon Guilloni. — Déjeuner du 8, à Miskore, chez Madame Naryschkine. — Le césarévitch revient de Kertch auprès de sa mère et de sa sœur. — Journée passée avec elles à Oriandia. — Promenade du soir dans les jardins illuminés d'Aloupka. — Le césarévitch part pour Simphéropol, pour continuer son voyage (10 octobre). — Journée du 11 octobre : promenade à cheval, représentation dramatique — Journée du 13 : dîner offert aux femmes et aux enfants tatars d'Aloupka. — Plantations d'arbres à Aloupka, en souvenir du voyage en Crimée. — Départ de l'impératrice et de la grande-duchesse Marie, pour Simphéropol. — L'empereur va visiter le monastère arménien d'Etchmiadzin. — Cortége du vénérable Jean, patriarche des Arméniens. — Le colonel Eskhan-Khan, naïb de Nakhitchévan. — Réception du tzar à Etchmiadzin. — Les portes du roi Tiridate. — Le patriarche introduit l'empereur dans l'église. — Promenade dans le monastère. — Le patriarche lui offre un fragment de la vraie croix. — Revue de la cavalerie de Nakhitchévan. — Ambassade du schah de Perse, admise en présence de l'empereur. — Le prince Valiat, héritier de la couronne de Perse, porte la parole. — Séjour de Nicolas à Érivan. — Il en part, sous l'escorte des seigneurs de Géorgie (18 octobre). — Voyage à cheval et en calèche. — Accident de voiture. — Projet d'un monument commémoratif, pour remercier saint Nicolas. — Coucher à Tchouboukli. — Et à Koda (20 octobre). — Arrivée à Tiflis. — Séjour dans cette capitale. — Lettres à l'impératrice, contenant le récit du voyage au Caucase. — Réceptions et inspections à Tiflis. — Parades et revues. — Exercices et jeux nationaux des Géorgiens. — Bal offert par la noblesse de Géorgie. — Beauté des femmes. — Départ pour Stavropol, capitale du Cis-Caucase. — L'empereur traverse les montagnes couvertes de neige. — Précautions prises pour son passage. — Il couche à Kvischett. — Il suit à cheval les rives du Terek. — Il s'arrête à Vladi-Caucase. — Il donne audience aux députés des peuplades indigènes. — Les gentilshommes kabardiens l'escortent à travers le Kabarda. — Arrivée à Catherinograd (27 octobre). — Coucher à Piatigorsk. — Bains d'eaux minérales. — Coucher à Georgiewsk. — Séjour à Stavropol. — Réceptions officielles. — Visite aux établissements de bienfaisance. — Exposition des produits de l'industrie. — Il reçoit la nouvelle de l'invasion de la peste à Odessa. — Quarantaines établies par Worontzoff et cordons sanitaires. — L'impératrice et la grande-duchesse Marie quittent Simphéropol le 21 octobre et se dirigent vers Moscou. — La grande-duchesse Hélène retourne à Saint-Pétersbourg. — Le grand-duc Michel continue son voyage d'inspection dans l'intérieur. — Nicolas continue à s'occuper, en voyage, des affaires de l'Empire. — Ukases datés des principales villes où il a séjourné. — Récompenses aux officiers indigènes de l'armée du

CHAPITRE CCXLI.



CHAPITRE CCXLII.

Installation de la cour au palais d'Annitchkoff. — Audience de congé du baron de Barante, allant à Constantinople (31 décembre 1837). — L'envoyé extraordinaire des Pays-Bas, comte de Schinmelpenninck, présente ses lettres de créance. — La messe de Noël célébrée dans la chapelle de l'Ermitage. — Baise-main à l'occasion du jour de l'an russe. — Douloureuse impression produite par l'incendie du palais d'Hiver. — Offrandes volontaires pour sa reconstruction. — L'empereur, touché de l'empressement de ses sujets, refuse pourtant ces dons. — Rescrit qu'il adresse à cette occasion, au ministre de l'intérieur (25 janvier/6 février 1838). — Ordre du jour du grand-duc Michel aux régiments de la garde impériale. — Rescrit de l'impératrice au grand-duc Michel pour le prier de remercier les officiers et soldats (24 janvier/5 février 1838). — Nicolas ordonne que le palais soit construit aux frais du comptoir des bâtiments de la couronne. — Déblaiement des décombres. — Les architectes visitent les ruines du palais construit par Rastrelli sous le règne d'Élisabeth. — Les murailles en bon état. — La toiture à refaire. — Les aménagements de l'intérieur et la décoration à rétablir dans l'état primitif. — La commission demande des planchers et des toits incombustibles. — L'empereur veut laisser aux murs la teinte noirâtre que la flamme leur a donnée. Il exige que les travaux soient exécutés et terminés dans l'espace d'un an. — Kleinmichel s'y engage. — Les architectes sont forcés de s'y engager aussi. — Quatre mille ouvriers réunis dans les chantiers. — Kleinmichel muni des pleins pouvoirs de la commission de surveillance. — Il déclare qu'il n'accordera pas un délai d'un jour aux entrepreneurs. — Malgré le rescrit de l'empereur, les offrandes anonymes continuent d'affluer. — Don d'une somme de 2,000 roubles pour l'horloge du palais. — L'empereur visite les travaux. — Ses chevaux arrêtés par un accident sur la Perspective-Newsky. — Un sac d'argent déposé par un paysan sur la fourrure du traîneau. — Billet contenu dans ce sac d'argent. — Témoignage de reconnaissance et de dévouement pour l'empereur. — L'empereur décide que cette somme sera employée à faire les fondations du nouveau palais. — Statues des feld-maréchaux Barclay de Tolly et Koutouzoff, sur la place de la cathédrale de Notre-Dame de Kasan (6 janvier 1838). — Les deux statues modelées par Orlowsky, fondues par Jakimoff. — Inauguration de ces statues, dans une grande revue des troupes, commandée par l'empereur. — Souvenirs de la campagne de 1812. — Le prince Pierre Wolkonsky reste au service, sa santé s'étant remise. — Le général Paul de Kisseleff, qui devait lui succéder, est nommé ministre des domaines de la couronne (ukase du 27 décembre 1837/8 janvier 1838). — Wolkonsky prend le titre de ministre de la cour et des apanages. — Paul de Kisseleff nomme le conseil de son ministère. — Ukase qui confirme son choix. — Le lieutenant-général Kniajnine, les conseillers privés Froloff et Kotchoubeï, les conseillers d'État Nitikine et Bégitchkeff. — L'empereur donne carte blanche à son nouveau ministre. — Il accepte son programme : amélioration du sort des paysans. — Le conseiller d'État Gamaleï, nommé directeur du premier département du ministère des domaines. — Le général baron Dellingshausen, directeur du troisième département. — Le conseiller d'État Encholm, vice-directeur du premier département. — Le conseiller d'État Klokoff, vice-président du second. — La chancellerie du ministre confiée à Toukmatchaeff. — Le général



CHAPITRE CCXLIII.



Alexandre Newsky. — Rescrit de l'impératrice à la Société patriotique des dames de Saint-Pétersbourg (janvier 1838). — La grande-duchesse Olga nommée membre effectif de cette Société. — Rapport du Conseil de la Société, au sujet de cette nomination. — La grande-duchesse chargée de la surveillance de l'école du quartier de la Millione, en l'absence de Madame Potemkin. — L'exemple de cette dame. — Les œuvres de bienfaisance de la famille impériale. — Belle parole de Nicolas, sur le paupérisme à Saint-Pétersbourg. — Formation d'un comité pour supprimer la mendicité. — L'aide de camp général prince Troubetskoï placé à la tête de ce comité. — Rescrit que lui adresse l'empereur sur les travaux du comité (18/30 mars 1838). — La salle d'asile des mendiants recueillis. — L'hôpital des enfants. — Revenus de cet hôpital. — Nouvelles pensions gratuites pour les demoiselles nobles dans les différents gouvernements de l'Empire. — Legs de madame Rodianoff pour fonder à Kasan une pension de ce genre. — Institut analogue fondé à Belostock (ukase du 21 décembre 1837/12 janvier 1838).— L'empereur lui accorde le palais impérial de Belostock, avec des allocations considérables. — Les demoiselles admises à l'Institut de Kasan devaient être instruites dans leur religion, soit grecque, soit catholique, soit luthérienne ou calviniste. — L'Institut d'Odessa fermé et désorganisé par suite de la peste. — Cessation du fléau, grâce aux mesures de précautions du comte de Worontzoff. — Rescrit de l'empereur au gouverneur-général de la Nouvelle Russie (4/16 mars 1838). — L'empereur avait voulu aller s'enfermer dans Odessa pendant l'épidémie. — Ses ministres l'en avaient empêché. — Représentations que le comte de Nesselrode lui fit à ce sujet. — Délabrement de la santé de l'impératrice. — Le médecin prussien Mandt la traite avec succès. — Il lui ordonne d'aller achever sa convalescence en Allemagne. — L'air du pays natal. — La santé du grand-duc héritier également ébranlée. — Il est affecté d'une toux sèche et atteint de mélancolie. — Mandt lui ordonne un voyage d'agrément et une cure d'eaux minérales. — Fêtes intimes au palais d'Annitchkoff pour distraire le césarévitch. — Mort de plusieurs grands personnages. — Le prince Nicolas Khovansky. — La princesse N. Galitsyne. — Le comte Serge Roumiantsoff. — Le général Martynoff, gouverneur militaire de Saint-Pétersbourg. — Son oraison funèbre, par l'empereur. — Le général Zaharzewsky le remplace. — Embonpoint excessif de ce général. — Nicolas se félicite de n'avoir pas à redouter l'activité immodérée du nouveau gouverneur militaire de Saint-Pétersbourg. — Il ne veut pas qu'on l'importune d'une foule de menus détails insignifiants. — Mort du comte Nicolas Novossiltsoff, président du Conseil de l'Empire (20 avril 1838). — L'ami de l'empereur Alexandre et le complaisant du grand-duc Constantin. — L'aide de camp général Vassiltchikoff lui succède à la présidence du Conseil de l'Empire. — Retraite du comte Koutaïssoff, président de l'intendance du comptoir de la cour et du conseiller d'État Scherbine. — Le prince Basile Dolgorouky prend la place du premier. — Le conseiller d'État Seniavine nommé maître de la cour. — Le général Soukhozanet se démet de ses fonctions de membre du conseil de la guerre, de directeur de l'Académie militaire et de président du comité d'artillerie. — Rescrit par lequel l'empereur accepte sa démission (3/15 avril 1838). — Rescrit au général Kleinmichel, relativement au bon état des colonies militaires (3/15 avril 1838). — Klenmichel donne une merveilleuse impulsion aux travaux du palais d'Hiver. — Le ministre des finances Cancrine trouve 20 millions disponibles pour ces travaux. — Rescrit de remercîment à Cancrine (3/15 avril 1838). — Rescrit de félicitations au ministre de l'instruction publique. — Embarras pour le choix d'un ambassadeur extraordi-



FIN DE LA TABLE DU SEPTIÈME VOLUME.

Paris. — Typ. de Ch. Meyrueis, rue Cujas, 13. — 1872.




WIDENER LIBRARY
HX VF48 M